

BK1
B25 E1

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΟΥ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



026000347121



[Handwritten signature]



VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE,

Barthelemy

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT JÉSUS-CHRIST.

cop. V

CHAPITRE LII.

Voyage d'Arcadie.

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΤΗΣ ΕΠΙΣΤΡΟΦΗΣ
ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΥ ΤΗΣ ΠΛΑ

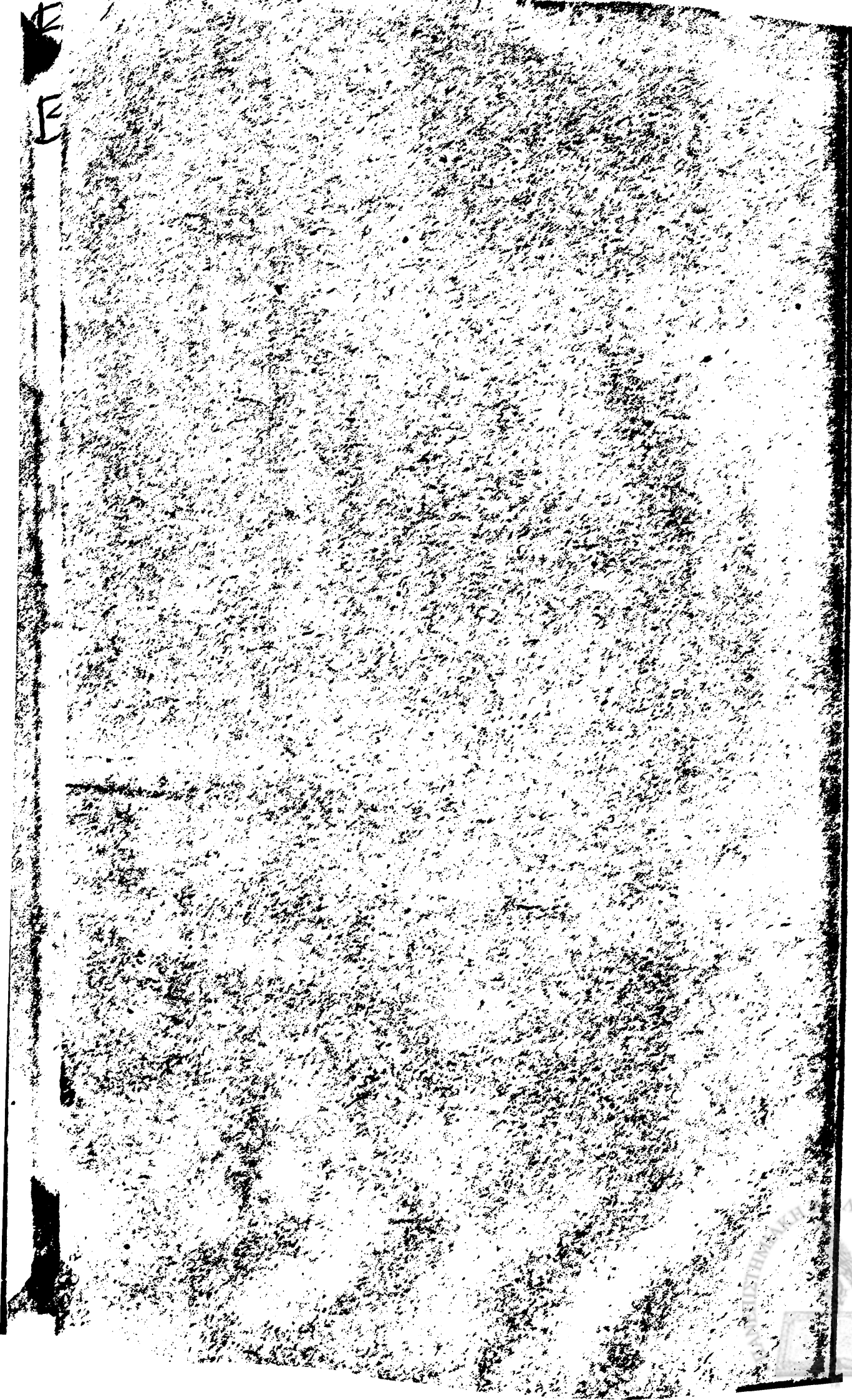
QUELQUES jours après cet entretien, nous quittâmes Damonax avec des regrets qu'il daigna partager, et nous prîmes le chemin de l'Arcadie.

Nous trouvâmes d'abord le temple d'Achille, qu'on n'ouvre jamais et auprès duquel viennent offrir des sacrifices les jeunes gens qui doivent se livrer, dans le Plataniste les combats dont j'ai parlé; plus loin, sept colonnes qui furent, dit-on, élevées autrefois en l'honneur des sept planètes; plus loin, la ville de Pellana, et ensuite celle de Belmina, située sur les confins de la Laconie et de l'Arcadie¹. Belmina, place forte, dont la possession a souvent excité des querelles entre les deux na-

¹ Plut. in Agid. t. 1, p. 806.

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΤΗΣ ΕΠΙΣΤΡΟΦΗΣ
ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΥ ΤΗΣ ΠΛΑ





VOYAGE

DU

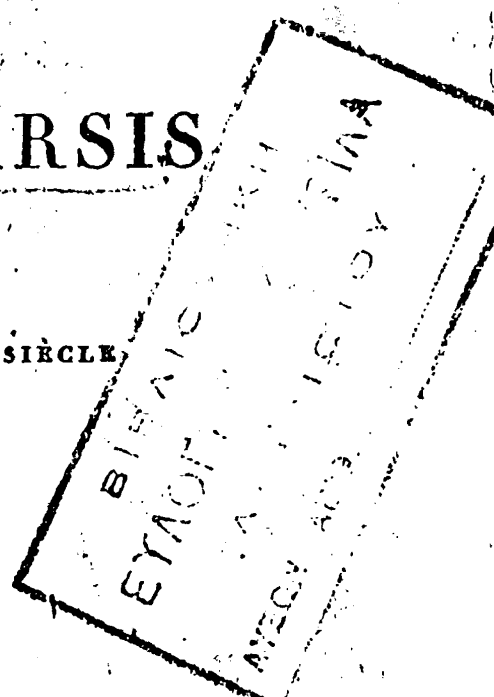
JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE,

Barthelemy

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT JÉSUS-CHRIST.

l. 1. V.



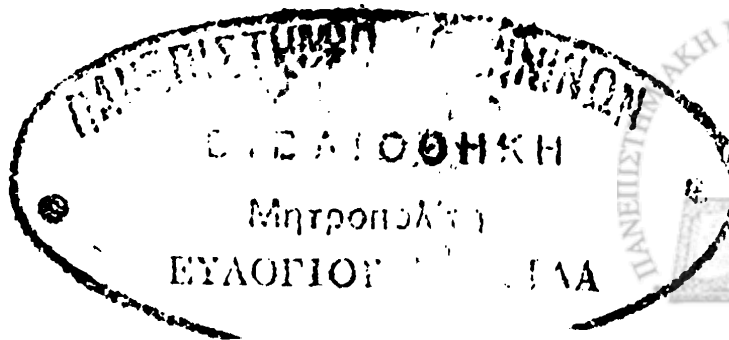
CHAPITRE LII.

Voyage d'Arcadie.

QUELQUES jours après cet entretien, nous quittâmes Damonax avec des regrets qu'il daigna partager, et nous prîmes le chemin de l'Arcadie.

Nous trouvâmes d'abord le temple d'Achille, qu'on n'ouvre jamais et auprès duquel viennent offrir des sacrifices les jeunes gens qui doivent se livrer, dans le Plataniste les combats dont j'ai parlé; plus loin, sept colonnes qui furent, dit-on, élevées autrefois en l'honneur des sept planètes; plus loin, la ville de Pellana, et ensuite celle de Belmina, située sur les confins de la Laconie et de l'Arcadie¹. Belmina, place forte, dont la possession a souvent excité des querelles entre les deux na-

¹ Plut. in Agid. t. 1, p. 806.



tions, et dont le territoire est arrosé par l'Eurota et par quantité de sources qui descendent des montagnes voisines¹, est à la tête d'un défilé que l'on traverse pour se rendre à Mégalopolis, éloignée de Belmina de quatre-vingt-dix stades² (a), de Lacédémone, d'environ trois cent quarante (b). Pendant toute la journée, nous eûmes le plaisir de voir couler à nos côtés, tantôt des torrents impétueux et bruyants, tantôt les eaux paisibles de l'Eurota, du Thiens et de l'Alphée.

L'Arcadie occupe le centre du Péloponèse. Élevée au-dessus des régions qui l'entourent³, elle est hérissée de hautes montagnes⁴, quelques-unes d'une hauteur prodigieuse⁵, presque toutes peuplées de bêtes fauves⁶ et couvertes de forêts. Les campagnes sont fréquemment entrecoupées de rivières et de ruisseaux. En certains endroits, les eaux trop abondantes ne trouvant point d'issue dans la plaine, se précipitent tout à coup dans des gouffres profonds, coulent pendant quelque temps dans l'obscurité, et, après bien des efforts s'élancent et reparaissent sur la terre⁷.

On a fait de grands travaux pour les diriger; mais on n'en a pas fait assez. A côté de campagnes fertiles nous en avons vu que des inondations fréquentes

¹ Liv. lib. 38, cap. 34. Pausan. lib. 3, c. 21, p. 263.

² Pausan. lib. 8, cap. 35, p. 670.

(a) Trois lieues et mille cinq cents toises.

(b) Près de treize lieues.

³ Aristot. probl. §. 26, t. 2, p. 806.

⁴ Strab. lib. 8, p. 388.

⁵ Pausan. lib. 8, cap. 38, p. 670. Strab. ibid.

⁶ Pausan. ibid. cap. 35, p. 670.

⁷ Aristot. ibid. Strab. lib. 8, p. 389. Pausan. ibid. cap. 7, p. 670.

⁸ 23, 44 et 54. Diod. lib. 15, p. 360.



condamnaient à une perpétuelle stérilité¹. Les premières fournissent du blé et d'autres grains en abondance²; elles suffisent pour l'entretien de nombreux troupeaux; les pâturages y sont excellents, surtout pour les ânes et pour les chevaux, dont les races sont très-estimées³.

Outre quantité de plantes utiles à la médecine⁴, ce pays produit presque tous les arbres connus. Les habitants, qui en font une étude suivie⁵, assignent à la plupart des noms particuliers⁶; mais il est aisé d'y distinguer le pin, le sapin⁷, le cyprès⁸, le thuia, l'andrachné⁹, le peuplier¹⁰, une sorte de cèdre dont le fruit ne mûrit que dans la troisième année¹¹. J'en ometts beaucoup d'autres qui sont également communs, ainsi que les arbres qui font l'ornement des jardins. Nous vîmes, dans une vallée, des sapins d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires : on nous dit qu'ils devaient leur accroissement à leur heureuse position; ils ne sont exposés ni aux fureurs des vents, ni aux feux du soleil¹². Dans un bois auprès de Mantinée, on nous fit remarquer trois sortes de chênes¹³, celui qui est à

¹ Pausan. *ibid.* cap. 7, p. 611.

² Xenoph. *hist. græc.* lib. 5, p. 552.

³ Strab. lib. 8, p. 388. Varro, *de re rust.* lib. 2, c. 1, § 14.

⁴ Theophr. *hist. plant.* lib. 4, cap. 6, p. 367.

⁵ *Id.* *ibid.* 3, cap. 6, p. 130; cap. 7, p. 138; cap. 10, p. 159.

⁶ Plin. lib. 16, cap. 10, t. 2, p. 9.

⁷ Theophr. *ibid.* lib. 3, cap. 10, p. 159.

⁸ Pausan. *ibid.* cap. 41, p. 684.

⁹ Theophr. *ibid.* cap. 6, p. 130.

¹⁰ *Id.* *ibid.* cap. 5, p. 124.

¹¹ *Id.* *ibid.* cap. 12, p. 190. Plin. lib. 13, cap. 5, t. 1, pag. 686.

¹² Theophr. *ibid.* lib. 4, cap. 1, p. 283.

¹³ *Id.* *ibid.* lib. 3, cap. 9, p. 146.



larges feuilles, le phagus, et un troisième dont l'écorce est si légère qu'elle surnage sur l'eau; les pêcheurs s'en servent pour soutenir leurs filets, et les pilotes pour indiquer l'endroit où ils ont jeté leurs ancres¹.

Les Arcadiens se regardent comme les enfants de la terre, parce qu'ils ont toujours habité le même pays, et qu'ils n'ont jamais subi un joug étranger². On prétend qu'établis d'abord sur les montagnes³, ils apprirent par degrés à se construire des cabanes, à se vêtir de la peau des sangliers, à préférer aux herbes sauvages et souvent nuisibles les glands du phagus, dont ils faisaient encore usage dans les derniers siècles⁴. Ce qui paraît certain, c'est qu'après avoir connu le besoin de se rapprocher, ils ne connaissaient pas encore les charmes de l'union. Leur climat froid et rigoureux⁵ donne au corps de la vigueur, à l'âme de l'âpreté. Pour adoucir ces caractères farouches, des sages d'un génie supérieur, résolus de les éclairer par des sensations nouvelles, leur inspirèrent le goût de la poésie, du chant, de la danse et des fêtes. Jamais les lumières de la raison n'opérèrent dans les mœurs une révolution si prompte et si générale. Les effets qu'elle produisit se sont perpétués jusqu'à nos jours, parce que les Arcadiens n'ont jamais cessé de cultiver les arts qui l'avaient procurée à leurs aïeux.

¹ Pausan. lib. 8, cap. 12, p. 623.

² Thucyd. lib. 1, cap 2. Xenoph. hist. grec. lib. 7, p. 618. Plut. quest. roman. t. 2, p. 286.

³ Strab. lib. 8, p. 333.

⁴ Pausan. ibid. cap. 1, p. 599.

⁵ Aristot. probl. § 26, t. 2 p. 806.



Invités journellement à chanter pendant le repas, ce serait pour eux une honte d'ignorer ou de négliger la musique, qu'ils sont obligés d'apprendre dès leur enfance et pendant leur jeunesse. Dans les fêtes, dans les armées, les flûtes règlent leurs pas et leurs évolutions¹. Les magistrats, persuadés que ces arts enchanteurs peuvent seuls garantir la nation de l'influence du climat, rassemblent tous les ans les jeunes élèves, et leur font exécuter des danses, pour être en état de juger de leurs progrès. L'exemple des Cynéthéens justifie ces précautions : cette petite peuplade, confinée au nord de l'Arcadie, au milieu des montagnes, sous un ciel d'airain, a toujours refusé de se prêter à la séduction ; elle est devenue si féroce et si cruelle, qu'on ne prononce son nom qu'avec frayeur².

Les Arcadiens sont humains, bienfaisants, attachés aux lois de l'hospitalité, patients dans les travaux, obstinés dans leurs entreprises, au mépris des obstacles et des dangers³. Ils ont souvent combattu avec succès, toujours avec gloire. Dans les intervalles du repos, ils se mettent à la solde des puissances étrangères, sans choix et sans préférence, de manière qu'on les a vus quelquefois suivre des partis opposés, et porter les armes les uns contre les autres⁴. Malgré cet esprit mercenaire, ils sont

¹ Polyb. lib. 4, p. 290. Athen. lib. 14, p. 626.

² Polyb. ibid. p. 291.

³ Xenoph. ibid. p. 618.

⁴ Thueyd. l. 7, c. 57. Hermipp. ap. Athen. l. 1, p. 27.



extrêmement jaloux de la liberté. Après la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe, roi de Macédoine, ils refusèrent au vainqueur le titre de généralissime des armées de la Grèce¹.

Soumis anciennement à des rois, ils se divisèrent dans la suite en plusieurs républiques, qui toutes ont le droit d'envoyer leurs députés à la diète générale². Mantinée et Tégée sont à la tête de cette confédération, qui serait trop redoutable si elle réunissait ses forces; car le pays est très-peuplé, l'on y compte jusqu'à trois cent mille esclaves, mais la jalousie du pouvoir entretient sans cesse la division dans les grands et dans les petits états. De nos jours, les factions s'étaient si fort multipliées, qu'on mit sous les yeux de la nation assemblée le plan d'une nouvelle association qui, entre autres réglemens, confiait à un corps de dix mille hommes le pouvoir de statuer sur la guerre et sur la paix⁴. Ce projet, suspendu par les nouveaux troubles qu'il fit éclore, fut repris avec plus de vigueur après la bataille de Leuctres. Épaminondas, qui, pour contenir les Spartiates de tous côtés, venait de rappeler les anciens habitants de la Messénie, proposa aux Arcadiens de détruire les petites villes qui restaient sans défense, et d'y transporter les habitants dans une place forte qu'on élèverait sur les frontières de la Laconie. On leur fournit mille hommes pour favoriser l'entre-

¹ Diod. lib. 17, p. 488.

p. 271.

² Xenoph. hist. gr. l. 6, p. 602.

⁴ Demosth. de fals. leg. p. 271.

³ Theop. ap. Athen. l. 6, cap. 20,

Diod. lib. 15, p. 372.



prise, et l'on jeta aussitôt les fondements de Mégalopolis¹. Ce fut environ quinze ans avant notre arrivée en Grèce.

Nous fûmes étonnés de la grandeur de son enceinte², et de la hauteur de ses murailles flanquées de tours³. Elle donnait déjà de l'ombrage à Lacédémone. Je m'en étais aperçu dans un de mes entretiens avec le roi Archidamus. Quelques années après, il attaqua cette colonie naissante, et finit par signer un traité avec elle⁴.

Les soins de la législation l'occupèrent d'abord; dans cette vue, elle invita Platon à lui donner un code de lois. Le philosophe fut touché d'une distinction si flatteuse; mais ayant appris et par les députés de la ville, et par un de ses disciples qu'il envoya sur les lieux, que les habitants n'admettraient jamais l'égalité des biens, il prit le parti de se refuser à leur empressement⁵.

Une petite rivière, nommée Héliston, sépare la ville en deux parties; dans l'une et dans l'autre on avait construit, on construisait encore des maisons et des édifices publics. Celle du nord était décorée d'une place renfermée dans une balustrade de pierres, entourée d'édifices sacrés et de portiques. On venait d'y élever, en face du temple de Jupiter, une superbe statue d'Apollon, en bronze, haute de douze pieds. C'était un présent des Phigaliens,

¹ Pausan. lib. 4, c. 27, p. 654; lib. 9. c. 14, p. 739.

² Polyb. lib. 2, p. 140; lib. 5, p. 432.

³ Pausan. lib. 8, cap. 27, p. 657.

⁴ Diod. lib. 16, p. 437.

⁵ Pamphil. ap. Diog. Laert. l. 3, § 23. Plut. in Colot. t. 2, p. 126. Ælian. var. hist. lib. 2, cap. 42.



qui concouraient avec plaisir à l'embellissement de la nouvelle ville. De simples particuliers témoignaient le même zèle : l'un des portiques portait le nom d'Aristandre qui l'avait fait bâtir à ses frais².

Dans la partie du midi, nous vîmes un vaste édifice où se tient l'assemblée des dix mille députés chargés de veiller aux grands intérêts de la nation³; et l'on nous montra dans un temple d'Esculape des os d'une grandeur extraordinaire, et qu'on disait être ceux d'un géant⁴.

La ville se peuplait de statues; nous y connûmes deux artistes Athéniens, Céphisodote et Xénophon, qui exécutaient un groupe représentant Jupiter assis sur un trône, la ville de Mégalopolis à sa droite, et Diane conservatrice à sa gauche. On avait tiré le marbre des carrières du mont Pentélique, situé auprès d'Athènes⁵.

J'aurais d'autres singularités à rapporter; mais, dans la relation de mes voyages, j'ai évité de parler de quantité de temples, d'autels, de statues et de tombeaux que nous offraient à chaque pas les villes, les bourgs, les lieux même les plus solitaires. J'ai cru aussi devoir omettre la plupart des prodiges et des fables absurdes dont on nous faisait de longs récits : un voyageur condamné à les entendre, doit en épargner le supplice à ses lecteurs. Qu'il ne cherche pas à concilier les diverses traditions sur

¹ Pausan. lib. 8, cap. 30, p. 662.

⁶²¹ Pausan. *ibid.* cap. 32, p. 666.

² Id. *ibid.* p. 663.

⁴ Pausan. *ibid.* p. 667.

³ Xenoph. *hist. græc.* lib. 7, p.

⁵ Id. *ibid.* cap. 30, p. 664.



l'histoire des dieux et des premiers héros; ses travaux ne serviraient qu'à augmenter la confusion d'un chaos impénétrable à la lumière. Qu'il observe, en général; que chez quelques peuples les objets du culte public sont connus sous d'autres noms; les sacrifices qu'on leur offre, accompagnés d'autres rites; leurs statues, caractérisées par d'autres attributs.

Mais il doit s'arrêter sur les monuments qui attestent le goût, les lumières ou l'ignorance d'un siècle; décrire les fêtes, parce qu'on ne peut trop souvent présenter aux malheureux humains des images douces et riantes; rapporter les opinions et les usages qui servent d'exemples ou de leçons, lors même qu'il laisse à ses lecteurs le soin d'en faire l'application. Ainsi, quand je me contenterai d'avertir que dans un canton de l'Arcadie l'Être suprême est adoré sous le titre de Bon¹, on sera porté à aimer l'Être suprême. Quand je dirai que dans la même province le fanatisme a immolé autrefois des victimes humaines² (a), on frémira de voir le fanatisme porter à de pareilles horreurs une nation qui adorait le dieu bon par excellence. Je reviens à ma narration.

Nous avons résolu de faire le tour de l'Arcadie. Ce pays n'est qu'une suite de tableaux où la nature a déployé la grandeur et la fécondité de ses

¹ Pausan. lib. 8, cap. 36, p. 673.

² Id. ibid. cap. 2, p. 600.
Porphyr. de abst. lib. 2, §. 27,
p. 150.

(a) Voyez le trait de Lycaon au commencement de l'Introduction de cet ouvrage, et la note I à la fin de ce volume.



idées, et qu'elle a rapprochés négligemment, sans égard à la différence des genres. La main puissante qui fonda sur des bases éternelles tant de rochers énormes et arides, se fit un jeu de dessiner à leurs pieds ou dans leurs intervalles des prairies charmantes, asyle de la fraîcheur et du repos : partout des sites pittoresques, des contrastes imprévus, des effets admirables.

Combien de fois, parvenus au sommet d'un mont sourcilleux, nous avons vu la foudre serpenter au dessous de nous ! Combien de fois encore, arrêtés dans la région des nues, nous avons vu tout à coup la lumière du jour se changer en une clarté ténébreuse, l'air s'épaissir, s'agiter avec violence et nous offrir un spectacle aussi beau qu'effrayant ! Ces torrents de vapeurs qui passaient rapidement sous nos yeux et se précipitaient dans des vallées profondes, ces torrents d'eau qui roulaient en mugissant au fond des abîmes, ces grandes masses de montagnes qui, à travers le fluide épais dont nous étions environnés, paraissaient tendues de noir, les cris funèbres des oiseaux, le murmure plaintif des vents et des arbres ; voilà l'enfer d'Empédocle ; voilà cet océan d'air louche et blanchâtre qui pousse et repousse les âmes coupables, soit à travers les plaines des airs, soit au milieu des globes semés dans l'espace¹.

Nous sortîmes de Mégalopolis ; et, après avoir

¹ Plut. de vitand. ære alien. t. 2, p. 830.



passé l'Alphée, nous nous rendîmes à Lycosure, au pied du mont Lycée, autrement dit Olympe¹. Ce canton est plein de bois et de bêtes fauves. Le soir nos hôtes voulurent nous entretenir de leur ville qui est la plus ancienne du monde, de leur montagne où Jupiter fut élevé, du temple et des fêtes de ce dieu, de son prêtre surtout, qui, dans un temps de sécheresse, a le pouvoir de faire descendre les eaux du ciel². Ils nous parlèrent ensuite d'une biche qui vivait encore deux siècles auparavant, et qui avait, disait-on, vécu plus de sept cents ans : elle fut prise quelques années avant la guerre de Troie; la date de la prise était tracée sur un collier qu'elle portait : on l'entretenait comme un animal sacré dans l'enceinte d'un temple³. Aristote, à qui je citai un jour ce fait, appuyé de l'autorité d'Hésiode qui attribue à la vie du cerf une durée beaucoup plus longue encore⁴, n'en fut point ébranlé, et me fit observer que le temps de la gestation et celui de l'accroissement d'un jeune cerf n'indiquaient pas une si longue vie⁵. Le lendemain, parvenus au haut du mont Lycée, d'où l'on découvre presque tout le Péloponèse⁶, nous assistâmes à des jeux célébrés en l'honneur du dieu Pan, auprès d'un temple et d'un petit bois qui lui sont consacrés⁷. Après qu'on eut

¹ Pausan. lib. 8, cap. 38, p. 678.

² Id. *ibid.*

³ Id. *ibid.* cap. 10, p. 620.

⁴ Hesiod. ap. Plin. l. 7, cap. 48, p. 402.

⁵ Aristot. *hist. animal.* lib. 6, cap. 29, t. 1, p. 833. Buffon, *hist. natur.* t. 6, p. 93.

⁶ Pausan. *ibid.* cap. 38, p. 679.

⁷ Id. *ibid.* p. 678.



décerné les prix, nous vîmes des jeunes gens tout nus poursuivre avec des éclats de rire ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin¹ (a). Nous en vîmes d'autres frapper avec des fouets la statue du dieu; ils le punissaient de ce qu'une chasse entreprise sous ses auspices n'avait pas fourni assez de gibier pour leur repas².

Cependant les Arcadiens n'en sont pas moins attachés au culte de Pan. Ils ont multiplié ses temples, ses statues, ses autels, ses bois sacrés³; ils le représentent sur leurs monnaies. Ce dieu poursuit à la chasse les animaux nuisibles aux moissons; il erre avec plaisir sur les montagnes⁴; de là il veille sur les nombreux troupeaux qui paissent dans la plaine⁵; et de l'instrument à sept tuyaux dont il est l'inventeur⁶, il tire des sons qui retentissent dans les vallées voisines⁷.

Pan jouissait autrefois d'une plus brillante fortune; il prédisait l'avenir dans un de ses temples où l'on entretient une lampe qui brûle jour et nuit⁸. Les Arcadiens soutiennent encore qu'il distribue aux mortels, pendant leur vie, les peines et les récompenses qu'ils méritent⁹: ils le placent, ainsi que les Égyptiens, au rang des principales divini-

¹ Liv. lib. 1, cap. 5. Plut. in Romul. t. 1, p. 31.

(a) Les Lupercales de Rome tiraient leur origine de cette fête.

² Theocr. idyll. 7, v. 106. Schol. ibid.

³ Pausan., passim.

⁴ Theocr. idyll. 1, v. 123. Callim. in Dian. v. 88.

⁵ Pind. olymp. 6, v. 169. Horat. lib. 4, od. 12. Virg. eclog. 2, v. 33; georg. 1, v. 17.

⁶ Id. eclog. 2, v. 32; eclog. 8, v. 24.

⁷ Pausan. l. 8, cap. 36, p. 674.

⁸ Id. ibid. cap. 37, p. 677.

⁹ Id. ibid.



tés¹; et le nom qu'ils lui donnent semble signifier qu'il étend son empire sur toute la substance matérielle². Malgré de si beaux titres, ils bornent aujourd'hui ses fonctions à protéger les chasseurs et les bergers.

Non loin de son temple est celui de Jupiter, au milieu d'une enceinte où il nous fut impossible de pénétrer³. Nous trouvâmes, bientôt après, d'autres lieux sacrés, dont l'entrée est interdite aux hommes et permise aux femmes⁴.

Nous nous rendîmes ensuite à Phigalée, qu'on voit de loin sur un rocher très-escarpé⁵. A la place publique est une statue qui peut servir à l'histoire des arts. Les pieds sont presque joints, et les mains pendantes s'attachent étroitement sur les côtés et sur les cuisses⁶. C'est ainsi qu'on disposait autrefois les statues dans la Grèce⁷, et qu'on les figure encore aujourd'hui en Égypte. Celle que nous avons sous les yeux fut élevée pour l'athlète Arrachion, qui remporta l'un des prix aux olympiades cinquante-deuxième, cinquante-troisième et cinquante-quatrième (a). On doit conclure de là, que deux siècles avant nous, plusieurs statuaires s'asservissaient encore sans réserve au goût égyptien (b).

¹ Id. *ibid.* cap. 31, p. 664.

² Macrob. *saturn.* lib. 1, cap. 22.

³ Plut. *quæst. græc.* t. 2, p. 300.
Pausan. *ibid.* c. 38, p. 679. Hygin.
poet. astronom. p. 426.

⁴ Pausan. *ibid.* cap. 5, p. 608;
cap. 10, p. 618; cap. 31, p. 665;
cap. 36, p. 673.

⁵ Id. *ibid.* cap. 39, p. 681.

⁶ Id. *ibid.* cap. 40, p. 682.

⁷ Diod. lib. 4, p. 276.

(a) Dans les années avant J. C.
572, 568, 564.

(b) Voyez, dans le chap. XXXVII
de cet ouvrage, ce qui a été dit, à
l'article Sicyone, de l'origine et des
progrès de la sculpture.



A droite, et à trente stades de la ville (a), est le mont Élaïus ; à gauche, et à quarante stades (b), le mont Cotylius. On voit dans le premier la grotte de Cérés surnommée la Noire, parce que la déesse, désolée de la perte de Proserpine, s'y tint pendant quelque temps renfermée, vêtue d'un habit de deuil¹. Sur l'autel qui est à l'entrée de la grotte, on offre, non des victimes, mais des fruits, du miel et de la laine crue². Dans un bourg placé sur l'autre montagne, nous fûmes frappés d'étonnement à l'aspect du temple d'Apollon, l'un des plus beaux du Péloponèse ; tant par le choix des pierres, du toit et des murs, que par l'heureuse harmonie qui règne dans toutes ses parties. Le nom de l'architecte suffirait pour assurer la gloire de cet édifice : c'est le même Ictinus qui, du temps de Périclès, construisit à Athènes le célèbre temple de Minerve³.

De retour à Phigalée, nous assistâmes à une fête qui se termina par un grand repas : les esclaves mangèrent avec leurs maîtres : l'on donnait des éloges excessifs à ceux des convives qui mangèrent le plus⁴.

Le lendemain, étant revenus par Lycosure, nous passâmes l'Alphée, non loin de Trapézonte, et nous allâmes coucher à Gortys, dont les campagnes sont fertilisées par une rivière de même nom. Pendant

(a) Une lieue et trois cent trente-cinq toises.

(b) Environ une lieue et demie.
¹ Pausan. l. 8, cap. 42, p. 685.

² Id. ibid. p. 688.

³ Id. ibid. cap. 41, p. 684.

⁴ Athen. lib. 4, cap. 13, p. 149.



toute la journée, nous avons rencontré des marchands et des voyageurs qui se rendaient à la petite ville d'Aliphère, que nous laissâmes à gauche, et dans laquelle devait se tenir une foire¹. Nous négligeâmes de les suivre, parce que nous avons souvent joui d'un pareil spectacle, et que de plus, il aurait fallu grimper pendant long-temps sur les flancs d'une montagne entourée de précipices². Nos guides oublièrent de nous conduire dans une vallée qui est à une petite distance de Trapézonte : la terre, disait-on, y vomit des flammes auprès de la fontaine Olympias, qui reste à sec de deux années l'une. On ajoutait que le combat des géants contre les dieux s'était livré dans cet endroit; et que, pour en rappeler le souvenir, les habitants, en certaines occasions, sacrifiaient aux tempêtes, aux éclairs et à la foudre³.

Les poètes ont célébré la fraîcheur des eaux du Cydnus en Gilicie et du Mélas en Pamphylie; celles du Gortynius méritaient mieux leurs éloges : les froids les plus rigoureux ne les couvrent jamais de glaçons, et les chaleurs les plus ardentes ne sauraient altérer leur température⁴ : soit qu'on s'y baigne, soit qu'on en fasse sa boisson, elles procurent des sensations délicieuses.

Outre cette fraîcheur qui distingue les eaux de l'Arcadie, celles du Ladon, que nous traversâmes le lendemain, sont si transparentes et si pures,

¹ Pausan. l. 8, cap. 26, p. 653.

³ Pausan. *ibid.* cap. 29, p. 660.

² Polyb. lib. 4, p. 340. Pausan. *ibid.* p. 652.

⁴ *Id.* *ibid.* cap. 28, p. 659.



qu'il n'en est pas de plus belles sur la terre ¹. Près de ses bords ombragés par de superbes peupliers nous trouvâmes les filles des contrées voisines dansant autour d'un laurier auquel on venait suspendre des guirlandes de fleurs. La jeune Clytie s'accompagnant de la lyre, chantait les amours de Daphné, fille du Ladon, et de Leucippe, fils du roi de Pise ². Rien de si beau en Arcadie, que Daphné; en Élide, que Leucippe : mais comment triompher d'un cœur que Diane asservit à ses lois qu'Apollon n'a pu soumettre aux siennes? Leucippe rattache ses cheveux sur sa tête, se revêt d'une légère tunique, charge ses épaules d'un carquois et dans ce déguisement poursuit avec Daphné les daims et les chevreuils dans la plaine. Bientôt, elle court et s'égare avec lui dans les forêts. Leurs fugitives ardeurs ne peuvent échapper aux regards jaloux d'Apollon : il en instruit les compagnes de Daphné, et le malheureux Leucippe tombe sous leurs traits. Clytie ajouta que la nymphe, ne pouvant supporter ni la présence du dieu qui s'obstinait à la poursuivre, ni la lumière qu'il distribuait aux mortels, supplia la terre de la recevoir dans son sein, et qu'elle fut métamorphosée en laurier (a).

Nous remontâmes le Ladon, et, tournant à gauche

¹ Pausan. lib. 8, cap. 25, p. 651.

² Id. ibid. cap. 20, p. 638.

Philostr. vit. Apoll. lib. 1, cap. 16, p. 16. Schol. Homer. in Iliad. 1, v. 14. Geopon. lib. 11, cap. 2.

¹ Serv. in Virg. eclog. 3, v. 63.

(a) Les Thessaliens prétendaient que Daphné était fille du Pénée et qu'elle fut changée en laurier sur les bords de ce fleuve.



che, nous prîmes le chemin de Psophis¹, à travers plusieurs villages, à travers le bois de Soron, où l'on trouve, ainsi que dans les autres forêts d'Arcadie, des ours, des sangliers, et de très-grandes tortues, dont l'écaille pourrait servir à faire des lyres².

Psophis, l'une des plus anciennes villes du Péloponèse, est sur les confins de l'Arcadie et de l'Élide. Une colline très-élevée la défend contre le vent du nord; à l'est, coule le fleuve Érymanthe, sorti d'une montagne qui porte le même nom, et sur laquelle on va souvent chasser le sanglier et le cerf³; au couchant, elle est entourée d'un abyme profond, où se précipite un torrent qui va, vers le midi, se perdre dans l'Érymanthe⁴.

Deux objets fixèrent notre attention; nous vîmes le tombeau de cet Alcméon qui, pour obéir aux ordres de son père Amphiaraüs, tua sa mère Ériphile, fut pendant très-long-temps poursuivi par les Furies, et termina malheureusement une vie horriblement agitée. Près de son tombeau, qui n'a pour ornement que des cyprès d'une hauteur extraordinaire⁵, on nous montra un petit champ et une petite chaumière. C'est là que vivait, il y a quelques siècles, un citoyen pauvre et vertueux: il se nommait Aglaüs. Sans crainte, sans désirs, ignoré des hommes, ignorant ce qui se passait parmi eux, il cultivait paisiblement son petit domaine, dont il n'avait jamais passé les limites. Il

¹ Pausan. lib. 8, cap. 23, p. 644.

² Id. ibid.

³ Homer. odyss. lib. 6, v. 103.

⁴ Polyb. lib. 4, p. 333.

⁵ Pausan. lib. 8, cap. 24, p. 646.



était parvenu à une extrême vieillesse, lorsque les ambassadeurs du puissant roi de Lydie, Gygès et Croesus, furent chargés de demander à l'oracle de Delphes, s'il existait sur la terre entière un mortel plus heureux que ce prince? La pythie répondit : « Aglaüs de Psophis ¹. »

En allant de Psophis à Phénéos, nous entendîmes parler de plusieurs espèces d'eaux qui avaient des propriétés singulières. Ceux de Clitor prétendaient qu'une de leurs sources inspire une si grande aversion pour le vin, qu'on ne pouvait plus en supporter l'odeur ². Plus loin, vers le nord, entre des montagnes, près de la ville de Nonacris, est un rocher très-élevé, d'où découle sans cesse une eau fatale qui forme le ruisseau du Styx. C'est le Styx si redoutable pour les dieux et pour les hommes. Il serpente dans un vallon où les Arcadiens viennent confirmer leur parole par le plus inviolable des serments³; mais ils n'y étanchent pas la soif ni les presser, et le berger n'y conduit jamais ses troupeaux. L'eau, quoique limpide et sans odeur, est mortelle pour les animaux, ainsi que pour les hommes; ils tombent sans vie dès qu'ils en boivent : elle dissout tous les métaux, elle brise tous les vases qui la reçoivent, excepté ceux qui sont faits de la corne du pied de certains animaux ⁴.

¹ Pausan. lib. 8, cap. 24, p. 647.
 Plin. lib. 7, cap. 46, t. 1, p. 402.
 Val. Max. lib. 7, cap. 1.

² Eudox. ap. Steph. in Ἄζαν.;
 id. ap. Plin. lib. 31, cap. 2. t. 2,
 p. 549. Vitruv. lib. 8, cap. 3, p.
 164.

³ Herodot. lib. 6, cap. 74.

⁴ Vitruv. lib. 8, cap. 3, p. 53.
 Varr. ap. Solin. c. 7. Senec. quest.
 nat. lib. 3, cap. 25. Plin. lib. 2,
 cap. 103, t. 1, p. 121; lib. 10,
 cap. 16, t. 2, p. 543; lib. 1,
 p. 550. Pausan. lib. 8, cap. 8,
 p. 635. Eustath. in Iliad. t. 1,
 t. 2, p. 718; t. 3, p. 1667.



Comme les Cynéthéens ravageaient alors ce canton, nous ne pûmes nous y rendre pour nous assurer de la vérité de ces faits : mais, ayant rencontré en chemin deux députés d'une ville d'Achaïe, qui faisaient route vers Phénéos, et qui avaient plus d'une fois passé le long du ruisseau, nous les interrogeâmes; et nous conclûmes de leurs réponses, que la plupart des merveilles attribuées à cette fameuse source disparaissaient au moindre examen.

C'étaient des gens instruits : nous leur fîmes plusieurs autres questions. Ils nous montraient, vers le nord-est, le mont Cyllène, qui s'élève avec majesté au-dessus des montagnes de l'Arcadie ¹, et dont la hauteur perpendiculaire peut s'évaluer à quinze ou vingt stades ² (a). C'est le seul endroit de la Grèce où se trouve l'espèce des merles blancs ³. Le mont Cyllène touche au mont Stymphale, au-dessous duquel on trouve une ville, un lac et une rivière de même nom. La ville était autrefois une des plus florissantes de l'Arcadie ⁴ : la rivière sort du lac, et, après avoir commencé sa carrière dans cette province, elle disparaît, et va la terminer, sous un autre nom, dans l'Argolide ⁵. De nos jours, Iphicrate, à la tête des troupes athéniennes, entreprit de lui fermer toute issue, afin que ses eaux

¹ Pausan. lib. 8, cap. 17, p. 633.

² Strab. lib. 8, p. 388.

(a) Quatorze cent dix-sept toises et demie, ou dix-huit cent quatre-vingt-dix toises.

³ Aristot. hist. animal. lib. 9,

cap. 19, t. 1, p. 934.

⁴ Pind. olymp. 6, v. 169.

⁵ Herodot. lib. 6, cap. 76. Diod. lib. 15, p. 365. Pausan. lib. 2, cap. 24, p. 166; lib. 8, cap. 22, p. 640.



refoulant dans le lac, et ensuite dans la ville qu'il assiégeait vainement, elle fût obligée de se rendre à discrétion ; mais, après de longs travaux, il fut contraint de renoncer à son projet¹.

Suivant une ancienne tradition, le lac était autrefois couvert d'oiseaux voraces qui infestaient ce canton. Hercule les détruisit à coups de flèches, ou les mit en fuite au bruit de certains instruments². Cet exploit honora le héros, et le lac en devint célèbre. Les oiseaux n'y reviennent plus ; mais on les représente encore sur les monnaies de Stymphale (a). Voilà ce que nous disaient nos compagnons de voyage.

La ville de Phénéos, quoique une des principales de l'Arcadie, ne contient rien de remarquable ; mais la plaine voisine offrit à nos yeux un des plus beaux ouvrages de l'antiquité. On ne peut en fixer l'époque ; on voit seulement que dans des siècles très-reculés, les torrents qui tombent des montagnes dont elle est entourée, l'ayant entièrement submergée, renversèrent de fond en comble l'ancienne Phénéos³, et que pour prévenir désormais un pareil désastre, on prit le parti de creuser dans la plaine un canal de cinquante stades de longueur (b), de trente pieds de profondeur (c), et d'une largeur proportionnée. Il devait recevoir et

¹ Strab. lib. 8, p. 389.

² Apollon. Argon. l. 2, v. 1057.
Schol. ibid. Pausan. lib. 8, cap. 22,
p. 640. Strab. ibid. p. 371.

(a) Voyez Spanheim, Vaillant,
et autres antiquaires qui ont publié

des médailles.

³ Pausan. lib. 8, cap. 14, p. 627.

(b) Près de deux lieues.

(c) Un peu plus de vingt-huit
de nos pieds.



les eaux du fleuve Olbius, et celles des pluies extraordinaires. On le conduisit jusqu'à deux abymes qui subsistent encore au pied de deux montagnes, sous lesquelles des routes secrètes se sont ouvertes naturellement.

Ces travaux, dont on prétend qu'Hercule fut l'auteur, figureraient mieux dans son histoire, que son combat contre les fabuleux oiseaux de Stymphale. Quoi qu'il en soit, on négligea insensiblement l'entretien du canal ¹, et dans la suite un tremblement de terre obstrua les voies souterraines qui absorbaient les eaux des campagnes ² : les habitants, réfugiés sur des hauteurs, construisirent des ponts de bois pour communiquer entre eux ; et comme l'inondation augmentait de jour en jour, on fut obligé d'élever successivement d'autres ponts sur les premiers ³.

Quelque temps après ⁴, les eaux s'ouvrirent sous terre un passage à travers les éboulements qui les arrêtaient, et, sortant avec fureur de ces retraites obscures, portèrent la consternation dans plusieurs provinces. Le Ladon, cette belle et paisible rivière dont j'ai parlé, et qui avait cessé de couler depuis l'obstruction des canaux souterrains ⁵, se précipita en torrents impétueux dans l'Alphée, qui submergea le territoire d'Olympie ⁶. A Phénéos, on observa, comme une singularité, que le sapin dont

¹ Pausan. lib. 8, cap. 14, p. 628.

² Strab. lib. 8, p. 389.

³ Theophr. hist. plant. lib. 5, cap 5, p. 522.

⁴ Id. ibid. lib. 3, cap. 1, p. 117.

⁵ Strab. lib. 1, p. 60.

⁶ Eratosth. ap. Strab. lib. 8, p. 389.



on avait construit les ponts, après l'avoir dépouillé de son écorce, avait résisté à la pourriture ¹.

De Phénéos nous allâmes à Caphyes, où l'on nous montra, auprès d'une fontaine, un vieux platane qui porte le nom de Ménélas. On disait que ce prince l'avait planté lui-même avant que de se rendre au siège de Troie ². Dans un village voisin, nous vîmes un bois sacré et un temple en l'honneur de Diane l'*Étranglée* ³. Un vieillard respectable nous apprit l'origine de cet étrange surnom : des enfants qui jouaient tout auprès, nous dit-il, attachèrent autour de la statue une corde avec laquelle ils la traînaient, et s'écriaient en riant : « Nous étranglons la déesse. » Des hommes qui survinrent dans le moment, furent si indignés de ce spectacle, qu'ils les assommèrent à coups de pierres. Ils croyaient venger les dieux, et les dieux vengèrent l'innocence. Nous éprouvâmes leur colère; et l'oracle consulté nous ordonna d'élever un tombeau à ces malheureuses victimes, et de leur rendre tous les ans des honneurs funèbres ⁴.

Plus loin, nous passâmes à côté d'une grande chaussée que les habitants de Caphyes ont construite pour se garantir d'un torrent et d'un grand lac qui se trouvent dans le territoire d'Orchomène ⁵. Cette dernière ville est située sur une montagne : nous la vîmes en courant; on nous y montra des miroirs faits d'une pierre noirâtre qui

¹ Theophr. lib. 5, cap. 5, p. 522. p. 32.

² Pausan. lib. 8, cap. 23, p. 643.

⁴ Pausan. *ibid.*

³ Clem. Alex. cohort. ad gent.

⁵ *Id. ibid.* p. 642.



se trouve aux environs ¹, et nous prîmes l'un des deux chemins qui conduisent à Mantinée ².

Nos guides s'arrêtèrent devant une petite colline qu'ils montrent aux étrangers; et des Mantinéens qui se promenaient aux environs, nous disaient : Vous avez entendu parler de Pénélope, de ses regrets, de ses larmes, et sur-tout de sa fidélité : apprenez qu'elle se consolait de l'absence de son époux avec ces amants qu'elle avait attirés auprès d'elle; qu'Ulysse à son retour la chassa de sa maison, qu'elle finit ici ses jours; et voilà son tombeau ³. Comme nous parûmes étonnés : Vous ne l'auriez pas moins été, ajoutèrent-ils, si vous aviez choisi l'autre route; vous auriez vu sur le penchant d'une colline un temple de Diane, où l'on célèbre tous les ans la fête de la déesse. Il est commun aux habitants d'Orchomène et de Mantinée; les uns y entretiennent un prêtre, les autres une prêtresse. Leur sacerdoce est perpétuel. Tous deux sont obligés d'observer le régime le plus austère. Ils ne peuvent faire aucune visite; l'usage du bain et des douceurs les plus innocentes de la vie leur est interdit; ils sont seuls, ils n'ont point de distractions, et n'en sont pas moins astreints à la plus exacte continence ⁴.

Mantinée, fondée autrefois par les habitants de quatre ou cinq hameaux des environs ⁵, se dis-

¹ Plin. lib. 37, cap. 7, t. 2, p. 779.

² Pausan. *ibid.* cap. 12, p. 624.

³ *Id.* *ibid.*

⁴ *Id.* *ibid.* cap. 13, p. 625.

⁵ Xenoph. *hist. græc.* lib. 5, p. 553. Diod. lib. 15, p. 331. Strab. lib. 8, p. 337.



tingue par sa population, ses richesses et les monuments qui la décorent ¹ : elle possède des campagnes fertiles ² : de son enceinte partent quantité de routes qui conduisent aux principales villes de l'Arcadie ³ ; et parmi celles qui mènent en Argolide, il en est une qu'on appelle *le chemin de l'échelle*, parce qu'on a taillé, sur une haute montagne, des marches pour la commodité des gens à pied ⁴.

Ses habitants sont les premiers, dit-on, qui, dans leurs exercices, aient imaginé de combattre corps à corps ⁵ ; les premiers encore qui se soient revêtus d'un habit militaire, et d'une espèce d'armure que l'on désigne par le nom de cette ville ⁶. On les a toujours regardés comme les plus braves des Arcadiens ⁷. Lors de la guerre des Perses, n'étant arrivés à Platée qu'après la bataille, ils firent éclater leur douleur, voulurent, pour s'en punir eux-mêmes, poursuivre jusqu'en Thessalie un corps de Perses qui avait pris la fuite, et, de retour chez eux, exilèrent leurs généraux dont la lenteur les avait privés de l'honneur de combattre ⁸. Dans les guerres survenues depuis, les Lacédémoniens les redoutaient comme ennemis, se félicitaient de les avoir pour alliés ⁹ : tour à tour unis avec Sparte, avec Athènes, avec d'autres puissances étrangères, on les vit étendre leur em-

¹ Pausan. lib. 8, cap. 9, p. 616.

² Xenoph. hist. gr. l. 5, p. 552.

³ Pausan. l. 8, cap. 10, p. 618.

⁴ Id. ibid. cap. 6, p. 610.

⁵ Hermipp. ap. Athen. lib. 4,

cap. 13, p. 154.

⁶ Ephor. ap. Athen. ibid.

⁷ Diod. lib. 15, p. 336.

⁸ Herodot. lib. 9, cap. 76.

⁹ Diod. lib. 15, p. 336.



pire sur presque toute la province ¹, et ne pouvoir ensuite défendre leurs propres frontières.

Peu de temps avant la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens assiégèrent Mantinée; et, comme le siège traînait en longueur, ils dirigèrent vers les murs de brique dont elle était entourée, le fleuve qui coule aux environs : les murs s'écroulèrent, la ville fut presque entièrement détruite, et l'on dispersa les habitants dans les hameaux qu'ils occupaient autrefois ². Bientôt après, Mantinée, sortie de ses ruines avec un nouvel éclat, ne rougit pas de se réunir avec Lacédémone, et de se déclarer contre Épaminondas, à qui elle devait en partie sa liberté ³ : elle n'a cessé depuis d'être agitée par des guerres étrangères ou par des factions intérieures. Telle fut, en ces derniers temps, la destinée des villes de la Grèce, et surtout de celles où le peuple exerçait le pouvoir suprême.

Cette espèce de gouvernement a toujours subsisté à Mantinée; les premiers législateurs le modifièrent, pour en prévenir les dangers. Tous les citoyens avaient le droit d'opiner dans l'assemblée générale; un petit nombre, celui de parvenir aux magistratures ⁴. Les autres parties de la constitution furent réglées avec tant de sagesse, qu'on la cite encore comme un modèle ⁵. Aujourd'hui les

¹ Thucyd. lib. 5, cap. 29.

² Xenoph. hist. græc. lib. 5, p. 552. Diod. l. 15, p. 331 et 336.

Pausan. lib. 8, cap. 8, p. 615.

³ Xenoph. ibid. lib. 6, p. 602.

Pausan. ibid.

⁴ Aristot. de rep. lib. 6, cap. 4, t. 2, p. 416.

⁵ Polib. lib. 6, p. 487. Ælian. var. hist. lib. 2, c. 22.



Démiurges, ou tribuns du peuple, exercent les principales fonctions, et apposent leurs noms aux actes publics avant les sénateurs et les autres magistrats ¹.

Nous connûmes à Mantinée un Arcadien, nommé Antiochus, qui avait été, quelques années auparavant, du nombre des députés que plusieurs villes de la Grèce envoyèrent au roi de Perse, pour discuter en sa présence leur mutuels intérêts. Antiochus parla au nom de sa nation, et ne fut pas bien accueilli. Voici ce qu'il dit à son retour devant l'assemblée des Dix-Mille : J'ai vu dans le palais d'Artaxerxès grand nombre de boulangers, de cuisiniers, d'échansons, de portiers : j'ai cherché dans son empire des soldats qu'il pût opposer aux nôtres, et je n'en ai point trouvé. Tout ce qu'on dit de ses richesses n'est que jactance : vous pouvez en juger par ce platane d'or dont il parle tant ; il est si petit, qu'il ne pourrait, de son ombre, couvrir une cigale ².

En allant de Mantinée à Tégée, nous avions à droite le mont Ménale, à gauche une grande forêt ³ : dans la plaine renfermée entre ces barrières, se donna, il y a quelques années, cette bataille où Épaminondas remporta la victoire et perdit la vie. On lui éleva deux monuments, un trophée ⁴ et un tombeau ⁵ ; ils sont près l'un de

¹ Thucyd. lib. 5, cap. 47.

² Xenoph. hist. græc. lib. 7, p. 621.

³ Pausan. lib. 8, cap. 11, p. 620.

⁴ Diod. lib. 15, p. 396.

⁵ Pausan. ibid. p. 622.



l'autre, comme si la philosophie leur avait assigné leurs places.

Le tombeau d'Épaminondas consiste en une simple colonne, à laquelle est suspendu son bouclier; ce bouclier, que j'avais vu si souvent dans cette chambre, auprès de ce lit, sur ce mur, au-dessus de ce siège où le héros se tenait communément assis. Ces circonstances locales se retraçant tout-à-coup dans mon esprit, avec le souvenir de ses vertus, de ses bontés, d'un mot qu'il m'avait dit dans telle occasion, d'un sourire qui lui était échappé dans telle autre, de mille particularités dont la douleur aime à se repaître, et se joignant avec l'idée insupportable qu'il ne restait de ce grand homme qu'un tas d'ossements arides que la terre rongerait sans cesse, et qu'en ce moment je fouillais aux pieds, je fus saisi d'une émotion si déchirante et si forte, qu'il fallut m'arracher d'un objet que je ne pouvais ni voir, ni quitter. J'étais encore sensible alors; je ne le suis plus, je m'en aperçois à la faiblesse de mes expressions.

J'aurai du moins la consolation d'ajouter ici un nouveau rayon à la gloire de ce grand homme. Trois villes se disputent le faible honneur d'avoir donné le jour au soldat qui lui porta le coup mortel. Les Athéniens nomment Gryllus fils de Xénon, et ont exigé qu'Euphranor, dans un de ses tableaux, se conformât à cette opinion¹. Suivant les Mantinéens, ce fut Machérion, un de leurs

¹ Pausan. lib. 8, c. 11, p. 621; lib. 9, c. 15, p. 741.



concitoyens¹; et, suivant les Lacédémoniens, ce fut le Spartiate Anticratès : ils lui ont même accordé des honneurs et des exemptions qui s'étendront à sa postérité²; distinctions excessives, qui décèlent la peur qu'ils avaient d'Épaminondas.

Tégée n'est qu'à cent stades environ de Mantinée (a). Ces deux villes, rivales et ennemies par leur voisinage même³, se sont plus d'une fois livré des combats sanglants⁴; et, dans les guerres qui ont divisé les nations, elles ont presque toujours suivi des partis différents⁵. A la bataille de Platée, qui termina la grande querelle de la Grèce et de la Perse, les Tégéates, qui étaient au nombre de quinze cents⁶, disputèrent aux Athéniens l'honneur de commander une des ailes de l'armée des Grecs⁷ : ils ne l'obtinrent pas; mais ils montrèrent par les plus brillantes actions qu'ils en étaient dignes⁸.

Chaque ville de la Grèce se met sous la protection spéciale d'une divinité. Tégée a choisi Minerve surnommée Aléa. L'ancien temple ayant été brûlé peu d'années après la guerre du Péloponèse, on en construisit un nouveau sur les dessins et sous la direction de Scopas de Paros, le même dont on a tant de superbes statues. Il employa l'ordre ionique dans les péristyles qui entourent le temple. Sur le fronton de devant, il représenta la

¹ Pausan. l. 8, cap. 11, p. 621.

² Plut. in Ages. t. 1, p. 616.

(a) Environ trois lieues trois quarts.

³ Thucyd. lib. 5, cap. 62 et 65.

⁴ Id. lib. 4, p. 134.

⁵ Diod. lib. 15, p. 391.

⁶ Herodot. lib. 9, cap. 28 et 29.

⁷ Id. ibid. cap. 26.

⁸ Id. ibid. cap. 70.



chasse du sanglier de Calydon : on y distingue quantité de figures, entre autres celles d'Hercule, de Thésée, de Pirithoüs, de Castor, etc. : le combat d'Achille et de Télèphe décore l'autre fronton. Le temple est divisé en trois nefs par deux rangs de colonnes doriques, sur lesquelles s'élève un ordre corinthien qui atteint et soutient le comble ¹.

Aux murs sont suspendues des chaînes que, dans une de leurs anciennes expéditions, les Lacédémoniens avaient destinées aux Tégéates, et dont ils furent chargés eux-mêmes ². On dit que dans le combat, les femmes de Tégée s'étant mises en embuscade, tombèrent sur l'ennemi, et décidèrent la victoire. Une veuve, nommée Marpessa, se distingua tellement en cette occasion, que l'on conserve encore son armure dans le temple ³. Tout auprès on voit les défenses et la peau du sanglier de Calydon, échues en partage à la belle Atalante de Tégée, qui porta le premier coup à cet animal féroce ⁴. Enfin on nous montra jusqu'à une auge de bronze, que les Tégéates, à la bataille de Platée, enlevèrent des écuries du général des Perses ⁵. De pareilles dépouilles sont pour un peuple des titres de vanité, et quelquefois des motifs d'émulation.

Ce temple, le plus beau de tous ceux qui existent dans le Péloponèse ⁶, est desservi par une jeune

¹ Pausan. lib. 8, cap. 45, p. 693.

² Herodot. lib. 1, cap. 66.

³ Pausan. ibid. cap. 47, p. 695; cap. 48, p. 697.

⁴ Id. ibid. cap. 45, 46 et 47.

⁵ Herodot. lib. 9, cap. 70.

⁶ Pausan. ibid. cap. 45, p. 693.



filles, qui abdiquent le sacerdoce dès qu'elles parviennent à l'âge de puberté¹.

Nous vîmes un autre temple, où le prêtre n'entre qu'une fois l'année²; et dans la place publique, deux grandes colonnes: l'une soutenant les statues des législateurs de Tégée; l'autre, la statue équestre d'un particulier qui, dans les jeux olympiques, avait obtenu le prix de la course à cheval³. Les habitants leur ont décerné à tous les mêmes honneurs: il faut croire qu'ils ne leur accordent pas la même estime.

CHAPITRE LIII.

Voyage d'Argolide.

DE Tégée nous pénétrâmes dans l'Argolide par un défilé entre des montagnes assez élevées⁴. En approchant de la mer, nous vîmes le marais de Lerna, autrefois le séjour de cette hydre monstrueuse dont Hercule triompha. De là nous prîmes le chemin d'Argos, à travers une belle prairie⁵.

L'Argolide, ainsi que l'Arcadie, est entrecoupée de collines et de montagnes qui laissent dans leurs intervalles des vallées et des plaines fertiles.

¹ Pausan. lib. 8, cap. 47, p. 695.

² Id. ibid. cap. 48, p. 696.

³ Id. ibid.

⁴ Id. ibid. cap. 6, p. 610.

⁵ Fourmont, voyage manuscrit de l'Argolide.



admirables irrè-
 me autre espèce
 rceau des Grecs,
 colonies étran-
 Elle devint le
 ents qui remplis-
 Grèce. C'est là
 n nom au fleuve
 e d'Argos; là vé-
 re, Lyncée, Alc-
 s, Atrée, Thyeste,
 eux personnages.
 vent figurer dans
 entendu reten-
 sion plus forte,
 les fêtes et dans
 éros. L'aspect des
 e les fictions, et
 les plus insensi-
 ébris d'un palais
 roi Acrisius avait
 gais entendre les
 icesse. Sur le che-
 voir Thésée sou-
 on avait déposé
 quelles son père
 ons sont un hom-
 et apaisent l'ima-

in Thes. t. 1, p. 3. Pau-
 , cap. 27, p. 66; lib. 2,
 192.



filles, qui abdiquent
à l'âge de puberté.

Nous vîmes un
trou qu'une fois l'année,
deux grandes statues des législateurs
équiestres d'un par
pique, avait obtenu.
Les habitants leur
honneurs : il faut
pas la même estimation.

CH.

V.

DE Tégée nous
un défilé entre deux
approchant de la
Lerna, autrefois
strueuse dont Heracles
le chemin d'Argos.
L'Argolide, au
pée de collines et
leurs intervalles d'

¹ Pausan. lib. 8, cap. 4.

² Id. ibid. cap. 48, p. 6.

³ Id. ibid.



Nous n'étions plus frappés de ces admirables irrégularités; mais nous éprouvions une autre espèce d'intérêt. Cette province fut le berceau des Grecs, puisqu'elle reçut la première les colonies étrangères qui parvinrent à les policer¹. Elle devint le théâtre de la plupart des événements qui remplissent les anciennes annales de la Grèce. C'est là que parut Inachus, qui donna son nom au fleuve dont les eaux arrosent le territoire d'Argos; là vécut aussi Danaüs, Hypermnestre, Lyncée, Alcéméon, Persée, Amphitryon, Pélops, Atrée, Thyeste, Agamemnon, et tant d'autres fameux personnages.

Leurs noms qu'on a vus si souvent figurer dans les écrits des poètes, si souvent entendu retentir au théâtre, font une impression plus forte, lorsqu'ils semblent revivre dans les fêtes et dans les monuments consacrés à ces héros. L'aspect des lieux rapproche les temps, réalise les fictions, et donne du mouvement aux objets les plus insensibles. A Argos, au milieu des débris d'un palais souterrain, où l'on disait que le roi Acrisius avait enfermé sa fille Danaé², je croyais entendre les plaintes de cette malheureuse princesse. Sur le chemin d'Hermione à Trézène, je crus voir Thésée soulever l'énorme rocher sous lequel on avait déposé l'épée et les autres marques auxquelles son père devait le reconnaître³. Ces illusions sont un hommage que l'on rend à la célébrité, et apaisent l'ima-

¹ Diod. lib. 1, p. 24.

² Pausan. lib. 2, cap. 23, p. 164.
Apollod. lib. 2, p. 89.

³ Plut. in Thes. t. 1, p. 3. Pausan. lib. 1, cap. 27, p. 66; lib. 2, p. 188 et 192.



gination, qui a plus souvent besoin d'aliments que la raison.

Argos est située auprès d'une colline sur laquelle on a construit la citadelle¹; c'est une des plus anciennes villes de la Grèce². Dès son origine elle répandit un si grand éclat, qu'on donna quelquefois son nom à la province, au Péloponèse, à la Grèce entière³. La maison des Pélopidés s'étant établie à Mycènes, cette ville éclipsa la gloire de sa rivale⁴. Agamemnon régnait sur la première, Diomède et Sthénélus sur la seconde⁵. Quelque temps après, Argos reprit son rang⁶, et ne le perdit plus.

Le gouvernement fut d'abord confié à des rois qui opprimèrent leurs sujets, et à qui on ne laissa bientôt que le titre dont ils avaient abusé⁷.

Le titre même y fut aboli dans la suite, et la démocratie a toujours subsisté⁸. Un sénat discute les affaires avant de les soumettre à la décision du peuple⁹; mais, comme il ne peut pas se charger de l'exécution, quatre-vingts de ses membres veillent continuellement au salut de l'état, et remplissent les mêmes fonctions que les prytanes d'Athènes¹⁰.

¹ Strab. lib. 8, p. 370. Liv. l. 32, cap. 25.

² Herodot. lib. 1, cap. 1. Diod. lib. 1, p. 24.

³ Strab. ibid. p. 369. Schol. Pind. in isthm. 2, v. 17. Plut. quæst. rom. t. 2, p. 272. Apollod. lib. 2, p. 75.

⁴ Strab. ibid. p. 372.

⁵ Homer. iliad. lib. 2, v. 564.

⁶ Strab. ibid.

⁷ Plut. in Lyc. t. 1, p. 43. Pausan. lib. 2, c. 19, p. 152.

⁸ Thucyd. lib. 5, cap. 28, 31 et 41.

⁹ Herodot. lib. 7, cap. 148. Thucyd. ibid. cap. 37.

¹⁰ Thucyd. ibid. cap. 47. Diod. lib. 19, p. 704.



Plus d'une fois, et même de notre temps, les principaux citoyens ont voulu se soustraire à la tyrannie de la multitude, en établissant l'oligarchie; mais leurs efforts n'ont servi qu'à faire couler du sang¹.

Ils se ressentaient encore d'une vaine tentative qu'ils firent il y a environ quatorze ans. Fatigués des calomnies dont les orateurs publics ne cessaient de les noircir à la tribune, ils reprirent le projet de changer la forme du gouvernement. On pénétra leur dessein : plusieurs furent chargés de fers. A l'aspect de la question, quelques-uns se donnèrent la mort. L'un d'entre eux, ne pouvant plus résister aux tourments, dénonça trente de ses associés. On les fit périr sans les convaincre, et l'on mit leurs biens à l'encan. Les délations se multiplièrent : il suffisait d'être accusé pour être coupable. Seize cents des plus riches citoyens furent massacrés; et comme les orateurs, dans la crainte d'un nouvel ordre de choses, commençaient à se radoucir, le peuple, qui s'en crut abandonné, les immola tous à sa fureur². Aucune ville de la Grèce n'avait vu dans son enceinte l'exemple d'une telle barbarie. Les Athéniens, pour en avoir entendu le récit dans une de leurs assemblées, se crurent tellement souillés, qu'ils eurent sur-le-champ recours aux cérémonies de l'expiation³.

Les Argiens sont renommés pour leur bravoure;

¹ Thucyd. lib. 5, cap. 76, 81

³ Plut. reip. ger. præc. t. 2,

et 82. Diod. lib. 12, p. 127;

p. 804. Hellad. ap. Phot. p. 1593.

² Diod. lib. 15, p. 372.



ils ont eu des démêlés fréquents avec les nations voisines, et n'ont jamais craint de se mesurer avec les Lacédémoniens¹ qui ont souvent recherché leur alliance².

Nous avons dit que la première époque de leur histoire brille de noms illustres et de faits éclatants. Dans la dernière, après avoir conçu l'espoir de dominer sur tout le Péloponèse³, ils se sont affaiblis par des expéditions malheureuses et par des divisions intestines.

Ainsi que les Arcadiens, ils ont négligé les sciences et cultivé les arts. Avant l'expédition de Xerxès, ils étaient plus versés dans la musique que les autres peuples⁴; ils furent pendant quelque temps si fort attachés à l'ancienne, qu'ils mirent à l'amende un musicien qui osa se présenter au concours avec une lyre enrichie de plus de sept cordes, et parcourir des modes qu'ils n'avaient point adoptés⁵. On distingue parmi les musiciens nés dans cette province, Lasus⁶, Sacadas⁷ et Aristonicus⁸; parmi les sculpteurs, Agéladas⁹ et Polyclète¹⁰; parmi les poètes Télésilla.

Les trois premiers hâtèrent les progrès de la musique; Agéladas et Polyclète, ceux de la sculpture. Ce dernier, qui vivait vers le temps de Péri-

¹ Herodot. lib. 6, cap. 77.

² Thucyd. lib. 5, cap. 36.

³ Id. *ibid.* cap. 28. Diod. lib. 12, p. 123.

⁴ Herodot. lib. 3, cap. 131.

⁵ Plut. de mus. t. 2, p. 1144.

⁶ Id. *ibid.* p. 1141.

⁷ Id. *ibid.* p. 1134.

⁸ Athen. lib. 14, p. 637.

⁹ Pausan. lib. 6, cap. 8, p. 472, cap. 14, p. 487.

¹⁰ Plat. in Protag. t. 1, p. 311.

Anthol. græc. lib. 4, pag. 333.



clès, a rempli de ses ouvrages immortels le Péloponèse et la Grèce. En ajoutant de nouvelles beautés à la nature de l'homme, il surpassa Phidias; mais, en nous offrant l'image des dieux, il ne s'éleva point à la sublimité des idées de son rival¹. Il choisissait ses modèles dans la jeunesse ou dans l'enfance, et l'on eût dit que la vieillesse étonnait ses mains, accoutumées à représenter les grâces. Ce genre s'accommode si bien d'une certaine négligence, qu'on doit louer Polyclète de s'être rigoureusement attaché à la correction du dessin : en effet, on a de lui une figure où les proportions du corps humain sont tellement observées, que, par un jugement irréfragable, les artistes l'ont eux-mêmes appelé le Canon ou la Règle²; ils l'étudient quand ils ont à rendre la même nature dans les mêmes circonstances : car on ne peut imaginer un modèle unique pour tous les âges, tous les sexes, tous les caractères³. Si l'on fait jamais quelque reproche à Polyclète, on répondra que s'il n'atteignit pas la perfection, du moins il en approcha⁴.

Lui-même sembla se méfier de ses succès : dans un temps où les artistes inscrivaient sur les ouvrages sortis de leurs mains, *un tel l'a fait*, il se contenta d'écrire sur les siens, *Polyclète le faisait*; comme si, pour les terminer, il attendît le jugement du public⁵. Il écoutait les avis, et savait les

¹ Quintil. instit. orat. lib. 12, cap. 10, p. 744. t. 25, p. 303. OEuvr. de Falconn. t. 3, p. 87.

² Plin. lib. 34, c. 8, t. 2, p. 650. Jun. de pict. p. 168.

⁴ Cicer. de clar. orat. cap. 18, t. 1, p. 351.

³ Mém. de l'acad. des Bell. Lettr.

⁵ Plin. lib. 1, t. 1, p. 5.



apprécier. Il fit deux statues pour le même sujet, l'une en secret, ne consultant que son génie et les règles approfondies de l'art; l'autre dans son atelier ouvert à tout le monde, se corrigeant et se réformant au gré de ceux qui lui prodiguaient leurs conseils. Dès qu'il les eut achevées, il les exposa au public. La première excita l'admiration; la seconde des éclats de rire; il dit alors : Voici votre ouvrage et voilà le mien¹. Encore un trait qui prouve que de son vivant il jouit de sa réputation. Hipponicus, l'un des premiers citoyens d'Athènes, voulant consacrer une statue à sa patrie, on lui conseilla d'employer le ciseau de Polyclète. Je m'en garderai bien, répondit-il; le mérite de l'offrande ne serait que pour l'artiste². On verra plus bas, que son génie facile ne s'exerça pas avec moins de succès dans l'architecture.

Télésilla, qui florissait il y a environ cent cinquante ans, illustra sa patrie par ses écrits, et la sauva par son courage. La ville d'Argos allait tomber entre les mains des Lacédémoniens; elle venait de perdre six mille hommes, parmi lesquels se trouvait l'élite de la jeunesse³. Dans ce moment fatal, Télésilla rassemble les femmes les plus propres à seconder ses projets, leur remet les armes dont elle a dépouillé les temples et les maisons des particuliers, court avec elles se placer sur les murailles, et repousse l'ennemi, qui, dans la crainte

¹ Ælian. var. hist. lib. 14, cap. 8.

² Id. ibid. cap. 16.

³ Herodot. lib. 6, cap. 76; lib. 7, cap. 148.



qu'on ne lui reproche ou la victoire ou la défaite, prend le parti de se retirer¹.

On rendit les plus grands honneurs à ces guerrières. Celles qui périrent dans le combat, furent inhumées le long du chemin d'Argos; on permit aux autres d'élever une statue au dieu Mars². La figure de Télésilla fut posée sur une colonne en face du temple de Vénus: loin de porter ses regards sur des volumes représentés et placés à ses pieds, elle les arrête avec complaisance sur un casque qu'elle tient dans sa main et qu'elle va mettre sur sa tête³. Enfin, pour perpétuer à jamais un événement si extraordinaire, on institua une fête annuelle, où les femmes sont habillées en hommes, et les hommes en femmes⁴.

Il en est d'Argos comme de toutes les villes de la Grèce: les monuments de l'art y sont communs, et les chefs-d'œuvre très-rares. Parmi ces derniers, il suffira de nommer plusieurs statues de Polyclète et de Praxitèle⁵: les objets suivants nous frappèrent sous d'autres rapports.

Nous vîmes le tombeau d'une fille de Persée, qui, après la mort de son premier mari, épousa OEbalus, roi de Sparte: les Argiennes jusqu'alors n'avaient pas osé contracter un second hymen⁶. Ce fait remonte à la plus haute antiquité.

¹ Pausan. lib. 2, cap. 20, p. 157.

Polyæn. strateg. lib. 7, cap. 33.

Lucian. in amor. t. 2, p. 431. Clem.

Alex. strom. lib. 4, p. 618. Suid.

in Τηλεσίλλῃ.

² Plut. de virt. mul. t. 2, p. 245.

³ Pausan. l. 2, cap. 20, p. 157.

⁴ Plut. de virt. mul. t. 2, p. 245.

Polyæn. strateg. lib. 8, cap. 33.

⁵ Pausan. ibid. p. 154; cap. 21,

p. 160.

⁶ Id. ibid. cap. 21, p. 159.



Nous vîmes un groupe représentant Périlaüs d'Argos, prêt à donner la mort au spartiate Othryadas¹. Les Lacédémoniens et les Argiens se disputaient la possession de la ville de Thyrée. On convint de nommer de part et d'autre trois cents guerriers dont le combat terminerait le différend. Ils périrent tous, à l'exception de deux Argiens qui, se croyant assurés de la victoire, en portèrent la nouvelle aux magistrats d'Argos. Cependant Othryadas respirait encore, et, malgré des blessures mortelles, il eut assez de force pour dresser un trophée sur le champ de bataille; et, après y avoir tracé de son sang ce petit nombre de mots, « Les Lacédémoniens vainqueurs des Argiens, » il se donna la mort pour ne pas survivre à ses compagnons².

Les Argiens sont persuadés qu'Apollon annonce l'avenir dans un de leurs temples. Une fois par mois, la prêtresse, qui est obligée de garder la continence, sacrifie une brebis pendant la nuit; et dès qu'elle a goûté du sang de la victime, elle est saisie de l'esprit prophétique³.

Nous vîmes les femmes d'Argos s'assembler pendant plusieurs jours dans une espèce de chapelle attenante au temple de Jupiter Sauveur⁴, pour y pleurer Adonis. J'avais envie de leur dire ce que des sages ont répondu quelquefois en des occasions

¹ Pausan. lib. 2, cap. 20, p. 156.

² Id. ibid. Chryserm. ap. Plut. in parall. t. 2, p. 306. Suid. in Ὀθρυαδ. Stat. theb. lib. 4, v. 48. Luctat. ibid.

Stob. serm. 7, p. 92.

³ Pausan. ibid. cap. 24, p. 165.

⁴ Id. ibid. cap. 20, p. 156.



semblables : Pourquoi le pleurer s'il est dieu, lui offrir des sacrifices s'il ne l'est pas¹ ?

A quarante stades d'Argos² (a), est le temple de Junon, un des plus célèbres de la Grèce³, autrefois commun à cette ville et à Mycènes⁴. L'ancien fut brûlé, il n'y a pas un siècle, par la négligence de la prêtresse Chrysis, qui oublia d'éteindre une lampe placée au milieu des bandelettes sacrées⁵. Le nouveau, construit au pied du mont Eubée, sur les bords d'un petit ruisseau, se ressent du progrès des arts, et perpétuera le nom de l'architecte Eupolémus d'Argos⁶.

Celui de Polyclète sera plus fameux encore par les ouvrages dont il a décoré ce temple⁷, et surtout par la statue de Junon, de grandeur presque colossale. Elle est posée sur un trône : sa tête est ceinte d'une couronne où l'on a gravé les Heures et les Grâces : elle tient de sa droite une grenade, symbole mystérieux qu'on n'explique point aux profanes ; de sa gauche, un sceptre surmonté d'un coucou, attribut singulier, qui donne lieu à des contes puérils. Pendant que nous admirions le travail digne du rival de Phidias, et la richesse de la matière, qui est d'or et d'ivoire, Philotas me montrait en riant une figure assise, informe, faite d'un tronc de poirier sauvage, et couverte de poussière.

¹ Plut. apophth. lacon. t. 2, p. 228 ; id. in Isid. p. 379.

² Strab. lib. 8. p. 368.

(a) Environ une lieue et demie.

³ Pausan. l. 2, cap. 17, p. 147.

⁴ Strab. lib. 8, p. 372.

⁵ Thucyd. lib. 4, cap. 133. Pausan. ibid. p. 148.

⁶ Id. ibid. p. 147.

⁷ Strab. ibid.



C'est la plus ancienne des statues de Junon¹ : après avoir long-temps reçu l'hommage des mortels, elle éprouve le sort de la vieillesse et de la pauvreté; on l'a reléguée dans un coin du temple, et personne ne lui adresse des vœux.

Sur l'autel, les magistrats d'Argos viennent se bliger par serment, d'observer les traités de paix; mais il n'est pas permis aux étrangers d'y offrir des sacrifices².

Le temple, depuis sa fondation, est desservi par une prêtresse qui doit, entre autres choses, s'abstenir de certains poissons³ : on lui élève pendant sa vie une statue⁴, et après sa mort on y grave son nom et la durée de son sacerdoce. Cette suite de monuments placés en face du temple, et mêlés avec les statues de plusieurs héros⁵, donne une suite de dates que les historiens emploient quelquefois pour fixer l'ordre des temps⁶.

Dans la liste des prêtresses, on trouve des noms illustres, tels que ceux d'Hypermnestre fille de Danaüs, d'Admète fille du roi Eurysthée⁷, de Cydipe qui dut sa gloire encore moins à ses aïeux qu'à ses enfants. On nous raconta son histoire, pendant qu'on célébrait la fête de Junon. Ce jour, qui attire une multitude infinie de spectateurs, est sur-tout

¹ Pausan. lib. 2, cap. 17, p. 148.

² Herodot. lib. 6, cap. 81.

³ Plut. de solert. animal. t. 2, p. 983.

⁴ Pausan. ibid. p. 149.

⁵ Id. ibid. p. 148.

⁶ Thucyd. lib. 2, cap. 2. Schol.

ibid. Hellan. ap. Dionys. H.

antiq. rom. lib. 1, t. 1, p. 181. Pol.

excerpt. p. 50. Meurs. de arch.

Athen. lib. 3, cap. 6.

⁷ Marsh. chron. can. p. 1.

Fréret, défens. de la chron.

p. 75.



ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μητροπολίτη
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ





Cleopatra et Ptolemy.



remarques sur une grande multitude de
 personnes qui se trouvent dans le monde
 par conséquent il y a de grandes différences
 de mœurs et de coutumes. Celle est
 propre à Paris et celle est propre à
 Rome. Les mœurs de Paris sont plus
 civiles et plus humaines que celles de
 Rome. Les Romains ont été plus
 cruels et plus barbares que les Parisiens.
 On voit à Paris une grande civilité
 et une grande politesse. On voit à Rome
 une grande cruauté et une grande
 barbarie. Les Parisiens ont été plus
 humains et plus civils que les Romains.
 Les Romains ont été plus cruels et plus
 barbares que les Parisiens. On voit
 à Paris une grande civilité et une
 grande politesse. On voit à Rome
 une grande cruauté et une grande
 barbarie. Les Parisiens ont été plus
 humains et plus civils que les Romains.
 Les Romains ont été plus cruels et plus
 barbares que les Parisiens.



souvenir s'y perpétue à peine dans le sein de la famille qui les a produits ; au lieu qu'en Grèce une ville entière se les approprie, et les éternise comme des titres dont elle s'honore autant que d'une victoire remportée sur l'ennemi. Les Argiens envoyèrent à Delphes les statues de ces généreux frères ¹, et j'ai vu dans un temple d'Argolide un groupe qui les représente attelés au char de leur mère ².

Nous venions de voir la noble récompense que les Grecs accordent aux vertus des particuliers ; nous vîmes, à quinze stades (a) du temple ³, à quel excès ils portent la jalousie du pouvoir. Des débris, parmi lesquels on a de la peine à distinguer les tombeaux d'Atrée, d'Agamemnon, d'Oreste et d'Électre, voilà tout ce qui reste de l'ancienne et fameuse ville de Mycènes. Les Argiens la détruisirent il y a près d'un siècle et demi ⁴. Son crime fut de n'avoir jamais plié sous le joug qu'ils avaient imposé à presque toute l'Argolide, et d'avoir, au mépris de leurs ordres, joint ses troupes à celles que la Grèce rassemblait contre les Perses ⁵. Ses malheureux habitants errèrent en différents pays, et la plupart ne trouvèrent un asyle qu'en Macédoine ⁶.

L'histoire grecque offre plus d'un exemple de ces effrayantes émigrations, et l'on ne doit pas en être surpris. La plupart des provinces de la Grèce fu-

¹ Herodot. lib. 1, cap. 31.

² Pausan. lib. 2, cap. 20, p. 155.

(a) Quatorze cent dix toises et demie.

³ Pausan. *ibid.* cap. 17, p. 147.

⁴ Diod. lib. 11, p. 49. Strab. lib. 8, p. 372.

⁵ Pausan. lib. 2, cap. 16, p. 146.

⁶ Id. lib. 7, cap. 25, p. 589.



rent d'abord composées de quantité de républiques indépendantes, les unes attachées à l'aristocratie, les autres à la démocratie; toutes avec la facilité d'obtenir la protection des puissances voisines, intéressées à les diviser¹. Vainement cherchèrent-elles à se lier par une confédération générale; les plus puissantes, après avoir assujetti les plus faibles, se disputèrent l'empire : quelquefois même l'une d'entre elles, s'élevant au-dessus des autres, exerça un véritable despotisme, sous les formes spécieuses de la liberté. De là ces haines et ces guerres nationales qui ont désolé pendant si long-temps la Thessalie, la Béotie, l'Arcadie et l'Argolide. Elles n'affligèrent jamais l'Attique ni la Laconie; l'Attique, parce que ses habitants vivent sous les mêmes lois, comme citoyens de la même ville; la Laconie, parce que les siens furent toujours retenus dans la dépendance par la vigilance active des magistrats de Sparte, et la valeur connue des Spartiates.

Je sais que les infractions des traités et les attentats contre le droit des gens furent quelquefois déférés à l'assemblée des Amphictyons, instituée dès les plus anciens temps parmi les nations septentrionales de la Grèce : je sais aussi que plusieurs villes de l'Argolide établirent chez elles un semblable tribunal²; mais ces diètes, qui ne connaissaient que de certaines causes, ou n'étendaient pas leur juridiction sur toute la Grèce, ou n'eurent

¹ Thucid. lib. 1, cap. 35 et 40.

² Strab. lib. 8, p. 374.



jamais assez de forces pour assurer l'exécution de leurs décrets.

De retour à Argos, nous montâmes à la citadelle, où nous vîmes, dans un temple de Minerve, une statue de Jupiter, conservée autrefois, disait-on, dans le palais de Priam. Elle a trois yeux, dont l'un est placé au milieu du front, soit pour désigner que ce dieu règne également dans les cieux, sur la mer et, dans les enfers¹, soit peut-être pour montrer qu'il voit le passé, le présent et l'avenir.

Nous partîmes pour Tirynthe, éloignée d'Argos d'environ cinquante stades (*a*). Il ne reste de cette ville si ancienne², que des murailles épaisses de plus de vingt pieds³, et hautes à proportion. Elles sont construites d'énormes rochers entassés les uns sur les autres, les moindres si lourds qu'un attelage de deux mulets aurait de la peine à les traîner. Comme on ne les avait point taillés, on eut soin de remplir avec des pierres d'un moindre volume les vides que laissait l'irrégularité de leurs formes⁴. Ces murs subsistent depuis une longue suite de siècles, et peut-être exciteront-ils l'admiration et la surprise pendant des milliers d'années encore⁵.

Le même genre de travail se fait remarquer dans les anciens monuments de l'Argolide; plus en particulier dans les murs à demi détruits de Mycènes⁶,

¹ Pausan. lib. 2, cap. 24, p. 166.

(*a*) Environ deux lieues et demie.

² Pausan. *ibid.* cap. 15, p. 145.

³ Voyage de Des Mouceaux, p. 473.

⁴ Pausan. *ibid.* cap. 25, p. 169.

⁵ *Id.* lib. 9, cap. 36, p. 983.

Des Mouceaux, p. 473.

⁶ Eurip. in *Hercul. fur.* v. 944.

Pausan. lib. 7, c. 25, p. 589.

Hesych. in *Κυκλώπ.*



et dans les grandes excavations que nous vîmes auprès du port de Nauplie ¹, situé à une légère distance de Tirynthe.

On attribue tous ces ouvrages aux Cyclopes ², dont le nom réveille des idées de grandeur, puisqu'il fut donné par les premiers poètes, tantôt à des géants ³, tantôt à des enfants du ciel et de la terre, chargés de forger les foudres de Jupiter ⁴. On crut donc que des constructions pour ainsi dire gigantesques ne devaient pas avoir pour auteurs des mortels ordinaires. On n'avait pas sans doute observé que les hommes, dès les plus anciens temps, en se construisant des demeures, songèrent plus à la solidité qu'à l'élégance, et qu'ils employèrent des moyens puissants pour procurer la plus longue durée à des travaux indispensables. Ils creusaient dans le roc de vastes cavernes pour s'y réfugier pendant leur vie, ou pour y être déposés après leur mort; ils détachaient des quartiers de montagnes, et en entouraient leurs habitations: c'était le produit de la force, et le triomphe des obstacles. On travaillait alors sur le plan de la nature, qui ne fait rien que de simple, de nécessaire et de durable. Les proportions exactes, les belles formes introduites depuis dans les monuments, font

¹ Strab. lib. 8, p. 373.

lib. 1, v. 251.

² Eurip. in Orest. v. 963; in Iphig. in Aul. v. 152 et 1501; in Electr. v. 1158; in Hercul. fur. v. 15. Strab. ibid. Pausan. ibid. Eustath. in Iliad. p. 286. Stat. theb.

³ Homer. Odyss. l. 9. Bochart. geogr. sacr. l. 1, c. 30.

⁴ Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 23, hist. p. 28.



des impressions plus agréables ; je doute qu'elles soient aussi profondes. Dans ceux même qui ont plus de droit à l'admiration publique, et qui s'élevaient majestueusement au-dessus de la terre, la main de l'art cache celle de la nature, et l'on n'a substitué que la magnificence à la grandeur.

Pendant qu'à Tirynthe on nous racontait que les Argiens, épuisés par de longues guerres, avaient détruit Tirynthe, Midée, Hysies, et quelques autres villes, pour en transporter les habitants chez eux¹, Philotas regrettait de ne pas trouver en ces lieux les anciens Tirynthiens. Je lui en demandai la raison. Ce n'est pas, répondit-il, parce qu'ils aimaient autant le vin que les autres peuples de ce canton²; mais l'espèce de leur folie m'aurait amusé. Voici ce que m'en a dit un Argien.

Ils s'étaient fait une telle habitude de plaisanter sur tout, qu'ils ne pouvaient plus traiter sérieusement les affaires les plus importantes. Fatigués de leur légèreté, ils eurent recours à l'oracle de Delphes. Il les assura qu'ils guériraient, si, après avoir sacrifié un taureau à Neptune, ils pouvaient, sans rire, le jeter à la mer. Il était visible que la contrainte imposée ne permettrait pas d'achever l'épreuve. Cependant ils s'assemblèrent sur le rivage : ils avaient éloigné les enfants ; et, comme on voulait en chasser un qui s'était glissé parmi eux : « Est-ce que vous avez peur, s'écria-t-il, que je n'avale votre taureau ? » A ces mots ils éclatèrent

¹ Pausan. l. 8, cap. 27, p. 653.

² Athen. lib. 10, cap. 12, p. 438



de rire; et, persuadés que leur maladie était incurable, ils se soumirent à leur destinée¹.

Nous sortîmes de Tirynthe, et, nous étant rendus vers l'extrémité de l'Argolide, nous visitâmes Hermione et Trézène. Dans la première, nous vîmes, entre autres choses, un petit bois consacré aux Grâces; un temple de Vénus, où toutes les filles, avant de se marier, doivent offrir un sacrifice²; un temple de Cérès, devant lequel sont les statues de quelques-unes de ses prêtresses. On y célèbre, en été, une fête dont je vais décrire en peu de mots la principale cérémonie.

À la tête de la procession marchent les prêtres des différentes divinités, et les magistrats en exercice: ils sont suivis des femmes, des hommes, des enfants, tous habillés de blanc, tous couronnés de fleurs, et chantant des cantiques. Paraissent ensuite quatre génisses, que l'on introduit l'une après l'autre dans le temple, et qui sont successivement immolées par quatre matrones. Ces victimes, qu'on avait auparavant de la peine à retenir, s'adoucissent à leur voix, et se présentent d'elles-mêmes à l'autel. Nous n'en fûmes pas témoins; car on ferme les portes pendant le sacrifice³.

Derrière cet édifice sont trois places entourées de balustres de pierre. Dans l'une de ces places la terre s'ouvre, et laisse entrevoir un abyme pro-

¹ Theoph. ap. Athen. lib. 6, cap. 17, p. 261. Eustath. in odys. lib. 18, p. 1839, lin. 47.

² Pausan. l. 2, cap. 34, p. 193.

³ Pausan. lib. 2, cap. 35, p. 195. Ælian. hist. animal. lib. 11, cap. 4.



fond : c'est une de ces bouches de l'enfer dont j'ai parlé dans mon voyage de Laconie (a). Les habitants disaient que Pluton, ayant enlevé Proserpine, préféra de descendre par ce gouffre, parce que le trajet est plus court. Ils ajoutaient que dispensés, à cause du voisinage, de payer un tribut à Caron, ils ne mettaient point une pièce de monnaie dans la bouche des morts, comme on fait par-tout ailleurs¹.

A Trézène, nous vîmes avec plaisir les monuments qu'elle renferme; nous écoutâmes avec patience les longs récits qu'un peuple fier de son origine² nous faisait de l'histoire de ses anciens rois, et des héros qui avaient paru dans cette contrée. On nous montrait le siège où Pitthée, fils de Pélops, rendait la justice³; la maison où naquit Thésée, son petit-fils et son élève⁴; celle qu'habitait Hippolyte⁵; son temple, où les filles de Trézène déposent leur chevelure avant de se marier⁶. Les Trézéniens, qui lui rendent les honneurs divins, ont consacré à Vénus l'endroit où Phèdre se cachait pour le voir lorsqu'il poussait son char dans la carrière. Quelques-uns prétendaient qu'il ne fut pas traîné par ses chevaux, mais placé parmi les constellations : d'autres nous conduisirent au lieu de sa sépulture, placée auprès du tombeau de Phèdre⁷.

(a) Voyez pag. 171 du IV^e volume.

¹ Strab. lib. 8, p. 373. Callim. ap. etymol. magn. in Δανάη.

² Pausan. lib. 2, cap. 30, p. 181.

³ Id. ibid. cap. 31, p. 184.

⁴ Id. ibid. cap. 32, p. 188.

⁵ Id. ibid. p. 187.

⁶ Id. ibid. p. 186.

⁷ Id. ibid. p. 186 et 187.



On nous montrait aussi un édifice en forme de tente, où fut relégué Oreste pendant qu'on le purifiait, et un autel fort ancien, où l'on sacrifie à la fois aux Muses et au Sommeil, à cause de l'union qui règne entre ces divinités¹. Une partie de Tréène est située sur le penchant d'une montagne, l'autre dans une plaine qui s'étend jusqu'au port, où serpente la rivière Chrysorrhoas, et qu'embrassent, presque de tous côtés, des collines et des montagnes couvertes, jusqu'à une certaine hauteur, de vignes, d'oliviers, de grenadiers et de myrtes, couronnées ensuite par des bois de pins et de sapins qui semblent s'élever jusqu'aux nues².

La beauté de ce spectacle ne suffisait pas pour nous retenir plus long-temps dans cette ville. En certaines saisons, l'air y est malsain³; ses vins ne jouissent pas d'une bonne réputation⁴, et les eaux de l'unique fontaine qu'elle possède sont d'une mauvaise qualité⁵.

Nous côtoyâmes la mer, et nous arrivâmes à Épidaure, située au fond d'un golfe⁶, en face de l'île d'Égine qui lui appartenait anciennement⁷: de fortes murailles l'ont quelquefois protégée contre les efforts des puissances voisines⁸: son territoire, rempli de vignobles⁹, est entouré de mon-

¹ Pausan. l. 2, cap. 31, p. 184.

² Fourmont, voyage manuscrit de l'Argolide.

³ Chandl. trav. in Greece, p. 216.

⁴ Theophr. hist. plant. lib. 9, cap. 20. Plin. lib. 14, cap. 18. t. 1, p. 724.

⁵ Vitruv. lib. 8, cap. 3, p. 159.

Plin. lib. 51, p. 548.

⁶ Strab. lib. 8, p. 374.

⁷ Herodot. lib. 5, cap. 83.

⁸ Thucyd. lib. 2, cap. 56; lib. 5, cap. 55 et 56.

⁹ Homer. iliad. lib. 2, v. 561.



tagnes couvertes de chênes¹. Hors des murs, à quarante stades de distance² (a), sont le temple et le bois sacré d'Esculape³, où les malades viennent de toutes parts chercher leur guérison. Un conseil, composé de cent quatre-vingts citoyens, est chargé de l'administration de ce petit pays⁴.

On ne sait rien de bien positif sur la vie d'Esculape, et c'est ce qui fait qu'on en dit tant de choses. Si l'on s'en rapporte aux récits des habitants, un berger, qui avait perdu son chien et une de ses chèvres, les trouva sur une montagne voisine, auprès d'un enfant resplendissant de lumière, allaité par la chèvre, et gardé par le chien; c'était Esculape, fils d'Apollon et de Coronis⁵. Ses jours furent consacrés au soulagement des malheureux. Les blessures et les maladies les plus dangereuses cédaient à ses opérations, à ses remèdes, aux chants harmonieux, aux paroles magiques qu'il employait⁶. Les dieux lui avaient pardonné ses succès; mais il osa rappeler les morts à la vie, et, sur les représentations de Pluton, il fut écrasé par la foudre⁷.

D'autres traditions laissent entrevoir quelques lueurs de vérité, et nous présentent un fil que nous suivrons un moment, sans nous engager dans ses détours. L'instituteur d'Achille, le sage

¹ Strab. lib. 8, p. 374. Plin. lib. 4, cap. 5, t. 1, p. 194.

² Liv. lib. 45, cap. 48. Val. Max. lib. 1, cap. 8, § 2.

(a) Environ une lieue et demie.

³ Pausan. lib. 2, cap. 26 et 27.

⁴ Plut. quæst. græc. t. 2, p. 291.

⁵ Pausan. ibid. cap. 26, p. 170.

⁶ Pind. pyth. 3, v. 92.

⁷ Id. ibid. v. 100. Euripid. in Alcest. v. 125. Plat. de rep. lib. 3 t. 2, p. 408. Diod. lib. 4, p. 273. Plin. l. 29, t. 2, p. 493.



Chiron, avait acquis de légères connaissances sur les vertus des simples, de plus grandes sur la réduction des fractures et des luxations; il les transmit à ses descendants qui existent encore en Thessalie, et qui, de tout temps, se sont généreusement dévoués au service des malades ¹.

Il paraît qu'Esculape fut son disciple ², et que, devenu le dépositaire de ses secrets, il en instruisit ses fils Machaon et Podalire ³, qui régnèrent après sa mort sur une petite ville de Thessalie ⁴. Pendant le siège de Troie, ils signalèrent leur valeur dans les combats ⁵, et leur habileté dans le traitement des blessés ⁶; car ils avaient cultivé avec soin la chirurgie, partie essentielle de la médecine, et la seule qui, suivant les apparences, fût connue dans ces siècles éloignés ⁷. Machaon avait perdu la vie sous les murs de Troie. Ses cendres furent transportées dans le Péloponèse par les soins de Nestor ⁸. Ses enfants, attachés à la profession de leur père, s'établirent dans cette contrée; ils élevèrent des autels à leur aïeul, et en méritèrent par les services qu'ils rendirent à l'humanité ⁹.

L'auteur d'une famille si respectable devint bientôt l'objet de la vénération publique. Sa promotion

¹ Dicæarch. ap. geogr. min. t. 2, p. 30.

² Pind. pyth. 3, v. 80; id. nem. 3, v. 94.

³ Homer. iliad. lib. 4, v. 219.

⁴ Id. ibid. l. 2, v. 730. Strab. lib. 8, p. 339; lib. 10, p. 448.

⁵ Homer. ibid. lib. 11, v. 832.

⁶ Id. ibid. lib. 4, v. 219.

⁷ Plat. de rep. l. 3, t. 2, p. 405, 406, etc. Cels. de re med. in præfat.

⁸ Pausan. lib. 3, cap. 26, p. 278.

⁹ Id. lib. 2, cap. 11, p. 136; cap. 23, p. 163.



au rang des dieux doit être postérieure au temps d'Homère, qui n'en parle que comme d'un simple particulier; mais aujourd'hui on lui décerne partout les honneurs divins. Son culte a passé d'Épidaure dans les autres villes de la Grèce, même en des climats éloignés¹: il s'étendra davantage², parce que les malades imploreront toujours avec confiance la pitié d'un dieu qui fut sujet à leurs infirmités.

Les Épidauriens ont institué en son honneur des fêtes qui se célèbrent tous les ans, et auxquelles on ajoute de temps en temps de nouveaux spectacles³. Quoiqu'elles soient très-magnifiques, le temple du dieu, les édifices qui l'environnent et les scènes qui s'y passent, sont plus propres à satisfaire la curiosité du voyageur attentif.

Je ne parle point de ces riches présents que l'espoir et la reconnaissance des malades ont déposés dans cet asyle⁴; mais on est d'abord frappé de ces belles paroles tracées au dessus de la porte du temple : L'ENTRÉE DE CES LIEUX N'EST PERMISE QU'AUX AMES PURES⁵. La statue du dieu, ouvrage de Thrasymède de Paros, comme on le voit par son nom inscrit au bas, est en or et en ivoire. Esculape, assis sur son trône, ayant un chien à ses pieds, tient d'une main son bâton, et prolonge

¹ Pausan. lib. 2, cap. 26, p. 171 et 172.

² Liv. epit. lib. 11. Val. Max. lib. 1, cap. 8, § 2. Aurel. Vic. de vir. illustr. c. 22. Quid. metam. etc.

³ Plat. in Ion. t. 1, p. 530.

⁴ Liv. lib. 45, cap. 28.

⁵ Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 652. Porphy. de abst. lib. 2, § 19, p. 136.



l'autre au-dessus d'un serpent qui semble se dresser pour l'atteindre. L'artiste a gravé sur le trône les exploits de quelques héros de l'Argolide : c'est Bellérophon qui triomphe de la Chimère; c'est Persée qui coupe la tête à Méduse¹.

Polyclète, que personne n'avait surpassé dans l'art de la sculpture, que peu d'artistes ont égalé dans celui de l'architecture, construisit dans le bois sacré un théâtre élégant et superbe, où se placent les spectateurs, en certaines fêtes². Il éleva tout auprès une rotonde en marbre, qui attire les regards, et dont le peintre Pausias a, de nos jours, décoré l'intérieur. Dans un de ses tableaux, l'Amour ne se présente plus avec l'appareil menaçant d'un guerrier; il a laissé tomber son arc et ses flèches : pour triompher, il n'a besoin que de la lyre qu'il tient dans sa main. Dans un autre, Pausias a représenté l'Ivresse sous la figure d'une femme dont les traits se distinguent à travers une bouteille de verre qu'elle est sur le point de vider³.

Aux environs, nous vîmes quantité de colonnes, qui contiennent, non-seulement les noms de ceux qui ont été guéris, et des maladies dont ils étaient affligés, mais encore le détail des moyens qui leur ont procuré la santé⁴. De pareils monuments, dépositaires de l'expérience des siècles, seraient précieux dans tous les temps; ils étaient nécessaires avant qu'on eût écrit sur la médecine. On sait qu'en

¹ Pausan. l. 2, cap. 27, p. 172.

² Id. ibid. p. 174.

³ Id. ibid. p. 173.

⁴ Id. ibid. Strab. lib. 8, p. 374.



au rang des dieux doit être postérieure au temps d'Homère, qui n'en parle que comme d'un simple particulier; mais aujourd'hui on lui décerne partout les honneurs divins. Son culte a passé d'Épidaure dans les autres villes de la Grèce, même en des climats éloignés¹: il s'étendra davantage², parce que les malades imploreront toujours avec confiance la pitié d'un dieu qui fut sujet à leurs infirmités.

Les Épidauriens ont institué en son honneur des fêtes qui se célèbrent tous les ans, et auxquelles on ajoute de temps en temps de nouveaux spectacles³. Quoiqu'elles soient très-magnifiques, le temple du dieu, les édifices qui l'environnent et les scènes qui s'y passent, sont plus propres à satisfaire la curiosité du voyageur attentif.

Je ne parle point de ces riches présents que l'espoir et la reconnaissance des malades ont déposés dans cet asyle⁴; mais on est d'abord frappé de ces belles paroles tracées au dessus de la porte du temple : L'ENTRÉE DE CES LIEUX N'EST PERMISE QU'ÀUX AMES PURES⁵. La statue du dieu, ouvrage de Thrasyède de Paros, comme on le voit par son nom inscrit au bas, est en or et en ivoire. Esculape, assis sur son trône, ayant un chien à ses pieds, tient d'une main son bâton, et prolonge

¹ Pausan. lib. 2, cap. 26, p. 171 et 172.

² Liv. epit. lib. 11. Val. Max. lib. 1, cap. 8, § 2. Aurel. Vic. de vir. illustr. c. 22. Quid. metam. etc.

³ Plat. in Ion. t. 1, p. 530.

⁴ Liv. lib. 45, cap. 28.

⁵ Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 652. Porphy. de abst. lib. 2, § 19, p. 136.



l'autre au-dessus d'un serpent qui semble se dresser pour l'atteindre. L'artiste a gravé sur le trône les exploits de quelques héros de l'Argolide : c'est Bellérophon qui triomphe de la Chimère; c'est Persée qui coupe la tête à Méduse¹.

Polyclète, que personne n'avait surpassé dans l'art de la sculpture, que peu d'artistes ont égalé dans celui de l'architecture, construisit dans le bois sacré un théâtre élégant et superbe, où se placent les spectateurs, en certaines fêtes². Il éleva tout auprès une rotonde en marbre, qui attire les regards, et dont le peintre Pausias a, de nos jours, décoré l'intérieur. Dans un de ses tableaux, l'Amour ne se présente plus avec l'appareil menaçant d'un guerrier; il a laissé tomber son arc et ses flèches : pour triompher, il n'a besoin que de la lyre qu'il tient dans sa main. Dans un autre, Pausias a représenté l'Ivresse sous la figure d'une femme dont les traits se distinguent à travers une bouteille de verre qu'elle est sur le point de vider³.

Aux environs, nous vîmes quantité de colonnes, qui contiennent, non-seulement les noms de ceux qui ont été guéris, et des maladies dont ils étaient affligés, mais encore le détail des moyens qui leur ont procuré la santé⁴. De pareils monuments, dépositaires de l'expérience des siècles, seraient précieux dans tous les temps; ils étaient nécessaires avant qu'on eût écrit sur la médecine. On sait qu'en

¹ Pausan. l. 2, cap. 27, p. 172.

³ Id. *ibid.* p. 173.

² Id. *ibid.* p. 174.

⁴ Id. *ibid.* Strab. lib. 8, p. 374.



Égypte les prêtres conservent dans leurs temples l'état circonstancié des cures qu'ils ont opérées¹. En Grèce, les ministres d'Esculape ont introduit cet usage, avec leurs autres rites, dans presque tous les lieux où ils se sont établis². Hippocrate en connut le prix, et puisa une partie de sa doctrine sur le régime, dans une suite d'anciennes inscriptions exposées auprès du temple que les habitants de Cos ont élevé en l'honneur d'Esculape³.

Cependant, il faut l'avouer, les prêtres de ce dieu, plus flattés d'opérer des prodiges que des guérisons, n'emploient que trop souvent l'imposture pour s'accréditer dans l'esprit du peuple. Il faut les louer de placer leurs temples hors des villes et sur des hauteurs⁴. Celui d'Épidaure est entouré d'un bois, dans lequel on ne laisse naître ni mourir personne : car, pour éloigner de ces lieux l'image effrayante de la mort, on en retire les malades qui sont à toute extrémité, et les femmes qui sont au dernier terme de leur grossesse⁵. Un air sain, un exercice modéré, un régime convenable, des remèdes appropriés, telles sont les sages précautions qu'on a crues propres à rétablir la santé ; mais elles ne suffisent pas aux vues des prêtres, qui, pour attribuer des effets naturels à des causes surnaturelles, ajoutent au traitement quantité de pratiques superstitieuses.

¹ Galen. de compos. med. lib. 5, cap. 2, p. 2.

² Strab. lib. 8, p. 374. Gruter. inscript. t. 1, p. 71.

³ Strab. lib. 14, p. 657. Plin.

lib. 29, c. 1, t. 2, p. 493.

⁴ Plut. quæst. roman. t. 2, p. 286.

⁵ Pausan. l. 2, cap. 27, p. 172.



On a construit auprès du temple une grande salle où ceux qui viennent consulter Esculape, après avoir déposé sur la table sainte, des gâteaux, des fruits et d'autres offrandes, passent la nuit, couchés sur de petits lits¹ : un des ministres leur ordonne de s'abandonner au sommeil, de garder un profond silence, quand même ils entendraient du bruit, et d'être attentifs aux songes que le dieu va leur envoyer²; ensuite il éteint les lumières, et a soin de ramasser les offrandes dont la table est couverte³. Quelque temps après, les malades croient entendre la voix d'Esculape, soit qu'elle leur parvienne par quelque artifice ingénieux; soit que le ministre, revenu sur ses pas, prononce sourdement quelques paroles autour de leur lit; soit enfin que, dans le calme des sens, leur imagination réalise les récits et les objets qui n'ont cessé de les frapper depuis leur arrivée.

La voix divine leur prescrit les remèdes destinés à les guérir, remèdes assez conformes à ceux des autres médecins⁴. Elle les instruit en même temps des pratiques de dévotion qui doivent en assurer l'effet. Si le malade n'a d'autre mal que de craindre tous les maux, s'il se résout à devenir l'instrument de la fourberie, il lui est ordonné de se présenter le lendemain au temple, de passer d'un

¹ Aristoph. in Plut. v. 662.
Pausan. lib. 2, cap. 27, p. 173.
Aristid. orat. t. 1, p. 515. Philostr.
vit. sophist. lib. 1, p. 535. Plaut.
in curcul. act. 1, scen. 1, p. 263.
Solin. cap. 7.

² Cicer. de divin. lib. 2, cap. 59,
t. 3, p. 89.

³ Aristoph. in Plut. v. 662 et
676.

⁴ Le Clerc, hist. de la méd. liv. 1,
chap. 20, p. 60.



côté de l'autel à l'autre, d'y poser la main, de l'appliquer sur la partie souffrante, et de déclarer hautement sa guérison, en présence d'un grand nombre de spectateurs que ce prodige remplit d'un nouvel enthousiasme¹. Quelquefois, pour sauver l'honneur d'Esculape, on enjoint aux malades d'aller au loin exécuter ses ordonnances². D'autres fois ils reçoivent la visite du dieu, déguisé sous la forme d'un gros serpent, dont les caresses raniment leur confiance³.

Les serpents en général sont consacrés à ce dieu, soit parce que la plupart ont des propriétés dont la médecine fait usage⁴, soit pour d'autres raisons qu'il est inutile de rapporter; mais Esculape paraît chérir spécialement ceux qu'on trouve dans le territoire d'Épidaure, et dont la couleur tire sur le jaune⁵. Sans venin, d'un caractère doux et paisible, ils aiment à vivre familièrement avec les hommes. Celui que les prêtres entretiennent dans l'intérieur du temple, se replie quelquefois autour de leur corps, ou se redresse sur sa queue pour prendre la nourriture qu'on lui présente dans une assiette (a). On le laisse rarement sortir: quand on lui rend sa liberté, il se promène avec majesté dans les rues; et comme son apparition est d'un heureux présage, elle excite une joie universelle⁶. Les uns le respectent, parce qu'il est sous la pro-

¹ Gruter, inscript. t. 1, p. 71.

² Aristid. orat. t. 1, p. 516.
et 549.

³ Aristoph. in Plut. v. 688.

⁴ Plin. lib. 29, cap. 4, t. 2, p. 505.

⁵ Pausan. l. 2, cap. 28, p. 175.

(a) Les médailles le représentent fréquemment dans cette attitude.

⁶ Val. Max. lib. 1, cap. 8, § 2.



tection de la divinité tutélaire du lieu; les autres se prosternent en sa présence, parce qu'ils le confondent avec le dieu lui-même.

On trouve de ces serpents familiers dans les autres temples d'Esculape¹, dans ceux de Bacchus² et de quelques autres divinités. Ils sont très-communs à Pella, capitale de la Macédoine. Les femmes s'y font un plaisir d'en élever. Dans les grandes chaleurs de l'été, elles les entrelacent autour de leur cou, en forme de collier; et, dans leurs orgies, elles s'en parent comme d'un ornement, ou les agitent au-dessus de leur tête. Pendant mon séjour en Grèce, on disait qu'Olympias, femme de Philippe, roi de Macédoine, en faisait souvent coucher un auprès d'elle; on ajoutait même que Jupiter avait pris la forme de cet animal, et qu'Alexandre était son fils³.

Les Épidauriens sont crédules; les malades le sont encore plus. Ils se rendent en foule à Épidauré; ils s'y soumettent avec une entière résignation aux remèdes dont ils n'avaient jusqu'alors retiré aucun fruit, et que leur extrême confiance rend quelquefois plus efficaces. La plupart me racontaient avec une foi vive les songes dont le dieu les avait favorisés: les uns étaient si bornés, qu'ils s'effarouchaient à la moindre discussion; les autres si effrayés, que les plus fortes raisons ne pouvaient les distraire du sentiment de leurs maux: tous

¹ Pausan. l. 2, cap. 11, p. 137. Lucian. in Alex. cap. 7, t. 2,

² Schol. Aristoph. in Plut. v. 690. p. 215.

³ Plut. in Alex. t. 1. p. 665.



citaient des exemples de guérison, qu'ils n'avaient pas constatés, et qui recevaient une nouvelle force en passant de bouche en bouche.

Nous repassâmes par Argos, et nous prîmes le chemin de Némée, ville fameuse par la solennité des jeux qu'on y célèbre chaque troisième année, en l'honneur de Jupiter. Comme ils offrent à peu près les mêmes spectacles que ceux d'Olympie, je n'en parlerai point : il me suffira d'observer que les Argiens y président¹, et qu'on n'y décerne au vainqueur qu'une couronne d'ache². Nous entrâmes ensuite dans des montagnes; et, à quinze stades de la ville, nos guides nous montrèrent avec effroi la caverne où se tenait ce lion qui périt sous la massue d'Hercule³.

De là étant revenus à Corinthe, nous reprîmes bientôt le chemin d'Athènes, où, dès mon arrivée; je continuai mes recherches, tant sur les parties de l'administration, que sur les opinions des philosophes et sur les différentes branches de la littérature.

¹ Pausan. lib. 2, cap. 15, p. 144.
Julian. epist. pro Argiv. p. 408.

Plin. lib. 19, c. 8, p. 179. Lucian. gymnas. cap. 9, t. 2, p. 888.

² Pausan. lib. 8, cap. 48, p. 697.

³ Pausan. lib. 2, cap. 15, p. 144.



CHAPITRE LIV.

La République de Platon.

DEUX grands objets occupent les philosophes de la Grèce : la manière dont l'univers est gouverné, et celle dont il faut gouverner les hommes. Ces problèmes, peut-être aussi difficiles à résoudre l'un que l'autre, sont le sujet éternel de leurs entretiens et de leurs écrits. Nous verrons dans la suite (a) comment Platon, d'après Timée, concevait la formation du monde. J'expose ici les moyens qu'il imaginait pour former la plus heureuse des sociétés.

Il nous en avait entretenus plus d'une fois; mais il les développa avec plus de soin un jour que, se trouvant à l'Académie, où depuis quelque temps il avait cessé de donner des leçons, il voulut prouver qu'on est heureux dès qu'on est juste, quand même on n'aurait rien à espérer de la part des dieux, et qu'on aurait tout à craindre de la part des hommes. Pour mieux connaître ce que produirait la justice dans un simple particulier, il examina quels seraient ses effets dans un gouvernement où elle se dévoilerait avec une influence plus mar-

(a) Voyez le chapitre LIX de cet ouvrage.



quée et des caractères plus sensibles. Voici à peu près l'idée qu'il nous donna de son système. Je vais le faire parler, mais j'aurai besoin d'indulgence, s'il fallait conserver à ses pensées les charmes dont il sait les embellir, ce serait aux Grâces de tenir le pinceau.

Ce n'est ni d'une monarchie, ni d'une démocratie que je dois tracer le plan. Que l'autorité se trouve entre les mains d'un seul ou de plusieurs, peu m'importe. Je forme un gouvernement où les peuples seraient heureux sous l'empire de la vertu.

J'en divise les citoyens en trois classes : celle des mercenaires ou de la multitude, celle des guerriers ou des gardiens de l'état, celle des magistrats ou des sages. Je ne prescris rien à la première; elle est faite pour suivre aveuglément les impulsions des deux autres.

Je veux un corps de guerriers¹ qui aura toujours les armes à la main, et dont l'objet sera d'entretenir dans l'état une tranquillité constante. Il ne se mêlera pas avec les autres citoyens; il demeurera dans un camp, et sera toujours prêt à réprimer les attaques du dehors².

Mais, comme des hommes si redoutables pourraient être infiniment dangereux³, et qu'avec toutes les forces de l'état il leur serait facile d'en usurper la puissance, nous les contiendrons, non par des lois, mais par la vigueur d'une institution qui réglera leurs passions et leurs vertus mêmes. Nous

¹ Plat. de rep. t. 2, l. 2, p. 373.

³ Id. ibid. p. 416.

² Id. ibid. lib. 3. p. 415.



cultiverons leur esprit et leur cœur par les instructions qui sont du ressort de la musique, et nous augmenterons leur courage et leur santé par les exercices de la gymnastique¹.

Que leur éducation commence dès les premières années de leur enfance²; que les impressions qu'ils recevront alors ne soient pas contraires à celles qu'ils doivent recevoir dans la suite, et qu'on évite surtout de les entretenir de ces vaines fictions déposées dans les écrits d'Homère, d'Héiodé et des autres poètes. Les dissensions et les vengeances faussement attribuées aux dieux, n'offrent que de grands crimes justifiés par de grandes autorités; et c'est un malheur insigne que de s'accoutumer de bonne heure à ne trouver rien d'extraordinaire dans les actions les plus atroces.

Ne dégradons jamais la divinité par de pareilles images. Que la poésie l'annonce aux enfants des guerriers avec autant de dignité que de charmes: on leur dira sans cesse que Dieu ne peut être l'auteur que du bien³; qu'il ne fait le malheur à personne; que ses châtimens sont des bienfaits; et que les méchants sont à plaindre, non quand ils les éprouvent, mais quand ils trouvent le moyen de s'y soustraire⁴.

On aura soin de les élever dans le plus parfait mépris de la mort et de l'appareil menaçant des enfers⁵. Ces peintures effrayantes et exagérées du

¹ Plat. de rep. lib. 2, p. 376.

² Id. ibid. p. 377.

³ Id. ibid. p. 379.

⁴ Id. ibid. p. 380; id. in Gorg.

t. 1, p. 472 et 509.

⁵ Id. de rep. lib. 3, p. 386.



Coccyte et du Styx peuvent être utiles en certaines occasions; mais elles ne sont pas faites pour des hommes qui ne doivent connaître la crainte que par celle qu'ils inspirent.

Pénétrés de ces vérités, que la mort n'est pas un mal¹, et que le sage se suffit à lui-même, ils verront expirer autour d'eux leurs parents et leurs amis, sans répandre une larme, sans pousser un soupir. Il faudra que leur âme ne se livre jamais aux excès de la douleur, de la joie ou de la colère, qu'elle ne connaisse ni le vil intérêt, ni le mépris, plus vil encore s'il est possible; qu'elle rougissoit des faiblesses et des cruautés que les poètes attribuent aux anciens guerriers², et qu'elle fasse consister le véritable héroïsme à maîtriser ses passions et à obéir aux lois.

C'est dans cette âme qu'on imprimera, comme sur l'airain, les idées immortelles de la justice et de la vérité; c'est là qu'on gravera en traits ineffaçables, que les méchants sont malheureux dans la prospérité³; que la vertu est heureuse dans persécution, et même dans l'oubli.

Mais ces vérités ne doivent pas être présentées avec des couleurs qui en altèrent la majesté. Loin d'ici ces acteurs qui les dégraderaient sur le théâtre, en y joignant la peinture trop fidèle de nos petites misères et des vices de l'humanité! Leurs talents inspireraient à nos élèves ce goût d'imitation, dont l'habitude, contractée de bonne heure, passe dans

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 387.

² Id. ibid. p. 391.

³ Id. ibid. p. 392.

⁴ Id. ibid. p. 394, etc.



les mœurs, et se réveille dans tous les instants de la vie. Ce n'est point à eux de copier des gestes et des discours qui ne répondraient pas à leur caractère; il faut que leur maintien et leur récit respirent la sainteté de la vertu, et n'aient pour ornement qu'une simplicité extrême. S'il se glissait dans notre ville un de ces poètes habiles dans l'art de varier les formes du discours, et de représenter sans choix toutes sortes de personnages, nous répandrions des parfums sur sa tête, et nous le congédierions ¹.

Nous bannirons et les accents plaintifs de l'harmonie lydienne, et la mollesse des chants de l'ionienne. Nous conserverons le mode dorien, dont l'expression mâle soutiendra le courage de nos guerriers; et le phrygien, dont le caractère paisible et religieux pourra s'assortir à la tranquillité de leur âme; mais ces deux modes mêmes, nous les gênerons dans leurs mouvements, et nous les forcerons à choisir une marche noble, convenable aux circonstances, conforme aux chants qu'elle doit régler, et aux paroles auxquelles on doit toujours l'assujettir ².

De cet heureux rapport établi entre les paroles, l'harmonie et le nombre, résultera cette décence, et par conséquent cette beauté dont l'idée doit toujours être présente à nos jeunes élèves. Nous exigerons que la peinture, l'architecture et tous les arts l'offrent à leurs yeux, afin que, de toutes

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 398
et 399.

² Id. ibid.



parts entourés et assaillis des images de la beauté et vivant au milieu de ces images, comme dans un air pur et serein, ils s'en pénètrent jusqu'au fond de l'âme, et s'accoutument à les reproduire dans leurs actions et dans leurs mœurs¹. Nourris de ces semences divines, ils s'effaroucheront au premier aspect du vice, parce qu'ils n'y reconnaîtront pas l'empreinte auguste qu'ils ont dans le cœur; ils tressailleront à la voix de la raison et de la vertu, parce qu'elles leur apparaîtront sous des traits connus et familiers. Ils aimeront la beauté avec tous les transports, mais sans aucun des excès de l'amour.

Les mêmes principes dirigeront cette partie de leur éducation qui concerne les besoins et les exercices du corps². Ici, point de règle constante et uniforme dans le régime : des gens destinés à vivre dans un camp, et à suivre les opérations d'une campagne, doivent apprendre à supporter la faim, la soif, le froid, le chaud, tous les besoins, toutes les fatigues, toutes les saisons. Ils trouveront dans une nourriture frugale les trésors de la santé, et dans la continuité des exercices les moyens d'augmenter leur courage plutôt que leur forces³. Ceux qui auront reçu de la nature un tempérament délicat, ne chercheront pas à le fortifier par les ressources de l'art. Tels que ce mercenaire qui n'a pas le loisir de réparer les ruines d'un corps que le travail consume⁴, ils rougiraient

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 401.

² Id. ibid. p. 403.

³ Id. ibid. p. 410.

⁴ Id. ibid. p. 406.



de prolonger à force de soins une vie mourante et inutile à l'état. On attaquera les maladies accidentelles par des remèdes prompts et simples; on ne connaîtra pas celles qui viennent de l'intempérance et des autres excès; on abandonnera au hasard celles dont on apporte le germe en naissant¹. Par là se trouvera proscrite cette médecine qui ne sait employer ses efforts que pour multiplier nos souffrances, et nous faire mourir plus long-temps.

Je ne dirai rien ici de la chasse, de la danse et des combats du gymnase²: je ne parlerai pas du respect inviolable qu'on aura pour les parents et les vieillards³, non plus que d'une foule d'observations dont le détail me mènerait trop loin. Je n'établis que des principes généraux; les règles particulières en découleront d'elles-mêmes, et s'appliqueront sans effort aux circonstances. L'essentiel est que la musique et la gymnastique influent également sur l'éducation, et que les exercices du corps soient dans un juste tempérament avec ceux de l'esprit; car, par elle-même, la musique amollit un caractère qu'elle adoucit⁴, et la gymnastique le rend dur et féroce, en lui donnant de la vigueur. C'est en combinant ces deux arts, en les corrigeant l'un par l'autre, qu'on viendra à bout de tendre ou de relâcher, dans une exacte proportion, les ressorts d'une âme trop faible ou trop impétueuse: c'est par là que nos guerriers, réu-

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 410.

² Id. ibid. lib. 4, p. 425.

³ Id. ibid. p. 412.

⁴ Id. ibid. lib. 3, p. 410.



nissant la force et le courage à la douceur et à l'aménité, paraîtront aux yeux de leurs ennemis les plus redoutables des hommes, et les plus aimables aux yeux des autres citoyens¹ : mais, pour produire cet heureux effet, on évitera de rien innover dans le système de l'institution une fois établie. On a dit que toucher aux règles de la musique, c'était ébranler les lois fondamentales du gouvernement² ; j'ajoute qu'on s'exposerait au même malheur, en faisant des changements dans les jeux, dans les spectacles et dans les moindres usages³. C'est que, chez un peuple qui se conduit plutôt par les mœurs que par les lois, les moindres innovations sont dangereuses, parce que, dès qu'on s'écarte des usages reçus dans un seul point, on perd l'opinion de leur sagesse ; s'est glissé un abus, et le poison est dans l'état.

Tout dans notre république dépendra de l'éducation des guerriers⁴ ; tout dans cette éducation dépendra de la sévérité de la discipline : ils regarderont la moindre observance comme un devoir, et la plus petite négligence comme un crime. Et qu'on ne s'étonne pas de la valeur que nous donnons à des pratiques frivoles en apparence quand elles ne tendraient pas directement au bien général, l'exactitude à les remplir serait d'un prix infini, parce qu'elle contrarierait et forcerait le penchant. Nous voulons pousser les âmes au plus haut point de perfection pour elles-mêmes,

¹ Plat. de rep. lib. 2, p. 376.

³ Id. de leg. lib. 7, p. 376.

² Id. ibid. lib. 4, p. 424.

⁴ Id. de rep. lib. 4, p. 423, 4



d'utilité pour la patrie. Il faut que, sous la main des chefs, elles deviennent propres aux plus petites choses comme aux plus grandes; il faut qu'elles brisent sans cesse leur volonté, et qu'à force de sacrifices elles parviennent à ne penser, n'agir, ne respirer que pour le bien de la république. Ceux qui ne seront pas capables de ce renoncement à eux-mêmes, ne seront pas admis dans la classe des guerriers, mais relégués dans celle des artisans et des laboureurs¹; car les états ne seront pas réglés par la naissance, ils le seront uniquement par les qualités de l'âme.

Avant que d'aller plus loin, forçons nos élèves à jeter les yeux sur la vie qu'ils doivent mener un jour; ils seront moins étonnés de la sévérité de nos règles, et se prépareront mieux à la haute destinée qui les attend.

Si les guerriers possédaient des terres et des maisons, si l'or et l'argent souillaient une fois leurs mains², bientôt l'ambition, la haine, et toutes les passions qu'entraînent les richesses, se glisseraient dans leurs cœurs, et ils ne seraient plus que des hommes ordinaires. Délivrons-les de tous ces petits soins qui les forceraient à se courber vers la terre. Ils seront nourris en commun aux dépens du public; la patrie, à laquelle ils consacreront toutes leurs pensées et tous leurs désirs, se chargera de pourvoir à leurs besoins qu'ils réduiront au pur nécessaire: et si l'on nous objecte que par ces

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 415.

² Id. ibid. p. 416.



privations ils seront moins heureux que les autres citoyens, nous répondrons qu'un législateur doit se proposer le bonheur de toute la société, et non d'une seule des classes qui la composent¹. Quelque moyen qu'il emploie, s'il réussit, il aura fait le bien particulier, qui dépend toujours du bien général. D'ailleurs, je n'établis pas une ville qui regorge de délices : je veux qu'on y règle le travail, de manière qu'il bannisse la pauvreté sans introduire l'opulence² : si nos guerriers y diffèrent des autres citoyens, ce sera parce qu'avec plus de vertus ils auront moins de besoins.

Nous avons cherché à les dépouiller de cet intérêt sordide qui produit tant de crimes. Il faut encore éteindre, ou plutôt perfectionner dans leurs cœurs, ces affections que la nature inspire, et les unir entre eux par les moyens mêmes qui contribuent à les diviser. J'entre dans une nouvelle carrière; je n'y marche qu'en tremblant; les idées que je vais proposer paraîtront aussi révoltantes que chimériques: mais, après tout, je m'en méfie moi-même; et cette disposition d'esprit, si je m'égarais, doit me faire absoudre d'avance d'une erreur involontaire.

Ce sexe, que nous bornons à des emplois obscurs et domestiques, ne serait-il pas destiné à ces fonctions plus nobles et plus relevées³? N'a-t-il pas donné des exemples de courage, de sagesse, de progrès dans toutes les vertus et dans tous

¹ Plat. de rep. lib. 4, p. 420.

² Id. ibid. p. 421.

³ Id. ibid. lib. 5, p. 452.



arts ? Peut-être que ses qualités se ressentent de sa faiblesse, et sont inférieures aux nôtres : s'ensuit-il qu'elles doivent être inutiles à la patrie ? Non, la nature ne dispense aucun talent pour le rendre stérile ; et le grand art du législateur est de remettre en jeu tous les ressorts qu'elle fournit, et que nous laissons en repos. Nos guerriers partageront avec leurs épouses le soin de pourvoir à la tranquillité de la ville, comme le chien fidèle partage avec sa compagne la garde du troupeau confié à sa vigilance². Les uns et les autres seront élevés dans les mêmes principes, dans les mêmes lieux et sous les mêmes maîtres. Ils recevront ensemble, avec les éléments des sciences, les leçons de la sagesse ; et dans le gymnase, les jeunes filles dépouillées de leurs habits, et parées de leurs vertus comme du plus honorable des vêtements, disputeront le prix des exercices aux jeunes garçons leurs émules³.

Nous avons trop de décence et de corruption, pour n'être pas blessés d'un règlement qu'une longue habitude et des mœurs plus pures rendraient moins dangereux. Cependant, les magistrats seront chargés d'en prévenir les abus⁴. Dans des fêtes instituées pour former des unions légitimes et saintes, ils jetteront dans une urne les noms de ceux qui devront donner des gardiens à la république. Ce seront les guerriers depuis l'âge de trente

¹ Id. ibid. p. 455.

³ Id. ibid. lib. 5, p. 452 et 457.

² Id. ibid. p. 451 ; lib. 7, p. 537.

⁴ Id. ibid. p. 458.



ans jusqu'à celui de cinquante-cinq, et les guerrières depuis l'âge de vingt jusqu'à celui de quarante ans¹. On réglera le nombre des concurrents sur les pertes qu'elle aura faites; car nous devons éviter avec le même soin l'excès et le défaut de population. Le hasard, en apparence, assortira les époux; mais les magistrats, par des pratiques adroites, en corrigeront si bien les caprices, qu'ils choisiront toujours les sujets de l'un et de l'autre sexe les plus propres à conserver dans sa pureté la race de nos guerriers. En même temps, les prêtres et les prêtresses répandront le sang des victimes sur l'autel; les airs retentiront du chant des épithalames², et le peuple, témoin et garant des nœuds formés par le sort, demandera au ciel des enfants encore plus vertueux que leurs pères.

Ceux qui naîtront de ces mariages seront aussitôt enlevés à leurs parents, et déposés dans un endroit où leurs mères, sans les reconnaître, iront distribuer, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ce lait qu'elles ne pourront plus réserver exclusivement pour les fruits de leur amour³.

Dans ce berceau des guerriers, ne paraîtront pas les enfants qui auraient apporté en naissant quelque difformité; ils seront écartés au loin, et cachés dans quelque retraite obscure: on n'y mettra pas non plus les enfants dont la naissance n'aurait pas été précédée par les cérémonies augustes dont je viens de parler, ni ceux que leurs parents

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 460.

³ Id. ibid. pag. 460.

² Id. ibid. p. 459.



auraient mis au jour par une union prématurée ou tardive¹.

Dès que les deux époux auront satisfait aux vœux de la patrie, ils se sépareront, et resteront libres, jusqu'à ce que les magistrats les appellent à un nouveau concours, et que le sort leur assigne d'autres liens. Cette continuité d'hymens et de divorces fera que les femmes pourront appartenir successivement à plusieurs guerriers².

Mais, quand les uns et les autres auront passé l'âge prescrit par la loi aux engagements qu'elle avoue³, il leur sera permis d'en contracter d'autres, pourvu toutefois que d'un côté ils ne fassent paraître aucun fruit de leur union, et que d'un autre côté ils évitent de s'unir aux personnes qui leur ont donné ou qui leur doivent la naissance.

Mais comme ils ne pourraient pas les reconnaître, il leur suffira de compter parmi leurs fils et leurs filles tous les enfants nés dans le même temps que ceux dont ils seront véritablement les auteurs; et cette illusion sera le principe d'un accord inconnu aux autres états⁴. En effet, chaque guerrier se croira uni par les liens du sang avec tous ses semblables; et par-là se multiplieront tellement entre eux les rapports de parenté, qu'on entendra retentir partout les noms tendres et sacrés de père et de mère, de fils et de fille, de frère et de sœur. Les sentiments de la nature, au lieu de se concentrer en des objets particuliers, se répan-

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 460.

³ Id. ibid. p. 461.

² Id. ibid. p. 457.

⁴ Id. ibid. p. 463.



dront en abondance sur cette grande famille qu'ils animeront d'un même esprit : les cœurs rempliront aisément des devoirs qu'ils se feront eux-mêmes; et renonçant à tout avantage personnel ils se transmettront leurs peines, qu'ils affaibliront et leurs plaisirs, qu'ils augmenteront en les partageant : tout germe de division sera étouffé par l'autorité des chefs, et toute violence enchaînée par la crainte d'outrager la nature¹.

Cette tendresse précieuse qui les rapproche pendant la paix, se réveillera avec plus de force pendant la guerre. Qu'on place sur un champ de bataille un corps de guerriers jeunes, pleins de courage², exercés depuis leur enfance aux combats parvenus enfin au point de déployer les vertus qu'ils ont acquises, et persuadés qu'une lâcheté va les avilir, une belle action les élève au comble de l'honneur, et le trépas leur mériter des autels; qu'à ce moment la voix puissante de la patrie frappe leurs oreilles et les appelle à sa défense qu'à cette voix se joignent les cris plaintifs de l'humanité, qui leur montre de rang en rang tous leurs amis en danger; enfin, pour imprimer dans leur âme les émotions les plus fortes, qu'on jette au milieu d'eux leurs épouses, et leurs enfants; leurs épouses qui viennent combattre auprès d'eux, les soutenir de leur voix et de leurs regards; leurs enfants, à qui ils doivent des leçons de valeur, qui vont peut-être périr par le fer barbare

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 465.

² Id. ibid. p. 471.



l'ennemi : croira-t-on que cette masse, embrasée par ces puissants intérêts comme par une flamme dévorante, hésite un instant à ramasser ses forces et ses fureurs, à tomber comme la foudre sur les troupes ennemies, et à les écraser par son poids irrésistible!

Tels seront les grands effets de l'union établie entre nos guerriers. Il en est un qu'ils devront uniquement à leur vertu¹; ce sera de s'arrêter, et de redevenir doux, sensibles, humains après la victoire : dans l'ivresse même du succès, ils ne songeront ni à charger de fers un ennemi vaincu, ni à outrager ses morts sur le champ de bataille, ni à suspendre ses armes dans les temples des dieux, peu jaloux d'une pareille offrande, ni à porter le ravage dans les campagnes ou le feu dans les maisons. Ces cruautés, qu'ils se permettraient à peine contre les barbares, ne doivent point s'exercer dans la Grèce, dans cette république de nations amies, dont les divisions ne devraient jamais présenter l'image de la guerre, mais plutôt celle des troubles passagers qui agitent quelquefois les citoyens d'une même ville².

Nous croyons avoir pourvu suffisamment au bonheur de nos guerriers³; nous les avons enrichis à force de privations; sans rien posséder, ils jouissent de tout; il n'y en aura aucun parmi eux qui ne puisse dire : Tout m'appartient. Et qui ne doive ajouter, dit Aristote qui jusqu'alors avait gardé le

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 469, etc.

³ Id. ibid.

² Id. ibid. p. 465.



silence : Rien ne m'appartient en effet. O Platon ! ce ne sont pas les biens que nous partageons qui nous touchent le plus ; ce sont ceux qui nous sont personnels. Dès que vos guerriers n'auront aucune sorte de propriété, n'en attendez qu'un intérêt sans chaleur comme sans objet ; leur tendresse ne pouvant se fixer sur cette foule d'enfants dont ils seront entourés, tombera dans la langueur ; et ils se reposeront les uns sur les autres du soin de leur donner des exemples et des leçons, comme on voit les esclaves d'une maison négliger des devoirs qui leur sont communs à tous¹.

Platon répondit : Nous avons mis dans les cœurs de nos guerriers deux principes qui, de concert, doivent sans cesse ranimer leur zèle : le sentiment et la vertu. Non-seulement ils exerceront le premier d'une manière générale, en se regardant tous comme les citoyens d'une même patrie ; mais ils s'en pénétreront encore davantage, en se regardant comme les enfants d'une même famille : ils le seront en effet, et l'obscurité de leur naissance ne obscurcira point les titres de leur affinité. Si l'illusion n'a pas ici autant de force que la réalité, elle aura plus d'étendue et la république y gagnera ; car il lui importe fort peu qu'entre certains particuliers les affections soient portées à l'excès, pourvu qu'elles passent dans toutes les âmes, et qu'elles suffisent pour les lier d'une chaîne commune. Mais, si par hasard elles étaient trop faibles pour

¹ Aristot. de polit. lib. 2, c. 3 et 4, t. 2. p. 314, etc.



rendre nos guerriers appliqués et vigilants, n'avons-nous pas un autre mobile, cette vertu sublime qui les portera sans cesse à faire au-delà de leurs devoirs?

Aristote allait répliquer; mais nous l'arrêtâmes, et il se contenta de demander à Platon s'il était persuadé que sa république pût exister.

Platon reprit avec douceur: Rappelez-vous l'objet de mes recherches¹. Je veux prouver que le bonheur est inséparable de la justice; et dans cette vue, j'examine quel serait le meilleur des gouvernements, pour montrer ensuite qu'il serait le plus heureux. Si un peintre offrait à nos yeux une figure dont la beauté surpassât toutes nos idées, lui objecterait-on que la nature n'en produit pas de semblables? Je vous offre de même le tableau de la plus parfaite des républiques; je le propose comme un modèle dont les autres gouvernements doivent plus ou moins approcher, pour être plus ou moins heureux. Je vais plus loin, et j'ajoute que mon projet, tout chimérique qu'il paraît être, pourrait, en quelque manière, se réaliser, non seulement parmi nous, mais encore partout ailleurs, si l'on avait soin d'y faire un changement dans l'administration des affaires. Quel serait ce changement? que les philosophes montassent sur le trône, ou que les souverains devinssent philosophes².

Cette idée révoltera sans doute ceux qui ne

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 472.

² Id. ibid. p. 473.



connaissent pas la vraie philosophie. Les autres verront que sans elle il n'est plus de remède aux maux qui affligent l'humanité.

Me voilà parvenu à la troisième et à la plus importante classe de nos citoyens : je vais parler de nos magistrats, de ce petit nombre d'hommes choisis parmi des hommes vertueux, de ces chefs, en un mot, qui, tirés de l'ordre des guerriers, seront autant au-dessus d'eux par l'excellence de leur mérite, que les guerriers seront au-dessus des artisans et des laboureurs.

Quelle précaution ne faudra-t-il pas dans notre république pour choisir des hommes si rares ! quelle étude pour les connaître ! quelle attention pour les former ! Entrons dans ce sanctuaire où l'on élève les enfants des guerriers, et où les enfants des autres citoyens peuvent mériter d'être admis. Attachons-nous à ceux qui, réunissant les avantages de la figure aux grâces naturelles, distingueront de leurs semblables dans les exercices du corps et de l'esprit¹. Examinons si le desir de savoir, si l'amour du bien étincellent de bonne heure dans leurs regards et dans leurs discours ; si, à mesure que leurs lumières se développent, ils se pénètrent d'un plus vif intérêt pour leurs devoirs ; et si, à proportion de leur âge, laissent de plus en plus échapper les traits d'un heureux caractère. Tendons des pièges à leur raison naissante. Si les principes qu'elle a reçus

¹ Plat. de rep. lib. 6, p. 485 et 486 ; lib. 7, p. 535.



peuvent être altérés ni par le temps ni par des principes contraires, attaquons-les par la crainte de la douleur, par l'attrait du plaisir, par toutes les espèces de violence et de séduction¹. Plaçons ensuite ces jeunes élèves en présence de l'ennemi, non pour qu'ils s'engagent dans la mêlée, mais pour être spectateurs d'un combat, et remarquons bien l'impression que les travaux et les dangers feront sur leurs organes. Après les avoir vu sortir de ces épreuves aussi purs que l'or qui a passé par le creuset², après nous être assurés qu'ils ont naturellement de l'éloignement pour les plaisirs des sens, de l'horreur pour le mensonge³; qu'ils joignent la justesse de l'esprit à la noblesse des sentiments, et la vivacité de l'imagination à la solidité du caractère⁴; soyons plus attentifs que jamais à épier leur conduite, et à suivre les progrès de leur éducation.

Nous avons parlé plus haut des principes qui doivent régler leurs mœurs; il est question à présent des sciences qui peuvent étendre leurs lumières. Telles seront d'abord l'arithmétique et la géométrie⁵, toutes deux propres à augmenter les forces et la sagacité de l'esprit, toutes deux utiles au guerrier pour le diriger dans ses opérations militaires, et absolument nécessaires au philosophe pour l'accoutumer à fixer ses idées, et à s'élever jusqu'à la vérité. L'astronomie, la musique, toutes

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 413.

⁴ Id. ibid. p. 503.

² Id. ibid. lib. 6, p. 503.

⁵ Id. ibid. lib. 7, p. 522 et 526.

³ Id. ibid. p. 485.



les sciences qui produiront le même effet, entreront dans le plan de notre institution ¹. Mais il faudra que nos élèves s'appliquent à ces études sans effort, sans contrainte, et en se jouant ²; qu'ils les suspendent à l'âge de dix-huit ans, pour ne s'occuper, pendant deux ou trois ans, que des exercices du gymnase, et qu'ils les reprennent ensuite pour mieux saisir les rapports qu'elles ont entre elles ³. Ceux qui continueront à justifier les espérances qu'ils nous avaient données dans leur enfance, obtiendront des distinctions honorables; et dès qu'ils seront parvenus à l'âge de trente ans nous les initierons à la science de la méditation à cette dialectique sublime qui doit être le terme de leurs premières études, et dont l'objet est de connaître moins l'existence que l'essence des choses (a).

Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, si cet objet n'a pas été rempli jusqu'à présent. Nos jeunes gens s'occupant trop tôt de la dialectique et ne pouvant remonter aux principes des vérités qu'elle enseigne, se font un amusement de ses ressources ⁴, et se livrent des combats où, tantôt vainqueurs et tantôt vaincus, ils parviennent à n'acquiescer que des doutes et des erreurs. De là ces défauts qu'ils conservent toute leur vie, ce goût pour la contradiction, cette indifférence pour d

¹ Plat. de rep. lib. 7, p. 527 et 530.

² Id. ibid. p. 536.

³ Id. ibid. p. 537.

(a) Du temps de Platon, sous le

nom de dialectique, on comprenait à la fois la logique, la théologie naturelle et la métaphysique.

⁴ Plat. ibid. p. 539.



vérités qu'ils n'ont pas su défendre, cette prédilection pour des sophismes qui leur ont valu la victoire.

Des succès si frivoles et si dangereux ne tenteront pas les élèves que nous achevons de former; les lumières toujours plus vives seront le fruit de leurs entretiens, ainsi que de leur application. Dégagés des sens, ensevelis dans la méditation, ils ne rempliront peu à peu de l'idée du bien; de ce bien après lequel nous soupirons avec tant d'ardeur, et dont nous nous formons des images si confuses; de ce bien suprême qui, source de toute vérité et de toute justice, doit animer le souverain magistrat, et le rendre inébranlable dans l'exercice de ses devoirs¹. Mais où réside-t-il? où doit-on le chercher? Est-ce dans ces plaisirs qui nous enivrent, dans ces connaissances qui nous enorgueillissent, dans cette décoration brillante qui nous blouit? Non, car tout ce qui est changeant et mobile ne saurait être le vrai bien. Quittons la terre et les ombres qui la couvrent; élevons nos esprits vers le séjour de la lumière, et annonçons aux mortels les vérités qu'ils ignorent.

Il existe deux mondes, l'un visible et l'autre idéal². Le premier, formé sur le modèle de l'eau, est celui que nous habitons. C'est là que tout est sujet à la génération et à la corruption, tout change et s'écoule sans cesse; c'est là qu'on ne voit que des images et des portions fugitives de

¹ Plat. de rep. lib. 6, p. 505
508.

² Id. ibid. p. 509.



l'être. Le second renferme les essences et les exemplaires de tous les objets visibles; et ces essences sont de véritables êtres, puisqu'elles sont immuables. Deux rois, dont l'un est le ministre et l'esclave de l'autre, répandent leurs clartés dans ces deux mondes. Du haut des airs, le soleil fait éclore et perpétue les objets qu'il rend visibles à nos yeux. Du lieu le plus élevé du monde intellectuel le bien suprême produit et conserve les essences qu'il rend intelligibles à nos âmes¹. Le soleil nous éclaire par sa lumière, le bien suprême par sa vérité; et comme nos yeux ont une perception distincte lorsqu'il se fixent sur des corps où tombe la lumière du jour, de même notre âme acquiert une vraie science lorsqu'elle considère des êtres et la vérité se réfléchit.

Mais voulez-vous connaître combien les jours qui éclairent ces deux empires différent en éclat et en beauté? Imaginez un antre profond, où des hommes sont, depuis leur enfance, tellement subjettis par des chaînes pesantes, qu'ils ne peuvent ni changer de lieu, ni voir d'autres objets que ceux qu'ils ont en face²; derrière eux, à une certaine distance, est placé sur une hauteur un feu dont la lueur se répand dans la caverne; entre ce feu et les captifs est un mur, le long duquel des personnes vont et viennent, les unes en silence les autres s'entretenant ensemble, tenant de leurs mains et élevant au-dessus du mur des figures

¹ Plat. de rep. lib. 6, p. 508.

² Id. ibid. lib. 7, p. 514.



l'homme ou d'animal, des meubles de toute espèce, dont les ombres iront se retracer du côté de la caverne exposé aux regards des captifs. Frappés de ces images passagères, ils les prendront pour des êtres réels, et leur attribueront le mouvement, la vie et la parole. Choisissons à présent un des captifs¹, et, pour dissiper son illusion, brisons ses fers, obligeons-le de se lever et de tourner la tête : étonné des nouveaux objets qui s'offriront à lui, il doutera de leur réalité ; ébloui et lessé de l'éclat du feu, il en détournera ses regards, pour les porter sur les vains fantômes qui occupaient auparavant. Faisons-lui subir une nouvelle épreuve ; arrachons-le de sa caverne malgré ses cris, ses efforts, et les difficultés d'une marche pénible. Parvenu sur la terre, il se trouvera tout-à-coup accablé de la splendeur du jour ; et ce ne sera qu'après bien des essais qu'il pourra discerner les ombres, les corps, les astres de la nuit, fixer le soleil, et le regarder comme l'auteur des saisons, le principe fécond de tout ce qui tombe sous nos sens².

Quelle idée aura-t-il alors des éloges qu'on donne au souterrain à ceux qui les premiers saisissent et reconnaissent les ombres à leur passage ? Que pensera-t-il des prétentions, des haines, des rousies que ces découvertes excitent parmi ce peuple de malheureux ? Un sentiment de pitié l'obligera sans doute de voler à leur secours pour les

¹ Plat. de rep. lib. 7, p. 515.

² Id. ibid. p. 516.



détromper de leur fausse sagesse et de leur pué savoir : mais comme, en passant tout-à-coup d'une si grande lumière à une si grande obscurité, ils ne pourra d'abord rien discerner, ils s'élèveront contre lui; et, ne cessant de lui reprocher son aveuglement, ils le citeront comme un exemple effrayant des dangers que l'on court à passer dans la région supérieure ¹.

Voilà précisément le tableau de notre funeste condition : le genre humain est enseveli dans une caverne immense, chargé de fers, et ne pouvant s'occuper que d'ombres vaines et artificielles : c'est là que les plaisirs n'ont qu'un retour amer; les biens, qu'un éclat trompeur; les vertus, qu'un fondement fragile; les corps mêmes, qu'une existence illusoire : il faut sortir de ce lieu de ténèbres; il faut briser ses chaînes, s'élever par ses efforts redoublés jusqu'au monde intellectuel, s'approcher peu à peu de la suprême intelligence, et en contempler la nature divine dans le silence des sens et des passions. Alors on verra que de son trône découlent, dans l'ordre moral, la justice, la science et la vérité; dans l'ordre physique, la lumière du soleil, les productions de la terre et l'existence de toutes choses. Non, une âme qui parvenue à cette grande élévation, a une fois éprouvé les émotions, les élancements, les transports qu'excite la vue du bien suprême ⁴, ne se

¹ Plat. de rep. lib. 7, p. 517.

² Id. ibid.

³ id. ibid.

⁴ Plat. in Phædr. t. 3, p. 248.
id. de rep. lib. 6, p. 485.



gnera pas revenir partager nos travaux et nos honneurs; ou si elle descend parmi nous, et qu'avant d'être familiarisée avec nos ténèbres, elle soit forcée de s'expliquer sur la justice devant les hommes qui n'en connaissent que le fantôme¹, ses principes nouveaux paraîtront si bizarres, si dangereux, qu'on finira par rire de sa folie, ou par la punir de sa témérité.

Tels sont néanmoins les sages qui doivent être à la tête de notre république, et que la dialectique doit former. Pendant cinq ans entiers consacrés à cette étude², ils méditeront sur la nature du vrai, du juste, de l'honnête. Peu contents des notions vagues et incertaines qu'on en donne maintenant, ils en rechercheront la vraie origine; ils tiront leurs devoirs, non dans les préceptes des hommes, mais dans les instructions qu'ils recevront directement du premier des êtres. C'est dans les entretiens familiers qu'ils auront, pour ainsi dire, avec lui, qu'ils puiseront des lumières infaillibles pour discerner la vérité, une fermeté inébranlable dans l'exercice de la justice, et cette obstination à faire le bien, dont rien ne peut triompher, et qui, à la fin, triomphe de tout.

Mais pendant qu'étroitement unis avec le bien suprême, et que, vivant d'une vie véritable³, ils oublieront toute la nature, la république qui a des droits sur leurs vertus, les rappellera pour leur confier des emplois militaires et d'autres fonc-

¹ Plat. de rep. lib. 7, p. 517.

³ Id. ibid. lib. 6, p. 490.

² Id. ibid. p. 539.



tions convenables à leur âge¹. Elle les éprouvera de nouveau, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à leur cinquantième année; alors, revêtus malgré eux de l'autorité souveraine, ils se rapprocheront avec une nouvelle ferveur de l'Être suprême, afin qu'il les dirige dans leur conduite. Ainsi, tenant au ciel par la philosophie, et à la terre par leurs emplois, il éclaireront les citoyens, et les rendront heureux. Après leur mort, ils revivront en des successeurs formés par leurs leçons et leurs exemples; la patrie reconnaissante leur élèvera des tombeaux, et les invoquera comme des génies tutélaires².

Les philosophes que nous placerons à la tête de notre république, ne seront donc point ces déclamateurs oisifs, ces sophistes méprisés de la multitude qu'ils sont incapables de conduire³. Ce seront des âmes fortes, grandes, uniquement occupée du bien de l'état, éclairées sur tous les points de l'administration par une longue expérience et par la plus sublime des théories, devenues, par leur vertu et leurs lumières, les images et les interprètes des dieux sur la terre. Comme notre république sera très-peu étendue⁴, ils pourront d'un coup d'œil embrasser toutes les parties. Leur autorité si respectable par elle-même, sera soutenue, au besoin, par ce corps de guerriers invincibles et pacifiques, qui n'auront d'autre ambition que de d

¹ Plat. de rep. lib. 7, p. 519 et 540.

³ Id. *ibid.* lib. 6, p. 493.

² Id. *ibid.* lib. 3, p. 414; lib.

⁴ Id. *ibid.* lib. 4, p. 423.



fendre les lois et la patrie¹. Le peuple trouvera son bonheur dans la jouissance d'une fortune médiocre, mais assurée; les guerriers, dans l'affranchissement des soins domestiques, et dans les éloges que les hommes donneront à leurs succès²; les chefs, dans le plaisir de faire le bien, et d'avoir l'Être suprême pour témoin.

A ces motifs Platon en ajouta un autre plus puissant encore : le tableau des biens et des maux réservés dans une autre vie au vice et à la vertu. Il s'étendit sur l'immortalité et sur les diverses transmigrations de l'âme³; il parcourut ensuite les défauts essentiels des gouvernements établis parmi les hommes, et finit par observer qu'il n'avait rien prescrit sur le culte des dieux, parce que c'était à l'oracle de Delphes qu'il appartenait de le régler.

Quand il eut achevé de parler, ses disciples, entraînés par son éloquence, se livraient à leur admiration : mais d'autres auditeurs, plus tranquilles, prétendaient qu'il venait d'élever un édifice plus imposant que solide⁴, et que son système ne devait être regardé que comme le délire d'une imagination exaltée et d'une âme vertueuse.

D'autres le jugeaient avec encore plus de sévérité. Platon, disaient-ils, n'est pas l'auteur de ce projet; il l'a puisé dans les lois de Lycurgue, et dans les écrits de Protagoras, où il se trouve pres-

¹ Id. *ibid.* lib. 3, p. 395.

² Id. *ibid.* lib. 5, p. 468.

³ Id. *ibid.* lib. 10, p. 608.

⁴ Aristot. *de rep.* lib. 4, cap. 4, t. 2, p. 367.



que en entier¹. Pendant qu'il était en Sicile, il voulut le réaliser dans un coin de cette île : le jeune Denys, roi de Syracuse, qui lui en avait d'abord accordé la permission, la lui refusa ensuite². Il semble ne le proposer maintenant qu'avec des restrictions, et comme une simple hypothèse, mais en déclarant plus d'une fois, dans son discours, que l'exécution en est possible³, il a dévoilé ses sentiments secrets.

Autrefois, ajoutait-on, ceux qui cherchaient à corriger la forme des gouvernements, étaient des sages qui, éclairés par leur propre expérience ou par celle des autres, savaient que les maux d'un état s'aigrissent, au lieu de se guérir, par des remèdes trop violents; ce sont aujourd'hui des philosophes qui ont plus d'esprit que de lumières, et qui voudraient former des gouvernements sans défauts, et des hommes sans faiblesses. Hippodamuse de Milet fut le premier qui, sans avoir eu part à l'administration des affaires, conçut un nouveau plan de république⁴. Protagoras⁵ et d'autres auteurs ont suivi son exemple, qui le sera encore dans la suite : car rien n'est si facile que d'imaginer des systèmes pour procurer le bonheur d'un peuple, comme rien n'est si difficile que de les exécuter. Eh! qui le sait mieux que Platon, lui qui n'a pas osé donner ses projets de réforme à des peuples

¹ Aristox. ap. Diog. Laert. lib. 3. § 37. 472; lib. 6, p. 499; lib. 7, p. 54.

² Diog. Laert. lib. 3, § 21. 4 Aristot. de rep. lib. 2, cap. 1 t. 2, p. 325.

³ Plat. de rep. lib. 5, p. 471 et

⁵ Diog. Laert. lib. 9, § 55.



qui les désiraient, ou qui les a communiqués à d'autres qui n'ont pu en faire usage¹? Il les refusa aux habitants de Mégalopolis, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas admettre l'égalité parfaite des biens et des honneurs²; il les refusa aux habitants de Cyrène, par la raison qu'ils étaient trop opulents pour obéir à ses lois³: mais, si les uns et les autres avaient été aussi vertueux, aussi détachés des biens et des distinctions qu'il l'exigeait, ils n'auraient pas eu besoin de ses lumières. Aussi ces prétextes ne l'empêchèrent-ils pas de dire son avis à ceux de Syracuse, qui, après la mort de Dion, l'avaient consulté sur la forme de gouvernement qu'ils devaient établir dans leur ville⁴. Il est vrai que son plan ne fut pas suivi, quoiqu'il fût d'une plus facile exécution que celui de sa république.

C'est ainsi que, soit à juste titre, soit par jalousie, s'exprimaient, sur les projets politiques de ce philosophe, plusieurs de ceux qui venaient de l'entendre.

¹ Plut. de fort. Alex. t. 2, p. 328.

id. ad princip: incr. t. 2, p. 779.

² Pamphil. ap. Diog. Laert. lib. 3,

Ælian. ibid. lib. 12, cap. 30.

³ 23. Ælian. var. hist. l. 2. cap. 42,

⁴ Plat. epist. 8, t. 3, p. 352.

³ Plut. in Lucull. t. 1, p. 492;



CHAPITRE LV.

Du Commerce des Athéniens.

LE port du Pirée est très-fréquenté, non-seulement par les vaisseaux grecs, mais encore par ceux des nations que les Grecs appellent barbares¹. La république en attirerait un plus grand nombre, elle profiterait mieux de l'heureuse situation du pays, de la bonté de ses ports, de sa supériorité dans la marine, des mines d'argent et des autres avantages qu'elle possède, et si elle récompensait par des honneurs les négociants dont l'industrie et l'activité augmenteraient la richesse nationale². Mais quand les Athéniens sentirent la nécessité de la marine, trop remplis de l'esprit de conquête, ils n'aspirèrent à l'empire de la mer que pour usurper celui du continent; et depuis, leur commerce s'est borné à tirer des autres pays les denrées et les productions nécessaires à leur subsistance.

Dans toute la Grèce, les lois ont mis des entraves au commerce; celles de Carthage en ont mis quelquefois à la propriété des colons. Après s'être emparée d'une partie de la Sardaigne, et l'avoir peuplée de nouveaux habitants³; Carthage leur de

¹ Demosth. in Lacrit. p. 948.³ Bochart. geogr. sacr. lib. 1² Xenoph. rat. rediv. p. 922.

cap. 31.



ordonna d'ensemencer leurs terres, et leur ordonna d'échanger les fruits de leur industrie contre les denrées trop abondantes de la métropole¹. Les colonies grecques ne se trouvent pas dans la même dépendance, et sont, en général, plus en état de fournir des vivres à leurs métropoles, que d'en recevoir.

Platon compare l'or et la vertu à deux poids qu'on met dans une balance, et dont l'un ne peut monter sans que l'autre baisse². Suivant cette idée, une ville devrait être située loin de la mer, et ne recueillir ni trop ni trop peu de denrées. Outre qu'elle conserverait ses mœurs, il lui faudrait moitié moins de lois qu'il n'en faut aux autres états; car, plus le commerce est florissant, plus on doit les multiplier³. Les Athéniens en ont un assez grand nombre relatives aux armateurs, aux marchands, aux douanes, aux intérêts usuraires, et aux différentes espèces de conventions qui se renouvellent sans cesse, soit au Pirée, soit chez les banquiers.

Dans plusieurs de ces lois, on s'est proposé d'écartier, autant qu'il est possible, les procès et les obstacles qui troublent les opérations du commerce. Elles infligent une amende de mille drachmes (*a*), et quelquefois la peine de la prison, à celui qui dénonce un négociant sans être en état de prouver le délit dont il l'accuse⁴. Les vaisseaux marchands

¹ Aristot. de mirab. auscult. t. 1, p. 115g.

(a) Neuf cents livres.

² Plat. de rep. lib. 8, t. 2, p. 550.

⁴ Orat. in Theocr. ap. Demosth. p. 850.

³ Id. de leg. lib. 8, t. 2, p. 842.



ne tenant la mer que depuis le mois de munychion jusqu'au mois de boédromion^(a), les causes qui regardent le commerce ne peuvent être jugées que pendant les six mois écoulés depuis le retour des vaisseaux jusqu'à leur nouveau départ¹. A des dispositions si sages, Xénophon proposait d'ajouter des récompenses pour les juges qui termineraient au plus tôt les contestations portées à leur tribunal².

Cette juridiction, qui ne connaît que de certaines sortes d'affaires, veille avec beaucoup de soin sur la conduite des négociants. Le commerce se soutient mieux par ceux qui prêtent que par ceux qui empruntent, je vis punir de mort un citoyen, d'un Athénien qui avait commandé les armées parce qu'ayant emprunté de grandes sommes sur la place, il n'avait pas fourni des hypothèques suffisantes³.

Comme l'Attique produit peu de blé, il est défendu d'en laisser sortir⁴; et ceux qui en vont chercher au loin, ne peuvent, sans s'exposer à de peines rigoureuses, le verser dans aucune autre ville⁵. On en tire de l'Égypte et de la Sicile⁶; beaucoup plus grande quantité de Panticapée

(a) Dans le cycle de Méton, le mois munychion commençait au plus tôt le 28 mars de l'année julienne; et le mois boédromion, le 23 août. Ainsi les vaisseaux tenaient la mer depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de septembre.

¹ Demosth. in Apat. p. 937. Pet.

leg. attic. p. 423.

² Xenoph. rat. redit. p. 922.

³ Demosth. in Phorm. p. 94.

⁴ Ulp. in orat. Demosth. Timocr. p. 822.

⁵ Demosth. in Lacrit. p.

id. in Phorm. p. 945. Liban.

Demosth. adv. Theocr. p. 841.

⁶ Demosth. in Dionys. p.



Théodosie, villes de la Chersonèse Taurique, parce que le souverain de ce pays, maître du Bosphore-Cimmérien, exempte les vaisseaux athéniens du droit de trentième qu'il prélève sur l'exportation de cette denrée. A la faveur de ce privilège, ils naviguent par préférence au Bosphore Cimmérien, et Athènes en reçoit tous les ans quatre cent mille médimnes de blé¹.

On apporte de Panticapée et des différentes côtes du Pont-Euxin, des bois de construction, des esclaves, de la saline, du miel, de la cire, de la laine, des cuirs et des peaux de chèvre² (a); de l'azance et de quelques autres cantons de la Thrace et de la Macédoine, du poisson salé, des bois de charpente et de construction³; de la Phrygie et de Milet, des tapis, des couvertures de lit, de ces belles laines dont on fabrique des draps⁴; des îles de la mer Égée, du vin et toutes les espèces de fruits qu'elles produisent; de la Thrace, de la Thessalie, de la Phrygie et de plusieurs autres pays, une assez grande quantité d'esclaves. L'huile est la seule denrée que Solon ait permis d'échanger contre les marchandises étrangères⁵: la sortie de toutes les autres productions

Demosth. in Leptin. p. 545.
Id. in Lacrit. p. 953 et 954;
in Phorm. p. 941. Polyb.
l. 4, p. 306.

(a) Le même commerce subsiste encore aujourd'hui. On tire tous les ans de Caffa (l'ancienne Théodosie) et des environs, une grande quantité de poisson salé, du blé, des cuirs, de la laine, etc. (Voyage

de Chardin, t. 1, p. 108 et 117.)

³ Thucyd. lib. 4, cap. 108.
Theophr. hist. plant. l. 5, cap. 3,
p. 106. Athen. lib. 3, p. 117
et 120.

⁴ Aristoph. in av. v. 493; id. in
Lysistr. v. 730; id. in ran. v. 549.
Spanh. ibid.

⁵ Plut. in Solon. t. 1, p. 95.



de l'Attique est prohibée; et l'on ne peut, payer de gros droits¹, exporter des bois de construction, tels que le sapin, le cyprès, le platane et d'autres arbres qui croissent aux environs d'Athènes.

Ses habitants trouvent une grande ressource pour leur commerce dans leurs mines d'argent. Plusieurs villes étant dans l'usage d'altérer les monnaies, celles des Athéniens, plus estimées que les autres, procurent des échanges avantageux. Pour l'ordinaire, ils en achètent du vin dans les îles de la mer Égée, ou sur les côtes de la Thrace, car c'est principalement par le moyen de cette denrée qu'ils trafiquent avec les peuples qui habitent autour du Pont-Euxin³. Le goût qui brille dans les ouvrages sortis de leurs mains, fait rechercher partout les fruits de leur industrie. Ils exportent au loin des épées et des armes de différentes sortes, des draps, des lits et d'autres meubles. Les livres mêmes sont pour eux un objet de commerce⁴.

Ils ont des correspondants dans presque tous les lieux où l'espoir du gain les attire. De ce côté, plusieurs peuples de la Grèce en choisissent à Athènes, pour veiller aux intérêts de leur commerce⁵.

Parmi les étrangers, les seuls domiciliés

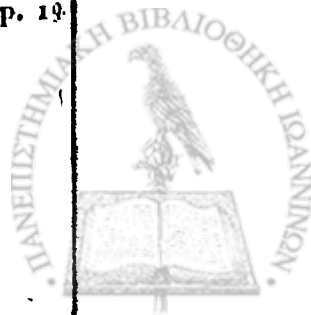
¹ Theophr. charact. cap. 23.
Casaub. ibid. p. 160.

² Demosth. in Timocr. p. 805.
Polyb. excerpt. leg. p. 833 et 842.
Xenoph. rat. reddit. p. 922.

³ Demosth. in Lacrit. p. 954.
Polyb. l. 4, p. 306.

⁴ Xenoph. exped. Cyr. l. 1, p. 412.

⁵ Demosth. in Callip. p. 19.



nt, après avoir payé l'impôt auquel ils sont
sujettis, trafiquer au marché public¹; les autres
vivent exposer leurs marchandises au Pirée
ême; et, pour tenir le blé à son prix ordinaire,
il est de cinq drachmes par médimne² (a), il
est défendu, sous peine de mort, à tout-citoyen
en acheter au-delà d'une certaine quantité³ (b).
même peine est prononcée contre les inspec-
urs des blés, lorsqu'ils ne répriment pas le mo-
pole⁴: manœuvre toujours interdite aux par-
uliers, et en certains lieux employée par le
ouvernement lorsqu'il veut augmenter ses reve-
s⁵.

La plupart des Athéniens font valoir leur argent
as le commerce, mais ils ne peuvent le prêter
ur une autre place que pour celle d'Athènes⁶.
en tirent un intérêt qui n'est pas fixé par les
s, et qui dépend des conventions exprimées
ns un contrat qu'on dépose entre les mains
in banquier⁷, ou d'un ami commun. S'il s'agit,
r exemple, d'une navigation au Bosphore Cim-
rien, on indique dans l'acte le temps du dé-
t du vaisseau, les ports où il doit relâcher,
pèce de denrées qu'il doit y prendre, la vente

Id. in Eubul. p. 887.

Id. in Phorm. p. 946.

1) Cinq drachm., quatre liv. dix
le médimne, environ quatre
boisseaux. (Voyez Goguet,
orig. des lois, etc. t. 3, p. 260.)

Lys. in Dardan. p. 388. Pet.
attic. p. 420.

2) Le texte de Lysias porte:

Πεντήκοντα φερμῶν, qu'on peut
rendre par cinquante corbeilles;
c'est une mesure dont on ne sait
pas exactement la valeur.

4 Lys. ibid. p. 392.

5 Aristot. de rep. lib. 1, cap. 11,
t. 2, p. 309.

6 Demosth. in Lacrit. p. 957.

7 Id. in Phorm. p. 941.



qu'il en doit faire dans le Bosphore, les marchandises qu'il en doit rapporter à Athènes¹; et comme la durée du voyage est incertaine, les uns conviennent que l'intérêt ne sera exigible qu'au retour du vaisseau; d'autres plus timides, et contents du moindre profit, le retirent au Bosphore après la vente des marchandises², soit qu'ils s'y rendent eux-mêmes à la suite de leur argent, soit qu'ils envoient un homme de confiance muni de la puissance³.

Le prêteur a son hypothèque ou sur les marchandises, ou sur les biens de l'emprunteur⁴; mais le péril de la mer étant en partie sur le compte du premier⁵, et le profit du second pouvant être fort considérable, l'intérêt de l'argent prêté peut aller jusqu'à trente pour cent, plus ou moins, suivant la longueur et les risques du voyage⁶.

L'usure dont je parle est connue sous le nom d'usure maritime. L'usure qu'on nomme terrestre est plus criante, et non moins variable.

Ceux qui, sans courir les risques de la mer, veulent tirer quelque profit de leur argent, le placent ou chez des banquiers, ou chez d'autres personnes, à douze pour cent par an⁷, ou plutôt à dix pour cent à chaque nouvelle lune⁸; mais, com-

¹ Demosth. in Lacrit. p. 949.

² Id. in Phorm. p. 943.

³ Id. ibid. p. 944.

⁴ Id. in Lacrit. p. 950, 951, etc.

⁵ Id. in Phorm. p. 940 et 944.

⁶ Id. ibid. p. 943; id. in Lacrit. p. 949; id. in Pantæn. pag. 988.

⁷ Id. in aphob. pag. 900; id. in Pantæn. p. 988. Æschin. in Ctesiph. p. 444.

⁸ Aristoph. in nub. v. 17. See also ibid. Duport. in Theophr. charact. cap. 10, p. 349.



Les lois de Solon ne défendent pas de demander le plus haut intérêt possible¹, on voit des particuliers² tirer de leur argent plus de seize pour cent par mois³; et d'autres, surtout parmi le peuple, exiger tous les jours le quart du principal⁴. Ces excès sont connus, et ne peuvent être punis que par l'opinion publique, qui condamne⁵ et ne réprime pas assez les coupables.

Le commerce augmente la circulation des richesses, et cette circulation a fait établir des banquiers qui la facilitent encore. Un homme qui part pour un voyage, ou qui n'ose pas garder chez lui une trop grande somme, la remet entre leurs mains, tantôt comme un simple dépôt et sans exiger aucun intérêt, tantôt à condition de partager avec eux le profit qu'ils en retirent⁶. Ils font des avances aux généraux qui vont commander les armées⁷, ou à des particuliers forcés d'implorer leur secours.

Dans la plupart des conventions que l'on passe avec eux, on n'appelle aucun témoin⁸: Ils se contentent, pour l'ordinaire, d'inscrire sur un registre, qu'un tel leur a remis une telle somme, qu'ils doivent la rendre à un tel si le premier vient à mourir⁹. Il serait quelquefois très-difficile de les convaincre d'avoir reçu un dépôt; mais, s'ils

¹ Lys. in Theomn. p. 179.
² Plat. de rep. l. 8, t. 2, p. 555.
³ Pet. leg. attic. p. 403.
⁴ Theophr. charact. cap. 6. Ca-
 lib. ibid.
⁵ Demosth. in Pantæn. p. 994.

Aristot. de rep. lib. 1, cap. 10.
⁶ Herald. animadv. in Salmua.
 p. 178 et 182.
⁷ Demosth. in Timoth. p. 1074.
⁸ Isocr. in Trapez. t. 2, p. 449.
⁹ Demosth. in Callip. p. 1098.



s'exposaient plus d'une fois à cette accusation, ils perdraient la confiance publique, de laquelle dépend le succès de leurs opérations ¹.

En faisant valoir l'argent dont ils ne sont que les dépositaires, en prêtant à un plus gros intérêt qu'ils n'empruntent ², ils acquièrent des richesses ³, qui attachent à leur fortune des amis dont ils achètent la protection par des services avidus ⁴. Mais tout disparaît lorsque, ne pouvant retirer leurs fonds, ils sont hors d'état de remplir leurs engagements ⁵; obligés alors de se cacher, ils n'échappent aux rigueurs de la justice, qui cédant à leurs créanciers les biens qui leur restent ⁷.

Quand on veut changer des monnaies étrangères, comme les dariques, les cyzicènes, etc., sur ces sortes de monnaies ont cours dans le commerce ⁸, on s'adresse aux banquiers ⁹, qui, par différents moyens, tels que la pierre de touche et le trébuchet, examinent si elles ne sont pas altérées, tant pour le titre que pour le poids ¹⁰.

Les Athéniens en ont de trois espèces. Il paraît qu'ils en frappèrent d'abord en argent, et ensuite

¹ Isocr. *ibid.* p. 458. Demosth. in Phorm. p. 965.

² Herald. *ibid.* p. 182.

³ Demosth. *ibid.* p. 959 et 965.

⁴ Isocr. in Trapez. t. 2, p. 449.

⁵ Demosth. in Timoth. p. 1083.

⁶ Id. in Apat. p. 934.

⁷ Id. in Phorm. p. 966.

⁸ Lys. in Eratosth. p. 194.

⁹ Menand. ap. Phrynich. eclog.

p. 192. Lys. ap. Poll. lib. 7, cap. 3. § 170. Theocr. idyll. 12, v. 27. Poll. lib. 3, cap. 9, §. 84. Herald. animadv. in Salmas. p. 96 et 177.

¹⁰ Theocr. *ibid.* Lys. in Theocr. p. 179. Lucian. in Hermot. 1, p. 810. Poll. *ibid.* Hesych. in Ἀργυρογν. et in Ὀβολ.



en or. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'ils ont employé le cuivre à cet usage¹.

Celles en argent sont les plus communes (*a*); il a fallu les diversifier, soit pour la solde peu constante des troupes, soit pour les libéralités successivement accordées au peuple, soit pour faciliter de plus en plus le commerce. Au-dessus de la drachme (*b*), composée de six oboles, sont le tétradrachme ou la double drachme, et le tétradramme ou la quadruple drachme; au-dessous, sont les pièces de quatre, de trois et de deux oboles; viennent ensuite l'obole et la demi-obole² (*c*). Ces dernières, quoique de peu de valeur, ne pouvant favoriser les échanges parmi le petit peuple, la monnaie de cuivre s'introduisit vers le temps de la guerre du Péloponèse³, et l'on fabriqua des pièces qui ne valaient que la huitième partie d'une obole⁴ (*d*).

La plus forte pièce d'or pèse deux drachmes, et vaut vingt drachmes d'argent⁵ (*e*).

L'or était fort rare dans la Grèce, lorsque j'y arrivai. On en tirait de la Lydie et de quelques autres contrées de l'Asie Mineure; de la Macé-

¹ Corsin. fast. attic. t. 2, p. 224.

² Voyez, dans le dernier volume de cet ouvrage, la table des monnaies d'Athènes.

³ Dix-huit sous de notre mon-

naie.

⁴ Poll. lib. 9, cap. 6, § 62.

⁵ Douze sous, neuf sous, trois sous, dix-huit deniers.

⁶ Aristoph. in eccles. v. 810; id.

in ran. v. 737. Schol. et Spanh.

ibid. Callim. ap. Athen. lib. 15,

cap. 3, p. 669. Spanh. in nub.

Aristoph. v. 861. Corsin. fast.

attic. t. 5, p. 219, et alii.

⁴ Philem. ap. Poll. lib. 9, cap. 6,

§ 65.

(*d*) Quatre deniers et demi.

⁵ Hesych. in Χρυσ.

(*e*) Dix-huit livres.



doine, où les paysans en ramassaient tous les jours des parcelles et des fragments que les pluies détachaient des montagnes voisines ¹; de l'île de Thasos, dont les mines, autrefois découvertes par les Phéniciens, conservent encore dans leur sein les indices des travaux immenses qu'avait entrepris ce peuple industrieux ².

Dans certaines villes, une partie de cette matière précieuse était destinée à la fabrication de la monnaie; dans presque toutes, on l'employait à de petits bijoux pour les femmes, ou à des couronnes et frondes pour les dieux.

Deux événements dont je fus témoin, rendirent ce métal plus commun. Philippe, roi de Macédoine, ayant appris qu'il existait dans ses états des mines exploitées dès les temps les plus anciens, et de son temps abandonnées, fit fouiller celles qu'on avait ouvertes auprès du mont Pangée ³. Son succès remplit son attente; et ce prince, qui auparavant ne possédait en or qu'une petite fiole qu'il plaçait la nuit sous son oreiller ⁴, tira tous les ans de ces souterrains plus de mille talents ⁵. Dans le même temps, les Phocéens enlevèrent le trésor de Delphes les offrandes en or que les rois de Lydie avaient envoyées au temple d'Apollon

¹ Thucyd. lib. 4, cap. 105. Aristot. t. 1, p. 1153. Strab. lib. 7, p. 331.

² Herodot. lib. 6; cap. 46 et 47. Thucyd. lib. 1, cap. 100. Plut. in Cim. t. 1, p. 487.

³ Senec. quæst. nat. l. 5, p. 773.

Strab. l. 7, p. 331.

⁴ Athen. lib. 6, cap. 4, p. 61.

⁵ Diod. lib. 16, p. 413.

(a) Plus de cinq millions qu'on évaluait à cent mille livres.

⁶ Athen. ibid. p. 232. Diod. l. 16, p. 456.



Bientôt la masse de ce métal augmenta au point que sa proportion avec l'argent ne fut plus d'un à treize, comme elle était il y a cent ans ¹, ni d'un à douze, comme elle le fut quelque temps après ², mais seulement d'un à dix ³.

CHAPITRE LVI.

Des Impositions et des Finances chez les Athéniens.

LES revenus de la république ont monté quelquefois jusqu'à la somme de deux mille talents ⁴ (a), et ces revenus sont de deux sortes : ceux qu'elle percevoit dans le pays même, et ceux qu'elle tire des peuples tributaires.

Dans la première classe, il faut compter, 1^o le produit des biens-fonds qui lui appartiennent, c'est-à-dire, des maisons qu'elle loue, des terres et des bois qu'elle afferme ⁵; 2^o le vingt-quatrième qu'elle se réserve sur le produit des mines d'argent, lorsqu'elle accorde à des particuliers la permission de les exploiter ⁶; 3^o le tribut annuel

¹ Herodot. lib. 3, cap. 95.

² Plat. in Hipparch. t. 2, p. 231.

³ Menand. ap. Poll. lib. 9. cap. 6, 76.

⁴ Aristoph. in vesp. v. 658.

(a) Dix millions huit cent mille

livres.

⁵ Andoc. de myst. p. 12. Xenoph. rat. redit. p. 926. Demosth. in Eubulid. p. 891.

⁶ Suid. in Ἀγράφ. μετὰλ.



qu'elle exige des affranchis et des dix mille étrangers établis dans l'Attique¹; 4° les amendes et les confiscations, dont la plus grande partie est destinée au trésor de l'état²; 5° le cinquantième pris levé sur le blé et sur les autres marchandises qu'on apporte des pays étrangers³, de même que sur plusieurs de celles qui sortent du Pirée⁴ (a); 6° quantité d'autres petits objets⁵, tels que les droits établis sur certaines denrées exposées au marché⁶, et l'impôt qu'on exige de ceux qui entretiennent chez eux des courtisanes⁷.

On afferme la plupart de ces droits; l'adjudication s'en fait dans un lieu public, en présence de dix magistrats qui président aux enchères⁸. J'eus une fois la curiosité d'épier les menées des traitants. Les uns, pour écarter leurs rivaux, employaient les menaces ou les promesses; les autres dissimulaient leur union, sous les apparences de la haine. Après des offres lentement couvertes et recouvertes, on allait continuer le bail aux anciens fermiers, lorsqu'un homme inconnu se présenta et hérita d'un talent. L'alarme se mit parmi eux; ils demandèrent qu'il fournît des cautions, c

¹ Harpocr. in Μετοίχ.

² Demosth. in Timocr. p. 791; id. in Macart. p. 1039. Pet. leg. attic. p. 392.

³ Demosth. in Neær. p. 865; id. in Lacrit. p. 952. Etymol. magn. in Πεντηκός.

⁴ Theophr. charact. cap. 23. Casaub. ibid. p. 160. Donat. in Terent. Phorm. v. 100.

(a) Voyez la note II à la fin de ce volume.

⁵ Aristoph. in eccles. v. 80. Poll. lib. 8, c. 18. § 132.

⁶ Demosth. in Eubulid. p. 88.

⁷ Æschin. in Timarch. p. 27. Poll. lib. 7, cap. 33, § 202; lib. 8, cap. 5, § 29.

⁸ Harpocr. et Suid. in Πωλητής. Poll. l. 8, c. 9. § 99.



est une condition nécessaire : il les donna ; et n'ayant plus de moyens de l'éloigner, ils négocièrent secrètement avec lui, et finirent par se l'associer ¹.

Les fermiers de l'état doivent, avant le neuvième mois de l'année, remettre la somme convenue aux receveurs des finances. Quand ils manquent à leurs engagements, ils sont traînés en prison, condamnés à payer le double, et privés d'une partie des privilèges des citoyens, jusqu'à ce qu'ils se soient acquittés. Ceux qui répondent pour eux, courent les mêmes risques ².

La seconde et la principale branche des revenus de l'état, consiste dans les tributs que lui paient une quantité de villes et d'îles qu'il tient dans sa dépendance ³. Ses titres à cet égard sont fondés sur l'abus du pouvoir. Après la bataille de Platée ⁴, les vainqueurs ayant résolu de venger la Grèce des insultes de la Perse, les insulaires qui étaient entrés dans la ligue, consentirent à destiner tous les ans une somme considérable aux frais de la guerre. Les Athéniens, chargés d'en faire la recette, recueillirent en différents endroits quatre cent soixante talents (a), qu'ils respectèrent tant qu'ils n'eurent pas une supériorité marquée. Leur puissance s'étant accrue, ils changèrent en con-

¹ Andoc. de myst. p. 17. Plut. Alcib. t. 1, p. 193.

² Ulpian. in orat. Demosth. adv. Democ. p. 812.

³ Aristoph. in vesp. v. 705.

⁴ Thucyd. lib. 1, cap. 19 et 96.

Plut. in Aristid. t. 1. p. 333. Nep. in Aristid. cap. 3. Pausan. lib. 8, p. 705.

(a) Deux millions quatre cent quatre-vingt-quatre mille livres.



qu'elle exige des affranchis et des dix mille étrangers établis dans l'Attique¹; 4° les amendes et les confiscations, dont la plus grande partie est destinée au trésor de l'état²; 5° le cinquantième prelevé sur le blé et sur les autres marchandises qu'on apporte des pays étrangers³, de même que sur plusieurs de celles qui sortent du Pirée⁴. (a) 6° quantité d'autres petits objets⁵, tels que les droits établis sur certaines denrées exposées au marché⁶, et l'impôt qu'on exige de ceux qui entretiennent chez eux des courtisanes⁷.

On afferme la plupart de ces droits; l'adjudication s'en fait dans un lieu public, en présence de dix magistrats qui président aux enchères⁸. J'eus une fois la curiosité d'épier les menées des traitants. Les uns, pour écarter leurs rivaux, employaient les menaces ou les promesses; les autres dissimulaient leur union, sous les apparences de la haine. Après des offres lentement couvertes et recouvertes, on allait continuer le bail aux anciens fermiers, lorsqu'un homme inconnu réclamait d'un talent. L'alarme se mit parmi eux; ils demandèrent qu'il fournît des cautions, c

¹ Harpocr. in Μετοίξ.

² Demosth. in Timocr. p. 791; id. in Macart. p. 1039. Pet. leg. attic. p. 392.

³ Demosth. in Near. p. 865; id. in Lacrit. p. 952. Etymol. magn. in Πεντηκός.

⁴ Theophr. charact. cap. 23. Casaub. ibid. p. 160. Donat. in Terent. Phorm. v. 100.

(a) Voyez la note II à la fin de ce volume.

⁵ Aristoph. in eccles. v. 81. Poll. lib. 8, c. 18. § 132.

⁶ Demosth. in Ebulid. p. 884.

⁷ Æschin. in Timarch. p. 21. Poll. lib. 7, cap. 33, § 202; lib. 8, cap. 5, § 29.

⁸ Harpocr. et Suid. in Πωλι. Poll. l. 8, c. 9. § 99.



est une condition nécessaire : il les donna ; et n'ayant plus de moyens de l'éloigner, ils négocièrent secrètement avec lui, et finirent par se l'associer ¹.

Les fermiers de l'état doivent, avant le neuvième mois de l'année, remettre la somme convenue aux receveurs des finances. Quand ils manquent à leurs engagements, ils sont traînés en prison, condamnés à payer le double, et privés d'une partie des privilèges des citoyens, jusqu'à ce qu'ils se soient acquittés. Ceux qui répondent pour eux, courent les mêmes risques ².

La seconde et la principale branche des revenus de l'état, consiste dans les tributs que lui paient une quantité de villes et d'îles qu'il tient dans sa dépendance ³. Ses titres à cet égard sont fondés sur l'abus du pouvoir. Après la bataille de Platée ⁴, les vainqueurs ayant résolu de venger la Grèce des insultes de la Perse, les insulaires qui étaient entrés dans la ligue, consentirent à destiner tous les ans une somme considérable aux frais de la guerre. Les Athéniens, chargés, d'en faire la recette, recueillirent en différents endroits quatre-vingt-six talents (a), qu'ils respectèrent tant qu'ils n'eurent pas une supériorité marquée. Leur puissance s'étant accrue, ils changèrent en con-

¹ Andoc. de myst. p. 17. Plut. Alcib. t. 1, p. 193.

² Ulpian. in orat. Demosth. adv. Timocr. p. 812.

³ Aristoph. in vesp. v. 705.

⁴ Thucyd. lib. 1, cap. 19 et 96.

Plut. in Aristid. t. 1. p. 333. Nep. in Aristid. cap. 3. Pausan. lib. 8, p. 705.

(a) Deux millions quatre cent quatre-vingt-quatre mille livres.



tributions humiliantes les dons gratuits des villes alliées, et imposèrent aux unes l'obligation de fournir des vaisseaux quand elles en seraient requises¹; aux autres, celle de continuer à payer le tribut annuel auquel elles s'étaient soumises autrefois. Ils taxèrent sur le même pied les nouvelles conquêtes, et la somme totale des contributions étrangères monta, au commencement de la guerre du Péloponèse, à six cents talents² (a) et vers le milieu de cette guerre, à douze ou treize cents³. Pendant mon séjour en Grèce, les conquêtes de Philippe avaient réduit cette somme à quatre cents talents, mais on se flattait de la ramener un jour à douze cents⁴ (b).

Ces revenus, tout considérables qu'ils sont n'étant pas proportionnés aux dépenses⁵, on est souvent obligé de recourir à des moyens extraordinaires, tels que les dons gratuits et les contributions forcées.

Tantôt le sénat expose à l'assemblée générale les besoins pressants de l'état. A cette proposition les uns cherchent à s'échapper; les autres gardent le silence, et les reproches du public les font rougir de leur avarice ou de leur pauvreté; d'autres enfin annoncent tout haut la somme qu'ils offrent à la république, et reçoivent tant d'applau-

¹ Thucyd. lib. 6, cap. 85; lib. 7. cap. 57.

² Id. lib. 2, cap. 13. Plut. in Aristid. t. 1, p. 333.

(a) Trois millions deux cent quarante mille livres.

³ Andoc. de pace, p. 24. Plut. in

⁴ Plut. t. 2, p. 842.

(b) Six millions quatre cent quatre-vingt mille livres. Voyez la note III à la fin du volume.

⁵ Demosth. in Timocr. p. 786



issements, qu'on peut douter du mérite de leur générosité¹.

Tantôt le gouvernement taxe chacune des dix tribus, et tous les citoyens qui la composent, à proportion de leurs biens, de façon qu'un particulier qui a des possessions dans le district de plusieurs tribus, doit payer en plusieurs endroits². La recette est souvent très-difficile : après avoir employé la contrainte par corps, on l'a proscrite comme opposée à la nature du gouvernement : pour l'ordinaire, on accorde des délais; et quand ils sont expirés, on saisit les biens, et on les vend à l'encan³.

De toutes les charges, la plus onéreuse sans doute est l'entretien de la marine. Il n'y a pas longtemps que deux ou trois riches particuliers armaient une galère à frais communs⁴; il parut ensuite une loi qui subsistait encore à mon arrivée en Grèce, et qui, conformément au nombre des tribus, partageait en dix classes, de cent vingt personnes chacune, tous les citoyens qui possèdent des terres, des fabriques, de l'argent placé dans le commerce ou sur la banque. Comme ils tiennent dans leurs mains presque toutes les richesses de l'Attique, on les obligeait de payer toutes les impositions, et sur-tout d'entretenir et d'augmenter au besoin les forces navales de la république. Chacun

¹ Theophr. caract. cap. 22. mosth. in Androt. p. 705 et 707; Casaud. ibid. p. 155. Plut. in Alcibiol. t. 1, p. 195. id. in Timocr. p. 798.
² Demosth. in Polycl. p. 1085. ³ Lys. in Polyeuch. p. 327. Demosth. in Mid. p. 628.
⁴ Thucyd. lib. 3, cap. 18. De-



d'entre eux ne devant fournir son contingent que de deux années l'une ¹, les douze cents contribuables se subdivisaient en deux grandes classes de six cents chacune, dont trois cents des plus riches, et trois cents de ceux qui l'étaient moins. Les premiers répondaient pour les seconds, et faisaient les avances dans un cas pressant ².

Quand il s'agissait d'un armement, chacune de dix tribus ordonnait de lever dans son district la même quantité de talents qu'elle avait de galères à équiper, et les exigeait d'un pareil nombre de compagnies composées quelquefois de seize de ses contribuables ³. Ces sommes perçues étaient distribuées aux triérarques; c'est ainsi qu'on appelle les capitaines de vaisseaux ⁴. On en nommait deux pour chaque galère; ils servaient six mois chacun ⁵, et devaient pourvoir à la subsistance de l'équipage ⁶: car pour l'ordinaire la république ne fournissait que les agrès et les matelots ⁷.

Cet arrangement était défectueux, en ce qu'il rendait l'exécution très-lente, en ce que, sans avoir égard à l'inégalité des fortunes, les plus riches ne contribuaient quelquefois que d'un seizième à l'armement d'une galère. Vers les dernières années de mon séjour en Grèce, Démosthène fit passer un

¹ Isæus, de success. Apollod. p. 67. Demosth. in Lept. p. 542; id. in Polycl. passim. Pet. leg. attic. p. 274.

² Demosth. de class. p. 135; id. in Phænip. p. 1023. Ulpian. in olynth. 2, p. 33.

³ Demosth. de cor. p. 490.

⁴ Id. in Mid. p. 628. Ulpian. ibid. p. 682.

⁵ Demosth. in Polycl. p. 1089, 1093, etc.

⁶ Plut. de glor. Athen. t. 2, p. 349.

⁷ Demosth. in Mid. p. 628.



édret qui rend la perception de l'impôt plus facile et plus conforme à l'équité; en voici la substance:

Tout citoyen dont la fortune est de dix talents, doit au besoin fournir à l'état une galère; il en fournira deux, s'il a vingt talents; mais possédant des richesses très-considérables, on n'exigera de lui que trois galères et une chaloupe. Ceux qui ont moins de dix talents, se réuniront pour contribuer d'une galère¹.

Cet impôt, dont on n'excepte que les archons², est proportionné, autant qu'il est possible, aux facultés des citoyens; le poids en tombe toujours sur les plus riches; et c'est une suite de ce principe: que l'on doit asseoir les impositions non sur les personnes, mais sur les biens³.

Comme certaines fortunes s'élèvent, tandis que d'autres s'abaissent, Démosthène laissa subsister la loi des échanges. Tous les ans, les magistrats chargés du département de la marine, permettent à chaque contribuable de se pourvoir contre un citoyen qui est moins taxé que lui, quoiqu'il soit devenu plus riche, ou qu'il l'ait toujours été. Si l'accusé convient de l'amélioration et de la supériorité de sa fortune, il est substitué à l'accusateur dans le rôle des contribuables; s'il n'en convient point, on ordonne les informations, et il se trouve souvent forcé d'échanger ses biens contre ceux de l'accusateur⁴.

Demosth. de cor. p. 490.
Id. in Leptin. p. 545.
Id. in Androt. p. 707.

⁴ Id. Philipp. 1, p. 52; id. in Phœnip. p. 1023 et 1027.



Les facilités accordées aux commandants de galères, soit par le gouvernement, soit par les tribus, ne suffiraient pas si le zèle et l'ambition n'y suppléaient. Comme il est de leur intérêt de distinguer de leurs rivaux, on en voit qui ne négligent rien pour avoir les bâtiments les plus légers et les meilleurs équipages¹; d'autres qui augmentent à leurs dépens la paie des matelots, communément fixée à trois oboles par jour (a).

Cette émulation, excitée par l'espoir des honneurs et des récompenses², est très-avantageuse dans un état dont la moindre guerre épuise le trésor, et intercepte les revenus. Tant que dure cette guerre, les peuples tributaires, sans être menacés ou subjugués par les ennemis, ne peuvent fournir du secours à la république, ou sont contraints de lui en demander. Dans ces circonstances critiques, ses flottes portent la désolation sur les côtes éloignées, et reviennent quelquefois chargées de butin. Lorsqu'elles peuvent s'emparer du détroit de l'Hellespont³, elles exigent de tous les vaisseaux qui font le commerce du Pont-Euxin le dixième des marchandises qu'ils transportent, et cette ressource a plus d'une fois sauvé l'état.

L'obligation de fournir des vaisseaux et des contributions en argent, cesse avec la guerre; mais il est d'usage que les citoyens riches donnent certains jours, des repas à ceux de leur tribu.

¹ Demosth. in Polycl. p. 1084.
(a) Neuf sous.

² Lys. in mun. accept. p. 378.

³ Xenoph. hist. grec. lib. 1.
p. 430. Demosth. in Leptin. p. 41.



qu'ils concourent à l'entretien des gymnases, et procurent aux jeux publics les chœurs qui doivent disputer le prix de la danse et de la musique¹. Les uns se chargent volontairement de ces dépenses; les autres y sont condamnés par le choix de leur tribu, et ne peuvent s'y soustraire, moins qu'ils n'en aient obtenu l'exemption par les services rendus à l'état². Tous ont des droits à la faveur du peuple, qui dédommage par des emplois et des honneurs ceux qui se sont ruinés pour embellir ses fêtes.

Plusieurs compagnies de traitants élus par le peuple, sont chargées de veiller à l'administration des finances; et chacune des dix tribus nomme un officier à la plupart de ces compagnies. Les uns³ paient à ferme les droits d'entrée, délivrent, sous certaines redevances, les privilèges pour l'exploitation des mines, président à la vente des biens confisqués, etc. Les autres inscrivent sur un registre la somme dont chaque citoyen doit contribuer dans les besoins pressants⁴.

Les diverses espèces de revenus sont déposées tous les ans dans autant de caisses différentes, régies chacune en particulier par dix receveurs ou trésoriers. Le sénat en règle avec eux la destination⁵, conformément aux décrets du peuple, et

Lys. in mun. accept. p. 374.
 Demosth. in Mid. p. 605 et 628.
 Demosth. in Leptin. p. 545, etc.
 Harpocr. in Πολυτ. Poll. l. 8,

cap. 9, § 99.

⁴ Harpocr. et Etymol. magn. in Ἐπιγρ. Poll. ibid. § 103.

⁵ Harpocr. in Ἀποδέκτ. et in Ἰλλανοτ. Suid. in Ἀποδέκτ. Poll. ibid. § 97, etc.



en présence de deux contrôleurs qui en tiennent registre, l'un au nom du sénat, l'autre au nom des administrateurs ¹.

Les receveurs chargés de la perception des contributions publiques, conservent les rôles des sommes auxquelles sont taxés les citoyens ². Ils effacent en présence du sénat, les noms de ceux qui ont satisfait à la dette, et dénoncent à l'un des tribunaux ceux qui ne l'ont pas acquittée. Le tribunal nommé des inquisiteurs ³, chargés de poursuivre ces derniers par les voies ordinaires, qui vont, en cas de refus, jusqu'à la confiscation des biens. Cependant ce recours aux tribunaux n'a lieu que lorsqu'il est question d'un objet important : quand il ne l'est pas, on laisse aux receveurs le soin de terminer les contestations qui s'élèvent dans leurs départements ⁴.

Ceux d'entre eux qui perçoivent les amendes ont le droit, singulier de revoir les sentences des premiers juges, et de modérer ou de remettre l'amende, s'ils la trouvent trop forte ⁵.

Les dépenses relatives à la guerre et à toutes les parties de l'administration, sont assignées sur différentes caisses dont je viens de parler. En temps de guerre, les lois ordonnent de verser dans la caisse militaire l'excédant des autres caisses ⁶; mais il faut un décret du peuple pour intervertir l'ordre des assignations.

¹ Harpocr. in Ἀντιτερ.

² Id. et Suid. in Ἀποδέκτ. Aristot. de rep. l. 6, c. 8.

³ Demosth. in Timocr. p. 775.

⁴ Poll. lib. 8, cap. 9, § 97.

⁵ Lys. pro milit. p. 163 et 164. Poll. ibid.

⁶ Demosth. in Neær. p. 861.



Tous les ans on dépose, dans une caisse régie par des officiers particuliers, des fonds considérables, qui doivent être publiquement distribués, pour mettre les citoyens pauvres en état de payer leurs places aux spectacles¹. Le peuple ne veut pas qu'on touche à ce dépôt, et nous l'avons vu nos jours statuer la peine de mort contre l'offenseur qui proposerait d'employer cet argent au service de l'état épuisé par une longue guerre². Les annales des nations n'offrent pas un second exemple d'un pareil délire.

CHAPITRE LVII.

Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Logique.

AVANT mon voyage dans les provinces de la Grèce, j'avais passé plusieurs journées dans la bibliothèque d'Euclide : à mon retour, nous revînmes nos séances.

Il me montra dans un corps de tablettes, les ouvrages qui traitent de la logique et de la rhétorique, placés les uns auprès des autres, parce que ces deux sciences ont beaucoup de rapports entre

¹ Harpocr. in Θεωρ.

² p. 13. Liban. argum. ejusd. orat.

³ Ulpian. in olynth. 1. Demosth.



elles¹. Ils sont en petit nombre, me dit-il; ce n'est que depuis un siècle environ qu'on a redonné sur l'art de penser et de parler. Nous en avons l'obligation aux Grecs d'Italie et de Sicile, et ce fut une suite de l'essor que la philosophie de Pythagore avait donné à l'esprit humain.

Nous devons cette justice à Zénon d'Élée, dire qu'il a publié le premier un essai de dialectique²; mais nous devons cet hommage à Aristote d'ajouter qu'il a tellement perfectionné la méthode du raisonnement, qu'il pourrait en être regardé comme l'inventeur³.

L'habitude nous apprend à comparer deux ou plusieurs idées, pour en connaître et en montrer aux autres la liaison ou l'opposition. Telle est la logique naturelle; elle suffirait à un peuple qui, privé de la faculté de généraliser ses idées, verrait dans la nature et dans la vie civile que des choses individuelles. Il se tromperait fréquemment dans les principes, parce qu'il serait fort ignorant; mais ses conséquences seraient justes, parce que ses notions seraient claires, et toujours exprimées par le mot propre.

Mais chez les nations éclairées, l'esprit humain à force de s'exercer sur des généralités et sur des abstractions, a fait éclore un monde idéal, plus difficile à connaître que le monde physique.

¹ Aristot. rhet. lib. 1, cap. 1, t. 2, p. 512. Sext. Emp. adv. logic. lib. 7, p. 370.

² Diog. Laert. in prom. § 18.

Aristot. ap. eumd. l. 8. § 1. lib. 9, § 25.

³ Aristot. sophist. elench. cap.

t. 1, p. 314.



que. A la quantité étonnante de perceptions reçues par les sens, s'est jointe la foule prodigieuse des combinaisons que forme notre esprit, dont la condition est telle, qu'il est impossible de lui assigner des bornes.

Si nous considérons ensuite que, parmi les objets de nos pensées, un très-grand nombre ont entre eux des rapports sensibles qui semblent les identifier, et des différences légères qui les distinguent en effet, nous serons frappés du courage et de la sagacité de ceux qui les premiers formèrent et exécutèrent le projet d'établir l'ordre et la subordination dans cette infinité d'idées que les hommes avaient conçues jusqu'alors, et qu'ils auraient concevoir dans la suite.

Et c'est ici peut-être un des plus grands efforts de l'esprit humain; c'est du moins une des plus grandes découvertes dont les Grecs puissent se vanter. Nous avons reçu des Égyptiens, des Chaldéens, peut-être encore de quelque nation plus éloignée, les éléments de presque toutes les sciences, de presque tous les arts : la postérité nous devra cette méthode, dont l'heureux artifice soumet le raisonnement à des règles. Nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur ses principales parties.

Il y a des choses qu'on se contente d'indiquer sans en rien nier, sans en rien affirmer; c'est ainsi que je dis, *homme, cheval, animal à deux pieds*. Il en est d'autres qu'on désigne par des mots qui contiennent affirmation ou négation.



Quelque nombreuses que soient les premières, on trouva le moyen de les distribuer en dix classes, dont l'une renferme la substance, et les autres les modes. Dans la première, on plaça toutes les substances, comme *homme, cheval*, etc. ¹; dans la seconde, la quantité de quelque nature qu'elle soit, comme le nombre, le temps, l'étendue, etc. ²; dans la troisième, la qualité, et sous ce nom on comprit 1° les habitudes, telles que les vertus, les sciences; 2° les dispositions naturelles qui rendent un homme plus propre qu'un autre à certains exercices; 3° les qualités sensibles, comme *douceur, amertume, froid, chaud, couleur*; 4° la forme, la figure, comme *rond, carré*, etc. ³.

Les autres classes renferment les différentes manières de relations, d'actions, de situations, de possessions, etc.; de manière que ces dix ordres de choses contiennent tous les êtres et toutes les manières d'être. Ils sont nommés *catégories* ou *attributs*, parce qu'on ne peut rien attribuer à un objet qui ne soit *substance*, ou *qualité*, ou *quantité*.

C'était beaucoup que d'avoir réduit les objets de nos pensées à un si petit nombre de classes, mais ce n'était pas assez encore. Qu'on examine avec attention chaque catégorie, on verra bientôt qu'elle est susceptible d'une multitude de subdivisions, que nous concevons comme subordonnées les unes aux autres. Expliquons ceci par un exemple tiré de la première catégorie.

¹ Aristot. *categ.* cap. 4, t. 1, p. 15.

² Id. *ibid.* cap. 6.

³ Id. *ibid.* cap. 8, p. 26.



Dans l'enfance notre esprit ne voit, ne conçoit
 que les individus (*a*) : nous les appelons encore
 aujourd'hui premières substances¹, soit parce qu'ils
 firent nos premiers regards, soit parce qu'ils sont
 en effet les substances les plus réelles.

Dans la suite, ceux qui ont des ressemblances
 très frappantes, se présentant à nous sous une
 même espèce, c'est-à-dire, sous une même forme,
 sous une même apparence, nous en avons fait plu-
 sieurs classes séparées². Ainsi, d'après tel et tel
 exemple, tel et tel cheval, nous avons eu l'idée spé-
 cifique de l'homme et du cheval.

Comme les différentes branches d'une famille
 remontent à une origine commune, de même plu-
 sieurs espèces rapprochées par de grands traits de
 conformité, se rangent sous un même genre³. Ainsi
 les idées spécifiques de l'homme, du cheval, du
 chat, de tous les êtres qui ont vie et sentiment,
 résultent l'idée générique de l'*animal* ou de l'*être
 animé*; car ces expressions dans notre langue dé-
 signent la même chose. Au-dessus de ce genre on
 conçoit de plus universels, tels que la *sub-
 stance*; etc.; et l'on parvient enfin au-genre su-
 périeur, qui est l'*être*.

Dans cette échelle, dont l'être occupe le sommet,
 par laquelle on descend aux individus, chaque
 degré intermédiaire peut être genre à l'égard du

Les individus s'appellent en
 grec atomes, indivisibles. (Aris-
 tote, *ég.* cap. 2, t. 1, p. 15.)
 Aristot. *ibid.* cap. 5, p. 16.

² Id. *topic.* lib. 1, cap. 7, t. 1,
 p. 184.

³ Id. *metaph.* lib. 5, cap. 28,
 t. 2, 901.



degré inférieur, espèce à l'égard du degré supérieur.

Les philosophes se plaisent à dresser de pareilles filiations pour tous les objets de la nature, pour toutes les perceptions de l'esprit : elles leur fournissent les moyens de suivre les générations des idées et d'en parcourir de rang en rang les différentes classes, comme on parcourt une armée en bataille. Quelquefois, considérant le genre comme l'*un*, ou le *fini*, les espèces comme *plusieurs*, et les individus comme l'*infini*, ils agitent diverses questions sur le *fini* et l'*infini*, sur le *un* ou le *plusieurs* questions qui ne roulent alors que sur la nature du genre, des espèces et des individus ².

Chaque espèce est distinguée de son genre par un attribut essentiel qui la caractérise, et qui est nommé différence ³. La raison étant pour l'homme le plus beau et le plus incommunicable de ses privilèges, elle le sépare des autres animaux (a) et donnez donc à l'idée générique de l'animal celle de l'animal raisonnable, c'est-à-dire, de sa différence, vous aurez l'idée spécifique de l'homme ⁴. Il est aussi aussi facile qu'important de fixer les différences comprises sous un même genre, et celles des espèces situées sous des genres qui ont entre eux quelque affinité. En se livrant à ce travail, on découvre bientôt, dans chaque espèce, des propriétés qui lui sont inhérentes, des modifications qui lui sont accidentelles.

¹ Plat. de rep. l. 7, t. 2, p. 534.

² Id. in Phileb.; id. in Parm.

³ Aristot. topic. lib. 6, cap. 4,

p. 245; cap. 6, pag. 248.

(a) Voyez la note IV à la fin de ce volume.

⁴ Porphyr. isagog. ap. A. t. 1, p. 7.



Il ne s'agit pas ici de la propriété qui se confond avec l'essence d'une chose, mais de celle qui en est distinguée¹. Sous cet aspect, c'est un attribut qui ne convient qu'à l'espèce, et qui émane de cet attribut principal que nous avons nommé différence.

L'homme est capable d'apprendre certaines sciences; c'est une de ses propriétés : elle naît du pouvoir qu'il a de raisonner, et ne convient qu'à ceux de son espèce. La faculté de dormir, de se mouvoir, ne saurait être pour lui une propriété, parce qu'elle lui est commune avec d'autres animaux².

L'accident est un mode; un attribut que l'esprit separe aisément de la chose : *être assis*, est un accident pour l'homme; la *blancheur*, pour un corps³.

Les idées dont nous avons parlé jusqu'ici, n'étaient accompagnées ni d'affirmation ni de négation, et sont ni vraies ni fausses⁴. Passons à celles qui peuvent recevoir l'un de ces caractères.

L'énonciation est une proposition qui affirme ou nie quelque chose⁵. Il n'y a donc que l'énonciation qui soit susceptible de vérité ou de fausseté. Les autres formes du discours, telles que la prière, le commandement, ne renferment ni fausseté ni vérité.

Dans toute énonciation, on unit ou l'on sépare plusieurs idées. On y distingue le *sujet*, le *verbe*, et l'*attribut*. Dans celle-ci, par exemple, *Socrate est*

¹ Aristot. *ibid.* lib. 1, cap. 4

³ Id. *ibid.* lib. 1, cap. 5, p. 183.

⁴ Id. *de interpr.* cap. 1, t. 1,

ibid. c. 4 et 5; lib. 5, p. 37.

, p. 230.

⁵ Id. *ibid.* cap. 4 et 5.



sage; *Socrate* sera le sujet, *est* le verbe, *sage* l'attribut.

Le sujet signifie ce qui est placé au-dessous. On l'appelle ainsi, parce qu'il exprime la chose dont on parle et qu'on met sous les yeux; peut-être aussi, parce qu'étant moins universel que les attributs qu'il doit recevoir, il leur est en quelque façon subordonné¹.

Le sujet exprime, tantôt une idée universelle et qui convient à plusieurs individus, comme celle d'homme, d'animal; tantôt une idée singulière, qui ne convient qu'à un individu, comme celle de Callias, de Socrate². Suivant qu'il est universel ou singulier, l'énonciation qui le renferme, est universelle ou singulière.

Pour qu'un sujet universel soit pris dans toute son étendue, il faut y joindre ces mots *tout nul*. Le mot *homme* est un terme universel: si je dis, *tout homme, nul homme*, je le prends dans toute son étendue, parce que je n'exclus aucun homme; si je dis simplement, *quelque homme*, j'en restreins son universalité.

Le verbe est un signe qui annonce qu'un tel attribut convient à tel sujet³. Il fallait un lien pour les unir, et c'est le verbe *être* toujours exprimé ou sous-entendu. Je dis sous-entendu, parce qu'il est renfermé dans l'emploi des autres verbes. En effet, ces mots *je vais*, signifient *je suis allant*.

¹ Aristot. *categ.* c. 5, t. 1, p. 17.

³ Id. *ibid.* cap. 3, p. 37.

² Id. *de interpr.* cap. 7, t. 1, p. 39.

⁴ Id. *ibid.* cap. 12, p. 46.



A l'égard de l'attribut, on a déjà vu qu'il est pris de l'une des catégories qui contiennent les genres de tous les attributs¹.

Ainsi nos jugements ne sont que des opérations par lesquelles nous affirmons ou nous nions une chose d'une autre; ou plutôt ce ne sont que des regards de l'esprit, qui découvrent que telle propriété ou telle qualité peut s'attribuer ou non à tel objet; et l'intelligence qui fait cette découverte, est à l'égard de ce que la vue est à l'œil².

On distingue différentes espèces d'énonciations. Nous dirons un mot de celles qui, roulant sur un même sujet, sont opposées par l'affirmation et par la négation. Il semble que la vérité de l'une doit impliquer la fausseté de l'autre : mais cette règle ne paraît être générale, parce que l'opposition qui s'établit entre elles, s'opère de plusieurs manières.

Si, dans l'une et dans l'autre, le sujet étant universel, est pris dans toute son étendue, alors les deux énonciations s'appellent contraires, et peuvent être toutes deux fausses³. Exemple : *Tous les hommes ne sont pas blancs; nul homme n'est blanc*. Si son étendue n'a point de limites dans l'une, et en a dans l'autre, alors elles se nomment contradictoires; l'une est vraie, et l'autre fautive. Exemple : *Tous les hommes sont blancs; quelques hommes ne sont pas blancs*; ou bien : *Nul homme n'est blanc; quelques hommes sont blancs*. Les énonciations

¹ Aristot. topic. lib. 1, cap. 9, p. 185.

³ Id. de interpr. cap. 7, t. 1, p. 39.

² Id. ibid. cap. 17, p. 192.



singulières éprouvent le même genre d'opposition que les contradictoires; de toute nécessité l'une sera vraie, et l'autre fautive : *Socrate est blanc* et *Socrate n'est pas blanc* ¹.

Deux propositions particulières, l'une affirmative, l'autre négative, ne sont pas, à proprement parler, opposées entre elles; l'opposition n'est qu'apparente dans les termes. Quand je dis : *Quelques hommes sont justes, quelques hommes ne sont pas justes*, je ne parle pas des mêmes hommes ².

Les notions précédentes, celles que je supprimais en plus grand nombre, furent le fruit d'une longue suite d'observations. Cependant on n'avait point tardé à s'apercevoir que la plupart de nos erreurs tirent leur source de l'incertitude de nos idées, et de leurs signes représentatifs. Ne connaissant les objets extérieurs que par nos sens, et ne pouvant, en conséquence, les distinguer que par leurs apparences, nous confondons souvent leur nature avec leurs qualités et leurs accidents. Quant aux objets intellectuels, ils ne réveillent, dans le commun des esprits, que des lueurs sombres, que des images vagues et mobiles. La confusion augmente encore par cette quantité de mots équivoques et métaphoriques dont les langues fourmillent, et sur-tout par le grand nombre de termes universels, que nous employons souvent sans entendre.

¹ Aristot. categ. cap. 10, t. 1, p. 33; id. de interpr. cap. 7, t. 1, p. 40.

² Id. analyt. prior. cap. 15, t. 1, p. 117.



La méditation seule peut rapprocher des objets de cette obscurité semble éloigner de nous. Aussi la seule différence qui se trouve entre un esprit éclairé et celui qui ne l'est pas, c'est que l'un voit les choses à une juste distance, et l'autre ne les voit que de loin ¹.

Heureusement les hommes n'ont besoin que d'une certaine analogie dans les idées, d'une certaine approximation dans le langage, pour satisfaire aux besoins de la société. En changeant leurs idées, les esprits justes trafiquent avec une bonne monnaie, dont souvent ils ne connaissent pas le titre; les autres, avec de fausses espèces, qui n'en sont pas moins bien reçues dans le commerce.

Le philosophe doit employer les expressions les plus usitées ², mais en distinguant leurs acceptions, quand elles en ont plusieurs : il doit ensuite déterminer l'idée qu'il attache à chaque mot.

Définir une chose, c'est faire connaître sa nature par des caractères qui ne permettent pas de la confondre avec toute autre chose ³. Autrefois on avait point de règles pour parvenir à cette exactitude, ou pour s'en assurer. Avant d'en établir, on observa qu'il n'y a qu'une bonne définition pour chaque chose ⁴; qu'une telle définition ne peut convenir qu'au défini ⁵; qu'elle doit embrasser tout ce qui est compris dans l'idée du défini ⁶;

¹ Aristot. *sophist. elench.* lib. 1, t. 1, p. 281.

² Id. *topic.* lib. 2, cap. 2, t. 1, p. 196.

³ Id. *ibid.* lib. 1, cap. 5, p. 182.

⁴ Id. *ibid.* l. 6, cap. 14, p. 260.

⁵ Id. *ibid.* l. 7, cap. 5, p. 264.

⁶ Id. *ibid.* l. 6, cap. 5, p. 247.



qu'elle doit de plus s'étendre à tous les êtres de même espèce, celle de l'homme, par exemple, tous les hommes ¹; qu'elle doit être précise : tout mot qu'on en peut retrancher est superflu ²; qu'elle doit être claire : il faut donc en exclure les expressions équivoques, figurées, peu familières ³; que pour l'entendre, on ne soit pas obligé de recourir au défini, sans quoi elle ressemblerait aux figures des anciens tableaux, qui ne sont reconnaissables qu'à leurs noms tracés auprès d'elles ⁴.

Comment parvint-on à remplir ces conditions ? Nous avons parlé plus haut de ces échelles d'idées qui nous conduisent depuis les individus jusqu'à l'être général. Nous avons vu que chaque espèce est immédiatement surmontée d'un genre, dont elle est distinguée par la différence. Une définition exacte sera composée du genre immédiat et de la différence de la chose définie ⁵, et renfermera par conséquent ses deux principaux attributs. Je définis l'homme, un animal raisonnable ⁶. Le genre *animal* rapproche l'homme de tous les êtres vivants; la différence *raisonnable* l'en sépare.

Il suit de là, qu'une définition indique la ressemblance de plusieurs choses diverses, par son genre; et leur diversité, par sa différence. Or, rien n'est si important que de saisir cette ressemblance

¹ Aristot. topic. cap. 1, p. 241.

² Id. ibid. cap. 3, p. 243.

³ Id. ibid. cap. 2, p. 242.

⁴ Id. ibid. p. 243.

⁵ Id. ibid. lib. 1, cap. 8, p. 242.

⁶ Id. ap. Jamblic. de vit. Pyth. cap. 6, p. 24.



cette diversité, quand on s'exerce dans l'art de penser et de raisonner¹.

J'omets quantité de remarques très-fines sur la nature du genre et de la différence, ainsi que sur les diverses espèces d'assertion qu'on a coutume d'avancer en raisonnant. Comme je ne veux présenter que des essais sur les progrès de l'esprit humain, je ne dois pas recueillir toutes les traces de lumière qu'il a laissées sur sa route; mais la découverte du syllogisme mérite de nous arrêter un instant.

Nous avons dit que, dans cette proposition, *Socrate est sage*, *Socrate* est le sujet, *sage* l'attribut; que, par le verbe substantif qui les unit, on affirme que l'idée de la sagesse convient à celle de *Socrate*.

Mais comment s'assurer de la vérité ou de la fausseté d'une proposition, lorsque le rapport de l'attribut avec le sujet n'est pas assez marqué? C'est en passant du connu à l'inconnu²; c'est en recourant à une troisième idée, dont le double rapport avec le sujet et l'attribut soit plus sensible.

Pour me faire mieux entendre, je n'examinerai que la proposition affirmative. Je doute si *A* est égal à *B*; s'il se trouve que *A* est égal à *C*, et que *B* est aussi égal à *C*, j'en conclurai, sans hésiter, que *A* est égal à *B*³.

Ainsi, pour prouver que la justice est une habitude,

¹ Aristot. topic. lib. 1, cap. 13, t. 2, p. 909.

² Id. 17.

³ Id. analyt. prior. cap. 4, t. 1,

lib. 7, cap. 4, p. 54.



qu'elle doit de plus s'étendre à tous les êtres de la même espèce, celle de l'homme, par exemple, à tous les hommes¹; qu'elle doit être précise : tout mot qu'on en peut retrancher est superflu²; qu'elle doit être claire : il faut donc en exclure les expressions équivoques, figurées, peu familières³; que pour l'entendre, on ne soit pas obligé de recourir au défini, sans quoi elle ressemblerait aux figures des anciens tableaux, qui ne sont reconnaissables qu'à leurs noms tracés auprès d'elles.

Comment parvint-on à remplir ces conditions? Nous avons parlé plus haut de ces échelles d'idées qui nous conduisent depuis les individus jusqu'à l'être général. Nous avons vu que chaque espèce est immédiatement surmontée d'un genre, dans lequel elle est distinguée par la différence. Une définition exacte sera composée du genre immédiat et de la différence de la chose définie⁴, et renfermera par conséquent ses deux principaux attributs. Je définis l'homme, un animal raisonnable⁵. Le genre *animal* rapproche l'homme de tous les êtres vivants; la différence *raisonnable* l'en sépare.

Il suit de là, qu'une définition indique la ressemblance de plusieurs choses diverses, par son genre; et leur diversité, par sa différence. Or, rien n'est si important que de saisir cette ressemblance

¹ Aristot. *topic.* cap. 1, p. 241.

² Id. *ibid.* cap. 3, p. 243.

³ Id. *ibid.* cap. 2, p. 242.

⁴ Id. *ibid.* p. 243.

⁵ Id. *ibid.* lib. 1, cap. 8, p. 242.

⁶ Id. ap. Jamblic. de vit. Pyth. cap. 6, p. 24.



cette diversité, quand on s'exerce dans l'art de penser et de raisonner¹.

J'omets quantité de remarques très-fines sur la nature du genre et de la différence, ainsi que sur les diverses espèces d'assertion qu'on a coutume d'avancer en raisonnant. Comme je ne veux présenter que des essais sur les progrès de l'esprit humain, je ne dois pas recueillir toutes les traces de lumière qu'il a laissées sur sa route; mais la découverte du syllogisme mérite de nous arrêter un instant.

Nous avons dit que, dans cette proposition, *Socrate est sage*, *Socrate* est le sujet, *sage* l'attribut; que, par le verbe substantif qui les unit, on affirme que l'idée de la sagesse convient à celle de *Socrate*.

Mais comment s'assurer de la vérité ou de la fausseté d'une proposition, lorsque le rapport de l'attribut avec le sujet n'est pas assez marqué? C'est en passant du connu à l'inconnu²; c'est en recourant à une troisième idée, dont le double rapport avec le sujet et l'attribut soit plus sensible.

Pour me faire mieux entendre, je n'examinerai que la proposition affirmative. Je doute si *A* est égal à *B*; s'il se trouve que *A* est égal à *C*, et que *B* est aussi égal à *C*, j'en conclurai, sans hésiter, que *A* est égal à *B*³.

Ainsi, pour prouver que la justice est une ha-

¹ Aristot. topic. lib. 1, cap. 13, t. 2, p. 909.

² Id. metaph. lib. 7, cap. 4, p. 17. ³ Id. analyt. prior. cap. 4, t. 1, p. 54.

³ Id. metaph. lib. 7, cap. 4, p. 54.



bitude, il suffit de montrer que la justice est une vertu, et toute vertu une habitude ¹. Mais, pour donner à cette preuve la forme du syllogisme, plaçons le mot *Vertu* entre le sujet et l'attribut de la proposition, et nous aurons ces trois termes *Justice, Vertu, Habitude*. Celui du milieu s'appelle *moyen*, soit à cause de sa position, soit parce qu'il sert d'objet intermédiaire pour comparer les deux autres, nommés *extrêmes* ². Il est démontré que le moyen doit être pris au moins une fois universellement, et qu'une des propositions doit être universelle ³. Je dirai donc d'abord,

Toute vertu est une habitude;

je dirai ensuite,

Or la justice est une vertu :

Donc la vertu est une habitude.

Il suit de là, 1^o qu'un syllogisme est composé de trois termes, que le dernier est l'attribut du second, et le second du premier ⁴. Ici *Habitude* est attribut à l'égard de *Vertu*, et *Vertu* à l'égard de *Justice*.

L'attribut étant toujours pris dans l'une des catégories, ou dans les séries d'êtres qui les comprennent, les rapports du moyen avec l'un et l'autre des extrêmes, seront des rapports tantôt de substances, de qualités, de quantités, etc.; tantôt

¹ Aristot. de mor. lib. 2, cap. 1, t. 2, p. 17; cap. 4, p. 21.

² Id. analyt. prior. cap. 4, t. 1, p. 54.

³ Id. topic. lib. 8, cap. 1, p. 267; cap. 14; p. 280.

⁴ Id. analyt. prior. cap. 4, t. 1, p. 54.



aires et d'espèces, de propriétés, etc. ¹. Dans l'exemple précédent, ils sont de genres et d'espèces; car *Habitude* est genre relativement à *Vertu*, et *Vertu* relativement à *Justice*. Or, il est certain que tout ce qui se dit d'un genre supérieur, doit se dire des genres et des espèces qui sont dans la ligne descendante ².

Il suit, 2^o qu'un syllogisme est composé de trois propositions. Dans les deux premières, on compare le moyen avec chacun des extrêmes; dans la troisième, on conclut que l'un des extrêmes doit être attribué de l'autre; et c'était ce qu'il fallait prouver.

Il suit, 3^o qu'un syllogisme est un raisonnement par lequel, en posant certaines assertions, on en déduit une autre différente des premières ³.

Les diverses combinaisons des trois termes produisent différentes sortes de syllogismes, qui la plupart se réduisent à celle que nous avons proposée pour modèle ⁴.

Les résultats varient encore suivant que les propositions sont affirmatives ou négatives, suivant qu'on leur donne, ainsi qu'aux termes, plus ou moins d'universalité; et de là sont émanées quantité de règles qui font découvrir, au premier aspect, la justesse ou le défaut d'un raisonnement.

¹ d. topic. lib. 1, cap. 9, t. 1, p. 15. id. sophist. elench. lib. 1, cap. 1, t. 1, p. 281.
² d. ibid. lib. 4, cap. 1, p. 213; ⁴ Id. analyt. prior. lib. 1, cap. 7, t. 1, p. 60.
³ d. ibid. lib. 5, p. 247.
⁴ d. ibid. lib. 1, cap. 1, p. 180;



On se sert d'inductions et d'exemples pour persuader la multitude, de syllogismes pour convaincre les philosophes ¹. Rien de si pressant, d'impérieux, que la conclusion déduite de deux vérités dont un adversaire a été forcé de convenir.

Ce mécanisme ingénieux n'est que le développement des opérations de notre esprit. On avait observé qu'à l'exception des premiers principes qui persuadent par eux-mêmes ³, toutes nos assertions ne sont que des conclusions, et qu'elles sont fondées sur un raisonnement qui se fait dans notre esprit avec une promptitude surprenante. Quand j'ai dit, *La justice est une habitude*, je faisais manifestement le syllogisme que j'ai étendu plus haut.

On supprime quelquefois une des propositions facile à suppléer. Le syllogisme s'appelle alors enthymème, et, quoique imparfait ⁴, il n'en est moins concluant. Exemple : *Toute vertu est une habitude ; donc la justice est une habitude* ; ou bien : *La justice est une vertu ; donc elle est une habitude*. Je parviendrais aisément à la même conclusion, si je disais simplement : *La justice est une vertu, est une habitude* ; ou bien : *La justice est une habitude, parce que toute vertu est une habitude*, etc.

Tel est cet autre exemple, tiré d'un de nos proverbes :

Mortel, ne garde pas une haine immortelle ⁵.

¹ Aristot. topic. lib. 1, cap. 12, t. 1, p. 188 ; lib. 8, cap. 2, p. 269.

² Plat. in Men. t. 2, p. 75.

³ Aristot. ibid. cap. 1, t. 1, p. 180.

⁴ Demétr. Phaler. de eloc. cap. 32.

⁵ Aristot. rhet. lib. 2, cap. 2, p. 571.



Peut-on convertir cette sentence en syllogisme? On dira : *Nul mortel ne doit garder une haine immortelle; or, vous êtes mortel; donc, etc.* Voulez-vous en faire un enthymème? supprimez une des deux premières propositions.

Ainsi, toute sentence, toute réflexion, soit qu'elle prouve sa preuve avec elle, soit qu'elle se montre par cet appui, est un véritable syllogisme, avec une différence, que dans le premier cas la preuve est le moyen qui rapproche ou éloigne l'attribut du sujet, et que dans le second il faut substituer un autre moyen.

C'est en étudiant avec attention l'enchaînement de nos idées, que les philosophes trouvèrent l'art de rendre plus sensibles les preuves de nos raisonnements, de développer et de classer les syllogismes imparfaits que nous employons sans cesse. On voit bien que le succès exigeait une constance observée, et ce génie observateur qui, à la vérité, ne découvre rien, parce qu'il n'ajoute rien à la nature, mais qui y découvre ce qui échappe aux esprits ordinaires.

Toute démonstration est un syllogisme; mais un syllogisme n'est pas une démonstration ¹. Il est démonstratif, lorsqu'il est établi sur les premiers principes, ou sur ceux qui découlent des premiers; dialectique, lorsqu'il est fondé sur des propositions qui paraissent probables à tous les hommes, ou du moins aux sages les plus éclairés ²;

¹ Aristot. analyt. prior. cap. 4, p. 54.

² Id. topic. lib. 1, cap. 1, t. 1, p. 180.



contentieux, lorsqu'il conclut d'après des propositions qu'on veut faire passer pour probables, qui ne le sont pas.

Le premier fournit des armes aux philosophes qui s'attachent au vrai; le second, aux dialecticiens, souvent obligés de s'occuper du vraisemblable; le troisième, aux sophistes, à qui les modestes apparences suffisent ¹.

Comme nous raisonnons plus fréquemment d'après des opinions que d'après des principes certains, les jeunes gens s'appliquent de bonne heure à la dialectique: c'est le nom qu'on donne à la logique, quand elle ne conclut que d'après des probabilités ². En leur proposant des problèmes, des thèses ³ sur la physique, sur la morale, sur la politique ⁴, on les accoutume à essayer leurs forces sur divers sujets, à balancer les conjectures, à soutenir alternativement des opinions opposées ⁵, à s'engager dans les détours du sophisme pour reconnaître.

Comme nos disputes viennent souvent de ce que les uns, séduits par quelques exemples, généralisent trop, et les autres, frappés de quelques exemples contraires; ne généralisent pas assez, les premiers apprennent qu'on ne doit pas conclure particulier au général ⁶; les seconds, qu'une exception ne détruit pas la règle.

¹ Aristot. topic, cap. 14, t. 1, p. 189; id. sophist. elench. cap. 1, p. 282; id. metaph. lib. 4, t. 2, p. 871.

² Id. topic. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 181.

³ Id. ibid. cap. 11, p. 187.

⁴ Id. ibid. cap. 14, p. 189.

⁵ Id. rhet. lib. 1, cap. 1, p. 514.

⁶ Id. ibid. cap. 1, t. 2, p.



La question est quelquefois traitée par demandes et par réponses ¹. Son objet étant d'éclaircir un doute, et de diriger la raison naissante, la solution doit être ni trop claire, ni trop difficile ².

On doit éviter avec soin de soutenir des thèses évidemment improbables, qu'on soit bientôt réduit à l'absurde ³, et de traiter des sujets sur lesquels il est dangereux d'hésiter, comme, s'il faut honorer les dieux, aimer ses parents ⁴.

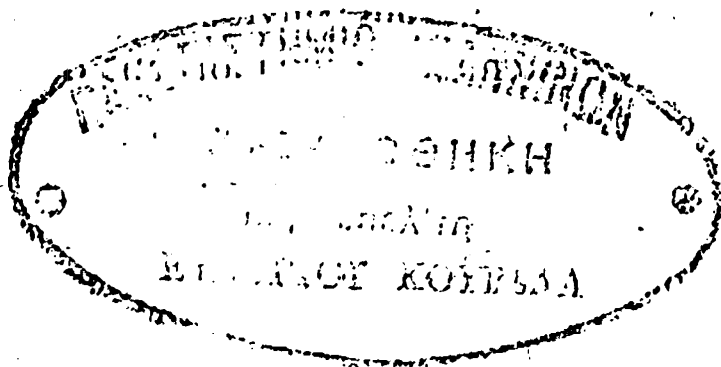
Quoiqu'il soit à craindre que des esprits ainsi habitués à une précision rigoureuse n'en conservent le goût, et n'y joignent même celui de la conviction, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont un avantage réel sur les autres. Dans l'acquisition des sciences, ils sont plus disposés à douter; et dans le commerce de la vie, à découvrir le vice d'un raisonnement.

¹ Id. topic. lib. 8, cap. 1, t. 1, p. 38.

² Id. ibid. lib. 1, cap. 11, t. 1, p. 37.

³ Id. ibid. l. 8, cap. 9, t. 1, p. 275.

⁴ Id. ibid. lib. 1, cap. 11, t. 1, p. 187.



CHAPITRE LVIII.

*Suite de la Bibliothèque d'un Athénien.
La Rhétorique.*

PENDANT que l'on construisait avec effort l'édifice de la logique, me dit Euclide; s'élevait à côté de lui de la rhétorique, moins solide à la vérité, mais plus élégant et plus magnifique.

Le premier, lui dis-je, pouvait être nécessaire; je ne conçois pas l'utilité du second. L'éloquence n'exerçait-elle pas auparavant son empire sur les nations de la Grèce? Dans les siècles héroïques ne disputait-elle pas le prix à la valeur¹? Tous les beautés ne se trouvent-elles pas dans les épopées de cet Homère, qu'on doit regarder comme le premier des orateurs ainsi que des poètes²? Ne montrent-elles pas dans les ouvrages des hommes de génie qui ont suivi ses traces? Quand on a tant d'exemples, pourquoi tant de préceptes? Ces exemples, répondit Euclide, il les fallait choisir et c'est ce que fait la rhétorique. Je répliquai: trompaient-ils dans le choix, les Pisistrate, les Solon, et ces orateurs qui, dans les assemblées de

¹ Cicer. de clar. orat. cap. 10, t. 1, p. 344.

² Hermog. de id. ap. rhet. t. 1, p. 140.



tion ou dans les tribunaux de justice, s'abandonnaient aux mouvements d'une éloquence naturelle? Pourquoi substituer l'art de parler au talent de la parole?

On a voulu seulement, reprit Euclide, arrêter les écarts du génie, et l'obliger, en le contraignant, à réunir ses forces. Vous doutez des avantages de l'hélorique, et vous savez qu'Aristote, quoique venu contre l'art oratoire¹, convient néanmoins qu'il peut être utile²! Vous en doutez, et vous n'avez entendu Démosthène! Sans les leçons de ses maîtres, répondis-je, Démosthène aurait partout surpris les esprits. Peut-être que, sans le secours des Grecs, Eschine ne se serait pas exprimé avec tant de charmes. Vous avouez donc, reprit Euclide, que l'art peut donner au talent des formes plus agréables? Je ne serai pas moins sincère que vous, et je conviendrai que c'est à peu près là tout son mérite.

Alors s'approchant de ses tablettes : Voici, me dit-il, les auteurs qui nous fournissent des préceptes sur l'éloquence, et ceux qui nous en ont donné des modèles. Presque tous ont vécu dans le siècle dernier ou dans le nôtre. Parmi les premiers Corax de Syracuse, Tisias, Thrasymaque, Protagoras, Prodicus, Gorgias, Polus, Lycimnius, Lamachus, Théodore, Événus, Callippe, etc.; parmi les seconds, ceux qui jouissent d'une réputation méritée, tels que Lysias, Antiphon, Andocide,

¹ Cer. de orat. lib. 2, cap. 38, p. 229.

² Aristot. rhet. lib. 1, cap. 1, t. 2 p. 514.



Isée, Callistrate, Isocrate; ajoutons-y ceux qui ont commencé à se distinguer, tels que Démosthène, Eschine, Hypéride, Lycurgue, etc.

J'ai lu les ouvrages des orateurs, lui dis-je; mais je ne connais point ceux des rhéteurs. Dans nos précédents entretiens, vous avez daigné m'instruire des progrès et de l'état actuel de quelques genres de littérature; oserais-je exiger de vous la même complaisance par rapport à la rhétorique?

La marche des sciences exactes peut être facilement connue, répondit Euclide, parce que n'ayant qu'une route pour parvenir au terme, on voit d'un coup-d'œil le point d'où elles partent, et celui où elles arrivent. Il n'en est pas de même des arts de l'imagination: le goût qui les juge étant arbitraire, l'objet qu'ils se proposent souvent indéterminé, et la carrière qu'ils parcourent divisée en plusieurs sentiers voisins les uns des autres, il est impossible ou du moins très-difficile de mesurer exactement leurs efforts et leurs succès. Comment, en effet, découvrir les premiers pas du talent, et tracer à la main, suivre le génie lorsqu'il franchit des espaces immenses? Comment encore séparer la lumière des fausses lueurs qui l'entourent, finir ces grâces légères qui disparaissent dès qu'on les analyse, apprécier enfin cette beauté supérieure qui fait la perfection de chaque genre²? Je puis, puisque vous l'exigez, vous donner des mémoires pour servir à l'histoire de la rhétorique; mais

¹ Aristot. rhet. lib. 1, cap. 1, t. 2, p. 514.

² Cicer. orat. cap. 11, p. 428.



de matière si susceptible d'agréments, n'attendez
 moi qu'un petit nombre de faits, et des notions
 assez communes.

Nos écrivains n'avaient, pendant plusieurs siècles, parlé que le langage de la poésie; celui de prose leur paraissait trop familier et trop borné pour satisfaire aux besoins de l'esprit, ou plutôt de l'imagination : car c'était la faculté que l'on cultivait alors avec le plus de soin. Le philosophe Héraclite de Syros et l'historien Cadmus de Miletus commencèrent, il y a deux siècles environ, à franchir des lois sévères qui enchaînaient la dic-
 tion¹. Quoiqu'ils eussent ouvert une route nouvelle et plus facile, on avait tant de peine à quitter l'ancienne, qu'on vit Solon entreprendre de réduire ses lois en vers², et les philosophes Empédocle et Parménide parer leurs dogmes des charmes de la poésie.

L'usage de la prose ne servit d'abord qu'à multiplier les historiens³. Quantité d'écrivains publièrent les annales de différentes nations, et leur style présente des défauts que les révolutions de notre siècle rendent extrêmement sensibles. Il est clair et concis⁴, mais dénué d'agréments et d'harmonie. De petites phrases s'y succèdent sans soutien; l'œil se lasse de les suivre, parce qu'il y cherche vainement les liens qui devraient les unir. D'autres

¹ Herodot. lib. 1, p. 18. Plin. l. 5.
² 9, t. 1, p. 278. Suid. in t. 6, p. 818.
³ et in Συγγραφή. ⁴ Id. ibid. p. 820.
⁴ Plut. in Sol. t. 1, p. 80.



fois, et surtout dans les premiers historiens, en fourmillent de tours poétiques, ou plutôt en n'offrent plus que les débris des vers dont on rompu la mesure¹. Partout on reconnaît que les auteurs n'avaient eu que des poètes pour modèles et qu'il a fallu du temps pour former le style de la prose, ainsi que pour découvrir les préceptes de la rhétorique.

C'est en Sicile qu'on fit les premiers essais de cet art². Environ cent ans après la mort de Cimon, un Syracusain nommé Corax³ rassembla des disciples, et composa sur la rhétorique un traité encore estimé de nos jours⁴, quoiqu'il ne faisoit consister le secret de l'éloquence que dans le calcul trompeur de certaines probabilités. Voici, par exemple, comme il procède : Un homme fortement soupçonné d'en avoir battu un autre, est traduit en justice ; il est plus faible ou plus fort que son accusateur : comment supposer, dit Corax, dans le premier cas il puisse être coupable, dans le second il ait pu s'exposer à le paraître. Ce moyen, et d'autres semblables, Tisias, élève de Corax, les étendit dans un ouvrage que nous avons encore⁶, et s'en servit pour frustrer son maître de son salaire qu'il lui devait⁷.

¹ Demetr. Phaler. de elocut. c. 12. Strab. lib. 1, p. 18.

² Aristot. ap. Cicer. de clar. orat. cap. 12, t. 1, p. 345. Cicer. de orat. lib. 1, cap. 20. p. 150. Quintil. lib. 3, cap. 1, p. 141.

³ Proleg. in Hermog. ap. rhet. ant. t. 2, p. 5.

⁴ Aristot. rhet. ad Ale. cap. 1. t. 2, p. 610.

⁵ Id. rhet. lib. 2. cap. 24. p. 581.

⁶ Plat. in Phædr. t. 3, p. 21.

⁷ Proleg. in Hermog. ap. rhet. ant. t. 2, p. 6. Sext. Empir. rhetor. lib. 2, p. 307.



De pareilles ruses s'étaient déjà introduites dans la logique, dont on commençait à rédiger les principes, et de l'art de penser elles passèrent sans obstacle dans l'art de parler. Ce dernier se ressentit aussi du goût des sophismes et de l'esprit de contradiction, qui dominaient dans les écarts du premier.

Protagoras, disciple de Démocrite, fut témoin, pendant son séjour en Sicile, de la gloire que Corax avait acquise. Il s'était jusqu'alors distingué par ses profondes recherches sur la nature des êtres ; et fut bientôt par les ouvrages qu'il publia sur la grammaire et sur les différentes parties de l'art oratoire. On lui fait honneur d'avoir le premier semblé ces propositions générales qu'on appelle *loci communs*¹, et qu'emploie un orateur, soit pour multiplier ses preuves², soit pour discourir avec facilité sur toutes sortes de matières.

Ces lieux, quoique très-abondants, se réduisent à un petit nombre de classes. On examine, par exemple, une action relativement à la cause, à l'objet, aux circonstances, aux personnes, etc. ; et ces rapports naissent des séries de maximes et de propositions contradictoires, accompagnées de leurs preuves, et presque toutes exposées par demandes et par réponses³ dans les écrits de Protagoras, et des autres rhéteurs qui ont continué son travail.

¹ Cicér. de clar. orat. cap. 12, t. 2, p. 518 ; cap. 6, 7, etc.

² p. 345. Quintil. lib. 3, cap. 1, Cicér. topic. t. 1, p. 483.

³ Aristot. sophist. elench. l. 2,

Aristot. rhet. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 314.



Après avoir réglé la manière de construire l'exorde de disposer la narration, et de soulever les passions des juges ¹, on étendit le domaine de l'éloquence renfermé jusqu'alors dans l'enceinte de la place publique et du barreau. Rivale de la poésie, elle célébra d'abord les dieux, les héros, et les citoyens qui avaient péri dans les combats. Ensuite, Isocrate composa des éloges pour des particuliers d'un rang distingué ². Depuis on a loué indifféremment les hommes utiles ou inutiles à leur patrie; l'éloge a fumé de toutes parts, et l'on a décidé que la louange ainsi que le blâme ne devaient garder aucune mesure ³.

Ces diverses tentatives ont à peine rempli l'espace d'un siècle, et dans cet intervalle on s'occupait avec le même soin à former le style. Non seulement on lui conserva les richesses qu'il avait de son origine, empruntées de la poésie, mais on cherchait encore à les augmenter; on les parait tous les jours de nouvelles couleurs et de sons mélodieux. Ces brillants matériaux étaient auparavant jetés au hasard les uns auprès des autres, comme ces pierres qu'on rassemble pour construire un édifice; l'instinct et le sentiment prirent soin de les assembler et de les exposer dans une belle ordonnance. Au lieu de ces phrases isolées qui, faute de nombre et d'appui, tombaient presque à chaque mot

¹ Aristot. rhet. lib. 1, cap. 1, t. 1, p. 346.
t. 2, p. 513.

² Isocr. in Evag. t. 2, p. 73.

³ Gorg. ap. Cicer. de clar. orat.

⁴ Demetr. Phaler. de eloc. cap. 13.



groupes d'expressions choisies formèrent, en se rapprochant, un tout dont les parties se soutenaient sans peine. Les oreilles les plus délicates furent ravies d'entendre l'harmonie de la prose; et les esprits les plus justes, de voir une pensée se développer avec majesté dans une seule période.

Cette forme heureuse, découverte par des rhéteurs estimables, tels que Gorgias, Alcidas et Protagoras, fut perfectionnée par Isocrate, disciple du premier¹. Alors on distribua les périodes dans un discours en des intervalles à peu près égaux; les membres s'enchaînèrent et se contrastèrent par l'entrelacement des mots ou des pensées; les phrases elles-mêmes, par de fréquentes inversions, semblèrent serpenter dans l'espace qui leur était assigné, de manière pourtant que, dès le commencement de la phrase, ils en laissaient entrevoir la fin. Les beaux esprits attentifs². Cet artifice, adroitement employé, était pour eux une source de plaisirs; mais, trop souvent employé, il les fatiguait au point qu'on a vu quelquefois, dans nos assemblées, des orateurs s'élever et achever avant l'orateur la longue période qu'il parcourait avec complaisance³.

Les efforts redoublés ayant enfin rendu l'élocution plus nombreuse, coulante, harmonieuse, propre à traiter tous les sujets, susceptible de toutes les passions, on distingua trois sortes de langages parmi les Grecs, celui de la poésie, noble et magnifique; celui de la

¹ Id. ibid. cap. 12. Cicér. orat. 52, t. 1, p. 464.

² Demetr. Phaler. ibid. cap. 11.

³ Id. ibid. cap. 15.



conversation, simple et modeste; celui de la n
relevée, tenant plus ou moins de l'un ou de l'aut
suivant la nature des matières auxquelles on
pliquait.

On distingua aussi deux espèces d'orateurs
qui consacraient l'éloquence à éclairer le pu
dans ses assemblées, tels que Périclès; à défendre
les intérêts des particuliers au barreau, comme
Antiphon et Lysias; à répandre sur la philoso
les couleurs brillantes de la poésie, comme D
crite et Platon¹; et ceux qui, ne cultivant la
torique que par un sordide intérêt, ou par
vaine ostentation, déclamaient en public, sur
ture du gouvernement ou des lois, sur les mo
les sciences et les arts, des discours superbe
dans lesquels les pensées étaient offusquées p
langage.

La plupart de ces derniers, connus sous le
de sophistes, se répandirent dans la Grèce. Ils
raient de ville en ville, partout accueillis, par
escortés d'un grand nombre de disciples qui, ja
de s'élever aux premières places par le secours
l'éloquence, payaient chèrement leurs leçons, et
provisionnaient, à leur suite, de ces notions g
rales ou lieux communs dont je vous ai déjà p

Leurs ouvrages, que j'ai rassemblés, sont é
avec tant de symétrie et d'élégance, on y voit
telle abondance de beautés, qu'on est soi-m
fatigué des efforts qu'ils coûtèrent à leurs au
S'ils séduisent quelquefois, ils ne remuent jam

¹ Cicér. orat. cap. 20, l. 1, p. 436.



ce que le paradoxe y tient lieu de la vérité, et de la chaleur de l'imagination, de celle de l'âme.

Ils considèrent la rhétorique, tantôt comme un instrument de persuasion ¹, dont le jeu demande plus d'esprit que de sentiment; tantôt comme une science de tactique, dont l'objet est de rassembler une grande quantité de mots, de les presser, de les étendre, les soutenir les uns par les autres, et de faire marcher fièrement à l'ennemi. Ils ont aussi des ruses et des corps de réserve; mais leur principale ressource est dans le bruit et dans l'éclat des paroles ².

Cet éclat brille surtout dans les éloges ou panégyriques d'Hercule et des demi-dieux: ce sont les sujets qu'ils choisissent de préférence; et la fureur de louer s'est tellement accrue, qu'elle s'étend jusque sur les êtres inanimés ³. J'ai un livre qui a pour titre *l'Éloge du sel*; toutes les richesses de l'imagination y sont épuisées pour exagérer les avantages que le sel rend aux mortels ⁴.

L'impatience que causent la plupart de ces ouvrages va jusqu'à l'indignation, lorsque leurs auteurs insinuent ou tâchent de montrer que l'orateur doit être en état de faire triompher le crime sur l'innocence, le mensonge et la vérité ⁵.

Il va jusqu'au dégoût, lorsqu'ils fondent leurs raisonnements sur les subtilités de la dialectique.

¹ Plat. in Gorg. t. 1, p. 459.

⁴ Plat. in conv. t. 3, p. 177.

² Cicér. de orat. lib. 2, cap. 22, p. 214.

Isocr. in Helen. encom. t. 2, p. 119.

³ Aristot. rhet. lib. 1, cap. 9, p. 530.

⁵ Plat. in Phædr. t. 3, p. 261.



Les meilleurs esprits, dans la vue d'essayer les forces, s'engageaient volontiers dans ces états captieux. Xanthippe, fils de Périclès, se plaisait à raconter que, pendant la célébration de ces jeux, un trait lancé par mégarde ayant tué un cheval, son père et Protagoras passèrent une journée entière à découvrir la cause de cet accident : était-ce le trait? la main qui l'avait lancé? les ordonnances des jeux? ¹

Vous jugerez, par l'exemple suivant, de l'enthousiasme qu'excitait autrefois l'éloquence. Pendant la guerre du Péloponèse, il vint dans cette ville un Sicilien qui remplit la Grèce d'étonnement et d'admiration ² : c'était Gorgias, que les habitants de Léonte, sa patrie, nous avaient envoyé implorer notre assistance ³. Il parut à la tribune et récita une harangue dans laquelle il avait tassé les figures les plus hardies et les expressions les plus pompeuses. Ces frivoles ornements étaient distribués dans des périodes, tantôt assujetties à la même mesure, tantôt distinguées par la cadence ⁴; et quand ils furent déployés devant la multitude, ils répandirent un si grand éclat, que les Athéniens éblouis ⁵ secoururent les Léontins à solliciter l'orateur à s'établir parmi eux, et s'empressèrent de prendre chez lui des leçons de rhétorique.

¹ Plut. in Pericl. t. 1, p. 172.

² Mém. de l'acad. des Bell.-Lett. t. 15, p. 168.

³ Plat. Hipp. maj. t. 3, p. 282. Diod. lib. 12, p. 106.

⁴ Cicér. orat. cap. 49, t. 1, p. 461. Dionys. Halic. epist. ad

Amm. cap. 2, t. 6, p. 792; p. 808.

⁵ Dionys. Halic. de Long. t. 1, p. 458.

⁶ Mém. de l'acad. des Bell.-Lett. t. 15, p. 169.



le combla de louanges lorsqu'il prononça l'éloge des citoyens morts pour le service de la patrie¹; qu'étant monté sur le théâtre, il déclara qu'il était prêt à parler sur toutes sortes de matières²; que, dans les jeux publics, il prononça un discours pour réunir contre les barbares les divers peuples de la Grèce³.

Une autre fois, les Grecs rassemblés aux jeux pythiques lui décernèrent une statue, qui fut placée, en sa présence, au temple d'Apollon⁴. Un succès flatteur avait couronné ses talents en Thessalie; les peuples de ce canton ne connaissaient encore que l'art de domter un cheval, ou de s'enrichir par le commerce: Gorgias parut au milieu d'eux, et bientôt ils cherchèrent à se distinguer par les qualités de l'esprit⁵.

Gorgias acquit une fortune égale à sa réputation⁶; mais la révolution qu'il fit dans les esprits, ne fut qu'une ivresse passagère. Écrivain froid, tendant au sublime par des efforts qui l'en éloignent, la pompe et la magnificence de ses expressions ne sert bien souvent qu'à manifester la stérilité de ses idées⁷. Cependant il étendit les bornes de l'art, et ses défauts mêmes ont servi de leçon.

¹ Philostr. de vit. soph. lib. 1,

² Aristot. in Gorg. t. 1, p. 447.

³ Philostr. de fin. lib. 2, c. 1, t. 2,

⁴ id. de orat. lib. 1, cap. 22,

⁵ p. 153. Philostr. de vit. soph.

⁶ Aristot. rhet. lib. 3, cap. 14,

⁷ p. 599. Pausan. l. 6, p. 495.

⁸ id. ibid. p. 493.

¹ Cicér. de orat. lib. 3, cap. 32, t. 1, p. 310. Val. Max. lib. 8, c. 15. Plin. lib. 33, c. 4, p. 619. Philostr. ibid. Hermipp. ap. Athen. lib. 11, cap. 15, p. 505.

² Plat. in Men. t. 2, p. 70. Philostr. epist. ad Jul. p. 919.

³ Plat. Hipp. maj. t. 3, p. 282.

⁴ Mém. de l'acad. des Bell.-Lettres t. 19, p. 210.



Euclide, en me montrant plusieurs harangues de Gorgias, et différents ouvrages composés par ses disciples Polus, Lycimnius, Alcidamas, etc. me disait : Je fais moins de cas du fastueux appareil qu'étalent dans leurs écrits, que de l'éloquence simple et simple qui caractérise ceux de Prodicus de Crotone. Cet auteur a un grand attrait pour les esprits délicats ; il choisit presque toujours le terme propre qui découvre des distinctions très-fines entre les idées qui paraissent synonymes².

Cela est vrai, lui dis-je, mais il n'en laisse échapper aucun, sans le peser avec une exactitude aussi minutieuse que fatigante. Vous rappelez-vous ce qu'il disait un jour à Socrate et à Protagoras, dont il voulait concilier les opinions ? « Il s'agit entre vous de *discuter*, et non de *disputer* ; car on *discute* avec ses amis, et l'on *dispute* avec ses ennemis. On vous obtiendrez notre *estime*, et non par nos *louanges* ; car *l'estime* est dans le cœur, et la *louange* n'est souvent que sur les lèvres. D'un autre côté, nous en ressentirons de la *satisfaction* et non du *plaisir* ; car la *satisfaction* est le fruit de l'esprit qui s'éclaire, et le *plaisir* celui des sens qui jouissent³ ».

Si Prodicus s'était expliqué de cette manière, me dit Euclide, qui jamais eût eu la patience de l'écouter et de le lire ? Parcourez ses ouvrages

¹ Mém. de l'acad. des Bell.-Lettres. ibid. p. 168.

² Plat. in Men. t. 2, p. 75 ; id. in Lach. t. 2, p. 197.

³ Id. in Protag. t. 1, p. 169. Mém. de l'acad. des Bell.-Lettres. t. 21, p. 169.

⁴ Xenoph. memor. l. 2, p. 169.



vous serez étonné de la sagesse ainsi que de l'éclat de son style. C'est Platon qui lui prêta la fautive que vous venez de citer. Il s'égayait de sa vanité aux dépens de Protagoras, de Gorgias et des autres plus célèbres rhéteurs de son temps¹. Il les imitait, dans ses dialogues, aux prises avec son élève; et de ces prétendues conversations il tirait des scènes assez plaisantes.

— Et ce que Platon, lui dis-je, n'a pas rapporté de ses entretiens de Socrate? Je ne le crois pas, répondit-il; je pense même que la plupart de ses entretiens n'ont jamais eu lieu². — Et comment ne se récriait-on pas contre une pareille supposition? — Phædon, après avoir lu le dialogue qui porte son nom, protesta qu'il ne se reconnaissait pas aux discours que Platon mettait dans sa bouche³. Gorgias dit la même chose en lisant le dialogue; il ajouta seulement, que le jeune auteur avait un grand coup de talent pour la satire, et remplacerait bientôt le poëte Archiloque⁴. — Vous conviendrez qu'au moins que ses portraits sont en général assez ressemblants. — Comme on ne juge pas de Périclès et de Socrate d'après les comédies d'Aristophane, on ne doit pas juger des trois sophistes que j'ai parlé, d'après les dialogues de Platon.

— Tout raison, sans doute, de s'élever contre leurs portraits; mais devait-il les représenter comme des

¹ in Protag., in Gorg., in Hermipp. etc.

² in Hermipp. de orat. lib. 3, cap. 32, p. 310.

³ Athen. l. 11, cap. 15, p. 505.

⁴ Hermipp. in Athen. lib. 11, cap. 15, p. 505.



hommes sans idées, sans lumières, incapables de suivre un raisonnement, toujours prêts à se laisser dans les pièges les plus grossiers, et dont les productions ne méritent que le mépris? S'ils n'avaient pas eu de grands talents, ils n'auraient pas été si dangereux. Je ne dis pas qu'il fût jaloux de sa réputation, comme quelques-uns l'en soupçonneront¹; mais il semble que, dans sa jeunesse, il se livra trop au goût des fictions et de la plaisanterie.

Quoi qu'il en soit, les abus introduits dans ce temps dans l'éloquence, occasionèrent une séparation de la philosophie et la rhétorique, jusqu'alors occupées du même objet et désignées sous le même nom. Une espèce de divorce qui subsiste encore³, et qui a souvent privées des secours qu'elles pouvaient mutuellement se prêter⁴. La première reprit la seconde, quelquefois avec un ton de hauteur d'usurper ses droits, et d'oser traiter en détail la religion, de la politique et de la morale, sans en connaître les principes⁵. Mais on peut reprocher à la philosophie, que ne pouvant elle-même élever nos différends par la sublimité de ses idées et la précision de son langage, elle doit servir que sa rivale devienne son interprète, la parer de quelques attraits, et nous la rende plus familière. C'est en effet ce qu'ont exécuté, dans ces derniers temps, les orateurs qui, en profitant des p

¹ Dionys. Halic. epist. ad Pomp. t. 6, p. 756.

² Tim. ap. Athen. ibid.

³ Cicer. de orat. l. 3, c. 16 et 19,

t. 1, p. 294 et 296.

⁴ Id. orat. cap. 3, p.

⁵ Id. de orat. lib. 1, c.

p. 143.



es faveurs de l'une et de l'autre, ont consacré
s talents à l'utilité publique.

place sans hésiter Périclès à leur tête; il dut
leçons des rhéteurs et des philosophes cet or-
et ces lumières qui, de concert avec la force
vénie, portèrent l'art oratoire presque à sa per-
on¹. Alcibiade, Critias, Théramène², marchè-
sur ses traces. Ceux qui sont venus depuis,
ont égalés et quelquefois surpassés, en cher-
t à les imiter; et l'on peut avancer que le goût
vraie éloquence est maintenant fixé dans tous
genres.

ous connaissez les auteurs qui s'y distinguent
ous jours, et vous êtes en état de les apprécier.
ne je n'en ai jugé, répondis-je, que par sen-
t, je voudrais savoir si les règles justifieraient
pression que j'en ai reçue. Ces règles, fruits
e longue expérience, me dit Euclide, se for-
ent d'après les ouvrages et les succès des grands
es et des premiers orateurs³.

empire de cet art est très-étendu. Il s'exerce
les assemblées générales, où l'on délibère sur
térêts d'une nation; devant les tribunaux, où
uge les causes des particuliers; dans les dis-
s, où l'on doit représenter le vice et la vertu
leurs véritables couleurs; enfin, dans toutes
ccasions où il s'agit d'instruire les hommes⁴.

¹ in Phædr. t. 3, p. 269.

p. 342.

² de clar. orat. cap. 11 et 12,
345.

³ Id. de orat. lib. 1, cap. 32,

p. 161.

⁴ de orat. lib. 2, cap. 22,

⁴ Plat. in Phædr. t. 3, p. 261.

id. de clar. orat. cap. 7,



De là, trois genres d'éloquence, le délibératif, le judiciaire, le démonstratif¹. Ainsi, hâter ou retarder les décisions du peuple, défendre l'innocent et poursuivre le coupable, louer la vertu et blâmer le vice, telles sont les fonctions auxquelles se livre l'orateur. Comment s'en acquitter? Par l'usage de la persuasion. Comment opérer cette persuasion? Par une profonde étude, disent les Philosophes; par le secours des règles, disent les rhéteurs.

Le mérite de la rhétorique, suivant les premiers, ne consiste pas dans l'heureux enchaînement de l'exorde, de la narration et des autres parties du discours³, ni dans les artifices du style, de la diction et du geste, avec lesquels on cherche à séduire un peuple corrompu⁴. Ce ne sont là que des ornemens accessoires, quelquefois utiles, presque toujours dangereux. Qu'exigeons-nous de l'orateur? Que ses dispositions naturelles il joigne la science et la méditation.

Si la nature vous destine au ministère de l'éloquence, attendez que la philosophie vous conduise à pas lents⁵; qu'elle vous ait démontré l'art de la parole, devant convaincre avant de persuader, doit tirer sa principale force de l'ordre du raisonnement⁶; qu'elle vous ait appris, en conséquence, à n'avoir que des idées saines, à

¹ Aristot. rhet. lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 519; id. rhet. ad Alexand. cap. 2, p. 610.

² Plat. in Phædr. t. 3, p. 267.

³ Id. ibid. p. 266. Aristot. ibid. cap. 1, p. 512.

⁴ Id. ibid. lib. 3, p. 583.

⁵ Cicer. orat. cap. 4, p. 22.

⁶ Aristot. ibid. lib. 1, p. 513.



primer que d'une manière claire, à saisir tous rapports et tous les contrastes de leurs objets, connaître, à faire connaître aux autres ce que que chose est en elle-même¹. En continuant à venir sur vous, elle vous remplira des lumières qui conviennent à l'homme d'état, au juge intègre, au citoyen excellent²; vous étudierez sous ses yeux différentes espèces de gouvernements et de lois, les intérêts des nations³, la nature de l'homme, le jeu mobile de ses passions⁴.

Mais cette science, achetée par de longs travaux, se traiterait facilement au souffle contagieux de l'opinion, si vous ne la souteniez, non-seulement par la probité reconnue et une prudence consommée, mais encore par un zèle ardent pour la justice et un respect profond pour les dieux, témoins de vos intentions et de vos paroles⁶.

Alors votre discours, devenu l'organe de la vérité, aura la simplicité, l'énergie, la chaleur et l'imposante dignité qui la caractérisent; il s'emparera moins de l'éclat de votre éloquence que de la force de vos vertus⁷; et tous vos traits porteront, qu'on sera persuadé qu'ils viennent d'une âme qui n'a jamais tramé de perfidies.

Alors seulement vous aurez le droit de nous dépasser à la tribune, ce qui est véritablement le droit au barreau, ce qui est véritablement juste;

¹ in Phædr. t. 3, p. 277.

⁵ Aristot. ibid. lib. 2, cap. 1.

² Aristot. rhet. lib. 1, cap. 4, p. 547.

⁶ Plat. in Phædr. t. 3, p. 273.

³ ibid. cap. 9, t. 2, p. 521.

⁷ Aristot. ibid. lib. 1, cap. 2,

⁴ t. in Gorg. t. 1, p. 481.

p. 515.



dans les discours consacrés à la mémoire des grands hommes ou au triomphe des mœurs, ce qui est véritablement honnête¹.

Nous venons de voir ce que pensent les philosophes à l'égard de la rhétorique; il faudrait à présent examiner la fin que se proposent les rhéteurs et les règles qu'ils nous ont prescrites. Mais l'auteur a entrepris de les recueillir dans un ouvrage où il traitera son sujet avec cette supériorité que nous avons remarquée dans ses premiers écrits³.

Ceux qui l'ont précédé s'étaient bornés, tantôt à distribuer avec intelligence les parties du discours, sans songer à le fortifier par des preuves convaincantes⁴; tantôt à rassembler des maximes générales ou lieux communs⁵; d'autres fois à laisser quelques préceptes sur le style⁶, ou sur les moyens d'exciter les passions⁷; d'autres fois encore à multiplier les ruses pour faire prévaloir la vraisemblance sur la vérité, et la mauvaise sur la bonne⁸: tous avaient négligé des parties essentielles, comme de régler l'action et la voix de celui qui parle⁹; tous s'étaient attachés à faire un avocat, sans dire un seul mot de l'orateur public. J'en suis surpris, lui dis-je; car les fondateurs

¹ Plat. in Phædr. t. 3, p. 274.
Aristot. rhet. lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 519; id. rhet. ad Alexand. cap. 2, p. 610.

² Aristot. rhet. t. 2, p. 512.
Cicer. de orat. lib. 3, cap. 35, t. 1, p. 313.

³ Id. ibid. lib. 2, cap. 38, t. 1, p. 229.

⁴ Aristot. rhet. lib. 1, t. 2, p. 513.

⁵ Id. ibid. cap. 2, p. 513.

⁶ Id. ibid. lib. 3, cap. 1.

⁷ Id. ibid. lib. 1, cap. 1.

⁸ Id. ibid. lib. 2, cap. 1, p. 577; c. 24, p. 581.

⁹ Id. ibid. lib. 3, cap. 1, p. 610.



dernier sont plus utiles, plus nobles et plus faciles que celles du premier¹. On a sans doute pensé, répondit Euclide, que dans une assemblée tous les citoyens sont remués par le même intérêt, l'éloquence devait se contenter d'exposer des faits, et d'ouvrir un avis salutaire; mais qu'il fallait employer les artifices de la rhétorique pour passionner des juges indifférents et étrangers à la cause qu'on plaide à leur tribunal².

Les opinions de ces auteurs seront refondues, elles seront attaquées, presque toujours accompagnées de réflexions lumineuses et d'additions importantes, dans l'ouvrage d'Aristote. Vous le lirez un jour, et je crois dispensé de vous en dire davantage.

Je pressais vainement Euclide; à peine répondait-il à mes questions. Les rhéteurs adoptent-ils les principes des philosophes? — Ils s'en écartent, surtout quand ils préfèrent la vraisemblance à la vérité³. — Quelle est la première qualité de l'orateur? — D'être excellent logicien⁴. — Quel est son premier devoir? — De montrer qu'une chose est ou n'est pas⁵. — Sa principale attention? — Découvrir dans chaque sujet les moyens propres à persuader⁶. — En combien de parties se divise le discours? — Les rhéteurs en admettent un grand nombre⁷, qui se réduisent à quatre: l'exorde, la proposition ou le fait, la preuve, et la pérorai-

¹ Ibid. cap. 17, p. 605.

⁴ Aristot. *ibid.* t. 2, p. 513.

² Ibid. lib. 1, cap. 1, p.

⁵ Id. *ibid.* p. 512.

⁶ Id. *ibid.* lib. 1, cap. 1 et 2.

³ t. in *Phædr.* t. 3, p. 267.

⁷ Plat. in *Phædr.* t. 3, p. 267.



son; on peut même retrancher la première et la dernière ¹. J'allais continuer; mais Euclide me le manda grâce, et je ne pus obtenir qu'un petit nombre de remarques sur l'élocution:

Quelque riche que soit la langue grecque, dis-je, vous avez dû vous apercevoir que l'élocution ne répond pas toujours à votre idée; sans doute, reprit-il; mais nous avons le même défaut que les premiers instituteurs des langues ²: il est permis de hasarder un nouveau mot, soit en le créant nous-mêmes, soit en le dérivant d'un mot déjà connu ³. D'autres fois nous ajoutons un mot figuré au sens littéral d'une expression comparée par l'usage, ou bien nous unissons étroitement deux mots pour en composer un troisième; cette dernière licence est communément réservée aux poètes ⁴, et surtout à ceux qui font des thyrambes ⁵. Quant aux autres innovations, on ne doit en user avec sobriété; et le public ne les admet que lorsqu'elles sont conformes à l'analogie de la langue.

La beauté d'une expression consiste dans la clarté qu'elle fait entendre, et dans le sens qu'elle exprime ferme; bannissez d'un ouvrage celle qui offense la pudeur, ou qui mécontente le goût. Un grand nombre d'auteurs, lui dis-je, n'admet aucune différence entre les signes de nos pensées, et prétend que, de

¹ Aristot. rhet. lib. 3, cap. 13.

² Quintil. lib. 8, cap. 3, p. 486.

³ Demetr. Phalcr. de elocut. cap.

95, 96, etc.

⁴ Id. ibid. cap. 93.

⁵ Id. ibid. cap. 2, p.

⁵ Id. ibid. cap. 3, p.



de manière qu'on exprime une idée, on produit toujours le même effet. Il se trompe, répondit Eulè; de deux mots qui sont à votre choix, l'un plus honnête et plus décent, parce qu'il ne fait indiquer l'image que l'autre met sous les yeux¹. Nous avons des mots propres et des mots figurés; nous en avons de simples et de composés, indigènes et d'étrangers²; il en est qui ont plus de noblesse ou d'agrèments que d'autres, parce qu'ils réveillent en nous des idées plus élevées ou plus agréables³; d'autres enfin qui sont si bas ou si ridicules, qu'on doit les bannir de la prose et du vers⁴.

De leurs diverses combinaisons se forment les périodes, dont les unes sont d'un seul membre⁵; les autres peuvent acquérir jusqu'à quatre membres, mais ne doivent pas en avoir davantage⁶.

Que votre discours ne m'offre pas un tissu de périodes complètes et symétriques, comme ceux de Gorgias⁷ et d'Isocrate; ni une suite de phrases courtes et détachées⁸, comme ceux des anciens. Les premiers fatiguent l'esprit, les seconds blessent l'oreille⁹. Variez sans cesse les mesures des périodes; votre style aura tout à la fois le mérite de

¹ Ibid. cap. 2, p. 586.
² Ibid. poet. cap. 21 et 22, t. 2, p. 3 et 669.
³ Ibid. Phaler. de elocut. cap. 75, 176, etc.
⁴ Ibid. Theophr. ap. Dionys. Halic. de compos. verb. c. 16, t. 5, p. 105. Demetr. Phaler. ibid.

cap. 179.
⁵ Aristot. rhetor. lib. 3, cap. 9, t. 2, p. 592.
⁶ Demetr. Phaler. ibid. cap. 16.
⁷ Ibid. cap. 15.
⁸ Ibid. cap. 4.
⁹ Cicer. de orat. lib. 3, cap. 49, t. 1, p. 326.



l'art et de la simplicité¹; il acquerra même de la majesté, si le dernier membre de la période n'est pas d'étendue que les premiers², et s'il se termine par une de ces syllabes longues où la voix se termine en finissant³.

Convenance et clarté, voilà les deux principales qualités de l'élocution⁴.

1^o *La convenance*. On reconnoît de bonne heure que rendre les grandes idées par des termes abstraites et les petites par des expressions pompeuses tendrait à revêtir de haillons les maîtres du monde, et de pourpre les gens de la lie du peuple. C'est ce qu'on connoît aussi que l'âme a différents langages, suivant qu'elle est en mouvement et en repos; un vieillard ne s'exprime pas comme un jeune homme, ni les habitants de la campagne comme ceux de la ville. De là il suit que la diction doit varier suivant le caractère de celui qui parle et de celui dont il parle, suivant la nature des matières qu'il traite et des circonstances où il se trouve⁵. Il est encore que le style de la poésie, celui de l'épique, de l'épigramme, de l'histoire et du dialogue, diffèrent essentiellement l'un de l'autre⁶, et même que, dans chaque genre, les mœurs et les talents d'un auteur jettent sur sa diction des différences sensibles.

2^o *La clarté*. Un orateur, un écrivain, doit

¹ Demetr. Phaler. de elocut. cap. 15.

² Id. ibid. cap. 18.

³ Aristot. de rhet. lib. 3, cap. 8, t. 2, p. 591.

⁴ Id. ibid. cap. 2, p. 584.

⁵ Id. ibid. cap. 7, p. 591.

⁶ Aristot. de rhet. cap. 1, p. 584. Demetr. Phaler. de elocut. cap. 19. Cicér. orat. cap. 20, p. 436.

⁷ Cicér. ibid. cap. 11, p. 436.



une étude sérieuse de sa langue. Si vous négligez les règles de la grammaire, j'aurai souvent la peine à pénétrer votre pensée. Employer des phrases amphibologiques, ou des circonlocutions inutiles; placer mal à propos les conjonctions qui lient les membres d'une phrase; confondre le pluriel avec le singulier; n'avoir aucun égard à la distinction établie, dans ces derniers temps, entre les noms masculins et les noms féminins; désigner par le même terme les impressions que reçoivent deux sens, et appliquer le verbe *voir* aux objets de la vue et de l'ouïe (a); distribuer au hasard, à l'exemple d'Héraclite, les mots d'une phrase, de manière qu'un lecteur ne puisse pas deviner la situation de l'auteur: tous ces défauts concourent également à l'obscurité du style¹. Elle augmentera, si l'excès des ornements et la longueur des périodes égarent l'attention du lecteur, et ne permettent pas de respirer²; si, par une marche trop rapide, votre pensée lui échappe, comme aux coureurs de la lice, qui dans un instant se détachent aux yeux du spectateur³.

Rien ne contribue plus à la clarté, que l'emploi des expressions usitées⁴; mais, si vous ne les déterminez jamais de leur acception ordinaire, votre style ne sera que familier et rampant; vous le re-

¹ C'est ce qu'avait fait Eschylé (rom. v. 21.) Vulcain dit que

l'éthée ne verra plus ni voix ni visage d'homme.

Aristot. rhetor. lib. 3, cap. 5, p. 588; id. rhet. ad. Alex.

cap. 26, p. 632.

² Demetr. Phaler. de elocut. cap. 208.

³ Id. ibid. cap. 202.

⁴ Aristot. ibid. cap. 2, l. 2, p. 585.



levez par des tours nouveaux et des expressions figurées¹.

La prose doit régler ses mouvements sur des rythmes faciles à reconnaître, et s'abstenir de la cadence affectée à la poésie². La plupart en méprisent les vers, et cette proscription est fondée sur un principe qu'il faut toujours avoir devant les yeux ; c'est que l'art doit se cacher³, et qu'un orateur qui veut m'émouvoir ou me persuader ne doit pas avoir la maladresse de m'en avertir. Les vers semés dans la prose annoncent la faiblesse et des prétentions. Quoi ! lui dis-je, s'il échappait quelqu'un dans la chaleur de la composition, faudrait-il le rejeter, au risque d'affaiblir la pensée ? S'il n'a que l'apparence du vers, répondit Euclide, il faut l'adopter, et la diction s'embellit ; s'il est régulier, il faut le briser, et en employer les fragments dans la période qui en devient plus sonore⁵. Plusieurs écrivains, et Isocrate lui-même se sont exposés à la censure pour avoir négligé cette précaution⁶.

Glycère, en formant une couronne, n'est pas occupée de l'assortiment des couleurs, que ne l'est de l'harmonie des sons un auteur dont l'oreille est délicate. Ici les préceptes se multiplient. Je les

¹ Aristot. rhet. l. 3, cap. 2, t. 2, p. 585.

² Id. ibid. cap. 8, p. 591. Cicer. de clar. orat. c. 8, t. 1, p. 343 ; id. orat. c. 20, p. 436 ; c. 51, p. 463.

³ Aristot. ibid. lib. 3, cap. 2, t. 2, p. 585. Cicer. de orat. lib. 2,

cap. 37, t. 1, p. 228.

⁴ Demetr. Phaler. de eloc. 184. Hermog. de form. orat. t. 1, p. 122.

⁵ Demetr. Phaler. ibid. cap. 118.

⁶ Id. ibid. cap. 118. Hermog. de form. orat. c. 56, t. 1, p. 461.



ne; mais il s'élève une question que j'ai vu sou-
 agiter. Peut-on placer de suite deux mots dont
 finit et l'autre commence par la même voyelle?
 rate et ses disciples évitent soigneusement ce
 ours; Démosthène, en bien des occasions;
 ydide et Platon, rarement¹: des critiques le
 rivent avec rigueur²: d'autres mettent des
 ctions à la loi, et soutiennent qu'une défense
 ue nuirait quelquefois à la gravité de la dic-

ti ouï parler, dis-je alors, des différentes espè-
 e styles, tels que le noble, le grave, le simple,
 able, etc.⁴. Laissons aux rhéteurs, répondit
 de, le soin d'en tracer les divers caractères. Je
 tous indiqués en deux mots: si votre diction
latre et convenable, il s'y trouvera une propor-
 exacte entre les mots, les pensées et le sujet⁵;
 e doit rien exiger de plus. Méditez ce prin-
 , et vous ne serez point étonné des assertions
 ntes.

éloquence du barreau diffère essentiellement
 lle de la tribune. On pardonne à l'orateur des
 gences et des répétitions, dont on fait un crime
 rivain⁶. Tel discours applaudi à l'assemblée
 ale n'a pu se soutenir à la lecture, parce que
 l'action qui le faisait valoir; tel autre, écrit

er. orat. cap. 44, t. 1,

⁴ Aristot. rhetor. lib. 3, cap.
 12, t. 2, p. 598. Demetr. Phaler.
 ibid. cap. 36.

ptot. rhet. ad Alex. cap. 26,
 632.

⁵ Aristot. rhetor. lib. 3, cap. 7,
 t. 2, p. 590.

metr. Phaler. de elocut. cap.
 323.

⁶ Id. ibid. cap. 12, p. 597.



avec beaucoup de soin, tomberait en puberté, ne se prêtait pas à l'action¹. L'élocution, qui cherche à nous éblouir par sa magnificence, est excessivement froide, lorsqu'elle est sans vie, lorsque les prétentions de l'auteur paraissent trop à découvert, et, pour me servir de l'expression de Sophocle, lorsqu'il enfle ses joues d'excès pour souffler dans une petite flûte². L'abus de quelques orateurs est insoutenable par la multiplicité des vers et des mots composés qui empruntent de la poésie³. D'un autre côté, Alcibiade nous dégoûte par une profusion d'épithètes, et Gorgias par l'obscurité de ses métaphores tirées de si loin⁴. La plupart des hyperboles répandent un froid mortel dans nos âmes. Ce sont ces auteurs qui confondent le style forcé avec le style fort, et qui se donnent des contorsions pour enfanter des expressions de génie. L'un d'eux, en parlant du rocher que Polyphème lança contre le vaisseau d'Ulysse, dit : « On voyait paître tranquillement les chèvres sur ce rocher pendant qu'il fendait les airs⁵ ».

Je me suis souvent aperçu, dis-je, de l'abus des figures, et peut-être faudrait-il les bannir de la prose, comme font quelques auteurs modernes. Les mots propres, répondit Euclide, forment le langage de la raison ; les expressions figurées, le langage de l'imagination.

¹ Aristot. rhetor. lib. 3, cap. 12, p. 597.

² Longin. de subl. § 3.

³ Demetr. Phaler. de elocut. cap. 117.

⁴ Aristot. rhet. lib. 1, t. 2, p. 587.

⁵ Demetr. Phaler. ibid.

⁶ Id. ibid. cap. 67.



passion. La raison peut dessiner un tableau, et l'art y répandre quelques légers ornements; il appartient qu'à la passion de lui donner le mouvement et la vie. Une âme qui veut nous forcer à partager ses émotions, appelle toute la nature à son secours, et se fait une langue nouvelle. En découvrant, parmi les objets qui nous entourent, des traits de ressemblance et d'opposition, elle accourt rapidement des figures, dont les principales se réduisent à une seule, que j'appelle Similitude. Quand je dis, *Achille s'élançe comme un lion*, je fais une comparaison. Si, en parlant d'Achille, je dis simplement, *Ce lion s'élançe*, je fais une métaphore¹. *Achille plus léger que le vent*, c'est une hyperbole. Opposez son courage à la lâcheté de son adversaire, vous aurez une antithèse. Ainsi la comparaison rapproche deux objets, la métaphore les confond, l'hyperbole et l'antithèse ne les séparent qu'après les avoir rapprochés.

Les comparaisons conviennent à la poésie plutôt qu'à la prose²; l'hyperbole et l'antithèse, aux oraisons funèbres et aux panégyriques plutôt qu'aux discours et aux plaidoyers. Les métaphores sont essentielles à tous les genres et à tous les styles. Elles donnent à la diction un air étranger, à l'idée une nouveauté³. Le lecteur se sent un moment suspendu, et bientôt il sai-

tot. rhet. lib. 3, cap. 4, elocut. cap. 90.

588. ³ Aristot. rhet. cap. 2, l. 2,

ibid. Demetr. Phaler. de p. 585.



sit, à travers ces voiles légers, les rapports ne lui cachait que pour lui donner la satisfaction de les découvrir. On fut étonné dernièrement de voir un auteur assimiler la vieillesse à la paille à cette paille ci-devant chargée de grains, maintenant stérile et près de se réduire en poudre. On adopta cet emblème, parce qu'il peint d'un trait le passage de la jeunesse florissante à la vieillesse tueuse et fragile décrépitude.

Comme les plaisirs de l'esprit ne sont que des plaisirs de surprise, et qu'ils ne durent qu'un instant, vous n'obtiendrez plus le même succès en employant de nouveau la même figure; bien qu'elle ira se confondre avec les mots ordinaires, tant d'autres métaphores que le besoin a multipliées dans toutes les langues, et sur-tout dans la nôtre. Ces expressions, *une voix claire, des dents d'après, l'œil de la vigne*², ont perdu leur coloration en se rendant familières.

Que la métaphore mette, s'il est possible, une chose en action. Voyez comme tout s'anime dans le pinceau d'Homère; la lance est *avide* de l'ennemi; le trait, *impatient* de le frapper.

Préférez, dans certains cas, les métaphores qui rappellent des idées riantes. Homère a dit, *la rose aux doigts de rose*, parce qu'il s'était aperçu que la nature répand quelquefois sur une belle main des teintes couleur de rose.

¹ Aristot. rhet. cap. 10, t. 2, p. 593. cap. 87 et 88.

³ Aristot. rhet. lib. 3, cap. 10.

² Demetr. Phaler. de elocut. l. 2, p. 595.



bellissent encore. Que deviendrait l'image, s'il dit : *L'Aurore aux doigts de pourpre* ¹ ?

Chaque figure présente un rapport juste et noble. Rappelez-vous la consternation des Athéniens, lorsque Périclès leur dit : *Notre jeunesse a perdu dans le combat; c'est comme si l'on avait défilé l'année de son printemps* ². Ici l'analogie est parfaite; car la jeunesse est aux différents péages de la vie ce que le printemps est aux autres saisons.

On condamne avec raison cette expression d'Euclide, *La rame souveraine des mers*, parce qu'un vaisseau si brillant ne convient pas à un pareil instrument ³. On condamne encore cette autre expression de Gorgias; *Vous moissonnez avec douleur ce que vous avez semé avec honte* ⁴, sans doute parce que les mots *semer* et *moissonner* n'ont été employés jusqu'à présent dans le sens figuré que par les poètes. Enfin on désapprouve Platon lorsque, pour exprimer qu'une ville bien constituée ne doit pas avoir de murailles, il dit qu'il faut en laisser *voir les murailles couchées par terre* ⁵.

Euclide s'étendit sur les divers ornements du discours. Il me cita des réticences heureuses, des allures fines, des pensées ingénieuses, des images pleines de sel ⁶. Il convint que la plupart des formes n'ajoutent rien à nos connaissances,

¹ Ibid. cap. 2, t. 2, p. 586.

Longin. de subl. § 3.

² Ibid. cap. 10, p. 594.

³ Aristot. ibid. lib. 3, cap. 11,

⁴ Ibid. cap. 2, p. 586.

t. 2, p. 596. Demetr. Phalex., de

⁵ Ibid. cap. 3, p. 587.

eloquit. cap. 271.

⁶ Cic. de leg. 1. 6, t. 2, p. 778.



et montrent seulement avec quelle rapidité l'esprit parvient aux résultats sans s'arrêter aux idées intermédiaires. Il convint aussi que certaines manières de parler sont tour à tour approuvées et rejetées par des critiques également éclairés.

Après avoir dit un mot sur la manière de prononcer la voix et le geste, après avoir rappelé que Demosthène regarde l'action comme la première, la seconde et la troisième qualité de l'orateur et tout, ajoute-t-il, l'éloquence s'assortit au caractère de la nation. Les Grecs de Carie, de Mysie, de Phrygie sont grossiers encore, et ne semblent naître d'autre mérite que le luxe des satrapes auxquels ils sont asservis : leurs orateurs déclament avec des intonations forcées, des harangues chargées d'une abondance fastidieuse². Avec des mœurs sévères et le jugement sain, les Spartiates ont une profonde indifférence pour toute espèce de faste : ils ne disent qu'un mot, et quelquefois ce mot renferme un traité de morale ou de politique.

Qu'un étranger écoute nos bons orateurs, qu'il lise nos meilleurs écrivains, il jugera bientôt qu'il se trouve au milieu d'une nation polie, éclairée, sensible, pleine d'esprit et de goût. Il trouvera dans tous le même empressement à découvrir les beautés convenables à chaque sujet, la même adresse à les distribuer ; il trouvera presque toutes ces qualités estimables relevées par des traits

¹ Cicer. de clar. orat. cap. 38, t. 1, p. 368.

² Id. orat. cap. 8, t. 1, p. 433.



llent l'attention, par des grâces piquantes qui embellissent la raison ¹.

ans les ouvrages même où règne la plus grande clarté, combien sera-t-il étonné d'entendre une chose que l'on confondrait volontiers avec le langage le plus commun, quoiqu'elle en soit séparée par un intervalle considérable! Combien le sera-t-il d'y découvrir ces charmes ravissants, dont on s'apercevra qu'après avoir vainement essayé de les faire passer dans ses écrits ²!

lui demandai quel était celui des auteurs qu'il choisait pour modèle du style. Aucun en particulier, me répondit-il, tous en général ³. Je n'en choisissais aucun personnellement, parce que deux des écrivains qui approchent le plus de la perfection, Platon et Démosthène, pèchent quelquefois l'un par excès d'ornements ⁴, l'autre par défaut de noblesse ⁵. Je dis tous en général, parce que, en les méditant, en les comparant les uns avec les autres, non-seulement on apprend à colorer sa prose ⁶; mais on acquiert encore ce goût exquis et sûr qui dirige et juge les productions du génie, sentiment rapide, et tellement répandu parmi les hommes, qu'on le prendrait pour l'instinct de la na-

¹ r. orat. cap. 9, t. 1, p.

de opt. gen. orat. t. 1,

Quintil. lib. 6, cap. 3,

t. 395.

r. orat. cap. 23, t. 1,

ibid. cap. 9, p. 426.

⁴ Dionys. Halic. epist. ad Pomp. t. 6, p. 758.

⁵ Æschin. de fals. leg. p. 412.

Cicer. orat. cap. 8, p. 426.

⁶ Cicer. de orat. lib. 2, cap. 14, t. 1, p. 205.



Vous savez en effet avec quel mépris elle jette tout ce qui, dans un discours, manque de correction et d'élégance; avec quelle promptitude elle se récrie, dans ses assemblées, contre une expression impropre ou une intonation fautive. Combien nos orateurs se tourmentent pour contenter des oreilles si délicates et si sévères qui se révoltent, lui dis-je, quand ils manquent l'harmonie, nullement quand ils blessent la séance. Ne les voit-on pas tous les jours s'acquiescer de reproches sanglants, d'injures sales et déshonorantes? Quels sont les moyens dont se servent quelques-uns d'entre eux pour exciter l'attention? le fréquent usage des hyperboles², l'écoulement de l'antithèse et de tout le faste oratoire³, des cris et des cris forcenés⁴.

Euclide répondit que ces excès étaient communs par les bons esprits. Mais, lui dis-je, les blâmes par la nation? Tous les ans au théâtre, n'en fait-elle pas des pièces détestables à des succès excellents⁵? Des succès passagers et obtenus par surprise ou par intrigue, me dit-il, n'assurent pas la réputation d'un auteur. Une preuve, représente que le bon goût n'est pas général parmi vous, que vous avez encore de mauvais écrivains. Suivez à l'exemple de Gorgias, répand avec profusion dans sa prose, toutes les richesses de la poétique.

¹ Cicer. orat. cap. 8, t. 1, p. 425.

² Aristot. rhet. lib. 3, cap. 11, t. 2, p. 597.

³ Isocr. panath. t. 2, p. 181.

⁴ Æschin. in Timarch.

Plut. in Nic. t. 1 p. 528.

⁵ Aul. Gell. lib. 17, cap. 1.

⁶ Arist. ibid. cap. 1, p. 584.



autre dresse, arrondit, équarrit, allonge des
pieds, dont on oublie le commencement avant
de parvenir à la fin¹. D'autres poussent l'af-
fection jusqu'au ridicule, témoin celui qui, ayant
rêvé d'un centaure, l'appelle un homme à
tête sur lui-même².

Ces auteurs, me dit Euclide, sont comme les
hommes qui se glissent par-tout; et leurs triomphes,
ne sont que des songes qui ne laissent que des regrets.
Ils sont exclus, ainsi que leurs admirateurs, de
la patrie dont j'ai vanté le goût, et qui n'est
possédée que des citoyens éclairés. Ce sont eux
qu'on voit tôt ou tard, fixent les décisions de la multi-
tude; et vous conviendrez qu'ils sont en plus
grand nombre parmi nous que par-tout ailleurs.

Il ne semble que l'éloquence est parvenue à
son plus haut période⁴. Quel sera désormais son
sort? Il est aisé de le prévoir, lui dis-je; elle s'a-
ffaira, si vous êtes subjugués par quelque puis-
sance étrangère⁵; elle s'anéantirait, si vous l'étiez
par la philosophie. Mais heureusement vous êtes à
l'abri de ce dernier danger. Euclide entrevit ma
peur, et me pria de l'étendre. A condition, ré-
pondis-je, que vous me pardonneriez mes paradoxes
et mes écarts.

Je tends par philosophie une raison⁶ souverai-
nement éclairée. Je vous demande si les illusions

¹ Phalar. de elocut. cap. 4. p. 394.

² Id. cap. 191.

³ Id. in Hermot. t. 1, cap. 2,

⁴ Cicer. de clar. orat. cap. 9,
t. 1, p. 344. Id. de orat. lib. 2,
cap. 23, p. 214.

⁵ Id. in Hermot. t. 1, cap. 2,

⁶ Id. in Hermot. t. 1, cap. 2,



qui se sont glissées dans le langage ainsi que nos passions, ne s'évanouiraient pas à son aspect comme les fantômes et les ombres à la naissance du jour.

Prenons pour juge un des génies qui habitent les sphères célestes, et qui ne se nourrissent que de vérités pures. Il est au milieu de nous; jeter sous ses yeux un discours sur la morale; il applaudit à la solidité des principes, à la clarté des idées, à la force des preuves, et à la propriété des termes. Cependant, lui dis-je, ce discours n'aura point, s'il n'est traduit dans la langue des orateurs. Il faut symétriser les membres de la période, et déplacer un mot dans cette autre période en tirer des sons plus agréables¹. Je ne me suis pas toujours exprimé avec assez de précision; mes assistants ne me pardonneraient pas de leur méfier de leur intelligence. Mon style est trop simple; j'aurais dû l'éclairer par des points lumineux. Qu'est-ce que ces points lumineux, demandai-je au Génie? — Ce sont des hyperboles, des comparaisons, des métaphores, et d'autres figures des poètes, à mettre les choses fort au-dessus ou fort au-dessous de leur valeur³.

Ce langage vous étonne sans doute; mais d'autres hommes, nous sommes faits de même que vous, pour défendre même la vérité, il nous

¹ Demetr. Phaler. de elocut. cap. 139.

² Cicer. de orat. lib. 3, cap. 25, t. 1, p. 303; id. orat. cap. 25,

p. 440; id. de clar. orat. p. 402.

³ Quintil. lib. 9, cap. 2,



ployer le mensonge. Je vais citer quelques-unes de ces figures empruntées la plupart des écrits des poètes, où elles sont dessinées à grands traits, et où quelques orateurs les transportent dans la prose. Elles feront l'ornement d'un éloge dont je commence.

Je vais rendre le nom de mon héros à jamais célèbre parmi les hommes¹. Arrêtez, dit le Génie; ne vous assurez que votre ouvrage sera connu et applaudi dans tous les temps et dans tous les lieux? Non, lui dis-je, mais c'est une figure. Ses yeux, qui furent l'œil de la Sicile², s'établirent sur le mont Etna, colonne du ciel³. J'entends le Génie qui dit tout bas : Le ciel appuyé sur un rocher de ce petit globe qu'on appelle la terre, quelle extravagance! Des paroles plus douces que le miel coulent de ses lèvres⁴; elles tombent sans interruption, comme ces flocons de neige qui tombent sur la campagne⁵. Qu'ont de commun les paroles avec le miel et la neige, dit le Génie? Il a cueilli la fleur de la musique⁶, et sa lyre éteint le feu du bras embrasée⁷. Le Génie me regarde avec attention, et je continue : Il a le regard et la majesté de Jupiter, l'aspect terrible de Mars, et la douceur de Neptune⁸; le nombre des beautés dont il a fait la conquête, égale le nombre des feuilles des arbres, et celui des flots qui viennent successive-

¹ in Evag. t. 2, p. 71.

² Id. olymp. 2, v. 17.

³ Id. pyth. 1, v. 36.

⁴ Id. ier. iliad. lib. 1, v. 249.

⁵ Id. ibid. lib. 3, v. 222.

⁶ Pind. olymp. 1, v. 22.

⁷ Id. pyth. 1, v. 8.

⁸ Homer. iliad. 2, v. 169 et 478.
Eustath. 1.



ment expirer sur le rivage de la mer¹. A ces mots le Génie disparaît, et s'envole au séjour des morts.

Quoiqu'on pût vous reprocher, me dit Elle, d'avoir entassé trop de figures dans cet éloge, je conçois que nos exagérations falsifient nos perceptions, ainsi que nos sentiments, et qu'elles effaroucheraient un esprit qui n'y serait pas accoutumé. Il faut espérer que notre raison ne restera pas dans une éternelle enfance. Ne vous en flattez pas, répondis-je; l'homme n'aurait plus de proportion avec le reste de la nature, s'il pouvait acquiescer à toutes les perfections dont on le croit susceptible.

Supposez que nos sens devinssent infirmités exquis; la langue ne pourrait soutenir l'impression du lait et du miel, ni la main s'appuyer sur un corps sans en être blessée; l'odeur de la rose ferait tomber en convulsions; le moindre vent déchirerait nos oreilles, et nos yeux apercevraient des rides affreuses sur le tissu de la plus belle peau. Il en est de même des qualités de l'esprit: donnez à lui la vue la plus perçante et la justesse la plus délicate; la vue goureuse; combien serait-il révolté de l'impression de la fausseté des signes qui représentent nos idées! il se ferait sans doute une autre langue; mais que deviendrait celle des passions? elles deviendraient les passions elle-mêmes, sous l'empire d'un sens plus pur et plus juste. Elles s'éteindraient ainsi que l'imagination; l'homme ne serait plus le même.

¹ Anacr. od. 32.



ans l'état où il est aujourd'hui, tout ce qui de son esprit, de son cœur et de ses mains, annonce qu'insuffisance et besoins. Renfermé dans des limites étroites, la nature le punit avec rigueur dès qu'il veut les franchir. Vous croyez qu'en se civilisant il a fait un grand pas vers la perfection; qu'a-t-il donc gagné? De substituer, à l'ordre général de la société, des lois faites par des hommes, aux lois naturelles, ouvrages de dieux; dans les mœurs, l'hypocrisie à la vertu; dans les plaisirs, l'illusion à la réalité; dans la possession, les manières au sentiment. Ses goûts se sont tellement pervertis à force de s'épurer, qu'il a trouvé contraint de préférer, dans les arts, ce qui est agréable à ceux qui sont utiles; l'éloquence, le mérite du style à celui des pensées; par-tout, l'artifice à la vérité. J'ose le dire, les peuples éclairés n'ont sur nous d'autre supériorité, que d'avoir perfectionné l'art de seindre, le secret d'attacher un masque sur tous les visages.

Je vois, par tout ce que vous m'avez dit, que la rhétorique ne se propose pas d'autre fin, et qu'elle n'y parvient qu'en appliquant aux paroles des sons et des couleurs agréables. Aussi, loin d'être enfreint ces préceptes, je m'en tiendrai, comme j'ai toujours fait jusqu'à présent, à cette réflexion d'Aristote. On me demandait à quels signes on reconnaît un bon ouvrage; il me répondit : S'il est impossible



d'y rien ajouter, et d'en retrancher la moindre chose¹.

Après avoir discuté ces idées avec Euclide nous sortîmes, et nous dirigeâmes notre promenade vers le Lycée. Chemin faisant, il me montra une lettre qu'il venait de recevoir d'une femme de ses amies, et dont l'orthographe me parut vicieuse quelquefois l'é s'y trouvait remplacé par i, et par un z. J'ai toujours été surpris, lui dis-je, de cette négligence de la part des Athéniennes. Elles écrivent, répondit-il, comme elles parlent, comme on parlait autrefois². Il s'est donc fallu, dis-je, des changements dans la prononciation. En très-grand nombre, répondit-il : par exemple on disait anciennement *himéra* (jour); après on a dit *héméra*, le premier é fermé; ensuite *hèra*, le premier é ouvert.

L'usage, pour rendre certains mots plus sonores ou plus majestueux, retranche des lettres, et ajoute d'autres, et, par cette continuité d'altérations, ôte toute espérance de succès à ceux qui voudraient remonter à l'origine de la langue. Ce fait plus encore; il condamne à l'oubli des expressions dont on se servait communément autrefois et qu'il serait peut-être bon de rajeunir.

En entrant dans la première cour du Lycée nous fûmes attirés par des cris perçants qui venaient d'une des salles du gymnase. Le rhéteur

¹ Aristot. de mor. lib. 2, cap. 5, t. 2, p. 22.

² Plat. in Cratyl. t. 1, p. 418.

³ Lys. in Theomn. p. 16. ibid. et p. 414. Sext. Empir. gramm. lib. 1, cap. 1, p. 231.



et le sophiste Pythodore s'étaient engagés dans une dispute très-vive. Nous eûmes de la peine à percer la foule. Approchez, nous dit le premier; voilà Pythodore qui soutient que son art diffère pas du mien, et que notre objet à tous deux est de tromper ceux qui nous écoutent. Quelle attention de la part d'un homme qui devrait rougir de porter le nom de sophiste!

Le nom, répondit Pythodore, était honorable autrefois; c'est celui dont se paraient tous ceux qui depuis Solon jusqu'à Périclès, consacraient leur temps à l'étude de la sagesse; car, au fond, il ne désigne pas autre chose. Platon, voulant couvrir de ridicule quelques-uns qui en abusaient¹, parvint à le rendre méprisable parmi ses disciples. Cependant je le vois tous les jours appliquer à Socrate², à vous respectez sans doute; et à l'orateur Antiphon³, que vous faites profession d'estimer³. Mais il n'est pas question ici d'un vain titre. Je le défie en votre présence, et je vais, sans autre injure que celui de la vérité, sans autres lumières que celles de la raison, vous prouver que le rhéteur et le sophiste emploient les mêmes moyens pour arriver au même but.

À peine à reteuir mon indignation, reprit Léon: vous êtes de vils mercenaires, des ouvriers en paroles⁴, qui habituent leurs disciples à s'armer d'équivoques et de sophismes, et à soutenir également le pour

¹ Platon. in Gorg., in Protag., in Timarch. p. 287. etc.
² Xenoph. memor. l. 1, p. 729.
³ Mnesarch. ap. Cicer. de orat. lib. 1, cap. 18, l. 1, p. 148.



et le contre, vous osez les comparer à ces hommes respectables qui apprennent à défendre la cause de l'innocence dans les tribunaux, celle de la justice dans l'assemblée générale, celle de la vertu dans les discours qu'ils ont soin de lui consacrer! — Ne compare point les hommes, dit Pythodore; ne parle que de l'art qu'ils professent. Nous verrons bientôt si ces hommes respectables ne sont plus à redouter que les plus dangereux sophistes. Ne convenez-vous pas que vos disciples et les maîtres peu soigneux de parvenir à la vérité, s'arrêtaient communément à la vraisemblance¹? — Oui; les premiers fondent leurs raisonnements sur de grandes probabilités, et les seconds sur des apparences frivoles. — Et qu'entendez-vous par le probable? — Ce qui paraît tel à tous les hommes à la plupart des hommes². — Prenez garde à votre réponse; car il suivrait de là, que ces sophistes dont l'éloquence entraînait les suffrages d'une multitude, n'avançaient que des propositions probables. — Ils n'éblouissaient que la multitude; les sages se garantissaient de l'illusion.

C'est donc au tribunal des sages, demanda Pythodore, qu'il faut s'en rapporter, pour savoir si une chose est probable ou non? Sans doute, répondit Léon; et j'ajoute à ma définition, que dans certains cas on doit regarder comme probable ce qui est reconnu pour tel par le plus grand

¹ Arist. rhet. lib. 1, cap. 2, t. 2, p. 514 et 517, lib. 3, cap. 1, p. 584.

² Id. topic. lib. 1, cap. 1, p. 180.



les sages, ou du moins par les plus éclairés
 re eux ¹. Êtes-vous content? — Il arrive donc
 quelquefois que le probable est si difficile à saisir,
 qu'il échappe même à la plupart des sages, et ne
 peut être démêlé que par les plus éclairés d'entre
 eux. — A la bonne heure! — Et quand vous hésitez
 sur la réalité de ces vraisemblances, imper-
 ceptibles presque à tout le monde, allez-vous con-
 sulter ce petit nombre de sages éclairés? — Non,
 vous en rapportez à moi-même, en présumant leur
 opinion. Mais que prétendez-vous conclure de ces
 faibles et vaines subtilités?

Voici, dit Pythodore : que vous ne vous fassiez
 aucun scrupule de suivre une opinion, que de
 votre propre autorité vous avez rendu probable;
 car les vraisemblances trompeuses suffisent
 à déterminer l'orateur ainsi que le sophiste ².
 Mais le premier est de bonne foi, et l'autre ne
 l'est pas. — Alors ils ne différeraient que par l'in-
 tention; c'est en effet ce qu'ont avoué des écri-
 vains philosophes ³ : je veux néanmoins vous ôter
 ce petit avantage.

Vous accusez les sophistes de soutenir le faux
 contre le vrai : je vous demande si la rhétorique,
 que la dialectique, ne donne pas des règles
 pour défendre avec succès deux opinions contrai-
 res. — J'en conviens; mais on exhorte le jeune

¹ Topic. lib. 1, cap. 1, t.

³ Id. ibid. lib. 1, cap. 1, t. 2.

² rhet. lib. 2, cap. 24,

⁴ Id. ibid. Cicer. de orat. lib. 2,
 cap. 7 et 53, t. 1, p. 199 et 243.

31.



élève à ne point abuser de cette voie¹; il faut le connaître, pour éviter les pièges qu'un homme adroit pourrait semer autour de lui². — Je ne puis dire, qu'après avoir mis entre les mains d'un homme un poignard et un épée, on lui dit que l'ennemi vous serrera de près, et que vous serez fortement remué par l'intérêt, l'ambition, la vengeance, frappez avec un de ces instrumens et ne vous servez pas de l'autre quand même il vous en faudrait pour vous donner la victoire³. J'admirerais cette modération; mais, pour nous assurer s'il peut l'exercer, nous allons le suivre dans le combat, ou plutôt souffrez que je vous y conduise moi-même.

Supposons que vous soyez chargé d'accuser un homme dont le crime n'est pas avéré, et que ce soit permis de vous rappeler les leçons que les instituteurs donnent tous les jours à leurs élèves; je vous dirai : Votre premier objet est de persuader⁴; et, pour opérer cette persuasion, il faut plaire et toucher⁵. Vous avez de l'esprit et des talents, vous jouissez d'une excellente réputation; tirons parti de ces avantages⁶. Ils ont déjà préparé la confiance⁷; vous l'augmenterez encore dans l'exorde et dans la suite du discours.

¹ Plat in Gorg. t. 1, p. 457.

² Aristot. rhet. lib. 1, c. 1, t. 2, p. 514.

³ Cicer. de orat. lib. 3, cap. 14, t. 1, p. 293.

⁴ Aristot. rhet. lib. 1, cap. 2, p. 515.

⁵ Id. ibid. lib. 3, cap. 1, t. 2.

p. 584. Cicer. de opt.

cap. 1, t. 1, p. 541. Quodlibet cap. 5, p. 154.

⁶ Aristot. ibid. lib. 1, p. 515.

⁷ Id. ibid. lib. 2, cap. 1, p. 547; id. rhet. ad

p. 650.



nes de justice et de probité¹, mais surtout en
 ut vos juges, dont vous aurez soin de relever
 mières et l'équité². Ne négligez pas les suf-
 de l'assemblée; il vous sera facile de les ob-
 Rien de si aisé, disait Socrate, que de louer
 héniciens au milieu d'Athènes; conformez-
 leur goût, et faites passer pour honnête
 e qui est honoré³.

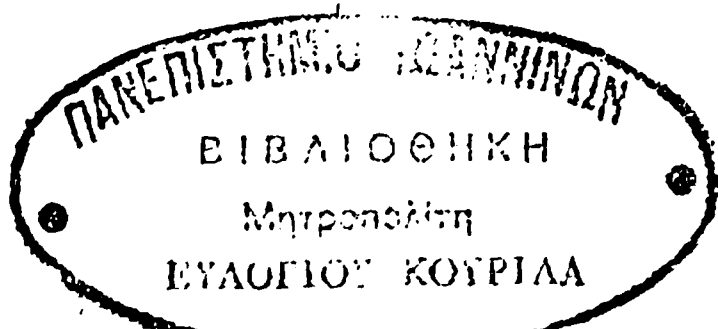
ant le besoin de votre cause, rapprochez
 alités des deux parties, des qualités bonnes
 uvaises qui les avoisinent; exposez dans le
 eau jour le mérite réel ou imaginaire de celui
 ui vous parlez; excusez ses défauts, ou plu-
 nnoncez-les comme des excès de vertu;
 rmez l'insolence en grandeur d'âme, la té-
 en courage, la prodigalité en libéralité, les
 de la colère en expressions de franchise:
 blouirez les juges⁴.

ame le plus beau privilège de la rhétorique
 mbellir et de défigurer, d'agrandir et de ra-
 r tous les objets⁵, ne craignez pas de pein-
 tre adversaire sous de noires couleurs; trem-
 tre plume dans le fiel; ayez soin d'aggraver
 indres fautes, d'empoisonner ses plus belles
⁶, de répandre des ombres sur son carac-

et. lib. 1, cap. 9, t. 2,
 c.
 et. ad. Alexand. cap. 37,
 3.
 et. lib. 1, c. 9, t. 2, p. 532.
 id.

⁵ Isocr. paneg. t. 1, p. 123. Plat.
 in Phædr. t. 3, p. 267. Aristot.
 rhet. lib. 2, cap. 18, p. 568. Sext.
 Empir. adv. rhet. lib. 2, p. 298.

⁶ Id. rhet. ad Alexand. cap. 4
 et 7, t. 2, p. 617 et 620.



tère. Est-il circonspect et prudent? dites suspect et capable de trahison ¹.

Quelques orateurs couronnent la victime que de l'abattre à leurs pieds : ils commencent par donner des éloges à la partie adverse ; ils ont, par avoir écarté loin d'eux tout soupçon de faiblesse, il enfoncent à loisir le poignard dans son sein. Si ce raffinement de méchanceté vous avais-je vais mettre entre vos mains une arme terrible et redoutable. Quand votre adversaire vous a vaincu du poids de ses raisons, au lieu de lui répondre, couvrez-le de ridicules, et vous lirez sans cesse dans les yeux des juges ³. S'il n'a fait que commettre l'injustice, soutenez qu'il est plus coupable s'il l'avait commise ; s'il n'a fait que suivre les conseils d'un autre, soutenez que l'exécution est plus criminelle que le conseil. C'est ce que vous avez vu pratiquer, il n'y a pas long-temps, par un de nos orateurs (a) chargé de deux causes différentes ⁴.

Les lois écrites vous sont-elles contraires? faites recours à la loi naturelle, et montrez qu'elle est plus juste que les lois écrites. Si ces dernières sont favorables, représentez fortement au

¹ Aristot. rhet. lib. 1, cap. 9, t. 2, p. 532.

² Id. ibid. lib. 3, cap. 15. t. 2, p. 602.

³ Id. ibid. cap. 18, t. 2, p. 606. Cicer. orat. cap. 26, t. 1, p. 441.

Id. de orat. lib. 2, cap.

(a) Léodamas poursuiveur Callistrate, et général Chabrias.

⁴ Aristot. ibid. lib. cap. 7. p. 527.



ne peuvent, sous aucun prétexte, se dispenser de les suivre¹.

Un adversaire, en convenant de sa faute, avouera peut-être que c'est par ignorance ou par hasard qu'il l'a commise; soutenez-lui que c'est de son sein prémédité². Offre-t-il le serment pour prouver de son innocence? dites, sans balancer, qu'il n'a d'autre intention que de se soustraire par un faux serment à la justice qui l'attend. Proposez-vous, de l'autre côté, de confirmer par un serment ce que vous venez d'avancer? dites qu'il n'y a rien de plus sacré et de si noble que de remettre ses intérêts entre les mains des dieux³.

Si vous n'avez pas de témoins, tâchez de diminuer la force de ce moyen; si vous en avez, n'oubliez rien pour le faire valoir⁴.

Est-il avantageux de soumettre à la question les esclaves de la partie adverse? dites que c'est la plus forte des preuves. Vous l'est-il que les vôtres ne soient pas appliqués? dites que c'est la plus incertaine et la plus dangereuse de toutes⁵.

Les moyens facilitent la victoire; mais il faut s'en servir avec précaution. Pendant toute l'action, perdez plutôt de votre cause que vos juges: ce n'est qu'après les avoir terrassés, que vous triompherez de votre adversaire. Remplissez-les d'intérêt et de pitié en

¹ Rhet. cap. 15, t. 2, p. 546. Quintil. lib. 5, cap. 6.
² Ext. Empir. adv. rhet. t. 2, p. 544. Quintil. lib. 5, cap. 7.
³ Rhet. ad Alex. cap. 5, t. 2, p. 545. Quintil. lib. 5, cap. 4.
⁴ Rhet. lib. 1, cap. 15, t. 2, p. 546. Quintil. lib. 5, cap. 6.
⁵ Aristot. rhet. lib. 1, cap. 15, t. 2, p. 544. Quintil. lib. 5, cap. 7.
 Aristot. rhet. lib. 1, cap. 15, t. 2, p. 545. Quintil. lib. 5, cap. 4.



faveur de votre partie; que la douleur se peigne dans vos regards et dans les accents de votre voix. S'ils versent une larme, si vous voyez la balance s'ébranler entre leurs mains, tombez sur eux avec toutes les fureurs de l'éloquence, égalez leurs passions aux vôtres, soulevez contre leur ennemi leur mépris, leur indignation, leur colère¹; et s'il est distingué par ses emplois, ses richesses, soulevez aussi leur jalousie, et portez-vous en à la haine qui la suit de près.

Tous ces préceptes, Léon, sont autant de coups d'accusation contre l'art que vous professez. Les effets qu'ils produisent, par la réponse effrayante d'un fameux avocat de Byzance, à qui je demandais dernièrement ce qu'en certains cas ordonnaient les lois de son pays. Ce que je veux, me dit-il.

Léon voulait rejeter uniquement sur les orateurs les reproches que faisait Pythodore à la rhétorique. Eh! non, reprit ce dernier avec chaleur, s'agit ici des abus inhérents à cet art funeste, vous rappelle ce qu'on trouve dans tous les livres de rhétorique, ce que pratiquent tous les journaux, les orateurs les plus accrédités, ce que tous les philosophes les instituteurs les plus éclairés nous ordonnent de pratiquer; ce que nous avons appris vous-même dans notre enfance.

¹ Aristot. rhet. l. 3, c. 19, t. 2, p. 907. Id. rhet. ad. Alex. cap. 37, p. 646. Cicer. de orat. lib. 2, cap. 44, t. 1, p. 234. Id. orat. cap. 37 et 38, p. 451. Sext. Empir. adv. gramm. lib. 2, p. 290.

² Aristot. rhet. lib. 2, t. 2, p. 562. Id. rhet. lib. 2, p. 648. Cicer. de orat. lib. 2, p. 51, p. 240.

³ Sext. Empir. adv. gramm. lib. 2, p. 297.



trons dans ces lieux où l'on prétend initier
 nesse à l'art oratoire, comme s'il était ques-
 le dresser des histrions, des décorateurs et
 hlètes. Voyez avec quelle importance on di-
 eurs regards, leurs voix, leur attitude, leurs
 ; avec quels pénibles travaux on leur ap-
 tantôt à broyer les fausses couleurs dont ils
 t enluminer leur langage, tantôt à faire un
 ge perfide de la trahison et de la force. Que
 ostures! que de barbarie! Sont-ce là les or-
 ats de l'éloquence? est-ce là le cortège de
 pence et de la vérité? Je me croyais dans leur
 et je me trouve dans un repaire affreux, où
 illent les poisons les plus subtils, et se for-
 s armes les plus meurtrières : et ce qu'il y a
 ge, c'est que ces armes et ces poisons se
 at sous la protection du gouvernement, et
 admiration et le crédit sont la récompense
 ux qui en font l'usage le plus cruel.

J'ai pas voulu extraire le venin caché dans
 te toutes les leçons de nos rhéteurs. Mais,
 moi, quel est donc ce principe dont j'ai déjà
 et sur lequel porte l'édifice de la rhétorique,
 ut émouvoir fortement les juges? Eh! pour-
 is émouvoir? juste ciel! eux qu'il faudrait
 s'ils étaient émus! eux qui n'eurent jamais
 soin du repos des sens et de l'esprit! Quoi!
 qu'il est reconnu sur toute la terre, que les
 is pervertissent le jugement, et changent à



nos yeux la nature des choses ¹, on presotrateur de remuer les passions dans son âme, dans celles de ses auditeurs, dans celles de ses juges, et l'on a le front de soutenir que de tant de mouvements impétueux et désordonnés, il peut résulter une décision équitable!

Allons dans les lieux où se discutent les intérêts de l'état. Qu'y verrons-nous? des éclairs des foudres partir du haut de la tribune, braver les passions violentes, et produire des ravages horribles; un peuple imbécille venir offrir des louanges qui le rendent insolent, et des réproches qui le rendent injuste; des orateurs se contenter d'avertir sans cesse d'être en garde contre l'élévation de leurs adversaires. Elle est donc bien dans cette éloquence! Cependant elle seule ne gouverne, et l'état est perdu.³

Il est un autre genre que cultivent des écrivains dont tout le mérite est d'appareiller les métaphores les plus révoltants, et les hyperboles les plus outrées, pour célébrer des hommes ordinaires qui deviennent méprisables. Quand cette espèce d'adulation s'introduisit, la vertu dut renoncer aux loix des hommes. Mais je ne parlerai point de ces productions; que ceux qui ont le courage de lire, aient celui de les louer ou de les blâmer.

Il suit de là que la justice est sans cesse o-

¹ Aristot. rhet. lib. 1, cap. 2, t. 2, p. 515; lib. 2, cap. 1, p. 547.
² Id. ibid. lib. 3, cap. 7, p. 590.
 Cicer. orat. cap. 38, t. 1, p. 451.

³ Plat. in Gorg. t. 1, p. 244.
 Cicer. pro Flac. cap. 1, p. 244.



son sanctuaire, l'état dans nos assemblées générales, la vérité dans les panégyriques et les oraisons funèbres. Certes, on a bien raison de dire que la rhétorique s'est perfectionnée dans ce siècle : car les siècles suivants d'ajouter un degré d'aveuglement à ses noirceurs.

« Ces mots, un Athénien qui se préparait depuis longtemps à haranguer quelque jour le peuple, dit avec un sourire dédaigneux : Pythodore conçoit-elle donc l'éloquence ? Non, répondit-il ; mais elle condamne cette rhétorique qui entraîne nécessairement l'abus de l'éloquence. Vous avez sans doute vos raisons, reprit le premier ; pour procher les grâces du langage. Cependant on a tout oublié, et l'on dira toujours, que la principale fonction de l'orateur doit être de s'insinuer auprès de ceux qui l'écoutent, en flattant leurs oreilles ¹. »
« Je dirai toujours, répliqua Pythodore, que la raison et la probité répondront toujours, que la plus belle fonction, l'unique devoir de l'orateur est d'éclairer les juges.

« Comment voulez-vous qu'on les éclaire, dit avec impatience un autre Athénien qui devait à son métier des avocats le gain de plusieurs procès ?
« Comment on les éclaire à l'Aréopage, répartit Pythodore à l'orateur, sans mouvement et sans passion, et content de'exposer les faits, le plus simplement et le plus sèchement qu'il est possible ².

¹ de opt. gen. orat. cap. 1, p. 456, etc.

² Lys. in Simon. p. 88. Aristot. rhet. lib. 1, cap. 1, t. 2, p. 512.



comme on les éclaire en Crète, à Lacédémone, dans d'autres républiques, où l'on défend le cat d'émouvoir ceux qui l'écoutent¹; comme les éclairait parmi nous il n'y a pas un siècle, que les parties, obligées de défendre elles-mêmes leurs causes, ne pouvaient prononcer des discours composés par des plumes éloquents².

Je reviens à ma première proposition avancé que l'art des rhéteurs n'est pas essentiellement distingué de celui des sophistes³, prouvé en montrant que l'un et l'autre, également dans leurs effets, mais encore dans leurs principes, tendent au même but par des voies également insidieuses. S'il existe entre eux une différence, c'est que l'orateur s'attache plutôt à citer nos passions, et le sophiste à les calmer.

Au reste, j'aperçois Léon prêt à fondre avec l'attirail pompeux et menaçant de la rhétorique. Je le prie de se renfermer dans la simplicité et de considérer que les coups qu'il m'adresse tomberont en même temps sur plusieurs autres célèbres et sages philosophes. J'aurais pu en effet citer en faveur les témoignages de Platon et d'Aristote, mais de si grandes autorités sont inutiles quand on a de si solides raisons à produire.

¹ Aristot. rhet. lib. 1, cap. 1, t. 2, p. 512. Sext. Emp. adv. rhet. lib. 2, p. 292.

² Cicer. de clar. orat. cap. 12, t. 1, p. 346. Quintil. lib. 2, cap. 15, p. 123. Sext. Empir. ibid. p. 304.

³ Plat. in Gorg. t. 1, p. 434.

⁴ Cicer. orat. cap. 1, p. 434.

⁵ Plat. in Gorg. t. 1, p. 434. Aristot. rhet. lib. 2, cap. 1, p. 581; lib. 3, cap. 1, p. 581.



Methodore eut à peine achevé, que Léon entre-
la défense de la rhétorique ; mais comme il
tard, nous prîmes le parti de nous retirer.

CHAPITRE LIX.

*Age de l'Attique. Agriculture. Mines de Su-
m. Discours de Platon sur la formation du
onde.*

MAIS, souvent passé des saisons entières en dif-
tes maisons de campagne. J'avais souvent tra-
l'Attique. Je rassemble ici les singularités qui
frappé dans mes courses.

Les champs se trouvent séparés les uns des au-
par des haies ou par des murailles ¹. C'est
sage institution que de désigner, comme on
ceux qui sont hypothéqués, par de petites
cannes chargées d'une inscription qui rappelle
obligations contractées avec un premier créan-
De pareilles colonnes, placées devant les
ens, montrent à tous les yeux qu'elles sont
sées ², et le prêteur n'a point à craindre que
réances obscures fassent tort à la sienne.

¹ de sacr. oliv. p. 144. De-
n Callicl. p. 1116 et 1117.
et Suid. in *Ἀέφκτ.*
poer. in *Ἀέφκτ.* Id. Hesych.

et Suid. in *Ὀρεσ.* Poll. lib. 3, cap. 9,
§ 85. Duport. in Theophr. charact.
cap. 10, p. 360.



Le possesseur d'un champ ne peut y creuser des puits, y construire une maison ou une muraille qu'à une certaine distance du champ voisine, la distance fixée par la loi¹.

Il ne doit pas non plus détourner sur le terrain de son voisin les eaux qui tombent des hauteurs dont la sienne est entourée; mais il peut les conduire dans le chemin public², et c'est aux propriétaires limitrophes de s'en garantir. En certains endroits, les pluies sont reçues dans des canaux qui les transportent au loin³.

Apollodore avait une possession considérable auprès d'Éleusis. Il m'y mena. C'était au temps de la moisson : la campagne était couverte de gerbes jaunissantes, et d'esclaves qui les faisaient passer sous la faux tranchante; de jeunes enfants les ramassaient, et les présentaient à ceux qui en formaient des gerbes⁴.

On s'était mis à l'ouvrage au lever de l'aurore. Tous ceux de la maison devaient y participer. Dans un coin du champ, à l'ombre d'un grand arbre, des hommes préparaient la viande; les femmes faisaient cuire des lentilles⁵, et versaient de la farine dans des vases pleins d'eau bouillante pour le dîner des moissonneurs⁶ qui s'animèrent au travail par des chansons dont la plainte retentissait.

¹ Pet. leg. attic. p. 387.

² Demosth. in Callic. p. 1119.

³ Id. ibid. p. 1118.

⁴ Homer. iliad. lib. 18, v. 555.

⁵ Hesiod. oper. v. 578.

⁶ Eustath. in iliad. l. 18.

⁷ Schol. Theocr. in Theocr. v. 54.

⁸ Theocr. ibid.

⁹ Homer. ibid.



Courage, amis, point de repos;
 Aux champs qu'on se disperse;
 Sous la faux de Cérès que l'épi se renverse.
 Déesse des moissons, préside à nos travaux!
 Veux-tu grossir le grain de tes épis nouveaux?
 Rassemble tes moissons dans la plaine étalées,
 Et des gerbes amoncelées
 Présente à l'aquilon les frères chalumeaux.
 Travaillons, le jour luit, l'alouette s'éveille:
 Il est temps de dormir alors qu'elle sommeille¹.

ns les autres couplets, on enviait le sort de la
 uille qui a toujours de quoi boire en abon-
 ; on plaisantait sur l'économie de l'inten-
 des esclaves, et l'on exhortait les ouvriers
 er le blé à l'heure du midi, parce que le
 se détache alors plus aisément des tuniques
 enveloppent².

gerbes, transportées dans l'aire, y sont dis-
 s en rond et par couches. Un des travail-
 se place dans le centre, tenant d'une main
 uet, et de l'autre une longe avec laquelle il
 les bœufs, chevaux ou mulets, qu'il fait mar-
 ou trotter autour de lui : quelques-uns de ses
 ignons retournent la paille, et la repoussent
 es pieds des animaux jusqu'à ce qu'elle soit
 ment brisée³. D'autres en jettent des pel-
 en l'air⁴: un vent frais qui, dans cette sai-
 e lève communément à la même heure,

er. in idyll. 10, v. 54;
 de M. Chabanon.
 Ibid. Mém. de l'acad. des
 . t. 9, p. 350.

³ Homer. iliad. lib. 20, v. 495.
 Xenoph. memor. l. 5, p. 863.

⁴ Homer. odyss. l. 11, v. 127.
 Eustath. ibid. p. 1675, lin. 50.



transporte les brins de paille à une légère tance, et laisse tomber à plomb les grains. On renferme dans des vases de terre cuite

Quelques mois après, nous retournâmes en campagne d'Apollodore. Les vendangeurs attachaient les raisins suspendus aux vignes, qui levaient à l'appui des échelas². De jeunes garçons et de jeunes filles en remplissaient des paniers d'osier, et les portaient au pressoir³. Avant de fouler, quelques fermiers font transporter à eux les sarments chargés de grappes⁴; ils ont soin de les exposer au soleil pendant dix jours et de les tenir à l'ombre pendant cinq jours⁵.

Les uns conservent le vin dans des tonneaux, les autres dans des outres⁷, ou dans des vases de terre⁸.

Pendant qu'on foulait la vendange, nous chantions avec plaisir les *chansons du pressoir*⁹ ainsi qu'on les appelle. Nous en avions encore d'autres pendant le dîné des vendangeurs, et les différents intervalles de la journée, où la danse se mêlait au chant¹⁰.

¹ Hesiod. oper. v. 475 et 600. Procl. ibid.

² Homer. iliad. lib. 18, v. 563.

³ Id. ibid. v. 567; Eustath. t. 2, p. 1163, lin. 45. Anacr. od. 52.

⁴ Id. od. 50; note de madame Dacier.

⁵ Hesiod. oper. v. 610. Homer. odyss. lib. 7, v. 123.

⁶ Anacr. od. 52.

⁷ Homer. odyss. lib. 9.

⁸ Id. ibid. v. 204. Herod. lib. 2, cap. 6.

⁹ Anacr. od. 52. Ovid. venat. lib. 1, v. 127. Pollux. lib. 8, cap. 7, § 55.

¹⁰ Homer. iliad. lib. 16, v. 123.



moisson¹ et la vendange² se terminent par fêtes célébrées avec ces mouvements rapides produit l'abondance, et qui se diversifient par la nature de l'objet. Le blé étant regardé comme le bienfait d'une déesse qui pourvoit à nos besoins, et le vin comme le présent d'un dieu qui sur nos plaisirs, la reconnaissance pour le vin s'annonce par une joie vive et tempérée, pour Bacchus par tous les transports du délire. Au temps des semailles et de la fenaison, on fait également des sacrifices; pendant la récolte des olives et des autres fruits, on pose de même sur des autels les prémices des présents qu'on a reçus de la terre. Les Grecs ont senti que dans ces occasions ils ont besoin de se répandre, et d'adresser des éloges aux auteurs du bienfait.

Entre ces fêtes générales, chaque bourg de l'Attique en a de particulières, où l'on voit moins de magnificence, mais plus de gaieté que dans celles de la capitale: car les habitants de la campagne ne connaissent guère les joies feintes. Toute leur joie se déploie dans les spectacles rustiques et dans les jeux innocents qui les rassemblent. Je me suis vu souvent autour de quelques outres remplies de vin, et frottées d'huile à l'extérieur. Des gens sautaient dessus à cloche-pied, et, par leurs chutes fréquentes, excitaient un rire uni-

¹ Herod. idyll. 7, v. 32. Scholl. ² Attic. dissert. 13, t. 2, pag. 302.
³ Scholl. Homer. in iliad. Meurs. in Ἀλώξ et in Θαλύξ.
⁴ Etym. magn. in Θαλύξ. ⁵ Theophr. charact. cap. 3. Cas-
⁶ t. 5, p. 336. Corsin. fast. tellan. de fest. Græcor. in Dionys.



versel¹. A côté, des enfants se poursuivait
 rant sur un seul pied². D'autres jouaient
 ou non³; d'autres à colin-maillard⁴. D'autres
 puyant tour à tour sur les pieds et sur les
 imitaient en courant le mouvement d'une
 Quelquefois une ligne tracée sur le terrain
 divisait en deux bandes; on jouait à *jour ou nuit*
 Le parti qui avait perdu prenait la fuite
 courait pour l'atteindre et faire des prison
 Ces amusements ne sont qu'à l'usage des
 dans la ville; mais, à la campagne, les hommes
 ne rougissent pas de s'y livrer.

Euthymène, un de nos amis, s'était
 reposé, pour la régie de ses biens, sur la
 et la fidélité d'un esclave qu'il avait mis à
 des autres⁵. Convaincu enfin que l'œil du
 vaut mieux que celui d'un intendant⁶, il
 parti de se retirer à sa maison de campagne
 tuée au bourg d'Acharnes, à soixante stad
 thènes⁹ (b).

Nous allâmes le voir quelques années ap
 santé, autrefois languissante, s'était rétab
 femme et ses enfants partageaient et augmen
 son bonheur. Notre vie est active et n'est

¹ Hesych. in Ἀσζωλ. Eustath. in
 odyss. lib. 10, p. 1646, lin. 21;
 lib. 14, p. 1769, lin. 47. Schol.
 Aristoph. in Plut. v. 1130. Phurn.
 de nat. deor. cap. 30.

² Poll. lib. 9, cap. 7, § 121.

³ Meurs. de lud. Græc. in Ἀπτιάζ.

⁴ Id. ibid. in Μυζ.

⁵ Plat. in conv. t. 3, p.
 (a) Ce jeu ressemblait à
 croix ou pile.

⁶ Meurs. ibid. in Ὀσζωλ.

⁷ Xenoph. memor. lib.

⁸ Id. ibid. p. 854.

⁹ Thucyd. lib. 2, cap. 21.

(b) Environ deux lieues u



, nous dit-il; nous ne connaissons pas l'en-
t nous savons jouir du présent.

ous montra sa maison récemment construite.
ait exposée au midi, afin qu'elle reçût en
la chaleur du soleil, et qu'elle en fût garan-
été, lorsque cet astre est dans sa plus grande
on¹. L'appartement des femmes était séparé
i des hommes par des bains, qui empêchaient
communication entre les esclaves de l'un et
tre sexe. Chaque pièce répondait à sa des-
n; on conservait le blé dans un endroit sec,
dans un lieu frais. Nulle recherche dans les
es, mais partout une extrême propreté. Cou-
et encens pour les sacrifices, habits pour
es, armures et vêtements pour la guerre,
tures pour les différentes saisons, ustensiles
aine, instruments à moudre le blé, vases à
la farine, provisions pour l'année et pour
e mois en particulier, tout se trouvait avec
, parce que tout était à sa place et rangé
métric². Les habitants de la ville, disait Eu-
ne, ne verraient qu'avec mépris un arran-
si méthodique : ils ne savent pas qu'il
le temps des recherches, et qu'un sage
eur doit dépenser ses moments avec la
économie que ses revenus.

tabli dans ma maison, ajouta-t-il, une
de charge intelligente et active. Après m'être
de ses mœurs, je lui ai remis un mémoire

pl. memor. lib. 3, p. 844. ² Id. ibid. p. 843.



exact de tous les effets déposés entre ses mains. Et comment récompensez-vous ses services, dis-je? Par l'estime et par la confiance, répond-il : depuis que nous l'avons mise dans le secret de nos affaires, elles sont devenues les siennes. Nous donnons la même attention à ceux de nos esclaves qui montrent du zèle et de la fidélité; ils sont mieux chauffés et mieux vêtus. Ces distinctions les rendent sensibles à l'honneur; les retiennent dans leur devoir, mieux qu'aurait fait la crainte des supplices.

Nous nous sommes partagé, ma femme et moi, les soins de l'administration. Sur elle reposent les détails de l'intérieur, sur moi ceux du dehors. Je me suis chargé de cultiver et d'améliorer le champ que j'ai reçu de mes pères. Laodice s'occupe sur la recette et sur la dépense, sur l'achat du blé et sur la distribution du blé, de l'huile et des fruits qu'on remet entre ses mains; c'est elle encore qui entretient la discipline de nos domestiques, envoyant les uns aux uns distribuant aux autres la laine, et leur apprenant à la préparer pour en faire des vêtements; son exemple adoucit leurs travaux; et, quand ils sont malades, ses attentions, ainsi que les miennes, diminuent leurs souffrances. Le sort de nos esclaves nous attendrit : ils ont tant de droits et de besoins à réclamer!

¹ Xenoph. memor. lib. 5, p. 845.

² Id. ibid. p. 855 et 857.

³ Id. ibid. p. 838.

⁴ Id. ibid. p. 839 et.



Après avoir traversé une basse-cour peuplée de
 de canards et d'autres oiseaux domesti-
 nous visitâmes l'écurie, la bergerie, ainsi
 jardin des fleurs, où nous vîmes successive-
 riller les narcisses, les jacinthes, les anémones,
 les violettes de différentes couleurs², les
 de diverses espèces³, et toutes sortes de
 odoriférantes⁴. Vous ne serez pas surpris,
 il, du soin que je prends de les cultiver :
 avez que nous en parons les temples, les
 les statues de nos dieux⁵; que nous en
 nous nos têtes dans nos repas et dans nos
 nies saintes; que nous les répandons sur nos
 t sur nos lits; que nous avons même l'atten-
 offrir à nos divinités les fleurs qui leur sont
 s agréables. D'ailleurs un agriculteur ne
 oint négliger les petits profits; toutes les
 e j'envoie au marché d'Athènes, du bois, du
 n⁶, des denrées et des fruits, j'y joins
 les corbeilles de fleurs qui sont enlevées à
 t.

ymène nous conduisit ensuite dans son
 qui avait plus de quarante stades de cir-
), et dont il avait retiré, l'année précé-
 plus de mille médimnes d'orge et de huit
 mesures de vin⁸. Il avait six bêtes de somme

1. in Κόσκινοι.
 lib. 15, cap. 9, p. 683.
 r. ap. Athen. p. 682.
 t. plant. lib. 6, cap. 6,

⁵ Xenoph. memor. lib. 5, p. 831.
⁶ Aristoph. in Acharn. v. 212.
⁷ Demosth. in Phœnip. p. 1023.
 (a) Environ une lieue et demie.
⁸ Demosth. ibid. p. 105.



qui portaient tous les jours au marché, de plusieurs sortes de matériaux, et qui lui revendaient par jour douze drachmes ¹ (a). Comme il se passa des inondations qui emportaient quelquefois la récolte, nous lui demandâmes pourquoi il n'avait pas fixé sa demeure dans un canton moins exposé à de pareils accidents. On m'a souvent proposé de tels échanges avantageux, répondit-il, et vous savez pourquoi je les ai refusés. Il ouvrit à ce moment la porte d'une enceinte, où nous vîmes un gazon entouré de cyprès. Voici les tombeaux de ma famille ², nous dit-il. Là même, ces pavots, je vis creuser la fosse où mon père fut déposé; à côté, celle de ma mère. Je viens quelquefois m'entretenir avec eux; je crois les entendre. Non, je n'abandonnerai jamais cette terre sacrée. Mon fils, dit-il ensuite à un jeune enfant qui le suivait, après ma mort vous habitez avec ces auteurs de mes jours; et, si vous avez le malheur de perdre votre mère, vous la placerez auprès de moi; souvenez-vous-en, mon fils le promit, et fondit en larmes.

Le bourg d'Acharnes est plein de vignes. Toute l'Attique est couverte d'oliviers; c'est le meilleur arbre qu'on y soigne le plus. Euthymus en avait planté un très-grand nombre, et il avait fait le long des chemins qui bornaient sa terre

¹ Demosth. in Phœnip. p. 1023.

(a) Dix livres dix sous. Voyez la Note V à la fin du volume.

² Demosth. in Callic.

id. in Macart. p. 1040.

³ Aristoph. in Ach.



loignés de neuf pieds l'un de l'autre; car il que leurs racines s'étendent au loin¹. Il permis à personne d'en arracher dans son plus de deux par an, à moins que ce ne ur quelque usage autorisé par la religion. ui viole la loi, est obligé de payer pour pied d'arbre, cent drachmes (a) à l'accu- et cent autres au profit du fisc. On en le dixième pour le trésor de Minerve².

ouve souvent des bouquets d'oliviers laissés rve, et entourés d'une haie. Ils n'appar- t pas au propriétaire du champ, mais au de cette déesse: on les afferme³, et le en est uniquement destiné au maintien de e. Si le propriétaire en coupait un seul, même ce ne serait qu'un tronc inutile, il uni par l'exil et par la confiscation de ses est l'Aréopage qui connaît des délits rela- diverses espèces d'oliviers, et qui envoie bs en temps des inspecteurs pour veiller à nservation⁴.

ntinuant notre tournée, nous vîmes défilér e nous un nombreux troupeau de moutons, et suivis de chiens destinés à écarter les Chaque mouton était enveloppé d'une

1 memor. lib. 5, p. 865.
 2 t. 1, p. 91.
 3 vingt-dix livres.
 4 in Macart. p. 1039.
 5 c. p. 391.
 6 areop. p. 133.

4 Id. ibid. p. 136 et 143. Markl. conject. ad cap. 7. Lys. p. 548, ad calc. edit. Taylor.

5 Xenoph. memor. lib. 2, p. 757 et 759.



couverture de peau. Cette pratique, en usage des Mégariens¹, garantit la toison des orcs, et la saliraient, et la défend contre les linceulx qui pourraient la déchirer. J'ignore si elle contribue à rendre la laine plus fine; mais je puis vous assurer que celle de l'Attique est très-belle², et j'ai vu que l'art de la teinture est parvenu au point de charger de couleurs qui ne s'effacent jamais.

J'appris en cette occasion que les brebis grossissent d'autant plus qu'elles boivent davantage, que, pour provoquer leur soif, on mêle du sel dans leur nourriture, et qu'en été on leur en distribue, chaque cinquième jour, une mesure déterminée : c'est un médimne par cent brebis. J'appris encore qu'en faisant manger du sel, elle donnent plus de lait⁴.

Au pied d'un petit coteau qui terminait une prairie, on avait placé, au milieu des romarins et des saffrants, quantité de ruches à miel. Remarque que disait Euthymène, avec quel empressement les abeilles exécutent les ordres de leur souveraine, c'est elle qui, ne pouvant souffrir qu'elles restent oisives, les envoie dans cette belle prairie chercher les riches matériaux dont elle règle le miel; c'est elle qui veille à la construction des ruches, et à l'éducation des jeunes abeilles; et qu'elles élèves sont en état de pourvoir à leur subsistance.

¹ Diog. Laert. lib. 6, § 41.

² Varr. de re rustic. lib. 2, cap. 2.
Plut. de audit. t. 2, p. 42. Athen.
lib. 5, p. 219.

³ Plat. de rep. lib.

(a) Environ quatre

⁴ Aristot. hist. animal.
cap. 10, t. 1, p. 906.



lle encore qui en forme un essaim ¹, et les de s'expatrier sous la conduite d'une abeille a choisie (a).

loin, entre des collines enrichies de vigno- étendait une plaine où nous vîmes plusieurs de bœufs, dont les uns traînaient des tom- x de fumiers, dont les autres attelés à des es traçaient de pénibles sillons ². On y sè- de l'orge, disait Euthymène; c'est l'espèce qui réussit le mieux dans l'Attique ³. Le st qu'on y recueille, donne à la vérité un ès-agréable au goût, mais moins nourris- ue celui de la Béotie; et l'on a remarqué une fois que les athlètes béotiens, quand urnent à Athènes, consomment en froment nquièmes de plus qu'ils n'en consomment ur pays ⁴. Cependant ce pays confine à celui us habitons: tant il est vrai qu'il faut peu se pour modifier l'influence du climat! En vous une autre preuve? l'île de Salamine tou- esque à l'Attique, et les grains y mûris- aucoup plutôt que chez nous ⁵.

discours' d'Euthymène, les objets qui s'of- à mes regards, commençaient à m'inté- J'entrevois déjà que la science de l'agri- n'est pas fondée sur une aveugle routine,

¹ a. memor. lib. 5, p. 837

³ Theophr. hist. plant. lib. 8, cap. 8, p. 947.

la note VI à la fin du

⁴ Id. ibid. cap. 4, p. 932.

⁵ Id. ibid. cap. 3, p. 913.

var. hist. lib. 5, cap. 14.



mais sur une longue suite d'observation
raît, disait notre guide, que les Égyptiens
en communiquèrent autrefois les principes
les fines passer aux autres peuples de
dont la plupart, en reconnaissance d'un
bienfait, nous apportent tous les ans les
de leurs moissons². Je sais que d'autres
grecques ont les mêmes prétentions qu'
Mais à quoi servirait de discuter leur
Les arts de première nécessité ont pris
parmi les plus anciennes nations; et leur
est d'autant plus illustre, qu'elle est plus

Celui du labourage, transmis aux Grecs
claira par l'expérience; et quantité d'écri-
ont recueilli les préceptes. Des philosophes
bres, tels que Démocrite, Archytas, Épi-
nous ont laissé des instructions utiles sur
vaux de la campagne⁴; et, plusieurs siècles
paravant, Hésiode les avait chantés dans ses
poèmes⁵: mais un agriculteur ne doit pas
se conformer à leurs décisions, qu'il n'ose
terroger la nature, et lui proposer de
lois. Ainsi, lui dis-je alors, si j'avais un
cultiver, il ne me suffirait pas de consulter
teurs dont vous venez de faire mention? Il
répondit-il. Ils indiquent des procédés ex-

¹ Diod. lib. 1, p. 13, 14 et 25;
lib. 5, p. 336.

² Isocr. paneg. t. 1, p. 133. Just.
lib. 2, cap. 6.

³ Goguet, orig. des lois, t. 2,
p. 177.

⁴ Aristot. de rep. lib.
t. 2, p. 308. Varr. de re
c. 1. Columell. de re
cap. 1.

⁵ Hesiod. oper. et dies.



qui ne conviennent ni à chaque terrain, ni que climat.

Supposons que vous vous destiniez un jour à toute profession que j'exerce, je tâcherai d'aider de vous convaincre que tous vos soins, tous vos efforts sont dus à la terre, et que plus vous travaillez pour elle, plus elle fera pour vous¹; car elle est bienfaisante, que parce qu'elle est juste².

Je soutiendrais à ce principe, tantôt les règles qu'a données l'expérience des siècles, tantôt des conseils que vous éclairciriez par vous-même, ou par les lumières des autres. Je vous dirais, par exemple: Choisissez une exposition favorable³;

connaissez la nature des terrains et des engrais propres à chaque production⁴; sachez dans quelle terre il faudra mêler des terres de différentes qualités⁵, dans quelle autre on doit mêler la terre avec le fumier⁶, ou le fumier avec la graine⁷.

Si il s'agit de la culture du blé en particulier, j'ajouterais: Multipliez les labours; ne consacrez à la terre le grain que vous venez de récolter, mais celui de l'année précédente⁸; semez

plus tôt ou plus tard, suivant la température de l'air⁹; plus ou moins clair, suivant que la terre est plus ou moins légère¹⁰: mais semez

¹ Xenoph. memor. lib. 5, p. 868.

² Id. ibid. p. 832.

³ Plin. de caus. plant. lib. 3,

cap. 8, p. 127.

⁴ Plin. de caus. plant. lib. 3, c. 25.

⁵ Id. ibid. cap. 7.

⁷ Id. hist. plant. lib. 7, cap. 5, p. 792.

⁸ Id. lib. 8, cap. 11, p. 962. Plin. lib. 18, cap. 24, t. 2, p. 127.

Geopon. lib. 2, cap. 16.

⁹ Xenoph. memor. lib. 5, p. 861.

¹⁰ Theoph. ibid. cap. 6, p. 939.



toujours également ¹. Votre blé monte-t-il haut? ayez soin de le tondre, ou plutôt de le brouter par des moutons ²; car le premier procédé est quelquefois dangereux: le grain se prolonge et devient maigre. Avez-vous beaucoup de paille? ne la coupez qu'à moitié; le chaume que vous laisserez sera brûlé sur la terre, et lui servira d'engrais ³. Serrez votre blé dans un endroit sec ⁴; et pour le garder long-temps, prenez la précaution, non de l'étendre, mais de l'amonceler, et même de l'arroser ⁵.

Euthymène nous donna plusieurs autres conseils sur la culture du blé, et s'étendit encore sur celle de la vigne. C'est lui qui va parler.

Il faut être attentif à la nature du plant que l'on met en terre, aux labours qu'il exige, aux façons de le rendre fécond. Quantité de pratiques différentes à ces divers objets, et souvent contradictoires entre elles, se sont introduites dans les différents cantons de la Grèce.

Presque partout on soutient les vignes à l'aide d'échalas ⁶. On ne les fume que tous les quatre ans, et plus rarement encore. Des engrais plus fréquents finiraient par les brûler ⁷.

La taille fixe principalement l'attention des vigneronns. L'objet qu'on s'y propose est de rendre la vigne plus vigoureuse, plus féconde et plus durable.

¹ Xenoph. memor. lib. 5, p. 86r.

² Theophr. hist. plant. lib. 8, cap. 7, p. 942.

³ Xenoph. ibid. p. 86r.

⁴ Id. ibid. p. 844.

⁵ Theophr. de caus. p.

⁶ Xenoph. memor. lib. 5, p. 86r. Theophr. ibid. lib. 2, cap. 7.

⁷ Theophr. ibid. lib. 2, cap. 7.

⁸ Id. ibid. cap. 19.



Sur un terrain nouvellement défriché, vous planterez un jeune plant qu'à la troisième année, vous taillerez tard dans un terrain cultivé depuis longtemps. A l'égard de la saison, les uns soutiennent que cette opération doit s'exécuter de bonne heure, parce qu'il résulte des inconvénients de la taille qu'on fait soit en hiver, soit au printemps : premièrement, que la plaie ne peut se fermer, et que les yeux risquent de se dessécher par le froid ; de la seconde, que la sève s'épuise, et inonde les yeux laissés auprès de la plaie².

Les autres établissent des distinctions relatives à la nature du sol. Suivant eux, il faut tailler en hiver les vignes qui sont dans un terrain maigre et sec ; au printemps, celles qui sont dans un terrain humide et froid ; en hiver, celles qui sont dans un terrain ni trop sec ni trop humide. Par ces divers procédés, les premières conservent la sève qui leur est nécessaire ; les secondes perdent la sève qui leur est inutile ; toutes produisent un vin délicat et exquis. Une preuve, disent-ils, que, dans les terrains humides, il faut différer la taille jusqu'au printemps, et laisser couler une partie de la sève, est que l'on est obligé de semer, à travers les vignes, de l'orge et des fèves qui absorbent l'humidité et qui empêchent la vigne de s'épuiser en vain par des tailles inutiles.

Une autre question partage les vigneron³ : faut-

¹ ar. de caus. plant. lib. 3,

² Id. ibid. cap. 20.

³ Id. ibid. lib. 3, cap. 19.



il tailler long ou court? Les uns se règlent sur la nature du plant ou du terrain; d'autres, sur la moelle des sarments. Si cette moelle est abondante, il faut laisser plusieurs jets, et fort courts, afin que la vigne produise plus de raisins. Si la moelle est en petite quantité, on laissera moins de jets, et on taillera plus long.

Les vignes qui portent beaucoup de ramilles et peu de grappes, exigent qu'on taille long les jets qui sont au sommet, et court les jets les plus bas, afin que la vigne se fortifie par le pied, et qu'en même temps les rameaux du sommet produisent beaucoup de fruit.

Il est avantageux de tailler court les jeunes vignes, afin qu'elles se fortifient; car les vignes qu'on taille long, donnent à la vérité plus de fruit, mais périclent plus tôt¹.

Je ne parlerai pas des différents labours qu'on fait à la vigne², ni de plusieurs pratiques dont on se sert pour l'utilité. On voit souvent les vigneronneries recouvertes sur les raisins une poussière légère, pour empêcher de garantir des ardeurs du soleil, et pour d'autres raisons qu'il serait trop long de rapporter³. On voit d'autres fois ôter une partie des feuilles qui couvrent le raisin, plus exposé au soleil, mûrissent plus tôt⁴.

Voulez-vous rajeunir un cep de vigne qui a périclé de vétusté? déchaussez-le d'un côté.

¹ Theophr. de caus. plant. lib. 3, cap. 20.

² Id. ibid. cap. 21.

³ Id. ibid. cap. 22.

⁴ Xenoph. memor. lib. 5, F.



et nettoyez ses racines ; jetez dans la fosse diverses espèces d'engrais que vous couvrirez de terre. Cela vous rendra presque rien la première année, au bout de trois ou quatre ans il aura repris sa ancienne vigueur. Si dans la suite vous le voyez s'affaiblir encore, faites la même opération de l'autre côté ; et cette précaution, prise tous les ans, suffira pour éterniser en quelque façon la vigne¹.

Pour avoir des raisins sans pepins, il faut prendre un sarment, le fendre légèrement dans la partie qui doit être enterrée, ôter la moelle de cette partie, réunir les deux branches séparées par la fente, les couvrir de papier mouillé, et les mettre en terre. L'expérience réussit mieux, si, avant d'enterrer le sarment, on met sa partie inférieure dans un oignon marin. On connaît plusieurs autres procédés pour parvenir au même

but. Si vous tirez du même cep, des raisins les uns blancs, les autres noirs, d'autres dont les grains présenteront des grains de l'une et de l'autre couleur³ prenez un sarment de chaque couleur, écrasez-les dans leurs parties supérieures, de manière qu'elles s'incorporent pour ainsi dire ensemble étroitement ; liez-les ensemble, et dans la terre mettez les deux sarments en terre.

¹ Plin. hist. plant. lib. 4, de arbor. 9. Plin. lib. 17, cap. 21,

t. 2, p. 74. Traité de la vigne, t. 1, p. 29.

² Caus. plant. lib. 5, c. 5.

³ Prop. lib. 4, cap. 7. Pallad.

de febr. tit. 29. Colum.

³ Theophr. ibid.



Nous demandâmes ensuite à Euthymène quelques instructions sur les potagers et sur les fruitiers. Les plantes potagères, nous dit-il, plus tôt, quand on se sert de graines de deux ou trois ans¹. Il en est qu'il est avantageux d'arroser avec l'eau salée². Les concombres (a) ont plus de douceur, quand leurs graines ont été macérées dans du lait pendant deux jours³. Ils réussissent mieux dans les terrains naturellement un peu humides, que dans les jardins où on les arrose fréquemment⁴. Voulez-vous qu'ils viennent plus tôt? semez-les d'abord dans des vases, et arrosez-les avec de l'eau tiède⁵; mais je vous prie qu'il auront moins de goût que si vous les arrosez avec de l'eau froide⁶. Pour qu'ils deviennent plus gros, on a l'attention, quand ils commencent à se former, de les couvrir d'un voile ou de les introduire dans une espèce de serre. Pour les garder long-temps, vous aurez soin de les couvrir, et de les tenir suspendus dans des puits⁷.

C'est en automne, ou plutôt, au printemps, qu'on doit planter les arbres⁸: il faut creuser

¹ Aristot. problem. § 20, quæst. 36, t. 2, p. 773.

² Theophr. de caus. plant. lib. 2, cap. 7.

(a) Voyez la note VII à la fin du volume.

³ Theophr. ibid. lib. 3, cap. 12; id. hist. plant. lib. 7, cap. 3. Pallad. in mart. lib. 4, cap. 9. Colum. de re rust. lib. 11, cap. 3. Plin. lib. 19,

cap. 5, t. 2, p. 165.

⁴ Aristot. probl. t. 2, p. 773.

⁵ Theophr. de caus. plant. lib. 2, cap. 6.

⁶ Aristot. ibid. p. 773. Theophr. ibid. lib. 2, cap. 8.

⁷ Aristot. probl. p. 773. Theophr. ibid. lib. 5, cap. 6.

⁸ Theophr. ibid. lib. 3, c. 3.



au moins un an auparavant¹; on la laisse
 ouverte, comme si l'air devait la fé-
 r². Suivant que le terrain est sec ou humide,
 proportions de la fosse varient. Communément
 donne deux pieds et demi de profondeur,
 x pieds de largeur³.

me rapporte, disait Euthymène, que des pra-
 convenues et familières aux peuples policés.
 i n'excitent pas assez leur admiration, re-
 aussitôt. Que de temps, que de réflexions n'a-
 s fallu pour épier et connaître les besoins,
 arts et les ressources de la nature; pour la
 docile, et varier ou corriger ses produc-
 Je fus surpris, à mon arrivée en Grèce, de
 mer et émonder les arbres⁴; mais ma sur-
 ut extrême, lorsque je vis des fruits dont on
 rouvé le secret de diminuer le noyau, pour
 nter le volume de la chair⁵; d'autres fruits,
 tout des grenades, qu'on faisait grossir sur
 même, en les enfermant dans un vase de
 uite⁶; des arbres chargés de fruits de diffé-
 espèces⁷, et forcés de se couvrir de pro-
 as étrangères à leur nature.

par la greffe, me dit Euthymène, qu'on
 ce dernier prodige, et qu'on a trouvé le
 l'adoucir l'amertume et l'âpreté des fruits
 nent dans les forêts⁸. Presque tous les

Id. cap. 5.

Id. cap. 18.

sh. memor. lib. 5, p. 864.

sh. de caus. plant. lib. 3,

⁵ Id. ibid. lib. 1, cap. 18.

⁶ Aristot. probl. § 20, t. 2, p. 772.

⁷ Theophr. ibid. lib. 5, cap. 5.

⁸ Id. ibid. lib. 1, cap. 6 et 7.



arbres des jardins ont éprouvé cette opération qui se fait pour l'ordinaire sur les arbres de cette espèce. Par exemple, on greffe un figuier sur un autre figuier, un pommier sur un poirier, etc.

Les figues mûrissent plus tôt, quand elles ont été piquées par des moucheron¹ provenus d'un figuier sauvage qu'on a soin de planter auprès²; cependant on préfère celles qui croissent naturellement, et les gens qui les vendent au marché ne manquent jamais d'avertir de cette préférence³.

On prétend que les grenades ont plus de saveur quand on arrose l'arbre avec de l'eau salée et qu'on jette du fumier de cochon sur ses racines; que les amandes ont plus de goût, quand on enfonce des clous dans le tronc de l'arbre, et qu'on en laisse couler la sève pendant quelque temps; que les oliviers ne prospèrent point, quand ils sont à plus de trois cents stades de la mer⁵ (a). On prétend encore, que certains arbres ont une influence marquée sur d'autres arbres; que les oliviers ne croissent pas dans le voisinage des grenadiers sauvages, et les grenadiers des jardins dans celui des oliviers⁷. On ajoute enfin qu'il faut admettre la

¹ Aristot. de plant. lib. 1, cap. 6, t. 2, p. 1016.

² Id. ibid. p. 1017. Theophr. de caus. plant. lib. 2, cap. 12. Tournef. voyag. du Levant, t. 1, p. 338.

³ Theophr. ibid. cap. 13.

⁴ Aristot. ibid. cap. 7, t. 2, p. 1017.

⁵ Theophr. hist. plant. cap. 2, p. 550.

(a) Onze lieues huitante toises.

⁶ Aristot. ibid. cap. 6, p. 1017.

⁷ Theophr. de caus. plant. lib. 2, cap. 9, p. 243.



des sexes dans les arbres et dans les plantes¹. Cette opinion est d'abord fondée sur l'analogie qui suppose entre les animaux et d'autres productions de la nature; ensuite sur l'exemple des insectes, dont les femelles ne sont fécondées que par le duvet ou la poussière qui est dans la fleur mâle². C'est en Égypte et dans les pays voisins qu'on peut observer cette espèce de phénomène; car, en Grèce, les palmiers élevés pour l'ornement des jardins, ne produisent point de fruits, ou ne les amènent jamais à une parfaite maturité³.

En général, les fruits ont dans l'Attique une saveur qu'ils n'ont pas dans les contrées voisines⁴. On attribue cet avantage moins à l'industrie des cultivateurs, qu'à l'influence du climat. Nous ignorons si cette influence corrigera l'aigreur de ces fruits suspendus à ce citronier. C'est un fruit qui a été récemment apporté de Perse à Athènes⁵.

Promène nous parlait avec plaisir des travaux de campagne, avec transport des agréments de la campagne.

Un jour, assis à table devant sa maison, sous de grands platanes qui se courbaient au-dessus de sa tête, il nous disait : Quand je me promène dans mon champ, tout rit, tout s'embellit à mes

¹ de plant. lib. 1, cap. 2, p. 124.

² Céphr. hist. plant. l. 3, § 4 Aristot. probl. t. 2, p. 774.

³ Antiphon. ap. Athen. lib. 3, § 1.

⁴ Ibid. lib. 2, p. 113. cap. 7, p. 84. Salmas. exercit. in

⁵ Plin. p. 956.



yeux. Ces moissons, ces arbres, ces plantes tentent que pour moi, ou plutôt que pour les heureux dont je vais soulager les besoins. quelquefois je me fais des illusions pour accroître mes jouissances; il me semble alors que la terre attire son attention jusqu'à la délicatesse, et que les fruits sont annoncés par les fleurs, comme parmi nous les bienfaits doivent l'être par les grâces.

Une émulation sans rivalité forme les liens qui m'unissent avec mes voisins. Ils viennent se ranger autour de cette table, qui ne fut autrefois entourée que de mes amis. La confiance et la franchise règnent dans nos entretiens. Nous nous communiquons nos découvertes; car, bien loin d'être jaloux des autres artistes qui ont des secrets, chacun de nous est aussi jaloux d'instruire les autres que de s'instruire soi-même.

S'adressant ensuite à quelques habitants de la ville qui venaient d'arriver, il ajoutait : Vous êtes libres dans l'enceinte de vos murs; mais l'indépendance que les lois vous accordent, l'oppression de la société vous la ravit sans pitié; des charges à briguer et à remplir; des hommes sans talents à ménager; des noirceurs à prévoir et à éviter; des devoirs de bienséance plus rigoureux que ceux de la nature; une contrainte continuelle dans l'habillement, dans la démarche, dans les actions, dans les paroles; le poids insupportable de la pauvreté; les lentes persécutions des importuns

¹ Xenoph. memor. lib. 5, p. 858.



aucune sorte d'esclavage qui ne vous tienne enchaînés dans ses fers.

Les fêtes sont si magnifiques! et les nôtres si gaies! Les plaisirs si superficiels et si passagers! les nô-
 tres vrais et si constants! Les dignités de la ré-
 publique imposent-elles des fonctions plus nobles
 que l'exercice d'un art sans lequel l'industrie et le
 commerce tomberaient en décadence¹?

Ne vous êtes-vous jamais respiré, dans vos riches ap-
 partements, la fraîcheur de cet air qui se joue sous
 une cime de verdure? et vos repas, quelquefois
 si opulents, valent-ils ces jattes de lait qu'on
 fait traire, et ces fruits délicieux que nous
 cueillons de nos mains? Et quel goût ne pré-
 sente à nos aliments, des travaux qu'il est si
 difficile d'entreprendre, même dans les glaces de
 l'hiver et dans les chaleurs de l'été²; dont il est si
 facile de se délasser, tantôt dans l'épaisseur des
 nuages et au souffle des zéphyrs, sur un gazon qui
 invite au sommeil; tantôt auprès d'une flamme
 douce et pure³, nourrie par des troncs d'arbres que
 j'ai plantés sur mon domaine, au milieu de ma femme
 et de mes enfants, objets toujours nouveaux de
 mon amour, et de mon plus tendre, au mépris de ces vents
 furieux qui grondent autour de ma retraite, sans
 troubler la tranquillité!

Si le bonheur n'est que la santé de l'âme,
 comment pouvez-vous le trouver dans les lieux où règne
 l'inégalité de proportion entre les besoins et les désirs,

¹ h. memor. lib. 5, p. 832.

² Id. ibid. p. 832.

³ p. 831.



où le mouvement est toujours suivi du repos, l'intérêt toujours accompagné du calme?

Nous eûmes plusieurs entretiens avec Euthydème. Nous lui dîmes que, dans quelques-uns de ses écrits¹, Xénophon proposait d'accorder, en récompenses en argent, mais quelques distinctions flatteuses à ceux qui cultiveraient le mieux les champs. Ce moyen, répondit-il, pourrait encourager l'agriculture; mais la république est si occupée à distribuer des grâces à des hommes oisifs et dissolus, qu'elle ne peut guère penser à des citoyens utiles et ignorés.

Étant partis d'Acharnes, nous remontâmes vers la Béotie. Nous vîmes en passant quelques villages entourés de murailles épaisses et de tours élevées, tels que ceux de Phylé, de Décélie et de Rhamnonte. Les frontières de l'Attique sont garanties de tous côtés par ces places fortes; on y entretient des garnisons; et, en cas d'invasion, on ordonne aux habitants de la campagne de se retirer et de fugier².

Rhamnonte est située auprès de la mer. Sur une éminence voisine, s'élève le temple de l'impératrice Némésis, déesse de la vengeance. Sa statue, haute de dix coudées (a), est de la main de Phidias. Elle a mérité d'en être par la beauté du travail. On employa un bloc de marbre de Paros, que les habitants avaient apporté en ces lieux pour dresser

¹ Xenoph. Hier. p. 916.

(a) Environ quatre

² Demosth. de fals. leg. p. 312: pieds.

id. de cor. p. 479.



Phidias n'y fit point inscrire son nom, mais
 e son élève Agoracrite, qu'il aimait beau-

à nous descendîmes au bourg de Marathon.
 bitants s'empressaient de nous raconter les
 ales circonstances de la victoire que les
 ns, sous la conduite de Miltiade, y rempor-
 outrefois contre les Perses. Ce célèbre évè-
 a laissé une telle impression dans leurs es-
 qu'ils croient entendre pendant la nuit les
 combattants et les hennissements des che-
 Ils nous montraient les tombeaux des Grecs
 irent dans la bataille; ce sont de petites
 s sur lesquelles on s'est contenté de gra-
 s noms. Nous nous prosternâmes devant
 e les Athéniens consacèrent à la mémoire
 ade, après l'avoir laissé mourir dans un
 Elle n'est distinguée des autres que parce
 en est séparée³.

ant que nous approchions de Brauron, l'air
 sait de cris de joie. On y célébrait la fête
 e, divinité tutélaire de ce bourg⁴. Sa statue
 rut d'une haute antiquité; c'est la même,
 ait-on, qu'Iphigénie rapporta de la Tau-
 utes les filles des Athéniens doivent être
 la déesse, après qu'elles ont atteint leur

lib. 1, cap. 32, p. 80.

cap. 5, p. 725. Suid.

Πάρι. Meurs. de pop.

v.

ibid. p. 79.

⁴ Meurs. de popul. attic. in

Βραυρ. id. in græc. ser. Castell. de

fest. Græc.

⁵ Pausan. lib. 1, cap. 23, p. 55;

et cap. 33, p. 80.



cinquième année, avant qu'elles aient pas-
sées dixième¹. Un grand nombre d'entre elles
sont nées par leur parents, et ayant à leur tête la
prêtresse de Diane², assistèrent aux céré-
monies qu'elles embellissaient de leur présence, pen-
dant lesquelles des rhapsodés chantaient des
passages de l'Iliade³. Par une suite de leur
coutume, elles viennent, avant que de se marier,
offrir des sacrifices à cette déesse⁴.

On nous pressait d'attendre encore quel-
ques jours, pour être témoins d'une fête qui se
renouvelle chaque cinquième année⁵ en l'honneur
de Bacchus, et qui, attirant dans ces lieux la
plupart des courtisanes d'Athènes, se célébrait avec
un éclat que de licence⁶. Mais la description
que nous en fit ne servit qu'à nous en dégoûter.
Nous allâmes voir les carrières du mont Pentelique,
d'où l'on tire ce beau marbre blanc si renommé
dans la Grèce, et si souvent mis en œuvre par
les plus habiles statuaires⁷. Il semble que
l'usage s'est fait un plaisir de multiplier dans
cet endroit les grands hommes, les grands artistes,
la matière la plus propre à conserver le souvenir
des uns et des autres. Le mont Hymette⁸,

¹ Aristoph. in *Lysistr.* v. 644.
Scholl. *ibid.* Harpocr. et Hesych. in
Ἀρχτ. et in *Δεχατ.*

² Dinarch. in *Aristogit.* p. 106.
Demosth. in *Conon.* p. 1112.

³ Hesych. in *Βραυρ.*

⁴ Suid. in *Ἀρχτ.*

⁵ Poll. lib. 8, cap. 9, § 107.

⁶ Suid. in *Βραυρ.* Schol. in *Dem.*
adv. Con. p. 1415.

⁷ Theophr. de *lapid.*
lib. 9, p. 399. Athen. lib. 1,
p. 591. Pausan. lib. 1,
78; lib. 5, cap. 10, p. 311.
p. 658, etc.

⁸ Strab. *ibid.* Plin. lib. 1,
t. 2, p. 48; lib. 36,
p. 724; et cap. 15, p. 744.
lib. 2, od. 18.



montagnes de l'Attique¹, recèlent dans leur sein de semblables carrières.

Nous allâmes coucher à Prasies, petit bourg près de la mer. Son port, nommé Panorme, offre aux vaisseaux un asyle sûr et commode. Il est entouré de vallées et de collines charmantes, et le rivage même, s'élève en amphithéâtre, pour s'appuyer sur des montagnes couvertes de pins et d'autres espèces d'arbres².

Quand nous entrâmes dans une belle plaine qui forme d'un canton nommé Paralos³ (a). Elle est bordée de chaque côté d'un rang de collines, dont les sommets arrondis, et séparés les uns des autres, semblent être l'ouvrage plutôt de l'art que de la nature⁴. Elle nous conduisit à Thoricos, ville située sur les bords de la mer⁵. Et ce fut notre joie, en apprenant que Platon nous attendait dans le voisinage, chez Théophile, un de ses amis, qui l'avait pressé pendant long-temps de venir à sa maison de campagne ! Quelques-uns de ses disciples l'avaient accompagné dans ces lieux solitaires. Je ne sais quel tendre intérêt le philosophe attachait à ces rencontres fortuites ; mais sa conversation eut l'air d'une reconnaissance, et elle en prolongea la douceur en nous retenant avec lui.

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous

¹ Strab. geogr. p. 920. Liv.

³ Thucyd. lib. 2, cap. 55.

26.

(a) C'est-à-dire, maritime.

² Travels in Greece, p.

⁴ Whel. a journ. p. 447.

⁵ Xenoph. ibid. p. 928.



rendimes au mont Laurium, où sont de
d'argent qu'on exploite depuis un temps
rial¹. Elles sont si riches, qu'on n'y par
mais à l'extrémité des flons², et qu'on pu
creuser un plus grand nombre de puits,
reils travaux n'exigeaient de fortes avances
l'achat des instruments, et la construct
maisons et des fourneaux, on a besoin
coup d'esclaves dont le prix varie à tout
Suivant qu'ils sont plus ou moins forts,
moins âgés, ils coûtent trois cents ou
drachmes (*a*), et quelquefois davantage³
on n'est pas assez riche pour en acheter
un marché avec des citoyens qui en poss
grand nombre, et on leur donne pour cha
clave une obole par jour (*b*).

Tout particulier qui, par lui-même, ou
d'une compagnie, entreprend une nouvelle
doit en acheter la permission, que la répu
seule peut accorder⁴. Il s'adresse aux m
chargés du département des mines. Si sa
tion est acceptée, on l'inscrit dans un reg
il s'oblige à donner, outre l'achat du priv
vingt-quatrième partie du profit⁵. S'il ne
pas à ses obligations, la concession revient
qui la met à l'encan⁶.

Autrefois les sommes provenues, soit de

¹ Xenoph. rat. redit. p. 924.

² Id. ibid. p. 927.

(*a*) Deux cent soixante-dix liv.,
ou cinq cent quarante livres.

³ Demosth. in Aphob. 1, p. 896.

(*b*) Trois sous.

⁴ Demosth in Pant

⁵ Suid. in Ἀργά

⁶ Demosth. in Phœnipe



la rétribution éventuelle des mines, étaient
 données au peuple. Thémistocle obtint de l'as-
 semblée générale qu'elles seraient destinées à con-
 struire des vaisseaux ¹. Cette ressource soutint la
 Grèce pendant la guerre du Péloponèse. On vit
 les particuliers s'enrichir par l'exploitation
 des mines. Nicias, si malheureusement célèbre
 par sa défection de Sicile, louait à un entrepre-
 neur mille esclaves, dont il retirait par jour
 cent soixante-six drachmes deux
 talents. Hipponicus, dans le même temps, en avait
 mille qui, sur le même pied, lui rendaient six
 talents ou cent drachmes par jour ² (b). Sui-
 vant le calcul, Xénophon proposait au gouverne-
 ment de faire le commerce des esclaves destinés
 à l'exploitation des mines. Il eût suffi d'une première mise pour
 acheter douze cents, et en augmenter succes-
 sivement le nombre jusqu'à dix mille. Il en aurait
 résulté tous les ans pour l'état un bénéfice
 de cent talents ³ (c). Ce projet, qui pouvait exciter
 l'avidité des entrepreneurs, ne fut point exé-
 cuté. Vers la fin de cette guerre, on s'aperçut
 que les mines rendaient moins qu'auparavant ⁴.
 Ces accidents peuvent tromper les espérances
 des entrepreneurs, et j'en ai vu plusieurs qui s'é-
 chouèrent, faute de moyens et d'intelligence ⁵.
 Les lois n'avaient rien négligé pour les

¹ Themist. t. 1, p. 113.
 cinquante livres.
² Demosth. in Phœnip. p. 1022
 et 1025.
³ Demosth. in Phœnip. p. 1022
 et 1025.
⁴ Xenoph. mem. lib. 3, p. 773.
⁵ Demosth. in Phœnip. p. 1022
 et 1025.

(c) Cinq cent quarante mille livr.
⁴ Xenoph. mem. lib. 3, p. 773.
⁵ Demosth. in Phœnip. p. 1022
 et 1025.



encourager : le revenu des mines n'est point parmi les biens qui obligent un citoyen à contribuer aux charges extraordinaires de l'état. Les peines sont décernées contre les concessions qui l'empêcheraient d'exploiter sa mine, enlevant ses machines et ses instruments, mettant le feu à sa fabrique ou aux étalons placés dans les souterrains², soit en anticipant son domaine ; car les concessions faites à un particulier, sont circonscrites dans des bornes, et n'est pas permis de passer³.

Nous pénétrâmes dans ces lieux humides et malsains⁴. Nous fûmes témoins de ce que coûte de peines pour arracher des entrailles à la terre ces métaux qui sont destinés à n'être employés que par des esclaves.

Sur les flancs de la montagne, auprès desquels on construit des forges et des fourneaux⁶, on porte le minerai, pour séparer l'argent d'avec les terres avec lesquelles il est combiné⁷. On se sert souvent avec une substance sablonneuse, brillante, dont on a tiré, pour la première fois dans ces derniers temps, le cinabre artificiel.

On est frappé, quand on voyage dans l'Asie, du contraste que présentent les deux classes de

¹ Demosth. in Phoenip. p. 1022 et 1025.

² Poll. lib. 7, cap. 23, § 98. Pet. leg. attic. p. 549.

³ Demosth. in Pantæn. p. 992.

⁴ Xenoph. memor. lib. 3, p. 773.

⁵ Vitruv. lib. 7, cap. 7.

⁶ Demosth. in Pantæn. Suid. et Harpocr. in K...

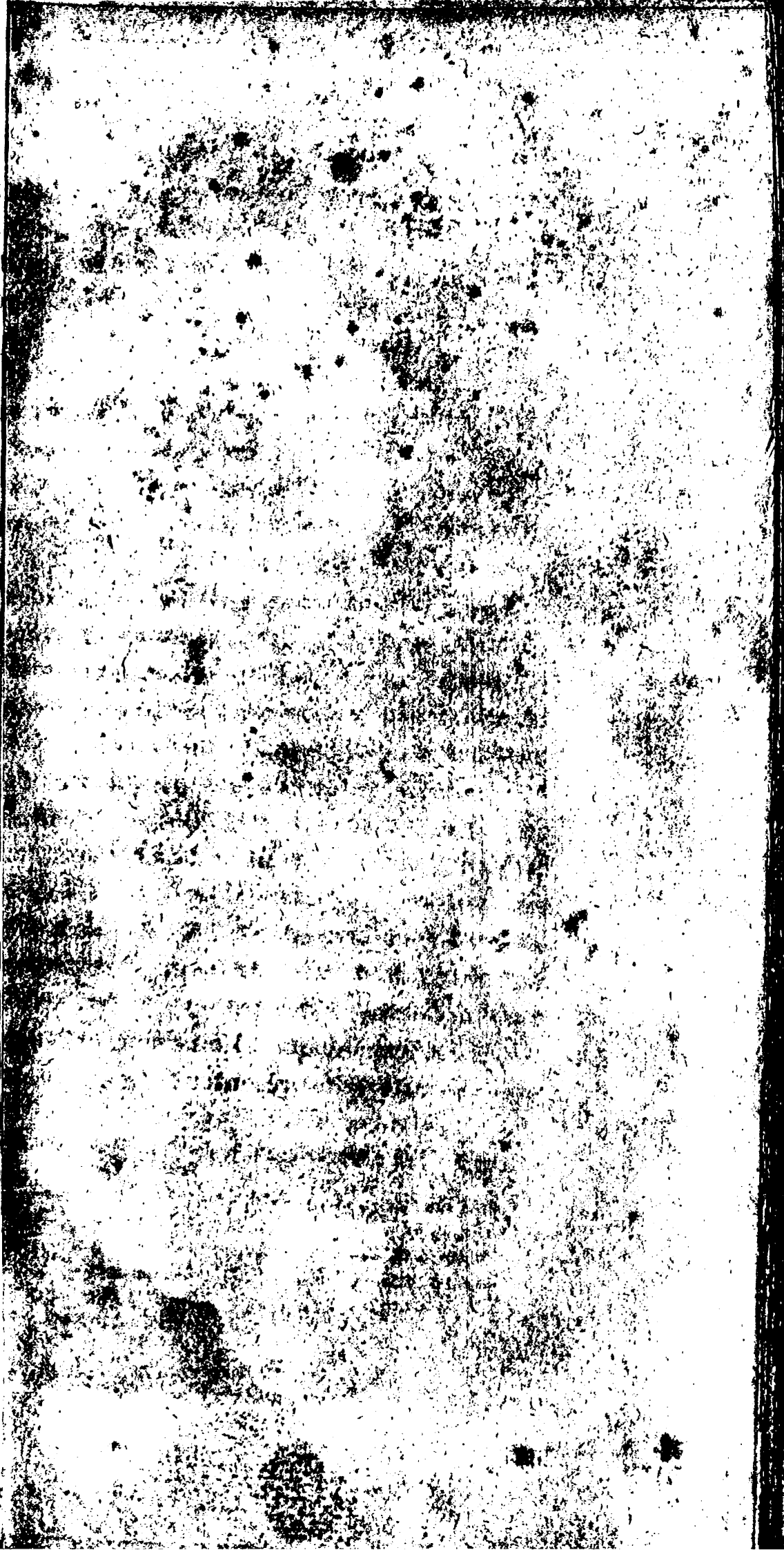
⁷ Phot. lex. man. in D...

⁸ Theophr. de lapid. Plin. lib. 33, c. 7, t. 2, l. 1.

Corsin. fast. attic. t. 3, p. 1.

(a) Cette découverte fut faite vers l'an 405 avant J.-C.





encourager : le revenu des mines n'est point parmi les biens qui obligent un citoyen à buer aux charges extraordinaires de l'état. Les peines sont décernées contre les concessions qui l'empêcheraient d'exploiter sa mine, enlevant ses machines et ses instruments, mettant le feu à sa fabrique ou aux états place dans les souterrains², soit en anticipant son domaine ; car les concessions faites à un particulier, sont circonscrites dans des bornes, n'est pas permis de passer³.

Nous pénétrâmes dans ces lieux humides et malsains⁴. Nous fûmes témoins de ce que coûte de peines pour arracher des entrailles à la terre ces métaux qui sont destinés à n'être employés que par des esclaves.

Sur les flancs de la montagne, auprès desquels on construit des forges et des fourneaux⁶, on porte le minerai, pour séparer l'argent de la matière avec lesquelles il est combiné⁷. On se sert souvent avec une substance sablonneuse, brillante, dont on a tiré, pour la première fois, dans ces derniers temps, le cinabre artificiel.

On est frappé, quand on voyage dans l'Asie, du contraste que présentent les deux classes de peuples.

¹ Demosth. in Phœnip. p. 1022 et 1025.

² Poll. lib. 7, cap. 23, § 98. Pet. leg. attic. p. 549.

³ Demosth. in Pantæn. p. 992.

⁴ Xenoph. memor. lib. 3, p. 773.

⁵ Vitruv. lib. 7, cap. 7.

⁶ Demosth. in Pantæn. Suid. et Harpocr. in K.

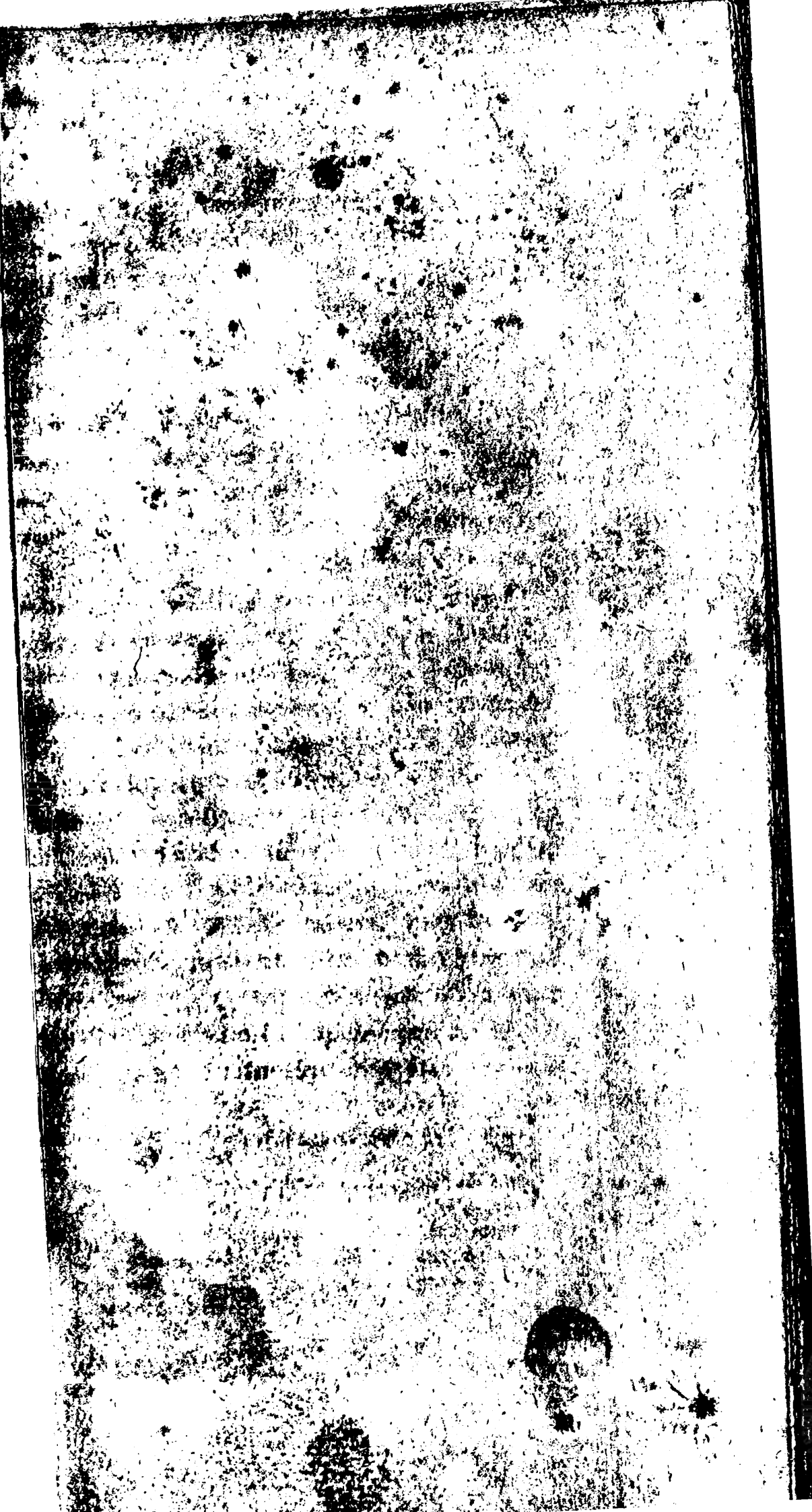
⁷ Phot. lex. man. in K.

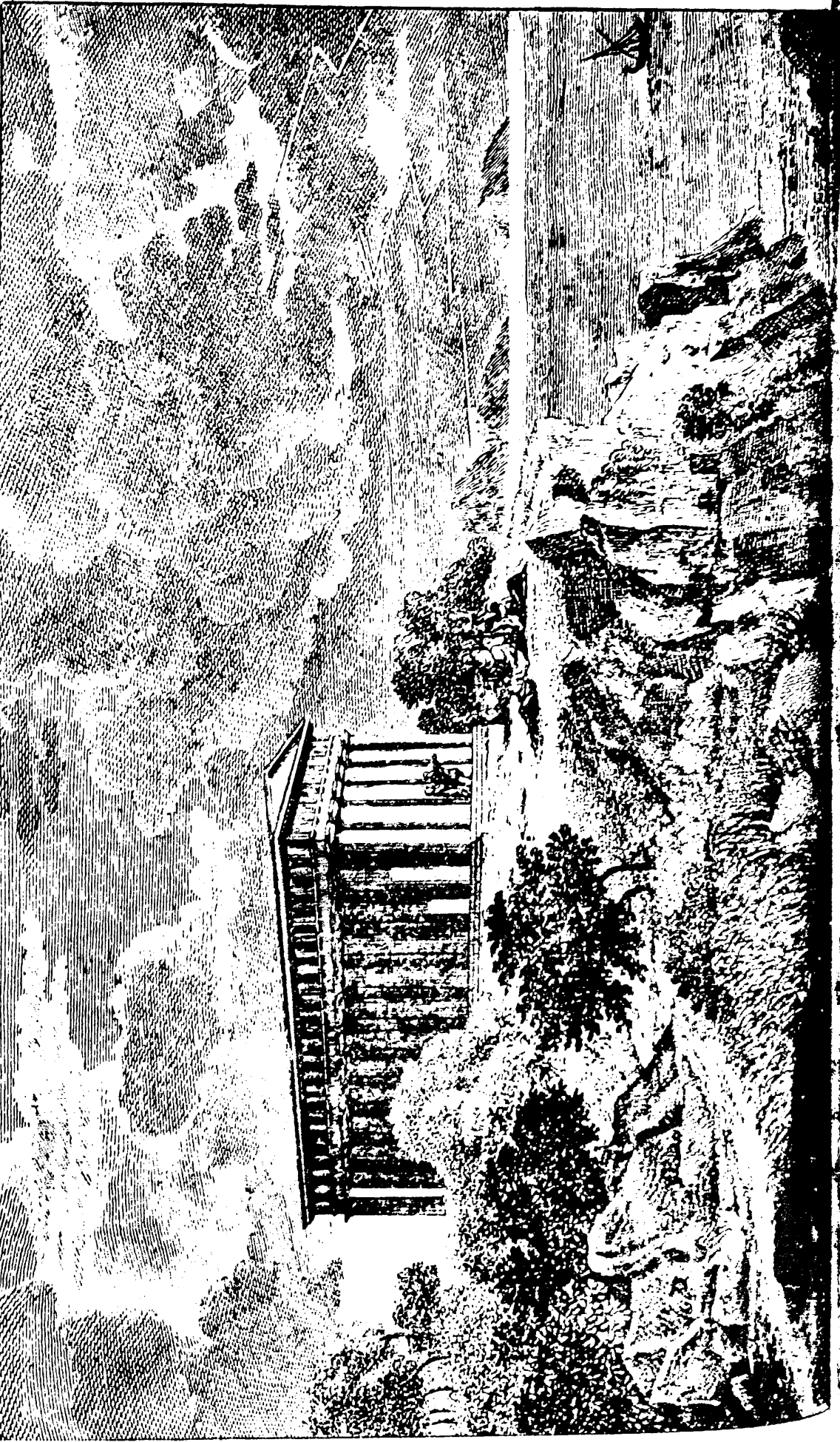
⁸ Theophr. de lapid. Plin. lib. 33, c. 7, c. 2.

Corsin. fast. attic. t. 3, p. 102.

(a) Cette découverte date vers l'an 405 avant J.-C.





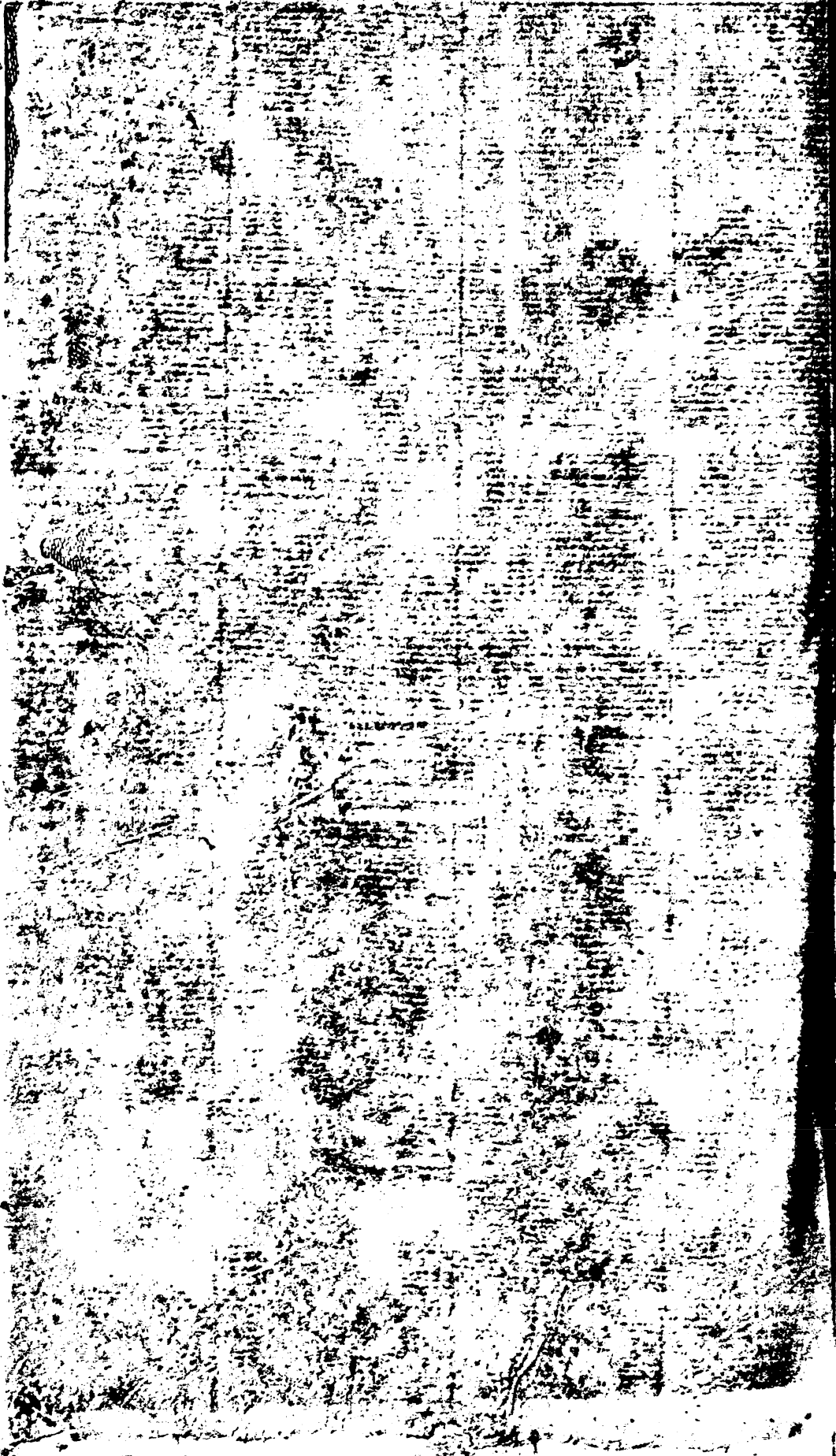


font à la terre. Les uns, sans crainte
recueillent sur sa surface le blé,
et les autres fruits, auxquels il leur
de participer; ils sont en général bien
vivre. Ils ont des instants de plaisir
mutuel de leurs peines, ils respirent un
et jouissent de la clarté des cieux. Les
carrières de marbre ou
d'argent, toujours, près de voir la
sur leurs têtes, ne sont éclairés
de la clarté des cieux, et n'ont autour d'eux
atmosphère grossière et souvent mortelle.
l'infortuné, à qui il ne reste de senti-
ment que souffrir, et de forces que pour
résister à la fureur des tyrans qui les tyrannisent l'
âge, d'après ce rapprochement, quelles
richesses que la nature destinait à

n'avions pas averti Platon de notre voyage
et il voulut nous accompagner au cap le
plus éloigné d'Athènes. Environ trois cent
cades (a) : on y voit un superbe temple
à Minerve, de marbre blanc, d'ordre do-
rique d'un péristyle, ayant, comme celui
le auquel il ressemble par sa disposition
six colonnes de front et treize de re-
tour. Au sommet du pronaoire, on distingue
le montagné le port et le bourg de Su-

(a) In Rom. tome 2. page 100.





qui travaillent à la terre. Les uns, sans crainte des dangers, recueillent sur sa surface le blé, l'huile, et les autres fruits auxquels il leur est permis de participer; ils sont en général bien nourris, bien vêtus; ils ont des moments de plaisir, au milieu de leurs peines, ils respirent un peu de fraîcheur, et jouissent de la clarté des cieux. Les autres, enfouis dans les carrières de marbre ou dans les mines d'argent, toujours près de voir la terre se fermer sur leurs têtes, ne sont éclairés que de des clartés funèbres, et n'ont autour d'eux qu'une atmosphère grossière et souvent mortelle. Les malheureuses, à qui il ne reste de sentiments que pour souffrir, et de forces que pour résister au faste des maîtres qui les tyrannisent! Hélas! d'après ce rapprochement, quelles sont les vraies richesses que la nature destinait à eux.

Je n'avions pas averti Platon de notre voyage à Corinthe; il voulut nous accompagner au cap de Sigeion, éloigné d'Athènes d'environ trois cent stades¹ (a) : on y voit un superbe temple dédié à Minerve, de marbre blanc, d'ordre dorique, entouré d'un péristyle, ayant, comme celui de Corinthe, six colonnes de front et treize de derrière. Au sommet du promontoire, on distingue la montagne, le port et le bourg de Su-

¹ p. 9, p. 390.

² Le Roi, ruines de la Grèce, tome II, page douze lieues et part. 1, p. 24.



nium, qui est une des fortes places de l'At

Mais un plus grand spectacle excitait notre admiration. Tantôt nous laissions nos yeux se reposer sur les vastes plaines de la mer, et se reposaient ensuite sur les tableaux que nous offraient les îles voisines; tantôt d'agréables souvenirs semblaient rapprocher de nous les îles qui se dérobaient à nos regards. Nous disions: De ce côté de l'île est Ténos où l'on trouve des vallées si fertiles; c'est là que Délos où l'on célèbre des fêtes si ravissantes; et me disait tout bas: Voilà Céos, où je vis pour la première fois. Philoxène me montrait, en soupirant, l'île qui porte le nom d'Hélène; là que, dix ans auparavant, ses mains avaient dressé, entre des myrtes et des cyprès, un monument à la tendre Coronis; c'était là que, dix ans il venait, à certains jours, arroser de larmes ces cendres éteintes, et encore chercher son cœur. Platon, sur qui les grands objets faisaient toujours une forte impression, semblait avoir gravé son ame sur les gouffres que la nature avait creusés au fond des mers.

Cependant l'horizon se chargeait au loin de vapeurs ardentes et sombres; le soleil commençait à pâlir; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de couleurs lugubres, et les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel, fermé et fermé de toutes parts, n'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait

* Demosth. de cor. p. 479. Pausan. lib. 1, c. 1, p. 2.



s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusque dans le fond de nos âmes. Nous cherchâmes vainement dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feu suspendue sur nos têtes, les nuages épais rouler par masses dans les cieux et tomber en torrents sur la terre; les vents furieux s'élancés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses tourbillons. Tout grondait, le tonnerre, les vents, les rivières, les antres, les montagnes; et de tous ces éléments réunis, il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution de l'univers. Sans avoir redoublé ses efforts, l'orage alla se déchaîner avec ses fureurs dans les climats brûlants de l'Afrique. Sous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes dans le lointain; le ciel brilla d'une clarté plus vive, et cette mer, dont les vagues écumantes s'élevaient jusqu'aux cieux, traînait à peine ses pas sur le rivage.

En présence de tant de changements inopinés et de tant de prodiges, nous restâmes quelque temps immobiles et muets. Mais bientôt ils nous rappelèrent ces questions sur lesquelles la curiosité des hommes se débat depuis tant de siècles: Pourquoi ces écarts de la nature? Faut-il les attribuer au hasard? mais d'où vient que, sur le point de se briser mille fois, la chaîne intime des êtres se reconstruit toujours? Est-ce une cause intelligente qui dirige et apaise les tempêtes? mais quel but



se propose-t-elle? d'où vient qu'elle foule
 déserts, et qu'elle épargne les nations qui
 De là nous remontions à l'existence des êtres
 débrouillement du chaos, à l'origine de tout.
 Nous nous égarions dans nos idées, et nous
 jurions Platon de les rectifier. Il était d'un
 recueillement profond; on eût dit que la beauté
 rible et majestueuse de la nature retentissait
 core autour de lui. A la fin, pressé par nous
 et par les vérités qui l'agitaient intérieurement,
 il s'assit sur un siège rustique, et, nous ayant
 placer à ses côtés, il commença par ces mots:

Faibles mortels que nous sommes¹! Comment
 nous de pénétrer les secrets de la divinité,
 dont les sages ne sont auprès d'elle que comme
 singe est auprès de nous²? Prosterné à ses pieds,
 je lui demande de mettre dans ma bouche
 cours qui lui soient agréables, et qui vous
 sent conformes à la raison³.

Si j'étais obligé de m'expliquer en présence de
 la multitude, sur le premier auteur de tous les
 ses, sur l'origine de l'univers et sur la cause du
 mal, je serais forcé de parler par énigmes
 dans ces lieux solitaires, n'ayant que Dieu
 amis pour témoins, je pourrai sans crainte
 hommage à la vérité.

Le Dieu que je vous annonce est un Dieu
 que, immuable, infini⁵. Centre de toutes les

¹ Plat. in Tim. t. 3, p. 29.

² Heracl. ap. Plat. in Hipp. maj.

t. 3, p. 289.

³ Plat. ibid. p. 27.

⁴ Id. epist. 2 ad Dionys.

p. 312; id. in Tim. t. 3, p. 29.

⁵ Id. in Phædon. t. 4, p. 27.



source intarissable de l'intelligence et de
 avant qu'il eût fait l'univers, avant qu'il
 employé sa puissance au dehors, il était; car il
 ont eu de commencement²: il était en lui-
 il existait dans les profondeurs de l'éter-
 on, mes expressions ne répondent pas à la
 ur de mes idées, ni mes idées à la grandeur
 n sujet.

ement éternelle, la matière subsistait dans
 rmentation affreuse, contenant les germes
 es les maux, pleine de mouvements impé-
 qui cherchaient à réunir ses parties, et de
 es destructifs qui les séparaient à l'instant;
 ible de toutes les formes, incapable d'en
 er aucune: l'horreur et la discorde erraient
 flots bouillonnants³. La confusion effroya-
 e vous venez de voir dans la nature, n'est
 faible image de celle qui régnait dans le

toute éternité, Dieu, par sa bonté infinie,
 résolu de former l'univers suivant un modèle
 rs présent à ses yeux⁴; modèle immuable,
 parfait; idée semblable à celle que conçoit
 ste, lorsqu'il convertit la pierre grossière en
 erbe édifice; monde intellectuel, dont ce
 visible n'est que la copie et l'expression⁵.

Eratyl. t. 1, p. 396.
 e anim. mund. ap. Plat.
 . Plat. in Tim. passim.;
 on. t. 1, p. 78.
 d. p. 94. Plat. in Tim.
 , 51, etc. Diog. Laert.

lib. 3, § 69. Cicer. acad. lib. 1,
 t. 2, p. 70.

⁴ Id. ibid. p. 93. Plat. p. 29.
 Senec. epist. 65.

⁵ Plat. ibid. p. 28.



Tout ce qui dans l'univers tombe sous nos yeux, et tout ce qui se dérobe à leur activité, était formé d'une manière sublime dans ce premier jour, comme l'Être suprême ne conçoit rien que ce qu'il peut dire qu'il produisait le monde avant qu'il l'eût rendu sensible.

Ainsi existaient de toute éternité, Dieu principe de tout bien, la matière principe de tout mal, et ce modèle suivant lequel Dieu avait résolu de donner la matière ¹ (a).

Quand l'instant de cette grande opération fut arrivé, la sagesse éternelle donna ses ordres au chaos, et aussitôt toute la masse fut agitée d'un mouvement fécond et nouveau. Ses parties, qui auparavant se haïssaient et se repoussaient, se réunirent, s'embrassèrent et s'enchaînèrent. Le feu se sépara de la terre et de l'eau ². Ces quatre éléments furent destinés à la composition de tous les corps.

Pour en diriger les mouvements, Dieu qui avait préparé une âme (b), composée en partie de substance divine et en partie de la substance matérielle ³, la revêtit de la terre, des mers, et de l'air grossier au-delà duquel il étendit les déserts et les lieux incultes. De ce principe intelligent, attaché à la

¹ Tim. de anim. mund. ap. Plat. t. 3, p. 94. Plut. de plac. philos. l. 1, c. 11, t. 2, p. 882; id. de anim. procr. p. 1014. Diog. Laert. lib. 3, § 69. Bruck. hist. philos. t. 1, p. 678 et 691.

(a) Archytas, avant Platon, avait admis trois principes : Dieu, la

matière, et la forme. (Stob. écol. phys. lib. 1, p. 101.)

² Plat. in Tim. t. 3, p. 94.

³ Id. ibid. p. 32.

(b) Voyez la note VII du volume.

⁴ Tim. de anim. mund. ap. Plat. t. 3, p. 95. Plat. ibid. pag. 34. 61.



l'univers¹, partent comme des rayons de soleil, qui sont plus ou moins éloignés de leur source, qui s'insinuent dans les corps et animent toutes les parties, et qui, parvenus aux limites du monde, se répandent sur sa circonférence, et forment tout autour une couronne de lumière².

Si l'âme universelle eut-elle été plongée dans un océan de matière qui la dérobe à nos regards, qu'elle essaya ses forces en ébranlant ce monde tout à plusieurs reprises, et que, tournant incessamment sur elle-même, elle entraîna tout l'univers avec elle à ses efforts.

Cette âme n'eût été qu'une portion pure de substance divine, son action, toujours simple et constante, n'aurait imprimé qu'un mouvement uniforme à toute la masse : mais, comme la matière est une partie de son essence, elle jeta de la variété dans la marche de l'univers. Ainsi, pendant l'impression générale, produite par la partie divine de l'âme universelle, fait tout rouler d'orient en occident dans l'espace de vingt-quatre heures, l'impression particulière, produite par la partie matérielle de cette âme, fait avancer d'occident en orient, suivant certains rapports de célérité, cette masse des cieux où nagent les planètes⁴.

Pour concevoir la cause de ces deux mouvements opposés, il faut observer que la partie divine de l'âme universelle est toujours en opposition avec

¹ Id. Plat. ibid. p. 36.

³ Plat. in Tim. t. 3, p. 36.

² Acad. des Bell.-Lettres.

⁴ Tim. de au. mund. ap. Plat.

t. 3, p. 96. Plat. ib. p. 38.



la partie matérielle ; que la première se trouve le plus d'abondance vers les extrémités du monde et la seconde dans les couches d'air qui enveloppent la terre¹ ; et qu'enfin, lorsqu'il fallut mouvoir l'univers, la partie matérielle de l'âme, ne pouvant résister entièrement à la direction générale donnée par la partie divine, ramassa les restes du mouvement irrégulier qui l'agitait dans le chaos, et se vint à le communiquer aux sphères qui entourent notre globe.

Cependant l'univers était plein de vie. Ce Dieu unique, ce Dieu engendré², avait reçu la forme sphérique, la plus parfaite de toutes³. Il était assujetti au mouvement circulaire, le plus simple de tous, le plus convenable à sa forme⁴. L'Éternel même jeta des regards de complaisance sur son ouvrage⁵ ; et, l'ayant rapproché du modèle qu'il suivait dans ses opérations, il reconnut avec plaisir que les traits principaux de l'original se retraçaient dans la copie.

Mais il en était un qu'elle ne pouvait recevoir l'éternité, attribut essentiel du monde intellectuel et dont ce monde visible n'était pas susceptible. Ces deux mondes ne pouvant avoir les mêmes perfections, Dieu voulut qu'ils en eussent de différentes. Il fit le temps, cette image mobile⁶

¹ Tim. de anim. mund. ap. Plat. t. 3, p. 96.

² Id. ibid. p. 94. Bruck. hist. phil. t. 1, p. 705.

³ Plat. in Tim. t. 3, p. 33.

⁴ Id. ibid. p. 34.

⁵ Id. ibid. p. 37.

⁶ Tim. de anim. mund. ap. Plat. t. 3, p. 97. Plat. in Tim. p. 37.



l'éternité (*a*); le temps qui, commençant et continuant sans cesse le cercle des jours et des nuits, des mois et des années, semble ne connaître dans l'univers ni commencement ni fin, et mesurer la durée du monde sensible, comme l'éternité mesure celle du monde intellectuel; le temps enfin, qui n'aurait point laissé de traces de sa présence, si ses lignes visibles n'étaient chargés de distinguer les choses fugitives, et d'enregistrer, pour ainsi dire, ses mouvements¹. Dans cette vue, l'Être suprême alluma le soleil², et le lança avec les autres astres dans la vaste solitude des airs. C'est de là que cet astre inonde le ciel de sa lumière, qu'il dirige la marche des planètes, et qu'il fixe les limites de l'année, comme la lune détermine celles des mois. L'étoile de Mercure et celle de Vénus, qui se meuvent par la sphère à laquelle il préside, accélèrent toujours ses pas. Mars, Jupiter et Saturne ont aussi des périodes particulières et inconcevables au vulgaire³.

Après avoir adressé l'auteur de toutes choses à tous les génies à qui il venait de confier l'administration des astres⁴. « Dieux, qui me devez la vie, écoutez mes ordres souverains. Vous n'avez pas de droits à l'immortalité; mais vous y parvenez par le pouvoir de ma volonté, plus forte que les liens qui unissent les parties dont

¹ Platon, dans son ode au Timée, a pris cette expression. Tim. t. 3, p. 38.

² Id. *ibid.* p. 39.

³ Tim. de anim. mund. ap. Plat. t. 3, p. 96. Plat. in Tim. p. 39.

⁴ Plat. *ibid.* p. 40 et 41.



« vous êtes composés. Il reste, pour la perfection
 « de ce grand tout, à remplir d'habitants les
 « la terre et les airs. S'ils me devaient immé-
 « ment le jour, soustraits à l'empire de la
 « ils deviendraient égaux aux dieux mêmes.
 « repose donc sur vous du soin de les pro-
 « Dépositaires de ma puissance, unissez à des
 « périssables les germes d'immortalité que
 « allez recevoir de mes mains. Formez en pas-
 « lier des êtres qui commandent aux autres
 « maux, et vous soient soumis; qu'ils naissent
 « vos ordres, qu'ils croissent par vos bienfaits
 « qu'après leur mort ils se réunissent à vous
 « partagent votre bonheur. »

Il dit, et soudain, versant dans la coupe
 avait pétri l'âme du monde les restes de ces
 tenus en réserve, il en composa les âmes pri-
 lières; et, joignant à celles des hommes une
 celle de l'essence divine¹, il leur attacha des
 tinées irrévocables.

Alors il fut réglé qu'il naîtrait des mortels
 bles de connaître la divinité, et de la servir
 l'homme aurait la prééminence sur la femme
 la justice consisterait à triompher des passions
 l'injustice à y succomber; que les justes
 dans le sein des astres jouir d'une félicité
 rable; que les autres seraient métamorphosés
 femmes; que si leur injustice continuait, ils
 raîtraient sous différentes formes d'animaux.

¹ Tim. de anim. mund. ap. Plat. t. 3, p. 99.



fin ils ne seraient rétablis dans la dignité primitive de leur être, que lorsqu'ils se seraient rendus dociles à la voix de la raison ¹.

Dès ces décrets immuables, l'Être suprême des âmes dans les planètes; et, ayant ordonné aux esprits inférieurs de les revêtir successivement de corps mortels, de pourvoir à leurs besoins et de les gouverner, il rentra dans le repos éternel ².

À peine les causes secondes ayant emprunté de la matière des particules des quatre éléments, les unirent entre elles par des liens invisibles ³, et firent autour des âmes les différentes parties des corps destinés à leur servir de chars pour les transporter d'un lieu dans un autre ⁴.

Une âme immortelle et raisonnable fut placée dans le corps humain, dans la partie la plus éminente du corps, afin de régler les mouvements ⁵. Mais outre ce principe divin, les dieux inférieurs formèrent une partie mortelle, privée de raison, où devaient résider les passions, la volupté qui attire les maux, la douleur qui repousse les biens, l'audace et la peur qui nous entraînent dans des imprudences, la colère si difficile à calmer, l'espérance si facile à séduire, et les passions fortes, apanage nécessaire de la nature. Elle occupe, dans le corps humain, une région séparée par une cloison intermédiaire. La partie irascible, revêtue de force et de

¹ Tim. t 3, p. 42.

² Id.

³ Id. p. 43.

⁴ Id. p. 69.

⁵ Tim. de anim. mund. ap. Plat.

t. 3. p. 99 et 100. Plat. in Tim.

p. 69.



courage, fut placée dans la poitrine, où, plus près de l'âme immortelle, elle est plus à portée d'écouter la voix de la raison ; où d'ailleurs concourt à modérer ses transports fougueux que nous respirons, les boissons qui nous détrempent, les vaisseaux mêmes qui distribuent les liqueurs dans toutes les parties du corps. En vain c'est par leur moyen que la raison, instruite par ses efforts naissants de la colère, réveille tous les sens par ses menaces et par ses cris, leur défend de commettre les coupables excès du cœur, et le ramène malgré lui-même, dans la dépendance ¹.

Plus loin, et dans la région de l'estomac enchaînée cette autre partie de l'âme mortelle qui ne s'occupe que des besoins grossiers de l'animal avide et féroce, qu'on éloigna du séjour de l'âme immortelle, afin que ses rugissements et ses cris n'en troublassent point les opérations. Cependant elle conserve toujours ses droits sur lui, ne pouvant le gouverner par la raison, elle le subjugue par la crainte. Comme il est placé au-dessus du foie, elle peint, dans ce viscère brillant et poli, les objets les plus propres à l'épouvanter ². Lorsqu'il ne voit dans ce miroir, que des rides affreuses et menaçantes, que des spectres effrayants remplissent de chagrin et de dégoût. D'autres fois, à ces tableaux funestes, succèdent des peintures plus douces et plus riantes. La paix règne dans son cœur de lui ; et c'est alors que, pendant le sommeil,

¹ Plat. in Tim. t. 3, p. 70.

² Id. ibid. p. 71.



at les événements éloignés; car les dieux in-
 es, chargés de nous donner toutes les perfec-
 dont nous étions susceptibles, ont voulu que
 portion aveugle et grossière de notre âme fût
 e par un rayon de vérité. Ce privilège ne
 t être le partage de l'âme immortelle, puis-
 venir ne se dévoile jamais à la raison, et ne
 ifeste que dans le sommeil, dans la maladie
 l'enthousiasme¹.

qualités de la matière, les phénomènes de
 re, la sagesse qui brille en particulier dans
 osition et dans l'usage des parties du corps
 u, tant d'autres objets dignes de la plus
 attention, me mèneraient trop loin, et je
 à celui que je m'étais d'abord proposé.

n'a pu faire et n'a fait que le meilleur des
 possibles², parce qu'il travaillait sur une
 brute et désordonnée, qui sans cesse op-
 a plus forte résistance à sa volonté. Cette
 ion subsiste encore aujourd'hui³; et de là
 pêtes, les tremblements de terre, et tous
 eversements qui arrivent dans notre globe.
 ux inférieurs, en nous formant, furent obli-
 ployer les mêmes moyens que lui⁴; et de
 maladies du corps, et celles de l'âme encore
 gereuses. Tout ce qui est bien dans l'uni-

¹ Tim. t. 3, p. 71.

² p. 30 et 56. Senec.

³ Id. in Theæt. t. 1, p. 176.

⁴ Plat. in Tim. t. 3, p. 44.



vers en général, et dans l'homme en particulier, dérive du Dieu suprême; tout ce qui s'y trouve de défectueux, vient du vice inhérent à la matière.

CHAPITRE LX.

Événements remarquables arrivés en Grèce et en Sicile (depuis l'année 357, jusqu'à l'année 340 avant J. C.) Expédition de Dion. Jugement des généraux Timothée et Iphicrate. Fin de la guerre sociale. Commencement de la guerre sacrée.

J'AI dit plus haut (b), que Dion, banni de sa patrie par le roi Denys son neveu et son beau-père, s'était enfin déterminé à délivrer sa patrie de sous lequel elle gémissait. En sortant d'Athènes, il partit pour l'île de Zacynthe, rendez-vous de ses troupes qu'il rassemblait depuis quelque temps.

Il y trouva trois mille hommes, levés dans le Péloponèse, tous d'une valeur éprouvée et d'une hardiesse supérieure aux dangers².

¹ Plat. in Tim. t. 3, p. 47; et in politic. t. 2, p. 273.

(a) Sous l'archontat d'Agathocle, l'an 356 avant J.-C.

(b) Voyez le Chapitre XXXIII de

cet ouvrage.

² Plat. epist. 7, t. 3, p. 361. Aristot. rhet. cap. 9, § 1. Diod. lib. 16, p. 420.



encore leur destination; et quand ils apprirent qu'ils allaient attaquer une puissance défendant cent mille hommes d'infanterie, dix mille cavalerie, quatre cents galères, des places très-fortes, des richesses immenses et des alliances redoutables¹, ils ne virent plus, dans l'entreprise, que le désespoir d'un proscrit qui veut se venger à sa vengeance. Dion leur représenta qu'il ne marchait point contre le plus puissant empire de l'Europe, mais contre le plus méprisable et le plus faible des souverains². « Au reste, ajouta-t-il, je n'avais pas besoin de soldats, ceux de Syracuse seront bientôt à mes ordres: je n'ai choisi que des chefs pour leur donner des exemples de courage et des leçons de discipline³. Je suis sûr de la révolution, et de la gloire qui en sortira, et qui se fera rejallir sur nous, que, dussé-je périr à l'arrivée en Sicile, je m'estimerais heureux de mourir ainsi y avoir conduits⁴. »

Leurs discours avaient déjà rassuré les esprits, et une éclipse de lune leur causa de nouvelles craintes (a); mais elles furent dissipées, et par la réponse de Dion, et par la réponse du devin de Syracuse qui, interrogé sur ce phénomène, déclara que l'éclipse de la puissance du roi de Syracuse était sur le point de s'éclipser⁵. Les soldats s'embarquèrent

¹ lib. 16, p. 413. Ælian.

² lib. 6, c. 12. Nep. in

de rep. lib. 5. cap. 10,

Dion. t. 1, p. 967.

⁴ Aristot. de rep. lib. 5, cap.

10, t. 2, p. 405.

(a) Cette éclipse arriva le 9 août de l'an 357 avant J.-C. Voyez la note IX à la fin du volume.

⁵ Plut. in Dion. t. 1, p. 968.



aussitôt, au nombre de huit cents¹. Le restes
troupes devait les suivre sous la conduite de
clide. Dion n'avait que deux vaisseaux de
et trois bâtiments plus légers, tous abondant
pourvus de provisions de guerre et de bouc

Cette petite flotte, qu'une tempête venant
poussa vers les côtes d'Afrique, et sur des r
où elle courut risque de se briser, aborda
au port de Minoa, dans la partie méridionale
la Sicile. C'était une place forte, qui appar
aux Carthaginois. Le gouverneur, par amiti
Dion, peut-être aussi pour fomenter des trou
utiles aux intérêts de Carthage, prévint les
des troupes, fatiguées d'une pénible navigat
Dion voulait leur ménager un repos néces
mais, ayant appris que Denys s'était, quelque
auparavant, embarqué pour l'Italie, elles conj
leur général de les mener au plus tôt à Syra

Cependant le bruit de son arrivée se rép
avec rapidité dans toute la Sicile, la rem
frayeur et d'espérance. Déjà ceux d'Agrigen
Géla, de Camarine, se sont rangés sous ses
Déjà ceux de Syracuse et des campagnes
accourent en foule. Il distribue à cinq mil
tre eux les armes qu'il avait apportées du
nése⁴. Les principaux habitants de la capit
vêtus de robes blanches, le reçoivent aux
la ville⁵. Il entre à la tête de ses troupe
marchent en silence, suivi de cinquante

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 967.

² Id. ibid. p. 968.

³ Id. ibid. p. 969.

⁴ Diod. lib. 16, p. 434.

⁵ Plut. in Dion. t. 1, p. 970.



es qui font retentir les airs de leurs cris¹.
bruyant des trompettes, les cris s'apaisent,
éraut qui le précède annonce que Syracuse
le, et la tyrannie détruite. A ces mots, des
d'attendrissement coulent de tous les yeux,
n'entend plus qu'un mélange confus de cla-
perçantes et de vœux adressés au ciel. L'en-
s sacrifices brûle dans les temples et dans
. Le peuple, égaré par l'excès de ses sen-
s, se prosterne devant Dion, l'invoque comme
nité bienfaisante, répand sur lui des fleurs
s mains; et, ne pouvant assouvir sa joie,
te avec fureur sur cette race odieuse d'es-
de délateurs dont la ville était infectée,
, se baigne dans leur sang, et ces scènes
r ajoutent à l'allégresse générale².

continuit sa marche auguste, au milieu
es dressées de chaque côté dans les rues.
à la place publique, il s'arrête, et d'un
élevé il adresse la parole au peuple, lui
de nouveau la liberté, l'exhorte à la dé-
vec vigueur, et le conjure de ne placer à
e la république que des chefs en état de
re dans des circonstances si difficiles. On
e, ainsi que son frère Mégaclys : mais,
brillant que fût le pouvoir dont on vou-
vétir, ils ne l'acceptèrent qu'à condition
r donnerait pour associés vingt des prin-
habitants de Syracuse, dont la plupart
é proscrits par Denys.

¹ 116, p. 415.

² Plut. in Dion. t. 1, p. 970.



crurent d'Hipparinus fils de Dion, n'osaient prendre connaissance; mais Dion l'ouvrit lui-même. Denys avait prévu que, s'il refusait de la libellé, il exciterait de la défiance; qu'il consentait, il inspirerait de la crainte. Elle était la main du roi. Il en avait mesuré les expressions et développait tous les motifs qui devaient empêcher Dion à séparer ses intérêts de ceux du peuple. Ses épouse, son fils, sa sœur, étaient renfermés dans la citadelle; Denys pouvait en tirer une vengeance éclatante. A ces menaces succédaient des plaintes et des prières également capables d'émouvoir l'âme sensible et généreuse. Mais le poison le plus amer était caché dans les paroles suivantes :

« pelez-vous le zèle avec lequel vous soutenez la tyrannie quand vous étiez auprès de moi »
 « de rendre la liberté à des hommes qui vous ont senti, parce qu'ils se souviennent des maux que vous avez été l'auteur et l'instrument, gardien du pouvoir qu'ils vous ont confié, et qui font votre sûreté, celle de votre famille et de vos amis¹. »

Denys n'eût pas retiré plus de fruit d'une bataille que du succès de cette lettre. Elle parut, aux yeux du peuple, dans l'étréme situation de ménager le tyran ou de le remplacer. Ce moment il dut entrevoir la perte de son caractère, dès que la confiance est entamée, elle est bientôt détruite.

Sur ces entrefaites arriva, sous la conduite d'

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 972. Polyæn. strateg. lib. 5, cap. 2, §



, la seconde division des troupes du Pélo-
p. Héraclide, qui jouissait d'une grande con-
on à Syracuse¹, ne semblait destiné qu'à
ater les troubles d'un état. Son ambition
des projets que sa légèreté ne lui permet-
de suivre. Il trahissait tous les partis, sans
le triomphe du sien, et il ne réussit qu'à
ner des intrigues inutiles à ses vues. Sous
ns, il avait rempli avec distinction les pre-
mplois de l'armée. Il s'était ensuite uni avec
loigné, rapproché de lui. Il n'avait ni les
ni les talents de ce grand homme, mais il
essait dans l'art de gagner les cœurs². Dion
oussait par un froid accueil, par la sévérité
maintien et de sa raison. Ses amis l'exhor-
ainement à se rendre plus liant et plus ac-
; c'était en vain que Platon lui disait dans
res, que, pour être utile aux hommes, il
ommencer par leur être agréable³. Héraclide,
eile, plus indulgent, parce que rien n'était
our lui, corrompait les orateurs par ses
s, et la multitude par ses flatteries. Elle
ja résolu de se jeter entre ses bras; et dès
ière assemblée, elle lui donna le comman-
des armées navales. Dion survint à l'in-
représenta que la nouvelle charge n'était
émembrement de la sienne, obtint la ré-
du décret, et le fit ensuite confirmer dans

¹ ib. 16, p. 419.

³ Plat. epist. 4, t. 3, p. 321.

² Dion. t. 1, p. 972.



une assemblée plus régulière qu'il avait eu le pouvoir de convoquer. Il voulut de plus qu'on ajoutât à ses quelques prérogatives à la place de son rival, et il se contenta de lui faire des reproches en particulier.

Héraclide affecta de paraître sensible à ce que Dion avait fait de ce procédé. Assidu, rampant auprès de Dion, il le prévenait, épiait, exécutait ses ordres avec un empressement de la reconnaissance; tandis qu'il poursuivait des brigues secrètes, il opposait à ses desseins les obstacles invincibles. Dion proposait-il des conditions d'accommodement avec Denys, on le soupçonnait d'intelligence avec ce prince : cessait-il d'en proposer, on disait qu'il voulait éterniser la guerre afin de perpétuer son autorité².

Ces accusations absurdes éclatèrent avec plus de force, après que la flotte des Syracusains eut été mise en fuite celle du roi, commandée par Philisteus. La galère de ce général ayant échoué sur la côte, il eut le malheur de tomber entre les mains d'une populace irritée, qui fit précéder son supplice de traitements barbares, jusqu'à le traîner ignominieusement dans les rues³. Denys eût éprouvé le même sort, s'il n'avait remis la citadelle à son frère Apollocrate, et trouvé le moyen de se sauver en Italie avec ses femmes et ses trésors. Enfin Héraclide qui, en qualité d'amiral, aurait dû s'occuper de sa fuite, voyant les habitants de Syracuse

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 972.

² Id. ibid. p. 973.

(a) Sous l'archontat d'Elpinès,

qui répond aux années 356 et 355 avant J.-C. (Diod. lib. 16, p. 428.)

³ Plut. ibid. p. 974. Diod. lib. 16, p. 429.



lui, eut l'adresse de détourner l'orage sur
en proposant tout-à-coup le partage des terres¹.
cette proposition, source éternelle de divisions
entre plusieurs états républicains, fut reçue avec
indifférence de la part de la multitude, qui ne mettait
de bornes à ses prétentions. La résistance de
Dion cita une révolte, et dans un instant effaça
devenir de ses services. Il fut décidé qu'on
passerait au partage des terres, qu'on réforme-
rait les troupes du Péloponèse, et que l'adminis-
tration des affaires serait confiée à vingt-cinq
magistrats, parmi lesquels on nomma
de².

Il s'agissait plus que de déposer et de con-
damner Dion. Comme on craignait les troupes
desquelles il était entouré, on tenta de les
séduire par les plus magnifiques promesses : mais
ces braves guerriers, qu'on avait humiliés en les
privant de leur solde, qu'on humiliait encore plus
en les jugeant capables d'une trahison, placèrent
Dion au milieu d'eux, et traversèrent la
ville poursuivis et pressés par tout le peuple ;
ils répondirent à ses outrages que par des
actes d'ingratitude et de perfidie, pendant
qu'il employait, pour le calmer, des prières
et des marques de tendresse. Les Syracusains, hon-
tés d'avoir laissé échapper, envoyèrent, pour
arrêter dans sa retraite, des troupes qui prirent
part au combat dès qu'il eut donné le signal du combat.

¹ Dion. t. 1, p. 974.

² Id. ibid. p. 975.



Il se retira sur les terres des Léontins¹, et seulement se firent un honneur de l'admettre que ses compagnons, au nombre de leurs citoyens, mais qui, par une noble générosité, lurent encore lui ménager une satisfaction. Après avoir envoyé des ambassadeurs à Syracuse, pour se plaindre de l'injustice contre les libérateurs de la Sicile, et reçus députés de cette ville chargés d'accuser Dercet, convoquèrent leurs alliés. La cause fut discutée dans la diète, et la conduite des Syracusains fut damnée d'une commune voix.

Loin de souscrire à ce jugement, ils se vantaient de s'être à la fois délivrés des deux tyrans qui les avaient successivement opprimés; leur joie s'accrut encore par quelques avantages portés sur les vaisseaux du roi, qui venaient provisionner la citadelle, et d'y jeter des bombes commandées par Nypsius de Naples².

Ce général habile crut s'apercevoir que le moment de subjuguier les rebelles était enfin venu. Rassurés par leurs faibles succès, et encouragés par leur insolence, les Syracusains avaient rompu tous les liens de la subordination et de la discipline. Leurs jours se dissipèrent dans les excès, et leurs chefs se livraient à des dissolutions qu'on ne pouvait plus arrêter. Nypsius se fit maître de la citadelle, renversa le mur dont on l'avait autrefois entourée, s'empara d'un quartier

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 975.
Diod. lib. 16, p. 429.

² Plut. ibid. pag. 976.
ibid.



et le met au pillage. Les troupes de Syracuse poussées, les habitants égorgés, leurs femmes, leurs enfants chargés de fers, et menés à telle. On s'assemble, on délibère en telle. La terreur a glacé les esprits, et le désespoir trouve plus de ressource. Dans ce moment quelques voix s'élèvent, et proposent le salut de Dion et de son armée. Le peuple aussi s'élève à grands cris. « Qu'il paraisse ! que ceux qui nous le ramènent ! qu'il vienne nous donner de son courage ! »

Les députés choisis font une telle diligence, qu'ils arrivent avant la fin du jour chez les Léontides. Ils tombent aux pieds de Dion, le visage couvert de larmes, et l'attendrissent par la peinture de ses maux qu'éprouve sa patrie. Introduits devant le peuple, les deux principaux ambassadeurs conjurent les assistants de sauver une ville par la crainte de leur haine et de leur pitié.

Quand ils eurent achevé, un morne silence régna dans l'assemblée. Dion voulut le rompre, mais ses larmes lui coupaient la parole. Encouragé par ses troupes, qui partageaient sa douleur : « Messieurs du Péloponèse, dit-il, et vous fidèles citoyens, c'est à vous de délibérer sur ce qui vous convient. De mon côté, je n'ai pas la liberté de choisir. Syracuse va périr ; je dois la sauver ou mourir sous ses ruines ; je me range au parti de ses députés, et j'ajoute : Nous fûmes



« les plus imprudents, et nous sommes
 « infortunés des hommes. Si vous êtes tou
 « nos remords, hâtez-vous de secourir une
 « vous avez sauvée une première fois; si vo
 « frappés que de nos injustices, puissent
 « les dieux récompenser le zèle et la fidé
 « vous m'avez donné des preuves si toucha
 « n'oubliez jamais ce Dion, qui ne vous ab
 « point quand sa patrie fut coupable, et
 « l'abandonne point quand elle est malhe

Il allait poursuivre; mais tous les solda
 s'écrient à la fois : « Mettez-vous à not
 « allons délivrer Syracuse. » Les ambassade
 nétrés de joie et de reconnaissance, se j
 leur cou, et bénissent mille fois Dion,
 donne aux troupes que le temps de pren
 léger repas¹.

A peine est-il en chemin, qu'il rencon
 nouveaux députés, dont les uns le pressen
 célerer sa marche, les autres de la suspend
 premiers parlaient au nom de la plus saine
 des citoyens; les seconds, au nom de la
 opposée. Les ennemis s'étant retirés, les
 avaient reparu et semaient la division dans
 prits. D'un côté, le peuple, entraîné par le
 meurs, avait résolu de ne devoir sa libe
 lui-même, et de se rendre maître des p
 la ville, pour exclure tout secours étrang
 autre côté, les gens sages, effrayés d'une si

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 977.



ption, sollicitaient vivement le retour des du Péloponèse ¹.

crut ne devoir ni s'arrêter ni se hâter. nçait lentement vers Syracuse, et n'en était à soixante stades (*a*), lorsqu'il vit arriver ar coup des courriers de tous les partis, les ordres de citoyens, d'Héraclide même, s cruel ennemi. Les assiégés avaient fait une e sortie; les uns achevaient de détruire le circonvallation; les autres, comme des ti-dents, se jetaient sur les habitants, sans on d'âge ni de sexe; d'autres enfin, pour une barrière impénétrable aux troupes res, lançaient des tisons et des dards en- sur les maisons voisines de la citadelle ²

de nouvelle, Dion précipite ses pas. Il aper- a les tourbillons de flamme et de fumée event dans les airs; il entend les cris inso- es vainqueurs, les cris lamentables des ha-

Il paraît: son nom retentit avec éclat us les quartiers de la ville. Le peuple est à oux, et les ennemis étonnés se rangent en au pied de la citadelle ³. Ils ont choisi ce afin d'être protégés par les débris presque bles du mur qu'ils viennent de détruire, e plus par cette enceinte épouvantable de leur fureur s'est ménagée.

nt que les Syracusains prodiguaient à leur les mêmes acclamations, les mêmes titres

¹ Dion. t. 1, p. 977.
son 2 lieues et un quart.

² Plut. in Dion. t. 1, p. 977.

³ Id. ibid. p. 978.



de sauveur et de dieu dont ils l'avaient vu dans son premier triomphe, ses troupes marchaient en colonnes, et entraînées par son exemple avançaient en ordre à travers les cendres brûlées, les poutres enflammées, le sang et les débris dont les places et les rues étaient couvertes. Parvenues au dernier retranchement, elles tombèrent à travers l'affreuse obscurité d'une fumée épaisse, la lueur, encore plus affreuse, des feux dévorants parmi les ruines des maisons qui s'écroulaient avec un fracas horrible à leurs côtés ou sur leurs têtes. Parvenues au dernier retranchement, elles tombèrent avec le même courage, malgré la résistance opiniâtre et féroce des soldats de Néron qui furent taillés en pièce, ou contraints de se retirer dans la citadelle.

Le jour suivant, les habitants, après avoir vu l'état où se trouvait la ville, se trouvèrent dans une tranquillité profonde. Les orateurs et les chefs de factions s'étaient exilés d'eux-mêmes, à l'exception d'Héraclide et de Théodote son frère. Ils connaissaient trop Dion, pour ignorer qu'ils ne désarmeraient par l'aveu de leur faute. Seuls, ils lui représentaient avec chaleur qu'il ne devrait jamais du sein de l'état l'esprit de sédition pire que la tyrannie, s'il refusait d'abandonner les deux coupables aux soldats, qui demandaient leur supplice ; mais il répondit avec douceur :
 « Les autres généraux passent leur vie dans l'attente des succès de la guerre, pour se rendre un jour un jour des succès qu'ils ne doivent attendre qu'au hasard. Élevé dans l'école de Platon,



à dompter mes passions; et, pour m'assurer une victoire que je ne puisse attribuer qu'à moi-même, je dois pardonner et oublier les offenses. Eh quoi! parce qu'Héraclide a dégradé son nom par sa perfidie et ses méchancetés, faut-il que la colère et la vengeance souillent indignement ma renommée? Je ne cherche point à le surpasser par les avantages de l'esprit et du pouvoir; mais à le vaincre à force de vertus, et le ramener à la force de bienfaits¹. »

Durant il serrait la citadelle de si près, que, faute de vivres, n'observait plus aucune discipline. Appolocrate, obligé de capituler, obtint la permission de se retirer avec sa mère, et ses effets, qu'on transporta sur cinq vaisseaux. Le peuple accourut sur le rivage pour contempler un si doux spectacle, et jouir paisiblement de ce beau jour, qui éclairait enfin la liberté de la Grèce, la retraite du rejeton de ses oppresseurs, et l'entière destruction de la plus puissante tyrannie².

Appolocrate alla joindre son père Denys, qui résidait en Italie. Après son départ, Dion entra dans la citadelle. Aristomaque sa sœur, Hipparinus et ses amis vinrent au-devant de lui, et reçurent ses embrassements et ses caresses. Arété les suivait, tremblante, et désirant et craignant de lever sur lui ses yeux chargés de larmes. Aristomaque l'ayant prise dans ses bras, dit : « Comment vous exprimer, dit-elle

¹ Dion. t. 1, p. 978.

² Leptin. p. 565.

³ p. 980. Demosth. in



« à son frère, tout ce que nous avons
 « pendant votre absence ? Votre retour
 « victoires nous permettent enfin de respirer
 « hélas ! ma fille, contrainte, aux dépens
 « bonheur et du mien, de contracter un
 « engagement, ma fille est malheureuse
 « de la joie universelle. De quel œil regardes-tu
 « la fatale nécessité où la réduisit la tyrannie
 « tyran ? Doit-elle vous saluer comme un
 « ou comme son époux ? » Dion ne put
 tenir ses pleurs, embrassa tendrement sa fille
 et lui ayant remis son fils, il la pria de
 l'humble demeure qu'il s'était choisie
 voulait pas habiter le palais des rois ¹.

Mon dessein n'était pas de tracer l'éloge
 je voulais simplement rapporter quelques-unes de
 ses actions. Quoique l'intérêt qu'elles m'avaient
 m'ait peut-être déjà mené trop loin, je ne
 cependant résister au plaisir de suivre
 fin de sa carrière un homme qui, placé dans
 les états, dans toutes les situations, fut
 aussi différent des autres que semblable à lui-même
 et dont la vie fournirait les plus beaux sujets
 l'histoire de la vertu.

Après tant de triomphes, il voulut s'élever
 en public et en particulier, de ce qu'il avait
 compagnons de ses travaux et aux citoyens qui
 avaient hâté la révolution. Il fit part avec
 sa gloire, aux autres de ses richesses : si

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 980.



ans son habillement, à sa table, dans tout ce qui le concernait, il ne se permettait d'être maître que dans l'exercice de sa générosité. Tant qu'il forçait l'admiration, non-seulement de la Grèce mais encore de Carthage et de la Sicile, tandis que Platon l'avertissait, dans ses lettres, que toute la terre avait les yeux fixés sur lui¹, il les fixait sur ce petit nombre de sages éclairés qui, ne comptant pour rien ses exploits, ni ses succès, l'attendaient avec crainte de la prospérité, pour lui accorder soit leur estime ou leur mépris².

Un temps, en effet, les philosophes avaient eu le projet de travailler sérieusement à la régénération du genre humain. Le premier essai de ce genre eut lieu en Sicile. Dans cette vue, ils entreprirent d'abord de façonner l'âme du jeune Denys, mais ils déçurent leurs espérances. Dion les avait depuis longtemps connus, et plusieurs disciples de Platon l'avaient accompagné dans son expédition³. Déjà, d'après leurs lumières, d'après les idées de quelques philosophes grecs attirés par ses soins à Syracuse, il avait conçu le plan d'une république qui concilierait les devoirs et tous les intérêts. Il préférait un gouvernement mixte, où la classe des principaux citoyens balancerait la puissance du souverain et du peuple. Il voulait même que le peuple ne

¹ t. 4, t. 3, p. 320.
Ibid. t. 1, p. 981.

³ Id. ibid. p. 967.



fût appelé aux suffrages que dans certaines occasions, comme on le pratique à Corinthe¹.

Il n'osait cependant commencer son opération arrêté par un obstacle presque invincible. Héraclide ne cessait, depuis leur réconciliation, de le tourmenter par des intrigues ouvertes ou cachées. Comme il était adoré de la multitude, il ne pouvait pas adopter un projet qui détruisait la démocratie. Les partisans de Dion lui proposèrent plusieurs fois de se défaire de cet homme inquiet et turbulent. Il avait toujours résisté; mais, à force d'opportunités, on lui arracha son aveu². Les Siciliens se soulevèrent; et, quoiqu'il parvint à les apaiser, ils lui surent mauvais gré d'un complot que les circonstances semblaient justifier. Ses yeux de la politique, mais qui remplit son cœur de remords, et répandit l'amertume sur le reste de ses jours.

Délivré de cet ennemi, il en trouva bien un autre plus perfide et plus dangereux. Dans le jour qu'il fit à Athènes, un des citoyens de cette ville, nommé Callippe, le reçut dans sa maison, obtint son amitié dont il n'était pas digne, et le suivit en Sicile. Parvenu aux premiers grades militaires, il justifia le choix du général, et mérita la confiance des troupes.

Après la mort d'Héraclide, il s'aperçut

¹ Plat. epist. 7, t. 3, p. 335. Plut. in Dion. c. 6.

in Dion. t. 1, p. 981.

³ Plat. epist. 7, t. 3, p. 335.

² Plut. in Dion. t. 1, p. 981. Nep. Plut. ibid.



coûterait qu'un forfait pour se rendre maître de Sicile. La multitude avait besoin d'un chef à ses caprices : elle craignait de plus en plus que Dion ne la dépouillât de son autorité, et qu'il ne revêtir, ou la transporter à la classe des tyrans. Parmi les gens éclairés, les politiques content qu'il ne résisterait pas toujours à l'attribution d'une couronne¹, et lui faisaient un crime de soupçons. La plupart de ces guerriers qu'il avait amenés du Péloponèse, et que l'honneur attaché à sa suite, avaient péri dans les combats². Les autres, tous les esprits, fatigués de leur inaction et de leur inertie, regrettaient la licence et les facilités qu'ils avaient pendant si long-temps exercé leur

En ces notions, Callippe ourdit sa trame. Il commença par entretenir Dion des bruits vrais ou supposés que les troupes, dissimulaient quelquefois échapper; il se fit autoriser à sonder la disposition des esprits. Il s'insinua auprès des soldats; il les anima, et leur ouvrit ses vues à ceux qui répondent à ses propositions. Ceux qui les rejetaient avec indignation, craignaient beau dénoncer à leur général les mérites de Callippe; il n'en était que plus sûr de ses démarches d'un ami si fidèle³.

Son art de séduction faisait tous les jours des progrès, et Dion ne daignât y prêter la moindre attention. Il fut bientôt frappé des indices qui lui en venaient

Brut. t. 1, p. 1010.
Dion. t. 1, p. 981.

³ Id. ibid. p. 982. Nep. ibid.
cap. 8.



de toutes parts, et qui, depuis quelque temps, alarmaient sa famille : mais, tourmenté d'un vœu toujours présent de la mort d'Héraclide, il se déterminoit à pondit qu'il aimait mieux périr mille fois, que de voir sans cesse à se prémunir contre ses ennemis¹.

Il ne médita jamais assez sur le choix de ses premiers² ; et, quand il se convainquit lui-même que la plupart d'entre eux étaient des âmes lâches et corrompues, il ne fit aucun usage de cette vertu, soit qu'il ne les jugeât pas capables de résister à l'excès de scélératesse³, soit qu'il crût devoir se bandonner à sa destinée. Il était sans doute dans un de ces moments où la vertu même est découragée par l'injustice et la méchanceté des hommes.

Comme son épouse et sa sœur suivaient avec ardeur les traces de la conspiration, Callippe leur présenta devant elles, fondant en larmes ; et pour les convaincre de son innocence, il demanda qu'elles fussent soumises aux plus rigoureuses épreuves. Elles firent le grand serment. C'est le seul qui inspira l'effroi aux scélérats mêmes ; il le fit à l'instant même, et le conduisit dans les souterrains du temple de Pluton et de Proserpine. Après les sacrifices prescrits, revêtu du manteau de l'une de ces déesses, et tenant une torche ardente, il les prit à témoin de son innocence, et prononça des imprécations terribles contre les parjures. La cérémonie fut

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 982.

³ Id. ibid. p. 351.

² Plat. epist. 7, t. 3, p. 333.



Il alla tout préparer pour l'exécution de son

choisit le jour de la fête de Proserpine; et, assuré que Dion n'était pas sorti de chez se mit à la tête de quelques soldats de l'île Synthe². Les uns entourèrent la maison; les pénétrèrent dans une pièce au rez-de-chaussée. Dion s'entretenait avec plusieurs de ses qui n'osèrent exposer leurs jours pour sauver ns. Les conjurés, qui s'étaient présentés sans se précipitèrent sur lui, et le tourmentèrent dans le dessein de l'étouffer. Comme arait encore, on leur jeta par la fenêtre un d qu'ils lui plongèrent dans le cœur³. Les uns prétendent que Callippe avait tiré ée, et n'avait pas osé frapper son ancien eur⁴. C'est ainsi que mourut Dion, âgé on cinquante-cinq ans, la quatrième année on retour en Sicile⁵ (a).

ort produisit un changement soudain à Sy-. Les habitants, qui commençaient à le dé- comme un tyran, le pleurèrent comme l'au- leur liberté. On lui fit des funérailles aux du trésor public, et son tombeau fut placé lieu le plus éminent de la ville⁶.

pendant, à l'exception d'une légère émeute eut du sang répandu, qui ne fut pas celui

¹ Dion. t. 1, p. 982. Nep. 8.

² Ibid. 16. p. 432.

³ Dion. t. 1, p. 983. Nep. 9.

⁴ Plat. epist. 7, t. 3, p. 334.

⁵ Nep. ibid. c. 10.

(a) L'an 353 avant J. C.

⁶ Nep. in Dion. c. 10.



des coupables, personne n'osa d'abord le quer¹, et Callippe recueillit paisiblement de son crime. Peu de temps après, les amis de Dion se réunirent pour le venger, et furent vaincus. Callippe, défait à son tour par Hippocrate frère de Denys², Callippe, partout haï et repoussé, contraint de se réfugier en Italie, avec un rassemblement de brigands attachés à sa destinée, périt enfin à la fin de sa vie de misère, treize mois après la mort de Dion. Il fut, à ce qu'on prétend, percé du même poignard qui avait arraché la vie à ce grand homme.

Pendant qu'on cherchait à détruire la tyrannie en Sicile, Athènes, qui se glorifie tant de sa liberté, s'épuisait en vains efforts pour résister sous le joug les peuples qui, depuis quelques années, s'étaient séparés de son alliance (a). Elle fut résolue de s'emparer de Byzance; et, dans ce dessein, elle fit partir cent vingt galères, sous le commandement de Timothée, d'Iphicrate et de Charès. Ils se rendirent à l'Hellespont, où la flotte de leur ennemi, qui était à peu près d'égale force, les attendait. On se disposait de part et d'autre au combat, lorsqu'il survint une tempête qui dispersa les vaisseaux. Charès n'en proposa pas moins d'attaquer Byzance comme les deux autres généraux, plus habiles et plus sages, s'opposèrent à son avis, il donna l'exemple hautement leur résistance à l'armée, et saisit cette occasion pour les perdre. A la lecture de

¹ Plut. in Brut. t. 1, p. 1011.

² Diod. lib. 16, p. 436.

³ Plut. in Dion. t. 1, p. 983.

(a) Voyez le Chapitre 12 de cet ouvrage.



l'accusait de trahison, le peuple, enflammé
par le discours, les rappela sur-le-champ, et fit instruire
le procès¹.

Les victoires de Timothée, soixante-quinze villes
avaient réunies à la république², les honneurs
qu'on lui avait autrefois déferés, sa vieillesse, la
cause de sa cause, rien ne put le dérober à l'ini-
quité des juges : condamné à une amende de
quatre cents talents (a), qu'il n'était pas en état de payer,
il fut banni dans la ville de Chalcis en Eubée³,
l'indignation contre des citoyens qu'il avait
tant enrichis par ses conquêtes, et qui, après
sa mort, laissèrent éclater un repentir aussi in-
utile que tardif⁴. Il paya dans cette circon-
stance le salaire du mépris qu'il eut toujours
mérité. Un jour qu'on procédait à l'élection
des généraux, quelques orateurs mercenaires, pour
Iphicrate et Timothée, faisaient valoir Cha-
lcis. Ils lui attribuaient les qualités d'un robuste
jeune homme. Il est dans la vigueur de l'âge, disaient-
ils, d'une force à supporter les plus rudes fa-
tigués. « C'est un tel homme qu'il faut à l'armée.
Sans doute, dit Timothée, pour porter le ba-
nissement. »

La condamnation de Timothée n'assouvit pas la
fièvre des Athéniens, et ne put intimider Iphi-
crate, qui se défendit avec intrépidité. On remar-

¹ b. 16, p. 424.

² de fals. leg. p. 406.

cent quarante mille li-

³ Nep. in Timoth. cap. 3.

⁴ Id. ibid. c. 4.

⁵ Plut. apophth. t. 2, p. 187 ; id.
in seni, etc. p. 788.



qua l'expression militaire qu'il employa pour mener sous les yeux des juges la condamnation du général qui avait juré sa perte : « Mon supplice se traîne, dit-il ; il vient de m'ouvrir un chemin à travers les actions de Charès ¹ ». Dans le cours du discours, il apostropha l'orateur Aristote qui l'accusait de s'être laissé corrompre par l'usage d'argent. « Répondez-moi, lui dit-il, d'un ton d'autorité, auriez-vous commis une pareille iniquité ? »
 « Non, certes ! » répondit l'orateur. Et vous savez, dit-il, qu'Iphicrate ait fait ce qu'Aristote n'aurait pas osé faire ² ! »

Aux ressources de l'éloquence, il en joignit l'usage dont le succès lui parut moins incertain. Le tribunal fut entouré de plusieurs jeunes officiers attachés à ses intérêts, et lui-même laissait en sa main aux juges un poignard qu'il tenait sous son nez. Il fut absous ³, et ne servit plus. Quand on approcha la violence de ce procédé, il répondit :
 « J'ai long-temps porté les armes pour le service de ma patrie ; je serais bien dupe si je ne les portais pas quand il s'agit du mien ⁴. »

Cependant Charès ne se rendit pas à Bactre. Sous prétexte qu'il manquait de vivres ⁵, il retourna avec son armée à la solde du satrape Artabane, qui s'était révolté contre Artaxerxès, roi de Perse, lequel allait succomber sous des forces supérieures.

¹ Aristot. rhet. lib. 3, c. 10, t. 2, p. 595.

² Id. ibid. lib. 2, cap. 23, t. 2, p. 575.

³ Nep. in Iphicr. c. 1. Polyæn. strateg. l. 3, c. 9, § 29.

⁴ Polyæn. ibid.

⁵ Demosth. philipp. 1, p. 50.



annes¹. L'arrivée des Athéniens changea la face des affaires. L'armée de ce prince fut battue; il écrivit aussitôt au peuple d'Athènes, et lui annonça qu'il venait de remporter sur les Perses une victoire aussi glorieuse que celle de Marathon²: mais cette nouvelle n'excita qu'une joie passagère. Les Grecs, effrayés des plaintes et des menaces du roi de Perse, rappelèrent leur général, et se hâtèrent d'offrir la paix et l'indépendance aux villes qui s'étaient entrepris de secouer leur joug³. Ainsi finit la guerre (a), également funeste aux deux camps. D'un côté, quelques-uns des peuples ligués, et dépouillés d'hommes et d'argent, tombèrent sous la domination de Mausole, roi de Carie⁴; de l'autre, la Grèce perdit le secours qu'elle tirait de leur alliance, et elle perdit trois de ses meilleurs généraux, Timothée et Iphicrate⁵. Alors commença la guerre qui produisit un embrasement général, et développa les grands talents de Philippe pour le malheur de la Grèce.

Les Amphictyons, dont l'objet principal est de veiller aux intérêts du temple d'Apollon à Delphes, se réunirent, et, rassemblés, les Thébains, qui, de concert avec les Thessaliens, dirigeaient les opérations de la guerre, accusèrent les Phocéens de s'être emparés de quelques terres consacrées à ce dieu, et de les avoir condamnées à une forte amende⁶. L'es-

¹ 16, p. 434.

² Arat. t. 1, p. 1034.

³ Id. p. 424.

⁴ Le royaume d'Elpinès, qui

est mentionné 356 et 355 avant

Jésus-Christ.

⁴ Demosth. de Rhod. libert. p.

144.

⁵ Nep. in Timoth. c. 4.

⁶ Diod. lib. 16, p. 425.



prit de vengeance guidait les accusés. Les Thessaliens rougissaient encore des vains succès que les Phocéens avaient autrefois remportés. Outre les motifs de rivalité qui subsistent entre des nations voisines, la ville de Thèbes indignée de n'avoir pu forcer un habitant de Phocide à rendre une femme thébaine enlevée².

Le premier décret fut bientôt suivi d'un autre qui consacrait au dieu les campagnes Phocéennes; il autorisait de plus la ligue amphictyonique à sévir contre les villes qui jusqu'alors avaient négligé d'obéir aux décrets du tribunal. Cette dernière clause regardait les Lacédémoniens, auxquels il existait depuis plusieurs années une sentence restée sans exécution³.

Dans toute autre circonstance, les Phocéens auraient craint d'affronter les maux dont ils étaient menacés : mais on vit alors combien les révolutions dépendent quelquefois de petites causes⁴. Peu de temps auparavant, deux parents de la Phocide, voulant obtenir, chacun pour son fils, une riche héritière, intéressèrent tout le monde à leur querelle, et formèrent deux partis dans les délibérations publiques, n'écoutant que les conseils de la haine. Aussi, dès que plusieurs Phocéens eurent proposé de se soumettre aux décrets des amphictyons, Philomèle

¹ Pausan. lib. 10, c. 1, p. 799.

² Duris, ap. Athen. lib. 13, c. 1, p. 560.

³ Diod. lib. 16, p. 55.

⁴ Aristot. de rep. lib. 2, p. 390. Duris, *ibid.*



et ses talents avaient placé à la tête de l'opposée, soutint hautement, que céder à la force, était la plus grande et la plus digne des lâchetés; que les Phocéens avaient des droits légitimes, non-seulement sur les terres que leur pays faisait un crime de cultiver, mais sur le temple de Delphes, et qu'il ne demandait que la reconnaissance, pour les soustraire au châtement infligé par le tribunal des amphic-

tyons. L'urgence rapide entraîne les Phocéens. Avec un pouvoir absolu, il vole à Lacédémone, pour soumettre ses projets au roi Archidamus, en lui offrant quinze talents (a), qui, joints à quinze talents qu'il fournit lui-même, le mettent en état de louer un grand nombre de mercenaires, d'entourer le temple, de l'entourer d'un mur, de surmonter de ses colonnes les décrets infamants que les amphictyons avaient lancés contre les accusés de sacrilèges. Les Locriens accourent aussitôt à la défense de l'asyle sacré; ils sont vaincus en fuite, et leurs campagnes dévastées par les vainqueurs². La guerre dura dix-huit mois³. J'en indiquerai dans la suite les principaux événements (b).

(a) Pausan. lib. 9, p. 425. Pausan. lib. 9, p. 418 et 455. Diod. ibid. p. 724; l. 10, pag. 802.
 (b) Voyez le Chapitre suivant.



CHAPITRE LXI.

Lettres sur les affaires générales de la Grèce adressées à Anacharsis et à Philotas, pendant le voyage en Égypte et en Perse.

PENDANT mon séjour en Grèce, j'ai souvent entendu parler de l'Égypte et de la Perse, que je ne pus résister au désir de visiter ces deux royaumes. Apollodore me donna pour m'accompagner : il nous promit de nous instruire de tout ce qui se passerait pendant son absence ; d'autres amis nous firent la même promesse. Leurs lettres, que je vais rapporter, ou par fragments, n'étaient que de simples journaux ; quelquefois elles étaient accompagnées de réflexions.

Nous partîmes à la fin de la deuxième cent-sixième olympiade (a). Le midi de la Grèce jouissait alors d'un calme profond ; le nord était troublé par la guerre des Phocéens, et les tentatives de Philippe, roi de Macédoine.

Philomèle, chef des Phocéens, s'était réfugié à Delphes. Il envoyait de tous côtés des députés ; mais l'on était bien loin de prévoir

(a) Dans le printemps de l'an 354 avant J. C.



ces dissensions entraîneraient la ruine de ce qui, cent vingt-six ans auparavant, fut porté à toutes les forces de la Perse.

Il avait de fréquents démêlés avec les Grecs, les Illyriens, et d'autres peuples barbares.

Il avait la conquête des villes grecques situées aux frontières de son royaume, et dont la plupart étaient alliées ou tributaires des Athéniens.

Offensés de ce qu'il retenait Amphipolis qui avait appartenu, essayaient des hostilités contre lui, et n'osaient pas en venir à une rupture.

LE ROI ÉTANT ARCHONTE A ATHÈNES.

La 3^e année de la 106^e olympiade.

(26 juin de l'année julienne proleptique 354, jusqu'au 14 juillet de l'année 353 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Cette année est pleine de divisions¹. Les uns contestent l'entreprise de Philomèle, les autres la soutiennent.

Les Thébains avec tout le corps des Grecs, les Locriens, les différentes nations de l'Asie, tous ces peuples ayant des injures à venger, menacent de venger l'outrage fait à la divinité de Delphes.

Les Athéniens, les Spartiates, et quelques villes du Péloponnèse déclarent pour les Phocéens, en haine contre les Grecs.

Le roi protestait au commencement qu'il ne se mêlerait de rien.

Il fut obligé de se déclarer pour les Grecs, et de leur offrir son secours.

Il se fit un traité entre les Grecs et les Perses, par lequel les Grecs consentirent à payer à la Perse une somme de cent talents, et les Perses consentirent à leur laisser la liberté.

¹ 16, p. 430.



ne toucherait pas aux trésors du temple. Les préparatifs des Thébains, il s'est approprié une partie de ces richesses. Elles l'ont mis en état de payer la solde des mercenaires, qui de toutes parts accourent à Delphes. Il a battu successivement les Locriens, les Béotiens et les Thébains.

Ces jours passés, l'armée des Phocéens engagée dans un pays couvert, rencontre le coup de main des Béotiens, supérieure en nombre. Les derniers ont remporté une victoire décisive. Philomèle couvert de blessures, poussé à bout de hauteur, enveloppé de toutes parts, a mis fin à sa vie en se précipitant du haut d'un rocher, que d'ailleurs il avait entre les mains de l'ennemi²...

SOUS L'ARCHONTE EUDÉMUS

La 4^e année de la 106^e olympiade.

(Depuis le 14 juillet de l'an 353, jusqu'au 3 juillet de l'année suivante avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Dans la dernière assemblée des Phocéens, les plus sages opinèrent pour la paix : mais l'archonte Eudémus, qui avait recueilli les débris de l'armée, et si bien fait par son éloquence et son crédit, a résolu de continuer la guerre, et de se procurer le même pouvoir qu'à Philomèle. Il a levé de nouvelles troupes. L'or et l'argent tirés du temple sacré ont été convertis en monnaie; et

¹ Diod. lib. 16, p. 429 et 431. c. 2, p. 802.

² Id. ibid. p. 432. Pausan. l. 10,



belles statues de bronze qu'on voyait à
 , en casques et en épées¹.....

ait a couru que le roi de Perse, Artaxerxès,
 erner ses armes contre la Grèce. On ne
 ue de ses immenses préparatifs. Il ne lui
 moins, disait-on, de douze cents cha-
 our porter l'or destiné à la solde des

est assemblé en tumulte : au milieu de
 publique, des voix ont proposé d'appeler
 ense de la Grèce toutes les nations qui
 t, et même le roi de Macédoine³, de pré-
 axerxès, et de porter la guerre dans ses
 mosthène, qui, après avoir plaidé avec
 i dans les tribunaux de justice, se mêle
 quelque temps des affaires publiques, s'est
 tre cet avis; mais il a fortement insisté
 essionité de se mettre en état de défense.
 nous faut-il de galères? combien de fan-
 de cavaliers? quels sont les fonds néces-
 i les trouver? il a tout prévu, tout réglé
 On a fort applaudi aux vues de l'orateur.
 de si sages mesures nous serviraient con-
 raxès, s'il attaquait la Grèce; contre nos
 ctuels, s'il ne l'attaquait pas⁴. On a su
 ie ce prince ne pensait point à nous, et
 ensons plus à rien.

aurais m'accoutumer à ces excès périodi-

¹ 6, p. 433.

de class. p. 136.

2. Demosth. p. 114.

³ Demosth. de Rhod. libert. p.

144.



ques de découragement et de confiance se renversent et se replacent dans un instant. On abandonne à sa légèreté un parti qui n'acquiert jamais l'expérience de ses fautes, que penser d'une nation entière pour qui le présent n'a ni passé ni avenir, et qui oublie les crimes, comme on oublie un éclair et un tonnerre... ?

La plupart ne parlent du roi de Perse, du terreur, du roi de Macédoine qu'avec mépris, ils ne voient pas que ce dernier prince n'a pu depuis quelque temps, de faire des incursions dans nos états; qu'après s'être emparé de nos îles de Rhodé et de Lemnos, il a chargé de fers ces deux provinces de citoyens établis dans ces contrées; qu'il a saisi plusieurs de nos vaisseaux sur les côtes de l'Égée et que dernièrement encore il a fait une descente chez nous, à Marathon, et s'est rendu maître de la galère sacrée². Cet affront, reçu dans le lieu qui fut autrefois le théâtre de notre gloire, a fait rougir; mais chez nous les couleurs de la honte s'effacent bientôt.

Philippe est présent en tous temps, en tout lieu. A peine a-t-il quitté nos rivages, qu'il va se faire un théâtre en Thrace maritime; il y prend la forte place de Marone, la détruit, et en distribue les terres fertiles à ses soldats, dont il est adoré.

Pendant le siège de cette ville, il passa la nuit dans une rivière à la nage³. Une flèche, lancée

¹ Demosth. de Rhod. lib. p. 147.

² Id. philip. 1, p. 52.

³ Callisth. ap. Plut. in P.

2, p. 307.



par une machine, l'atteignit à l'œil droit; ré les douleurs aiguës qu'il éprouvait, il tranquillement le rivage d'où il était parti. Le médecin Critobule a retiré très-habilement la pierre. L'œil n'est pas difforme, mais il est privé de la vue (a).

L'incident n'a point ralenti son ardeur; il aspiant maintenant le château d'Hérée, sur lequel les Lacédémoniens ont des droits légitimes. Grande rumeur dans les villes. Il en est résulté un décret de l'assemblée générale; on doit lever une contribution de cent talents (b), armer quarante galères, et envoyer ceux qui n'ont pas atteint leur quarantième année³ (c). Ces préparatifs demandent six mois; l'hiver approche, et l'expédition sera faite l'été prochain.

On craignoit qu'on avait à redouter les projets du roi de Macédoine, et les entreprises du roi de Lacédémone. On arrivoit des ambassadeurs du roi de Lacédémone et d'autres de la part des Mégalopolitains qui étoient assiégés. Archidamus proposoit de nous offrir aux Lacédémoniens pour remettre les villes qui étoient sur le pied où elles étoient avant les guerres. Toutes les usurpations devoient être restituées, tous les nouveaux établissemens

7, p. 330; lib. 8, p. 16, p. 434. Justin. plâtre sur l'œil. (Ælian. hist. anim. lib. 9, c. 7.)

, c. 37, t. 1, p. 395. (b) Trois cent vingt-quatre mille livres.

rasite de Philippe, ³ Demosth. olynth. 3, p. 35.

us, parut, depuis la (c) C'étoit vers le mois d'octobre de l'an 353 avant J. C.



détruits. Les Thébains nous ont enlevé Oropos; ils se seront forcés de nous la rendre; ils ont rasé Corinthe, Platée, on les rétablira; ils ont construit Mégalopolis en Arcadie pour arrêter les incursions des Lacédémoniens, elle sera démolie. Les Thébains, les citoyens étaient partagés. Démosthène a montré clairement que l'exécution de ce projet affaiblirait, à la vérité, les Thébains nos ennemis, mais augmenterait la puissance des Lacédémoniens nos alliés, et que notre sûreté dépendait uniquement de l'équilibre que nous aurions l'art de maintenir entre ces deux républiques. Les suffrages sont réunis en faveur de son avis.

Cependant les Phocéens ont fourni des troupes aux Lacédémoniens; les Thébains et d'autres Grecs, aux Mégalopolitains: on a déjà livré plusieurs combats; on conclura bientôt la paix², et l'on répandra beaucoup de sang.

On n'en a pas moins versé dans nos provinces septentrionales. Les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens, tour à tour vainqueurs et vaincus, perpétuent une guerre que la religion et la justice rendent extrêmement cruelle. Un nouvel incendie ne laisse entrevoir qu'un avenir déplorable. Démétrius, tyran de Phères en Thessalie, s'est uni avec les Phocéens pour assujettir les Thébains. Ces derniers ont imploré l'assistance de Philippe, qui est bien vite accouru à leur secours; après quelques actions peu décisives, deux échecs consé-

¹ Demosth. pro Megalop. p. 154.

² Diod. lib. 16, p. 438.



On les a vus l'ont forcé de se retirer en Macédoine. On voyait réduit aux dernières extrémités, ses soldats commençaient à l'abandonner quand tout à coup on l'a vu reparaitre en Thessalie. Ses troupes et celles des Thessaliens ses alliés, montaient de vingt-trois mille fantassins, et à trois mille chevaux. Onomarque, à la tête de vingt mille hommes de pied et de trois cents cavaliers, s'était joint à Lycophron. Les Phocéens, après une déroute opiniâtre, ont été battus et poussés vers le rivage de la mer, d'où l'on apercevait à une certaine distance la flotte des Athéniens commandée par Xantharès. La plupart, s'étant jetés à la nage, ont péri avec Onomarque leur chef, dont Philippe fit retirer le corps pour l'attacher à un gibet. Le nombre des Phocéens est très-considerable : six mille ont perdu la vie dans le combat : trois mille ont été rendus à discrétion, ont été précipités dans la mer, comme des sacrilèges¹.

Les Thessaliens, en s'associant avec Philippe, ont détruit les barrières qui s'opposaient à son empire. Depuis quelques années il laissait les Grecs se débattre, et du haut de son trône, comme d'une tour, il épiait le moment où l'on viendrait implorer son assistance. Le voilà désormais automa- tiquement mêler des affaires de la Grèce. Partout le peuple qui ne pénètre pas ses vues, le croit ennemi de la religion; partout on s'écrie qu'il a obtenu la victoire à la sainteté de la cause qu'il sou-

¹ h. 16, p. 435. Pausan.
p. 802.

² Justin. lib. 8, c. 1.



tient, et que les dieux l'ont choisi pour leurs autels. Il l'avait prévu lui-même; avant bataille, il fit prendre à ses soldats des couronnes de laurier, comme s'ils marchaient au combat au nom de la divinité de Delphes, à qui cet arbre est consacré¹.

Des intentions si pures, des succès si brillants portent l'admiration des Grecs jusqu'à l'enthousiasme; on ne parle que de ce prince, de ses talents, de ses vertus. Voici un trait qu'on nous a raconté de lui.

Il avait dans son armée un soldat renommé pour sa bravoure, mais d'une insatiable avidité. Le soldat s'embarqua pour une expédition périlleuse; et son vaisseau ayant péri, il fut jeté sur le rivage. A cette nouvelle, un Macédonien, qui cultivait un petit champ aux environs, accourt à son secours, le rappelle à la ville, le mène dans sa maison, lui cède son lit, lui prodigue pendant un mois entier tous les soins et toutes les consolations que la pitié et l'humanité peuvent inspirer, lui fournit enfin l'argent nécessaire pour se rendre auprès de Philippe. Vous voudrez parler de ma reconnaissance, lui dit le soldat en partant: qu'il me soit seulement permis de rejoindre le roi mon maître. Il arrive, raconte à Philippe son infortune, ne dit pas un mot de celui qui l'a soulagé, et demande, en indemnité, une petite maison voisine des lieux où les flots

¹ Justin. lib. 8, c. 2.

² Senec. de benef. lib. 4, c. 37.



ont porté. C'était celle de son bienfaiteur. Le
 corde la demande sur-le-champ : mais bien-
 instruit de la vérité des faits, par une lettre
 de noblesse qu'il reçoit du propriétaire, il
 d'indignation, et ordonne au gouverneur
 province de remettre ce dernier en posses-
 son bien, et de faire appliquer avec un fer
 une marque déshonorante sur le front du

élève cette action jusqu'aux nues : je l'ap-
 sans l'admirer. Philippe méritait plus
 puni qu'un vil mercenaire. Car le sujet qui
 e une injustice, est moins coupable que le
 qui l'accorde sans examen. Que devait donc
 Philippe après avoir flétri le soldat ? Renon-
 la funeste prérogative d'être si généreux du
 l'autrui, et promettre à tout son empire de
 plus si léger dans la distribution de ses

SOUS L'ARCHONTE ARISTODÈME.

La 1^{re} année de la 107^e olympiade.

*le 3 juillet de l'an 352 jusqu'au 22 juillet de l'an 351
 avant J. C.)*

LETTRÉ D'APOLLODORE.

us ai marqué dans une de mes précédentes
 que, pour prévenir les excursions de Phi-
 et l'arrêter dans ses états, on avait résolu
 er soixante talents (a), et d'envoyer en
 cent vingt-quatre mille livres.



Thrace quarante galères avec une forte armée. Après environ onze mois de préparatifs, on est enfin venu à bout de recueillir cinq talents (a) pour d'armer dix galères¹; Charidème les devait commander. Il était prêt à partir, lorsque le bruit s'est répandu que Philippe était malade, qu'il allait mourir. Nous avons désarmé aussitôt, et Philippe a repris sa marche vers les Thermopyles. Il ne put tomber sur la Phocide²; il pouvait de là se rendre ici. Heureusement nous avions sur la côte voisine une flotte qui conduisait aux Phocéens un corps de troupes. Nausiclès, qui était à leur tête, a eu l'hâté de les mettre à terre, et de se placer dans le détroit. Philippe a suspendu ses projets, et a suivi le chemin de la Macédoine³.

Nous nous sommes enorgueillis de cet événement; nos alliés nous en ont félicités; nous avons décerné des actions de grâces aux dieux, des éloges aux troupes⁴. Misérable ville où s'emparer sans obstacle d'un poste, est un acte de bravoure et n'être pas vaincu, un sujet de triomphe!

Ces jours passés, l'assemblée générale s'occupait de nos démêlés avec le roi de Macédoine. Périclès parut à la tribune⁵; il peignit avec les plus fortes couleurs l'indolence et la frivolité des Grecs, l'ignorance et les fausses mesures de leurs chefs, l'ambition et l'activité de Philippe. Il pro-

(a) Vingt-sept mille livres.

¹ Demosth. olynth. 3, p. 35.

² Diod. lib. 16, p. 437.

³ Id. ibid. p. 436. Demosth.

philipp. 1, p. 49. Oros. lib. 3, c. 11.

⁴ Demosth. de fals. leg. p. 308.

Ulpian. ibid. p. 365.

⁵ Demosth. philipp. 1, p. 45.



l'équiper une flotte, de mettre sur pied un corps de troupes composé, du moins en partie, de Grecs; d'établir le théâtre de la guerre en Grèce, et de ne la terminer que par un traité honorable, ou par une victoire décisive²: Car, si nous n'allons pas au plus tôt attaquer le roi chez lui, il viendra peut-être bientôt nous attaquer chez nous³. Il fixa le nombre des soldats qu'il fallait enrôler, et s'occupa des moyens de subsistance.

Un tel projet déconcerterait les vues de Philippe, et empêcherait de nous combattre aux dépens de nos alliés, dont il enlève impunément les vaisseaux. Il réveillerait en même temps le courage des Grecs, et les obligés de se jeter entre ses bras, au lieu de le servir par le joug de son alliance avec la crainte et la terreur, qui inspire l'orgueil d'un prince ambitieux. Démosthène développa ses vues avec autant d'énergie que de clarté. Il a cette éloquence qui persuade les auditeurs à se reconnaître dans l'humaine faiblesse, et à se reconnaître dans l'humaine peinture de leurs fautes passées et de leur situation présente.

« Venez, s'écriait-il, jusqu'à quel point d'audace le roi est enfin parvenu⁴. Il vous ôte le choix entre la guerre et de la paix; il vous menace; il vous fait à ce qu'on dit, des discours insolents: peu content de ses premières conquêtes, il en médite de nouvelles; et tandis que vous êtes ici tran-

¹ h. philipp. 1, p. 50.

² p. 49.

³ p. 54.

⁴ Id. ibid. p. 52.

⁵ Id. ibid. p. 48.

⁶ Id. ibid.



« quillement assis, il vous enveloppe et vous
 « ferme de tous côtés. Qu'attendez-vous donc
 « agir? La nécessité? Eh! justes dieux! en
 « jamais une plus pressante pour des âmes li
 « que l'instant du déshonneur? Irez-vous
 « jours dans la place publique vous dem
 « s'il y a quelque chose de nouveau? Eh! que
 « plus nouveau qu'un homme de Macédoine
 « gouverne la Grèce, et veut subjugu
 « Philippe est-il mort? Non, mais il est m
 « Eh! que vous importe? Si celui-ci mourait,
 « vous en feriez bientôt un autre par votre
 « gence et votre lâcheté.

« Vous perdez le temps d'agir, en délibér
 « frivoles. Vos généraux, au lieu de paraître
 « tête des armées, se traînent pompeuseme
 « suite de vos prêtres, pour augmenter l'écl
 « cérémonies publiques¹. Les armées ne son
 « composées que de mercenaires, la lie des m
 « étrangères, vils brigands qui mènent leur
 « tantôt chez vos alliés, dont ils sont la t
 « tantôt chez les barbares qui vous les en
 « au moment où leur secours vous est néces
 « incertitude et confusion dans vos prépar
 « nul plan, nulle prévoyance dans vos pré
 « dans leur exécution. Les conjonctures voi
 « mandent, et l'occasion vous échappe sans
 « Athlètes maladroits, vous ne pensez à vous
 « des coups qu'après les avoir reçus. Vous dit-on qu

¹ Demosth. philipp. 1, p. 51.

³ Id., ibid. p. 52.

² Id. ibid. p. 50.



pe est dans la Chersonèse, aussitôt un décret pour la secourir ; qu'il est aux Thermopyles, autre décret pour y marcher. Vous courez vite, à gauche, partout où il vous conduit même, le suivant toujours, et n'arrivant jamais que pour être témoins de ses succès¹. »

La harangue est semée de pareils traits. On connaît dans le style de l'auteur celui de l'élève qui lui a servi de modèle². En sortant, plusieurs Athéniens lui prodiguer des couronnes et demander des nouvelles des Phocéens.

On vous fera peut-être la même question. On dit qu'ils ont le trésor de Delphes à leur disposition ; et comme ils ont augmenté la solde des mercenaires, ils attirent tous les mercenaires qui courent en Grèce. Cette dernière campagne n'a rien coûté ; ils ont perdu des batailles, ils en ont gagné, ils ont ravagé les terres des Locriens, et les leurs ont été dévastées par les Thébains³.

Les Grecs, qui vous regrettent sans cesse, continuent de s'assembler de temps en temps chez moi. On me demandait pourquoi les grands hommes sont si rares, et ne se montrent que par intervalles. La question fut long-temps débattue. On dit que la nature ne crée pas plus un siècle et un pays qu'un autre. On dit que Lycurgue, ajouta-t-il, s'il était né dans une condition servile ? d'Homère, s'il avait

p. 53.

Halic. de Thucyd. jud.

c. 53, t. 6, p. 944.

³ Diod. lib. 16, p. 436, etc.

vécu dans ces temps où la langue n'était pas formée? Qui nous a dit que, de nos jours, les nations policées ou barbares, on ne trouve pas des Homère et des Lycurgue, occupés plus viles fonctions? La nature toujours libre, toujours riche dans ses productions, jette aux quatre coins les génies sur la terre; c'est aux circonstances de les développer.

SOUS L'ARCHONTE THESSALUS.

La 2^e année de la 107^e olympiade.

(Depuis le 22 juillet de l'an 351, jusqu'au 11 juillet de l'année suivante avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

ARTÉMISE, reine de Carie, est morte. Elle a survécu que deux ans à Mausole, son frère et son époux¹. Vous savez que Mausole était un roi, que la cour de Suze tient en garnison sur les frontières de l'empire, pour en défendre les provinces proches. On dit que son épouse, qui le pleurait, ayant recueilli ses cendres, les avait jetées dans un excès de tendresse, mêlées avec la boisson qu'elle prenait²; on dit que sa douleur l'a conduite à se faire un tombeau³. Elle n'en a pas suivi avec modesté les projets d'ambition qu'elle lui avait inspirés. Il ajouta la trahison⁴ au concours de quelques circonstances heureuses, pour s'emparer de

¹ Diod. lib. 16, p. 443.

² Aul. Gell. lib. 10, c. 18. Val. Max. lib. 4, c. 6, extran. n° 1.

³ Theopomp. ap. Harpocr. in

Ἀρτεμ. Strab. lib. 14, p. 656. C. tusc. lib. 3, c. 31, t. 2, p. 36.

⁴ Demosth. de Rhod. lib. 144.



Cos, de Rhodes, et de plusieurs villes
s. Artémise les a maintenues sous son
ance¹.

, je vous prie, combien sont fausses et
les idées qui gouvernent ce monde, et
celles que les souverains se font du pou-
le la gloire. Si Artémise avait connu les
s intérêts de son époux, elle lui aurait
céder la mauvaise foi et les vexations aux
empires; à fonder sa considération sur le
de sa province, et à se laisser aimer du
qui ne demande au gouvernement que de
s traité en ennemi. Mais elle en voulut
espèce de conquérant. L'un et l'autre
t le sang et les fortunes de leurs sujets²;
de vue? pour décorer la petite ville d'Ha-
, et illustrer la mémoire d'un petit lieu-
roi de Perse.

se ne négligea aucun moyen pour la per-
lle excita, par des récompenses, les talents
distingués à s'exercer sur les actions de
On composa des vers, des tragédies en
eur. Les orateurs de la Grèce furent in-
re son éloge. Plusieurs d'entre eux en-
lice³; et Isocrate concourut avec quel-
le ses disciples. Théopompe, qui travaille
de la Grèce, l'emporta sur son maître,

de Rhod. libert. p.
apud Harpocrat. in

³ Aul. Gell. lib. 10, c. 18. Plut.
x rhet. vit. 1. 2, p. 838. Suid. in
Ἰσοκρ. Taylor. lect. 1ys. c. 3.



et eut la faiblesse de s'en vanter¹. Je lui dis un jour si, en travaillant au panégyrique d'un homme dont la sordide avarice avait tant de familles², la plume ne lui tombait souvent des mains. Il me répondit : J'ai pu être orateur, une autre fois je parlerai en historien. Voilà de ces forfaits que se permet l'éloquence que nous avons la lâcheté de pardonner.

Artémise faisait en même temps construire au Mausole un tombeau, qui, suivant les apparences, n'éternisera que la gloire des artistes. J'en ai vu les plans. C'est un carré long, dont le périmètre est de quatre cent onze pieds. La principale façade de l'édifice, entourée de trente-six colonnes décorées, sur ses quatre faces, par quatre des plus fameux sculpteurs de la Grèce, Briaxos, Leocharès et Timothée. Au-dessus s'élevait une pyramide, surmontée d'un char à quatre roues. Ce char doit être de marbre, et de la même pierre de Pythis. La hauteur totale du monument est de cent quarante pieds³ (a).

Il est déjà fort avancé; et comme Idrieus succède à sa sœur Artémise, ne prend pas le moindre intérêt à cet ouvrage, les artistes ont déclaré qu'ils se feraient un honneur et un devoir de

¹ Theop. ap. Euseb. præp. evang. lib. 10, c. 3, p. 464.

² Id. ap. Harpocr. et Suid. in Μαύσωλ.

³ Plin. lib. 36, c. 4, t. 2, p. 728.

(a) Si Pline, dans la description de ce monument, emploie des me-

sures grecques, les cent onze pieds du pourtour se réduisent à trois cent quatre-vingt-huit de nos pieds, et deux pouces en sus; et les cent quarante pieds d'élevation se réduisent à cent trente-deux de nos pieds, et deux pouces huit lignes.



ne doit pas exiger aucun salaire ¹. Les fondements ont été jetés au milieu d'une place construite aux environs de Mausole ², sur un terrain qui naturellement est disposé en forme de théâtre, descendant jusqu'à la mer. Quand on entre par le port, on est frappé de l'aspect imposant de l'édifice. Vous avez d'un côté le palais du roi, de l'autre le temple de Vénus et de Mercure, situé au-dessus de la fontaine Salmacis. En face, le marécage s'étend le long du rivage : au-dessus de ce marécage, et plus loin, dans la partie supérieure, se trouve une porte sur la citadelle et sur le temple de Minerve où s'élève une statue colossale. Le tombeau de Mausole, destiné à fixer les regards, après avoir été vu, sera sans doute un des plus beaux monuments de l'univers ³; mais il devrait être consacré au bienfaiteur du genre humain.

Artabanus, en montant sur le trône, a reçu l'ordre de Pharnabazès d'envoyer un corps d'auxiliaires composés de Chypre, qui se sont révoltés. Pharnabazès commande, conjointement avec Évagoras, qui régnait auparavant dans cette île. Leur premier soin est de commencer par le siège de Sala-

de Perse a de plus grandes vues; il se propose de faire la conquête de l'Égypte. J'espère que vous n'avez pas déjà pris des mesures pour vous mettre

¹ Plin. lib. 36, c. 4, t. 2, p. 728.

² c. 8.

³ Arab. lib. 14, p. 656.

⁴ Diod. lib. 16, p. 440.



en sûreté. Il nous a demandé des troupes demandé aux autres peuples de la Grèce l'avons refusé ; les Lacédémoniens ont même. C'est bien assez pour nous de lui av Phocion. Les villes grecques de l'Asie lu déjà promis six mille hommes ; les Thé donnent mille ; et ceux d'Argos trois m seront commandés par Nicostrate. C'est un habile, et dont la manie est d'imiter Hercu montre dans les combats avec une peau sur les épaules, et une massue à la main. xès lui-même a désiré de l'avoir ¹.

Depuis quelque temps nous louons no raux, nos soldats, nos matelots aux rois d toujours jaloux d'avoir à leur service d qu'ils paient chèrement. Différents motif nos républiques de se prêter à ce trafic : de se débarrasser des mercenaires étrange paix rend inutiles, et qui chargent l'état de procurer à des citoyens appauvris par l une solde qui rétablisse leur fortune ; la perdre la protection ou l'alliance du gr l'espérance enfin d'en obtenir des grat qui suppléent à l'épuisement du trésor. C'est ainsi qu'en dernier lieu ² les Thébair d'Artaxerxès une somme de trois cents Un roi de Macédoine nous outrage ! Perse nous achète ! Sommes-nous assez

¹ Diod. lib. 16, p. 442.

² Id. ibid. p. 438.

(a) Un million six cent mille livres.



DUS L'ARCHONTE APOLLODORE.

La 3^e année de la 107^e olympiade.

(Le 11 juillet de l'an 350, jusqu'au 30 juin de l'an 349
avant J. C.)

reçûmes les trois lettres suivantes le même jour.

LETTRE DE NICÉTAS.

des craintes qu'on veut nous inspirer. La
e de Philippe ne saurait être durable : elle
dée que sur le parjure, le mensonge et
ie¹. Il est détesté de ses alliés, qu'il a sou-
mpés ; de ses sujets et de ses soldats, tour-
par des expéditions qui les épuisent, et
ne retirent aucun fruit ; des principaux
de son armée, qui sont punis s'ils ne
nt pas, humiliés s'ils réussissent : car il est
qu'il leur pardonnerait plutôt une dé-
teuse qu'un succès trop brillant. Ils vi-
des frayeurs mortelles ; toujours exposés
nies des courtisans, et aux soupçons om-
d'un prince qui s'est réservé toute la gloire
et recueillir en Macédoine².

me est dans une situation déplorable.
noissons, plus de commerce. Pauvre et
oi-même, il s'affaiblit encore en s'a-
t³. Le moindre revers détruira cette
, que Philippe ne doit qu'à l'incapacité

¹ Polynth. 2, p. 22.

² Demosth. *ibid.* p. 23 ; et ad.

³ 7. p. 612. Justin.

Philipp. *epist.* p. 118.

³ Id. *ibid.*



de nos généraux, et à la voie de corruption
a honteusement introduite dans toute la Grèce.

Ses partisans exaltent ses qualités personnelles,
mais voici ce que m'en ont dit des gens qui
vu de près.

La régularité des mœurs n'a point de droit
son estime; les vices en ont presque toujours
son amitié²: il dédaigne le citoyen qui n'a
des vertus, repousse l'homme éclairé qui lui donne
des conseils³, et court après la flatterie avec
tant d'empressement que la flatterie court
les autres princes. Voulez-vous lui plaire, et
nir des grâces, être admis à sa société? ayez
de santé pour partager ses débauches, assez
talents pour l'amuser et le faire rire. De
mots, des traits de satire, des facéties, de
quelques couplets bien obscènes, tout ce
pour parvenir auprès de lui à la plus haute
Aussi, à l'exception d'Antipater, de Parménide
de quelques gens de mérite encore, sa cour
qu'un amas impur de brigands, de musiciens,
poètes et de bouffons⁴, qui l'applaudissent
le mal et dans le bien. Ils accourent en foule
de toutes les parties de la Grèce.

Callias, qui contrefait si bien les ridicules,
Callias naguère esclave public de cette ville
il a été chassé, est maintenant un des

¹ Demosth. de fals. leg. p. 334,
341, etc.

² Id. olynth. 2, pag. 23. Theop.
ap. Athen. l. 6, p. 260.

³ Isocr. ep. ad Phil. l. 1, p. 114.

⁴ Demosth. ibid. Theop.
lib. 10, p. 439; et ap. Paus.
excerpt. Vales. p. 21.



ans ¹ : un autre esclave, Agathocle, s'est par les mêmes moyens; Philippe, pour le penser, l'a mis à la tête d'un détachement de troupes ² : enfin Thrasydée, le plus imbecile plus intrépide des flatteurs, vient d'obtenir la souveraineté en Thessalie ³.

Hommes sans principes et sans mœurs sont communément appelés les amis du prince, et les amis de la Macédoine ⁴. Leur nombre est excessif, leur crédit sans bornes. Peu contents des trésors qu'il leur prodigue, ils poursuivent les citoyens, les dépouillent de leurs biens, et immolent à leur vengeance ⁵. C'est avec eux qu'il se plonge dans la plus horrible crapule, qu'il passe les nuits à table, presque toujours ivre, toujours furieux, frappant à droite et à gauche, se livrant à des excès qu'on ne peut rapporter sans rougir ⁶.

Il n'est pas seulement dans l'intérieur de son royaume qu'il est à la face des nations qu'il dégrade la gloire du trône. Dernièrement encore, chez les Grecs, si renommés pour leur intempérance, il n'a pas vu les inviter à des repas fréquents, les égayer par ses saillies, sauter, et jouer tour-à-tour le rôle de bouffon et de comique ⁷ ?

¹ Diod. lib. 13, p. 24.

² Id. Athen. lib. 6, cap.

³ Id. lib. 13, p. 249.

⁴ Id. lib. 4, c. 19, p. 167.

⁵ Id. ibid. lib. 6, c. 17, p. 260.

⁶ Id. ibid. et lib. 10, cap. 10, p. 439.

⁷ Id. ibid. lib. 6, c. 17, p. 260.



Non, je ne saurais croire, Anacharsis, tel histrion soit fait pour subjuguier la Grèce.

LETTRE D'APOLLODORE.

Du même jour que la précédente.

Je ne puis me rassurer sur l'état de la Grèce. On a beau me vanter le nombre de ses habitants, la valeur de ses soldats, l'éclat de ses anciennes victoires; on a beau me dire que Philippe vaincra ses conquêtes, et que ses entreprises ont été jusqu'à présent colorées de spécieux prétextes, je me méfie de nos moyens, et me défie de vos vœux.

Les peuples de la Grèce sont affaiblis et rompus. Plus de lois, plus de citoyens; nul amour de la gloire, nul attachement au bien public. Partout de vils mercenaires pour soldats, brigands pour généraux.

Nos républiques ne se réuniront jamais sous Philippe. Les unes sont engagées dans une guerre qui achève de les détruire; les autres ne sont unies que par des jalousies et des dissensions qui les empêchent de se rapprocher. L'exemple d'Athènes pourrait peut-être faire plus d'impression que leurs propres succès; mais on ne se distingue plus ici que par des spectacles et des fêtes. Nous supportons le joug de Philippe avec le même courage que nos pères bravaient les périls. L'éloquence impétueuse

¹ Demosth. philipp. 4, p. 102; id. de cor. p. 475.



athène ne saurait nous tirer de notre assou-
 ent. Quand je le vois à la tribune, je crois
 dre s'écrier, au milieu des tombeaux qui
 ment les restes de nos anciens guerriers :
 s éteintes, ossements arides, levez-vous, et
 venger la patrie!

autre côté, observez que Philippe, unique
 ant de ses secrets, seul dispensateur de ses
 , le plus habile général de la Grèce, le
 ave soldat de son armée, conçoit, prévoit
 e tout lui-même, prévient les événements,
 âte quand il le peut, et leur cède quand il
 . Observez que ses troupes sont très-bien
 ées², qu'il les exerce sans cesse; qu'en
 e paix il leur fait faire des marches de trois
 ades (a), avec armes et bagages³; que dans
 pps il est à leur tête; qu'il les transporte
 e célérité effrayante, d'une extrémité de
 aume à l'autre; qu'elles ont appris de lui
 s mettre plus de différence entre l'hiver et
 u'entre la fatigue et le repos⁴. Observez
 l'intérieur de la Macédoine se ressent des
 s de la guerre, il trouve des ressources abon-
 dans les mines d'or qui lui appartiennent,
 dépouilles des peuples qu'il subjugué,
 commerce des nations qui commencent à
 er les ports dont il s'est emparé en Thes-
 servez que depuis qu'il est sur le trône il

¹ Olynth. 1, p. 1.

² 2, p. 23.

³ onze lieues.

³ Polyæn. strateg. l. 4, c. 2, § 10.

⁴ Demosth. philipp. 4, pag. 92;

id. epist. ad Philipp. p. 119.



n'a qu'un objet; qu'il a le courage de le su
avec lenteur; qu'il ne fait pas une démarche
la méditer, qu'il n'en fait pas une seconde
être assuré du succès de la première; qu'il
de plus avide, insatiable de gloire; qu'il v
chercher dans les dangers, dans la mêlée,
les endroits où elle se vend à plus haut p
Observez enfin que ses opérations sont tou
dirigées suivant les temps et les lieux: il op
aux fréquentes révoltes des Thraces, Illyrie
autres barbares, des combats et des victoires;
nations de la Grèce, des tentatives pour es
leurs forces, des apologies pour justifier ses
treprises, l'art de les diviser pour les affaibl
celui de les corrompre pour les soumettre².

Il fait couler au milieu d'elles cette gran
fatale contagion qui dessèche l'honneur j
dans ses racines³; il y tient à ses gages, et le
teurs publics, et les principaux citoyens,
villes entières. Quelquefois il cède des con
à des alliés, qui par là deviennent les instr
de sa grandeur, jusqu'à ce qu'ils en soient le
times⁴. Comme les gens à talent ont quel
fluence sur l'opinion publique, il entretie
eux une correspondance suivie⁵, et leur
asyle à la cour quand ils ont à se plaindre
patrie⁶.

¹ Demosth. olynth. 2, p. 23.

² Id. de cor. pag. 475 et 482.
Justin. lib. 9, c. 8. Diod. lib. 16,
p. 451.

³ Demosth. de Halon. p. 71; id.

de fals. leg. p. 334, 341, etc.

⁴ Demosth. de fals. leg. p. 315.

⁵ Isocr. epist. ad Philipp.

⁶ Æschin. de fals. leg. p. 414.



partisans sont en si grand nombre, et dans
ion si bien secondés par ses négociations
es, que, malgré les doutes qu'on peut répandre
la sainteté de sa parole et de ses serments,
la persuasion où l'on devrait être que sa
est moins funeste que son amitié, les Thes-
n'ont pas hésité à se jeter entre ses bras;
leurs autres peuples n'attendent que le mo-
e suivre leur exemple.

ndant on attache encore une idée de fai-
à sa puissance, parce qu'on l'a vue dans
rceau. Vous entendriez dire à des gens,
éclairés, que les projets attribués à Philippe
p au-dessus des forces de son royaume. Il
ien ici de la Macédoine! il est question
ppire formé pendant dix ans par des ac-
ments progressifs et consolidés; il est ques-
un prince dont le génie centuple les res-
de l'état, et dont l'activité, non moins
te, multiplie dans la même proportion le
de ses troupes et les moments de sa vie.
nous flattons en vain que ses moments
nt dans la débauche et la licence: c'est vai-
que la calomnie nous le représente comme
méprisable et le plus dissolu des hommes ¹.

que les autres souverains perdent à s'en-
l'accorde aux plaisirs; celui qu'ils don-
plaisirs, il le consacre aux soins de son
Eh! plutôt aux dieux qu'au lieu des vices



qu'on lui attribue, il eût des défauts! qu'il est borné dans ses vues, obstiné dans ses opinions, sans attention au choix de ses ministres et de ses généraux, sans vigilance et sans suite dans ses entreprises! Philippe a peut-être le défaut d'admirer les gens d'esprit, comme s'il n'en avait pas que tous les autres. Un trait le séduit, mais il ne gouverne pas.

Enfin nos orateurs, pour inspirer de la confiance au peuple, lui disent sans cesse, que la puissance fondée sur l'injustice et la perfidie ne saurait subsister. Sans doute, si les autres rois n'étaient pas aussi perfides, aussi injustes que Philippe, mais le règne des vertus est passé; et c'est à la force qu'il appartient maintenant de gouverner les hommes.

Mon cher Anacharsis, quand je réfléchis sur ma courte carrière que Philippe a parcourue dans un si petit nombre d'années, quand je pense à l'assemblée de qualités éminentes et de circonstances favorables dont je viens d'esquisser le tableau, je ne puis m'empêcher de conclure que Philippe est fait pour asservir la Grèce.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Du même jour que les deux précédentes.

J'adore Philippe. Il aime la gloire, les talents, les femmes¹ et le vin. Sur le trône, le plus grand des rois²; dans la société, le plus aimable des hommes.

¹ Athen. lib. 13, p. 578. Plut. conjug. præcept. t. 2, p. 141; id. apophth. p. 178.

² Cicér. de offic. lib. 1, c. 26. 3, p. 203.



le il fait valoir l'esprit des autres ! comme les
sont enchantés du sien ! Quelle facilité dans
ctère ! quelle politesse dans les manières ! que
t dans tout ce qu'il dit ! que de grâces dans
qu'il fait !

oi de Macédoine est quelquefois obligé de
durement les vaincus ; mais Philippe est
a, doux, affable¹, essentiellement bon : j'en
ertain, car il veut être aimé² ; et de plus,
dire à je ne sais qui, c'est peut-être à moi,
n'est pas méchant quand on est si gai. . . .
olère s'allume et s'éteint dans un moment.
l, sans rancune, il est au-dessus de l'offense
de l'éloge. Nos orateurs l'accablent d'in-
a tribune ; ses sujets mêmes lui disent quel-
des vérités choquantes. Il répond qu'il a
igations aux premiers ; parce qu'ils le cor-
de ses faiblesses³ ; aux seconds, parce qu'ils
isent de ses devoirs. Une femme du peuple
ente, et le prie de terminer son affaire. —
n ai pas le temps. — Pourquoi donc restez-
sur le trône ? » Ce mot l'arrête, et sur-le-
il se fait rapporter tous les procès qui
en souffrance⁴. Une autre fois, il s'endort
la plaidoirie, et n'en condamne pas moins
parties à payer une certaine somme : « J'en
e, s'écrie-t-elle aussitôt. — A qui donc ? —
i plus attentif. » A l'instant il revoit l'affaire,
t son erreur, et paie lui-même l'amende⁵.

le offic. lib. 1, c. 26, 1.

³ Plut. apophth. 1. 2, p. 177.

⁴ Id. ibid. p. 179.

lib. 9, c. 8.

⁵ Id. ibid. p. 178.



Voulez-vous savoir s'il oublie les services ?
 avait reçu de Philon pendant qu'il était en
 à Thèbes, il y a dix ans au moins. Dernière
 les Thébains lui envoyèrent des députés. P
 était du nombre. Le roi voulut le combler
 biens¹, et n'essuyant que des refus : Pourquoi
 dit-il, m'enviez-vous la gloire et le plaisir de
 vaincre en bienfaits² ?

A la prise d'une ville, un des prisonniers
 exposait en vente réclamait son amitié. Le roi
 pris le fit approcher; il était assis; l'inconnu
 dit à l'oreille : Laissez tomber votre robe,
 n'êtes pas dans une position décente. Il a
 s'écria Philippe; il est de mes amis; qu'on le
 ses fers³.

J'aurais mille traits à vous raconter de sa
 ceur et de sa modération. Ses courtisans vou
 qu'il sévît contre Nicanor, qui ne cessait d
 mer son administration et sa conduite. Il le
 pondit : « Cet homme n'est pas le plus mal
 « des Macédoniens; c'est peut-être moi qui
 « de l'avoir négligé. » Il prit des informati
 sut que Nicanor était aigri par le besoin,
 à son secours. Comme Nicanor ne parlait
 son bienfaiteur qu'avec éloge, Philippe dit
 lateurs : « Vous voyez bien qu'il dépend
 « d'exciter ou d'arrêter les plaintes de ses
 Un autre se permettait contre lui des plaisanteries
 amères et pleines d'esprit. On lui proposait de

¹ Demosth. de fals. leg. p. 314.

² Plut. apophth. t. 2, p. 178.

³ Id. ibid.

⁴ Id. ibid. p. 177.



« Je n'en ferai rien, répondit-il; il irait partout ce qu'il dit ici¹. »

Après d'une place, il eut la clavicule cassée par un coup de pierre. Son chirurgien le pansait et demandait une grâce². « Je ne puis la rendre, » lui dit Philippe en riant; tu me tiens à la main (a). »

Le palais est l'asyle des talents et des plaisirs. La science brille dans ses fêtes, la gaieté dans ses jeux. Voilà des faits. Je me soucie fort peu de l'ambition. Croyez-vous qu'on soit bien malade de vivre sous un tel prince? S'il vient à mourir, nous nous battons; si nous sommes vaincus, nous en serons quittes pour rire et boire.

DANS L'ARCHONTE CALLIMAQUE.

Dans la 4^e année de la 107^e olympiade.

(30 juin de l'an 349, jusqu'au 18 juillet de l'an 348 avant J. C.)

Comme nous étions en Égypte et en Perse, nous racontâmes de toutes les occasions pour instruire les Athéniens des détails de notre voyage. Je trouvai dans mes papiers que ce fragment d'une lettre que j'écrivis à Apollodore, quelque temps après mon arrivée à Suze, une des capitales de

¹ Ath. t. 2, p. 177.

² « dans ta main. » Le mot grec qui signifie clavicule, désigne aussi une clef.

³ dit : « Prends tout ce que tu as, tu tiens la clef »



FRAGMENT D'UNE LETTRE D'ANACHARSIS

Nous avons parcouru plusieurs provinces de ce vaste empire. A Persépolis, outre des tombeaux creusés dans le roc, à une très-grande élévation, le palais des rois a étonné nos regards surpris, depuis quelques années, avec les monuments de l'Égypte. Il fut construit, dit-on, il y a de deux siècles, sous le règne de Darius d'Hystaspe, par des ouvriers égyptiens que Nabuchodonosor avait amenés en Perse¹. Une triple enceinte de murs, dont l'une a soixante coudées de hauteur (a), des portes d'airain, des colonnes au grand nombre, quelques-unes hautes de soixante pieds (b); de grands quartiers de marbre, d'une infinité de figures en bas-reliefs²; de vastes terrains où sont déposées des sommes immenses, tout y respire la magnificence et la crainte. Ce palais sert en même temps de citadelle.

Les rois de Perse en ont fait élever de moins somptueux à la vérité, mais d'une architecture surprenante, à Suze, à Ecbatane, dans toutes les villes où ils passent les différentes saisons de l'année.

Ils ont aussi de grands parcs qu'ils appellent *Paradis*⁴, et qui sont divisés en deux parties. Dans l'une, armés de flèches et de javelots,

¹ Diod. lib. 1, p. 43.

(a) Quatre-vingt-cinq de nos pieds.

(b) Soixante-six de nos pieds, un pouce, quatre lignes.

² Chardin, *Corn. le Bruy.*

³ Diod. lib. 17, p. 544.

⁴ Briss. de reg. Pers. lib. 1.



vent à cheval, à travers les forêts, les bêtes
qu'ils ont soin d'y renfermer¹. Dans l'autre,
du jardinage a épuisé ses efforts, ils cul-
tivent les plus belles fleurs et recueillent les meil-
leurs fruits : ils ne sont pas moins jaloux d'y élever
des arbres superbes, qu'ils disposent communé-
ment en quinconces². On trouve, en différents
endroits, de semblables *paradis*, appartenants aux
rois ou à de grands seigneurs³.

Quant nous avons encore été plus frappés
de la protection éclatante que le souverain ac-
corde à la culture des terres, non par des volon-
taires, mais par cette vigilance éclairée,
et par l'usage de pouvoir que les édits et les lois. De
chaque district il a établi deux intendants, l'un
chargé de maintenir la tranquillité publique ;
l'autre, de hâter les progrès de l'industrie et
de la culture. Si l'un ne s'acquitte pas de ses
devoirs, l'autre a le droit de s'en plaindre au gou-
verneur de la province, ou au souverain lui-même,
qui, de temps en temps, parcourt une partie de
ses provinces. Aperçoit-il des campagnes couvertes
de moissons, et de toutes les produc-
tions que le sol est susceptible, il comble d'hon-
neurs les cultivateurs, et augmente leur départe-
ment. Trouve-t-il des terres incultes, ils sont
révoqués et remplacés. Des commissaires

¹ Instit. Cyr. lib. 1, p.

² Xenoph. expéd. Cyr. l. 1, p.

246. Q. Curt. l. 8, c. 1.

³ Instit. lib. 5, p. 829.



incorruptibles, et revêtus de son autorité, exercent la même justice dans les cantons où il n'y a point de voyage pas¹.

En Égypte, nous entendions souvent avec les plus grands éloges, de cet Arsame, le roi de Perse avait, depuis plusieurs années, appelé à son conseil. Dans les ports de Phénicie nous montrait des citadelles nouvellement construites, quantité de vaisseaux de guerre en chantier, des bois et des agrès qu'on apportait de toutes parts : on devait ces avantages à la sagesse et à la libéralité d'Arsame. Des citoyens utiles nous disaient : Notre commerce était menacé d'une ruine prochaine; le crédit d'Arsame l'a soutenu. On nous racontait en même temps que l'île importante de Rhodes, après avoir long-temps éprouvé les maux de l'anarchie², venait de se soumettre à la Perse; c'était le fruit de la politique d'Arsame. Des vétérans du royaume, de vieux officiers nous montraient, les larmes aux yeux : Nous avions servi le roi; mais dans la distribution des récompenses on nous avait oubliés : nous nous sommes adressés à Arsame, sans le connaître; il nous a fait servir par une vieille femme, et ne l'a dit à personne. Un particulier ajoutait : Arsame, prévenu par mes ennemis, crut devoir employer contre moi la violence de l'autorité; bientôt convaincu de mon innocence, il m'appela : je le trouvai plus affligé que je ne l'étais moi-même; il me pria de l'aider

¹ Xenoph. memor. lib. 5, p. 828.

² Diod. lib. 16, p. 440.



une injustice dont son ame gémissait, et omettre de recourir à lui toutes les fois qu'il avait besoin de protection. Je ne l'ai jamais vu en vain.

Et son influence secrète donnait de l'activité à tous; les militaires se félicitaient de l'équilibre qu'il entretenait parmi eux; et les peuples, qu'il leur avait ménagée, malgré des obstacles presque insurmontables. Enfin la nation élevée, par ses soins, à cette hauteur de gloire que des guerres malheureuses lui faisaient perdre parmi les puissances étran-

gères n'est plus dans le ministère. Il coule tranquille dans son *paradis*, éloigné de son palais environ quarante parasanges (a). Ses amis et ses protégés; ceux dont il faisait si bien valoir son crédit, se sont souvenus de ses bienfaits ou de ses promesses. Tous se rendent auprès de lui avec un empressement que s'il était encore en

liberté nous a conduits dans sa charmante retraite. Ses bontés nous y retiennent depuis plusieurs années, et je ne sais si nous pourrions nous en aller d'une société qu'Athènes seule aurait pu nous offrir dans le temps que la politesse, la délicatesse et le bon goût régnaient le plus dans cette

ville. Le bonheur d'Arsame; il en fait les dé-

(a) quarante-cinq lieues et un tiers.



lices. Sa conversation est animée, facile, intéressante; souvent relevée par des saillies qui échappent comme des éclairs; toujours enlevée par les grâces, et par une gaieté qui se communique, ainsi que son bonheur, à tout ce qui l'entoure. Jamais aucune prétention dans ce qu'il dit; jamais d'expressions impropres ou recherchées, et cependant la plus parfaite bienséance au milieu du plus grand abandon: c'est le don d'un homme qui possède, au plus haut degré, le don de plaire, et le sentiment exquis de sa dignité.

Cet heureux accord le frappe vivement, et il le retrouve ou qu'il le suppose dans les autres. Il écoute avec une attention obligeante: il se dit avec transport à un trait d'esprit, pourvu qu'il soit rapide, à une pensée neuve, pourvu qu'elle soit juste, à un grand sentiment, dès qu'il n'est pas exagéré.

Dans le commerce de l'amitié, ses agréments plus développés encore, semblent à chaque instant se montrer pour la première fois. Il est dans les liaisons moins étroites, une sorte de philosophe dont Aristote avait conçu le modèle. On rencontre souvent, me disait un jour un philosophe, des caractères si faibles, qu'il approuve tout pour ne blesser personne; d'autres si difficiles qu'ils n'approuvent rien, au risque de déplaire à tout le monde¹. Il est un milieu

¹ Aristot. de mor. lib. 4, cap. 12, t. 2, p. 54.



et de nom dans notre langue, parce que
de gens savent le saisir. C'est une dispo-
naturelle, qui, sans avoir la réalité de l'a-
na les apparences, et en quelque façon
eurs : celui qui en est doué, évite égale-
flatter et de choquer l'amour-propre de
ce soit : il pardonne les faiblesses, sup-
défauts, ne se fait pas un mérite de re-
ridicules, n'est point empressé à donner
et sait mettre tant de proportion et de
ns les égards et l'intérêt qu'il témoigne¹,
les cœurs croient avoir obtenu dans le
degré d'affection ou d'estime qu'ils dé-

le charme qui les attire et les fixe auprès
; espèce de bienveillance générale, d'au-
attrayante chez lui, qu'elle s'unit sans
éclat de la gloire et à la simplicité de la
Une fois, en sa présence, l'occasion s'of-
iquer quelques-unes de ses grandes qua-
e hâta de relever ses défauts. Une autre
agissait des opérations qu'il dirigea pen-
ministère; nous voulûmes lui parler de
, il nous parla de ses fautes.

eur aisément ému, s'enflamme au récit
le action, et s'attendrit sur le sort du
ix dont il excite la reconnaissance sans
ans sa maison, autour de sa demeure,
ssent de cette bonté généreuse qui pré-

φ. 14, p. 56.



vient tous les vœux, et suffit à tous les besoins. Déjà des terres abandonnées se sont couvertes de moissons; déjà les pauvres habitants des contrées voisines, prévenus par ses bienfaits, ont offert un tribut d'amour qui le touche plus que leur respect.

Mon cher Apollodore, c'est à l'histoire que vous appartient de mettre à sa place un ministre dépositaire de toute la faveur, et n'ayant aucune espèce de flatteurs à ses gages, n'ambitionnant que la gloire et le bonheur de sa nation. Vous nous ai fait part des premières impressions que nous avons reçues auprès de lui; je rappellerai peut-être dans la suite d'autres traits de son caractère. Vous me le pardonnerez sans doute si les voyageurs ne doivent point négliger de s'occuper de ces détails; car enfin la description d'un grand voyage vaut bien celle d'un grand édifice.

LETTRE D'APOLLODORE.

Vous savez qu'au voisinage des états barbares, dans la Thrace maritime, s'étend de la mer la Chalcidique, où s'établirent plusieurs colonies grecques, dont Olynthe est la principale. C'est une ville forte, opulente, peuplée, et qui, placée en partie sur une hauteur, attire de loin les regards par la beauté de ses édifices et la grandeur de son enceinte.

Ses habitants ont donné plus d'une fois de

¹ Thucyd. lib. 1, c. 63. Diod. lib. 16, p. 412.



éclatantes de leur valeur. Quand Philippe monta sur le trône, ils étaient sur le point de conclure une alliance avec nous. Il sut la découvrir, en nous séduisant par des promesses, et des bienfaits ¹ : il augmenta leurs domaines par la cession d'Anthémonte et de Potidée, et s'était rendu maître ². Touchés de ces générosités, ils l'ont laissé pendant plusieurs années s'agrandir impunément; et si par hasard ils en concevaient de l'ombrage, il faisait aussitôt des ambassadeurs qui, soutenus des nombreux partisans qu'il avait eu le temps de se procurer dans la ville, calmaient facilement ces querelles passagères ³.

Il vint enfin ouvert les yeux, et résolu de se mettre entre nos bras ⁴; d'ailleurs ils refusaient long-temps de livrer au roi deux de ses fils, qui s'étaient réfugiés chez des parents qui pouvaient avoir des prétentions au trône de Macédoine ⁵. Il se sert aujourd'hui de divers prétextes pour effectuer son dessein, conçu long-temps, d'ajouter la Chalcidique à ses conquêtes; il est emparé sans effort de quelques villes de la Thessalie; les autres tomberont bientôt entre ses mains ⁶. Olynthe est menacée d'un siège; ses habitants ont imploré notre secours. Démosthène est allé leur offrir son secours ⁷ et son avis a prévalu, malgré

¹ Olynth. 2, p. 22.

² Ibid. 2, p. 66; phi-

³ Ibid. 3, p. 87 et 93.

⁴ Ibid. 3, p. 36, etc.

⁵ Justin. lib. 8, c. 3. Oros. lib.

3, c. 12, p. 172.

⁶ Diod. lib. 16, p. 450.

⁷ Demosth. olynth. Plut. x rhetor.

vit. 1. 2, p. 845.



l'opposition de Démade, orateur éloquent, en-
suspçonné d'intelligence avec Philippe ¹.

Charès est parti avec trente galères, et
mille hommes armés à la légère ²; il a tenu
sur la côte voisine d'Olynthe, un petit corps
mercenaires au service du roi de Macédoine.
content de l'avoir mis en fuite, et d'avoir
chef surnommé le Coq, il est venu jouir d'un
triomphe au milieu de nous. Les Olynthiens
pas été secourus; mais, après des sacrifices
tions de grâces, notre général a donné dans
place publique un repas au peuple ³, qui
l'ivresse de sa joie, lui a décerné une couronne
d'or.

Cependant Olynthe nous ayant envoyé des
veaux députés, nous avons fait partir dix
galères, quatre mille soldats étrangers armés
légère, et cent cinquante chevaux ⁴, sous
duite de Charidème, qui ne surpasse Charès
scélératesse. Après avoir ravagé la contrée
il est entré dans la ville, où tous les jours
signale par son intempérance et ses débordements.
Quoique bien des gens soutiennent que
cette guerre nous est étrangère ⁶, je suis persuadé
que rien n'est si essentiel pour les Athéniens
la conservation d'Olynthe. Si Philippe s'empare

¹ Suid. in Δημάδ.

² Philoch. ap. Dionys. Halicarn.
epist. ad Amm. c. 9, t. 6, p. 734.

³ Theop. et Duris; ap. Athen. lib.
12, c. 8, p. 532. Argum. olynth. 3,
ap. Demosth. p. 34.

⁴ Philoch. ap. Dionys. Halicarn.
epist. ad Amm. c. 9, t. 6, p. 734.

⁵ Theop. ap. Athen. lib. 12,
p. 532.

⁶ Ulpian. in Demosth. olynth.
p. 6.



empêchera de venir dans l'Attique? Il ne plus entre lui et nous que les Thessaliens et ses alliés, les Thébains qui sont nos s, et les Phocéens, trop faibles pour se re eux-mêmes¹.

LETTRE DE NICÉTAS.

Attendais qu'une imprudence de Philippe : hait et ménageait les Olynthiens²; tout-à- l'a vu s'approcher de leurs murailles à la : de quarante stades (a). Ils lui ont envoyé tés. « Il faut que vous sortiez de la ville, i de la Macédoine, » voilà sa réponse³. Il oublé que, dans ces derniers temps, ils nirent son père Amyntas à leur céder une e son royaume, et qu'ils opposèrent en- plus longue résistance à l'effort de ses ointes à celles des Lacédémoniens dont mploré l'assistance⁴.

qu'en arrivant il les a mis en fuite : mais : pourra-t-il franchir ces murs que l'art a et qui sont défendus par une armée Il faut compter d'abord plus de dix mille d'infanterie et mille de cavalerie, levés Chalcidique; ensuite quantité de braves que les assiégés ont reçus de leurs an- s⁵ : joignez-y les troupes de Charidème, veau renfort de deux mille hommes pe-

¹ Olynth. 1, p. 4.
p. 36.

une lieue et demie.
philipp. 3, p. 87.

⁴ Xenoph. hist. græc. l. 5, p.
559. Diod. l. 15, p. 341.

⁵ Demosth. de fals. leg. p. 335.



samment armés, et de trois cents cavaliers Athéniens, que nous venons de faire partir.

Philippe n'eût jamais entrepris cette expedition, s'il en eût prévu les suites; il a cru emporter d'emblée. Une autre inquiétude l'avoire en secret : les Thessaliens ses alliés s'apprêtent bientôt au nombre de ses ennemis; il leur a enlevé la ville de Pagase, ils la demandent; il comptait fortifier Magnésie, ils s'y opposent; il prétend percevoir des droits dans leurs ports et dans leurs marchés, ils veulent se les réserver. S'il est privé, comment paiera-t-il cette armée nombreuse de mercenaires qui fait toute sa force? On craint aussi, d'un autre côté, que les Illyriens et les Péoniens, peu façonnés à la servitude, se rebelleront bientôt le joug d'un prince que ses victoires ont rendu insolent².

Que n'eussions-nous pas donné pour soutenir les Olynthiens contre lui? L'évènement a surpassé notre attente. Vous apprendrez bientôt que la puissance et la gloire de Philippe se sont brisées contre les remparts d'Olynthe.

LETTRÉ D'APOLLODORE.

Philippe entretenait des intelligences avec les Éubéens; il y faisait passer secrètement des troupes. Déjà la plupart des villes étaient gagnées. Maître de cette île, il l'eût été bientôt de la Grèce entière. A la prière de Plutarque d'Érétrie, nous

¹ Philoch. ap. Dionys. Halic. ad Amm. c. 9, t. 6, p. 735.

² Demosth. olynth. 1, p. 4.



partir Phocion avec un petit nombre de cavaliers et de fantassins¹. Nous comptions sur les Grecs de la liberté, et sur les étrangers que Phocion avait à sa solde : mais la corruption avait fait de si grands progrès, que toute l'île se leva contre nous, que Phocion courut le plus grand danger, et que nous fîmes marcher le reste de la cavalerie².

Phocion occupait une éminence qu'un ravin profond séparait de la plaine de Tamynes³. Les Grecs, qui le tenaient assiégé depuis quelque temps, résolurent enfin de le déposter. Il les vit venir, et resta tranquille : mais Plutarque, au milieu de ses ordres, sortit des retranchements avec des troupes étrangères; il fut suivi de plusieurs cavaliers; les uns et les autres attaquèrent Phocion en ordre, et furent mis en fuite. Tout le camp se remplit d'indignation; mais Phocion contenait ses soldats, sous prétexte que les sacrifices n'étaient pas favorables. Dès qu'il vit les ennemis abattre l'enceinte du camp, il donna le signal, les Grecs le repoussa vivement, et les poursuivit sur la plaine : le combat fut meurtrier, et la victoire fut complète. L'orateur Eschine en a rapporté de grands faits. Il s'était distingué dans l'action⁴.

On a chassé d'Érétrie ce Plutarque qui la gouvernait, et de l'Eubée tous ces petits despotes qui s'étaient vendus à Philippe. Il a mis une garnison dans le fort de Zarétra, pour assurer l'indé-

¹ Phoc. t. 1, p. 747.
² Ibid. in Mid. p. 629.

³ Plut. ibid.

⁴ Æschin. de fals. leg. p. 422.



pendance de l'île; et, après une campagne qui nous a vu vaincre, nos
connaisseurs admirent, il est venu se confondre avec les citoyens d'Athènes.

Vous jugerez de sa sagesse et de son humilité par les deux traits suivants. Avant la bataille, il défendit aux officiers d'empêcher la désertion; et, après la victoire, il ordonna de relâcher tous les prisonniers grecs, de peur que le peuple n'exerçât sur eux des actes de vengeance et de cruauté.

Dans une de nos dernières conversations, Diogène nous entretint de la nature et du mouvement des astres. Pour tout compliment, Diogène demanda s'il y avait long-temps qu'il était descendu du ciel². Panthion nous lut ensuite un ouvrage d'une excessive longueur. Diogène, auprès de lui, jetait par intervalles les yeux sur le manuscrit, et s'étant aperçu qu'il tendait à la fin : Terre, terre! s'écria-t-il; mes amis, en ce moment de patience³.

Un instant après, on demandait à quelles questions un étranger, arrivant dans une ville, répondrait qu'on y néglige l'éducation. Platon dit : « Si l'on y a besoin de médecins et de

¹ Plut. in Phoc. t. 1, p. 747.

² Diog. Laert. lib. 6, § 39.

³ Id. ibid. § 38. Etymol. magn.

in Γάγαι.

⁴ Plat. de rep. lib. 3, l. 2, p. 405.



SOUS L'ARCHONTE THÉOPHILE.

La 1^{re} année de la 108^e olympiade.

(Le 18 juillet de l'an 348, jusqu'au 8 juillet de l'an 347
avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Jours passés, nous promenant hors de la
Thrace, nous vîmes un homme à cheval
à toute bride; nous l'arrêtâmes. D'où venez-
vous quelque chose du siège d'Olyn-
thais allé à Potidée, nous dit-il; à mon retour,
je n'ai plus vu Olynthe¹. A ces mots, il nous
disparut. Nous rentrâmes, et, quelques
jours après, le désastre de cette ville répandit
la consternation.

La ville n'est plus : ses richesses, ses forces,
ses murailles, ses quatorze mille hommes que nous
lui envoyés à diverses reprises, rien n'a pu la
sauver. Philippe, repoussé à tous les assauts,
journalièrement du monde³ : mais des traî-
sons renfermait dans son sein, hâtaient tous
à l'instant de sa ruine. Il avait acheté ses
trahisons et ses généraux. Les principaux d'entre
eux, Athycrate et Lasthène, lui livrèrent une
centaine de cavaliers qu'ils commandaient⁴, et
d'autres trahisons non moins funestes, l'in-
térieur de la ville, qui fut aussitôt aban-

¹ p. Phoc. p. 1335.

² c. de fals. leg. p. 335.

³ ic. ep. ad Amm. t. 6,

p. 736.

³ Diod. lib. 16, p. 450.

⁴ Demosth. ibid.



donnée au pillage. Maisons, portiques, temples, la flamme et le fer ont tout détruit; et bientôt se demandera où elle était située¹. Philippe a vendu les habitants, et mettre à mort deux de ses frères, retirés depuis plusieurs années dans cet asyle².

La Grèce est dans l'épouvante; elle craint sa puissance et pour sa liberté³. On se voit tout entouré d'espions et d'ennemis. Comment garantir de la vénalité des âmes? Comment se défendre contre un prince qui dit souvent, et prouve par les faits, qu'il n'y a point de mur qu'une bête de somme, chargée d'or, ne puisse aisément franchir⁴? Les autres nations ont plaudi aux décrets foudroyants que nous avons portés contre ceux qui ont trahi les Olynthiens. Il faut rendre justice aux vainqueurs; indignés de cette perfidie, ils l'ont reprochée ouvertement aux coupables. Euthycrate et Lasthène s'en sont adressés à Philippe, qui leur a répondu: « Les soldats cédoniens sont encore bien grossiers, ils ne disent ment chaque chose par son nom⁶. »

Tandis que les Olynthiens, chargés de chaînes, pleuraient assis sur les cendres de leur patrie, se traînaient par troupeaux dans les chemins publics, à la suite de leurs nouveaux maîtres, Phi-

¹ Demosth. philipp. 3, p. 89. Strab. lib. 2, p. 121. Diod. lib. 16, p. 450.

² Oros. lib. 3, cap. 12. Justin. lib. 8, c. 3.

³ Agath. ap. Phoc. p. 1334.

⁴ Plut. apophth. t. 2, p. 178. Cicer. ad Attic. lib. 1, epist. 16. t. 8, p. 75.

⁵ Demosth. ibid.

⁶ Plut. apophth. t. 2, p. 178.

⁷ Demosth. de fals. leg. p. 341.



vait remercier le ciel des maux dont il était et célébrait des jeux superbes en l'honneur de Jupiter olympien¹. Il avait appelé les artistes les plus distingués, les acteurs les plus habiles, et furent admis au repas qui termina ces fêtes. Là, dans l'ivresse de la victoire et des plaisirs, Philopète s'empressait de prévenir ou de satisfaire les vœux des assistants, de leur prodiguer ses biens et ses promesses. Satyrus, cet acteur qui avait brillé dans le comique, gardait un morne silence. Philippe s'en aperçut, et lui en fit des reproches. « Eh quoi ! lui disait-il, doutez-vous de ma générosité, de mon estime ? N'avez-vous rien de grâce à solliciter ? » Il en est une, dit Satyrus, qui dépend uniquement de vous ; mais je fais un refus. « Parlez, dit Philippe, et j'essaierai d'obtenir ce que vous demanderez. » « Je vous en supplie », reprit l'acteur, des liaisons étroites et une familiarité et d'amitié avec Apollophane de Sicyone. On le fit mourir sur de fausses imputations. Il ne laissa que deux filles très-jeunes. Ses parents, pour les mettre en lieu sûr, les firent passer à Olynthe. Elles sont à vous, et j'ose vous dire que je n'ai d'autre intérêt que celui de leur bien-être. Mon dessein est de leur constituer des fortunes, de leur choisir des époux, et d'empêcher qu'elles ne fassent rien qui soit indigne de leur

322. Æschin. de fals. leg. p. 420. Diod. lib. 16, p. 451.



« père et de mon ami. » Toute la salle retentit d'applaudissements que méritait Satyrus; et Philippe, plus ému que les autres, lui fit remettre l'instant les deux jeunes captives. Ce trait de bonté est d'autant plus beau, qu'Apollonhadaméte accusé d'avoir, avec d'autres conjurés, pris la vie et de la couronne Alexandre, frère de Philippe.

Je ne vous parle pas de la guerre des Phocéens; elle se perpétue sans incidents remarquables; le ciel qu'elle ne se termine pas comme celle de Lynthe!

LETTRE DE NICÉTAS.

Je ne m'attendais pas au malheur des Olympiens parce que je ne devais pas m'attendre à leur déclin. S'ils ont péri, c'est pour n'avoir étouffé dans son origine le parti de Philippe qui avaient à la tête de leur cavalerie Apollonhadaméte général, excellent citoyen: on le battit à-coup¹, parce que les partisans de Philippe parvenus à le rendre suspect. Lasthène² prit sa place, Euthycrate qu'on lui associa, et reçut de la Macédoine des bois de consécration des troupeaux de bœufs et d'autres richesses qu'ils n'étaient pas en état d'acquérir; leur maison avec Philippe était avérée, et les Olympiens ne s'en aperçoivent pas. Pendant le siège, les mesures de

¹ Demosth. philipp. 3, p. 93 et 94.



ent visiblement concertées avec le roi, et
 Athiens persistent dans leur aveuglement.
 lit partout qu'il avait soumis les villes de
 idique plutôt à force de présents que par
 de ses troupes, et cet exemple est perdu
 Olynthiens¹.

d'Euthycrate et de Lasthène effraiera dé-
 es lâches qui seraient capables d'une pa-
 amie. Ces deux misérables ont péri misé-
 at². Philippe, qui emploie les traîtres et
 ise, a cru devoir livrer ceux-ci aux ou-
 e ses soldats, qui ont fini par les mettre

de d'Olynthe, au lieu de détruire nos es-
 ne sert qu'à les relever. Nos orateurs
 mmé les esprits. Nous avons envoyé un
 mbre d'ambassadeurs³. Il iront par-tout
 des ennemis à Philippe, et indiquer une
 érale pour y délibérer sur la guerre. Elle
 venir ici. Eschine s'est rendu chez les
 , qui ont promis d'accéder à la ligue. Les
 tions commencent à se remuer; toute la
 a bientôt sous les armes.

ublique ne ménage plus rien. Outre les
 ortés contre ceux qui ont perdu Olyn-
 avons publiquement accueilli ceux de
 nts qui avaient échappé aux flammes et

de fals. leg. p. 335.

erson. p. 80.

leg. p. 295. Æschin.

de fals. leg. p. 404; id. in Ctesiph.

p. 437. Diod. lib. 16, p. 450.



à l'esclavage¹. A tant d'actes de vigueur, Platon reconnaîtra qu'il ne s'agit plus entre nous d'attaques furtives, de plaintes, de négociations, de projets de paix.

LETTRE D'APOLLODORE.

Le 15 de thargéion (a).

Vous partagerez notre douleur. Une mort prévue vient de nous enlever Platon. Ce fut de ce mois (b), le jour même de sa naissance. Il n'avait pu se dispenser de se trouver à un mariage de noce³. J'étais auprès de lui : il ne mourut pas comme il faisait souvent, que quelques personnes le voyaient. Jamais il ne fut si aimable, jamais sa santé nous avait donné de si belles espérances. Pendant le temps que je l'en félicitais, il se trouva mal, sa connaissance, et tombe entre mes bras. Tous mes secours furent inutiles ; nous le fîmes transporter chez lui. Nous vîmes sur sa table les corrections qu'il avait écrites quelques moments auparavant⁵, et les corrections qu'il faisait par

¹ Senec. in excerpt. controv. t. 3, p. 516.

(a) Le 25 mai 347 avant J. C.

(b) Le 17 mai 347 avant J. C. Je ne donne pas cette date comme certaine : on sait que les chronologistes se partagent sur l'année et sur le jour où mourut Platon ; mais il paraît que la différence ne peut être que de quelques mois. (Voyez Dodwel. de cycl. dissert. 10, pag.

609, ainsi qu'une lettre de P. Corsini, insérée dans un recueil de pièces, intitulé : *Epistolaria*, t. 6, p. 80.)

² Diog. Laert. in Plat. lib. 3, § 3. Senec. epist. 58.

³ Hermipp. ap. Diog. Laert. lib. 3, § 25.

⁴ Diog. Laert. lib. 6, § 25.

⁵ Cicér. de senect. c. 5, l. 3, § 298.



son traité de la république¹; nous les
 es de nos pleurs. Les regrets du public,
 es de ses amis, l'ont accompagné au tom-
 est inhumé auprès de l'Académie². Il
 tre-vingt-un ans révolus³.

estament contient l'état de ses biens⁴ :
 isons de campagne; trois mines en ar-
 pttant (a); quatre esclaves; deux vases
 pesant l'un cent soixante-cinq drachmes,
 quarante-cinq; un anneau d'or; la boucle
 de même métal, qu'il portait dans son
 . Il déclare n'avoir aucune dette⁶ ; il
 e de ses maisons de campagne au fils
 te son frère, et donne la liberté à Diane,
 èle et les soins méritaient cette marque
 naissance. Il règle de plus tout ce qui
 ses funérailles et son tombeau⁷. Speu-
 neveu est nommé parmi les exécuteurs
 rnières volontés, et doit le remplacer à
 e.

ses papiers, on a trouvé des lettres qui
 ur des matières de philosophie, il nous
 plus d'une fois, qu'étant en Sicile il avait
 jeune Denys, roi de Syracuse, quelques
 retiens sur la nature du premier prin-

lic. de compos. verb.

Quintil. lib. 8, c. 6,

Laert. lib. 3, § 37.

1, c. 30, p. 76.

ibid. § 2. Cicer.

58, t. 2, p. 207.

nat. c. 14 et 15. Lu-

b. t. 3, p. 223. Val.

Max. lib. 8, c. 7, etc.

⁴ Diog. Laert. ibid. § 41.

(a) Deux cent soixante-dix livres.

⁵ Sext. Empir. adv. gramm. lib.
 1, c. 12, p. 271.

⁶ Diog. Laert. lib. 3, § 41.

⁷ Dioscor. ap. Athen. lib. 11, c.
 15, p. 507.



cipe et sur l'origine du mal; que Denys, joint à de si faibles notions ses propres idées et de quelques autres philosophes, les avait réunies dans un ouvrage qui ne dévoile que son ignorance ¹.

Quelque temps après le retour de Platon, il lui envoya le philosophe Archédémus, pour le prier d'éclaircir des doutes qui l'inquiétaient. Platon, dans sa réponse que je viens de lire, ne peut pas s'expliquer sur le premier principe ²; il craint que sa lettre ne s'égare. Ce qu'il ajoute m'a singulièrement étonné; je vais vous le rapporter en substance :

« Vous me demandez, fils de Denis, que je cherche
 « la cause des maux qui affligent l'univers. Un jour
 « dans votre jardin, à l'ombre de ces lauriers, vous
 « vous me dites que vous l'aviez découverte. Je
 « vous répondis que je m'étais occupé toute ma
 « vie de ce problème, et que je n'avais trouvé rien
 « qu'à présent personne qui l'eût pu résoudre. Je
 « soupçonne que, frappé d'un premier trait de
 « lumière, vous vous êtes depuis livré avec une
 « nouvelle ardeur à ces recherches; mais, en
 « n'ayant pas de principes fixes, vous avez permis
 « votre esprit courir sans frein et sans guide
 « de fausses apparences. Vous n'êtes parvenu à
 « que cela soit arrivé. Tous ceux à qui j'ai communiqué
 « niqué ma doctrine, ont été dans les commencements
 « plus ou moins tourmentés de pareilles idées.

¹ Plat. epist. 7, t. 3, p. 341.

² Id. ibid. p. 313.

³ Id. epist. 2, p. 312.



itudes. Voici le moyen de dissiper les vôtres. Archédémus vous porte ma première réponse. Vous la méditez à loisir; vous la comparez avec celles des autres philosophes. Si elle vous présente de nouvelles difficultés, Archédémus vous en évite, et n'aura pas fait deux ou trois pas, que vous verrez vos doutes disparaître. Ne vous gardez-vous de parler de ces matières à tout le monde. Ce qui excite l'admiration et l'enthousiasme des uns, serait pour les autres un objet de mépris et de risée. Mes dogmes, soumis à un long examen, en sortent comme un métal purifié dans le creuset. J'ai vu de bons esprits, après trente ans de méditations, ont découvert ce qu'ils ne trouvaient plus qu'évidence et certitude où ils n'avaient, pendant si longtemps, trouvé qu'incertitude et obscurité. Mais je ne vous ai déjà dit, il ne faut traiter que de vive voix un sujet si relevé. Je n'ai jamais exposé, je ne serai jamais par écrit mes vrais sentiments; je n'ai jamais publié que ceux de Socrate. Adieu, soyez attentif à mes conseils, et brûlez ma lettre après l'avoir lue plusieurs fois. »

Les écrits de Platon ne contiennent pas de véritables sentiments sur l'origine du mal? Quoi! il y a un devoir de les cacher au public, lorsqu'ils ont été développés avec tant d'éloquence le système de Locres? Vous savez bien que, dans cet ouvrage, Socrate n'enseigne point et ne fait qu'évoquer une doctrine mystérieuse que Platon? à quels disciples l'a-t-il confiée?



vous en a-t-il jamais parlé? Je me perds dans une foule de conjectures....

La perte de Platon m'en occasionne une à laquelle je suis très-sensible. Aristote nous a promis de revenir; mais quelle différence à votre retour. Il se retire auprès de l'eunuque Hermias, à qui le roi de Perse a confié le gouvernement de la ville d'Atarnée en Mysie¹. Je ne suis pas son ami, mais son amitié, ses lumières, sa conversation, m'ont promis de revenir; mais quelle différence à votre retour! Hélas! il disait lui-même à près Pindare, que l'espérance n'est que l'attente d'un homme qui veille²: j'applaudissais alors à sa définition; je veux la trouver fautive aujourd'hui.

Je suis fâché de n'avoir pas recueilli ses observations. C'est lui qui, dans un entretien sur la philosophie, s'écria tout-à-coup si plaisamment: « O meurtre, il n'y a pas d'amis³. » On lui demandait si elle servait la philosophie? « A faire librement ce que la crainte des lois obligerait de faire. » D'où vient, lui disait hier quelqu'un, que l'on ne peut s'arracher d'auprès des belles personnes? « Question d'aveugle, » répondit-il. Mais vous avez vécu avec lui, et vous savez bien qu'il ait plus de connaissances que personne au monde, il a peut-être encore plus de connaissances de connaissances.

¹ Diog. Laert. in Aristot. lib. 5, § 9. Dionys. Halic. epist. ad Amm. c. 5, t. 6, p. 728.

² Diog. Laert. ibid. § 18. Stob. serm. 10, p. 581.

³ Phavor. ap. Diog. Laert. 5, § 21.

⁴ Diog. Laert. ibid. § 20.

⁵ Id. ibid.



DANS L'ARCHONTE THÉMISTOCLE.

La 2^e année de la 108^e olympiade.

(8 juillet de l'an 347, jusqu'au 27 juin de l'an 346
avant J. C.)

LETTRE DE CALLIMÉDON.

pe, instruit de la gaité qui règne dans
semblées (a), vient de nous faire remettre
(b). Il nous invite à lui communiquer le
le chaque séance¹. La société n'oubliera
exécuter ses ordres. J'ai proposé de lui
portrait de quelques-uns de nos minis-
nos généraux. J'en ai fourni sur-le-champ
traits. Je cherche à me les rappeler.

² a, pendant quelque temps, brillé
jourme de nos galères³; il maniait la
la même adresse et la même force qu'il
aujourd'hui la parole. Il a retiré de son
at l'honneur de nous avoir enrichis d'un
De la rame à la tribune, désigne à pré-
emin qu'a fait un parvenu⁴.

aucoup d'esprit, et sur-tout le ton de la
isanterie⁵, quoiqu'il vive avec la der-

ent composées de
e goût, au nombre
se réunissaient de
, pour porter des
ridicules dont on
port. J'en ai parlé
le Chap. XX.)
quatre cents livres.
i, cap. 1, p. 614.

² Fabric. bibl. græc. t. 4, p. 418.

³ Quintil. lib. 2, c. 17, p. 128.
Suid. in Δημάδ. Sext. Emp. adv.
gramm. lib. 2, p. 291.

⁴ Erasmi. adag. chil. 3, cent. 4, p.
670.

⁵ Cicer. orat. cap. 26, t. 1, pag.
441.



nière classe des courtisanes¹. On cite de lui une multitude de bons mots² (a). Tout ce qu'il dit paraît venir par inspiration; l'idée et l'expression lui apparaissent dans un même instant : ainsi se donne-t-il pas la peine d'écrire ses discours et rarement celle de les méditer. S'agit-il de l'assemblée générale, d'une affaire imprévue, Démosthène même n'ose pas rompre le silence; on appelle Démade; il parle alors avec tant de suite et de suite, qu'on n'hésite pas à le mettre au-dessus de tous nos orateurs⁴. Il est supérieur dans tous les genres : il pourrait défier tous les Athéniens de s'enivrer aussi souvent que lui⁵, et tous les habitants de la terre de le rassasier de biens⁶. Comme le vin est très-facile dans le commerce, il se vendrait à vil prix pour quelques années, à qui voudra l'acquiescer. Il disait à quelqu'un, que, lorsqu'il constituerait un dot à sa fille, ce sera aux dépens des provinces étrangères⁸.

Philocrate est moins éloquent, aussi plus intempérant; tout disparaît devant lui; il semble s'y mêler et c'est ce qui fait dire au poëte Eubule dans une de ses pièces : Nous avons deux casiers in-

¹ Pyth. ap. Athen. lib. 2, p. 44.

² Demetr. Phal. de eloc.

(a) Voyez la note X à la fin du volume.

³ Cicer. de clar. orat. cap. 9, t. 1, p. 343. Quintil. lib. 2, cap. 17, p. 129.

⁴ Theophr. ap. Plut. in Demosth. t. 1, p. 850.

⁵ Athen. lib. 2, p. 44.

⁶ Plut. in Phoc. l. 1, p. 755; apophth. t. 2, p. 188.

⁷ Dinarch. adv. Demosth. p. 1.

⁸ Plut. in Phoc. ibid.; id. ap. Plut. ibid.

⁹ Demosth. de fals. leg. l. 1 et 342. Æschin. de fals. leg. l. 1.



es, Philocrate et Philocrate ¹. C'est encore ces hommes sur le front desquels on croit comme sur la porte d'une maison, ces mots en gros caractères : *A louer, à vendre* ².

Il n'est pas de même de Démosthène. Il a un zèle ardent pour la patrie. Il a besoin de dehors pour supplanter ses rivaux, et gagner la confiance du peuple. Il nous trahira peut-être quand il ne pourra plus empêcher les autres de trahir ³.

son éducation fut négligée : il ne connut point de maîtres agréables qui pouvaient corriger les défauts dont il était abondamment pourvu ⁴. Je voudrais pouvoir vous le peindre tel qu'il parut les premières fois à la tribune. Figurez-vous un homme d'un air austère et chagrin, se grattant la tête, se frottant les épaules, la voix aigre et faible ⁵, la respiration entrecoupée, des tons à déchirer les oreilles, une prononciation barbare, un style plus dur encore ; des périodes intarissables, interminables, inconcevables, hérissées en outre de pointes et de arguments de l'école ⁶. Il nous excéda, nous qui rendîmes : il fut sifflé, hué, obligé de se retirer pendant quelque temps. Mais il usa de sa grande fortune en homme supérieur. Des efforts soutenus ont fait disparaître une partie de ses dé-

¹ Athen. lib. 1, cap. 7, x rhet. vit. t. 2, p. 846.

⁴ Plut. in Demosth. t. 1, p. 847.

² Ibid. p. 310; id. de ⁵ Æschin. de fals. leg. p. 420.

⁶ Plut. ibid. p. 848.

³ Id. ibid. p. 849; id. x rhet. vit.

isth. t. 1, p. 857; id. t. 2, p. 844.



fauts, et chaque jour ajoute un nouveau r
sa gloire. Elle lui coûte cher; il faut qu'il n
long-temps un sujet, et qu'il retourne son
de toutes les manières pour le forcer à prod

Ses ennemis prétendent que ses ouvrage
tent la lampe². Les gens de goût trouvent
que chose d'ignoble dans son action³; ils
prochent des expressions dures et des métaph
bizarres⁴. Pour moi, je le trouve aussi m
plaisant⁵, que ridiculement jaloux de sa pa
la femme la plus délicate n'a pas de plus
linge⁶; et cette recherche fait un contraste
lier avec l'âpreté de son caractère⁷.

Je ne répondrais pas de sa probité. Da
procès, il écrivit pour les deux parties⁸. Je
ce fait à un de ses amis, homme de be
d'esprit; il me dit en riant: Il était bien
alors.

Ses mœurs, sans être pures, ne sont pa
centes. On dit, à la vérité, qu'il voit des
sanes, qu'il s'habille quelquefois comme
et que, dans sa jeunesse, un seul rendez-
coûta tout ce que ses plaidoyers lui avai
pendant une année entière¹⁰. Tout cela n

¹ Plut. in Demosth. t. 1, p. 849.

² Id. ibid. Ælian. var. hist. lib. 7,
cap. 7. Lucian. in Demost. encom.
cap. 15, t. 3, p. 502.

³ Plut. ibid. p. 851.

⁴ Æschin. in Ctesiph. p. 439.
Longin. de subl. c. 34.

⁵ Æschin. in Timarch. p. 279.
Longin. ibid. Quintil. lib. 10, c. 1,

p. 643.

⁶ Æschin. ibid. p. 260.

⁷ Plut. ibid. p. 817 et 836.

⁸ Æschin. de fals. leg. p. 1
Plut. in Demosth. t. 1, p. 817
887.

⁹ Plut. x rhet. vit. t. 2, p. 1

¹⁰ Athen. lib. 13, cap. 7, p. 1



te qu'il vendit une fois sa femme au jeune
n¹. Ceci est plus sérieux; mais ce sont des
domestiques dont je ne veux pas me

ant les dernières fêtes de Bacchus², en
de chorège de sa tribu, il était à la tête
d'une troupe de jeunes gens qui disputaient le
la danse. Au milieu de la cérémonie, Mi-
omme riche et couvert de ridicules, lui en
un des plus vigoureux, en lui appliquant
flet en présence d'un nombre infini de
eurs. Démosthène porta sa plainte au tri-
l'affaire s'est terminée à la satisfaction de
de l'autre. Midias a donné de l'argent;
ène en a reçu. On sait à présent qu'il
te que trois mille drachmes (a) pour in-
joue d'un chorège³.

Le temps après, il accusa un de ses cousins
r blessé dangereusement; il montrait une
à la tête, qu'on le soupçonnait de s'être
même⁴. Comme il voulait avoir des dom-
intérêts, on disait que la tête de Démo-
tait d'un excellent rapport⁵.

Il fut rire de son amour-propre; on n'en est
ué, il est trop à découvert. J'étais l'autre
lui dans la rue; une porteuse d'eau qui

ibid. p. 419.
in Mid. p. 603.
valeur mille sept cents livres.
in Ctesiph. p. 436.
cit. t. 2, p. 844.
de fals. leg. p. 410;

id. in Ctesiph. p. 435. Suid. in
Δημοσθ.

⁵ Æschin. in Ctesiph. p. 462.
Herald. animadv. in Salmas. observ.
lib. 2, cap. 10, p. 136.



l'aperçut, le montrait du doigt à une autre femme.
« Tiens, regarde, voilà Démosthène ¹. »
semblant de ne pas l'entendre, mais il me
remarquer.

Eschine s'accoutuma dès sa jeunesse à
en public. Sa mère l'avait mis de bonne
dans le monde; il allait avec elle dans les ma
initier les gens de la lie du peuple aux my
de Bacchus; il paraissait dans les rues à l
d'un chœur de bacchants couronnés de fe
et de branches de peuplier, et faisait avec
mais avec une grâce infinie, toutes les en
gances de leur culte bizarre. Il chantait, d
hurlait, serrant dans ses mains des serpent
agitait au-dessus de sa tête. La populace le
blait de bénédictions, et les vieilles fem
donnaient de petits gâteaux ².

Ce succès excita son ambition : il s'enrô
une troupe de comédiens, mais seuleme
les troisièmes rôles. Malgré la beauté de
le public lui déclara une guerre éternelle.
quitta sa profession, fut greffier dans un tribu
subalterne, ensuite ministre d'état.

Sa conduite a depuis toujours été ré
décente. Il apporte dans la société, de l'esprit, du
goût, de la politesse, la connaissance des égards
Son éloquence est distinguée par l'heureux choix
des mots, par l'abondance et la clarté des idées.

¹ Cicer. tuscul. lib. 5, cap. 36,
t. 2, p. 391. Plin. l. 9, epist. 23.
Ælian. var. hist. lib. 9, cap. 17.

² Demosth. de cor. p. 516.

³ Id. ibid. ; et de fals. leg. p. 33.



de grande facilité qu'il doit moins à l'art
nature. Il ne manque pas de vigueur, quoi-
m ait pas autant que Démosthène. D'abord
lit, ensuite il entraîne¹; c'est du moins
j'entends dire à des gens qui s'y connais-
a la faiblesse de rougir de son premier
la maladresse de le rappeler aux autres.
Il se promène dans la place publique, à
aptés, la robe traînante, la tête levée, et
soufflant ses joues², on entend de tous
N'est-ce pas là ce petit greffier d'un petit
, ce fils de Tromès le maître d'école, et
cothée, qu'on nommait auparavant le Lu-
est-ce pas lui qui frottait les bancs de
quand nous étions en classe, et qui, pen-
bacchanales⁴, criait de toutes ses forces
rues : ÉVOÉ, SABOÉ (a)?
aperçoit aisément de la jalousie qui règne
émsthène et lui. Ils ont dû s'en aperce-
premiers; car ceux qui ont les mêmes
ons se devinent d'un coup-d'œil. Je ne
si Eschine se laisserait corrompre; mais
rien faible quand on est si aimable. Je dois
qu'il est très-brave homme : il s'est distin-
s plusieurs combats, et Phocion a rendu
age à sa valeur⁵.
ane n'a autant de ridicules que ce der-

¹ Halic. de veter. script.
p. 434.
² b. de fals. leg. p. 343.
cor. p. 494.

⁴ Id. ibid. p. 516.

(a) Expressions barbares pour
invoker Bacchus.

⁵ Æschin. de fals. leg. p. 422.



nier; c'est de Phocion que je parle. Il n'a jamais su qu'il vivait dans ce siècle et dans cette ville; il est pauvre, et n'en est pas humilié; il fait le sage et ne s'en vante point; il donne des conseils quoique très-persuadé qu'ils ne seront pas suivis. Il a des talents sans ambition, et sert l'état sans intérêt. A la tête de l'armée, il se contente d'établir la discipline, et de battre l'ennemi; sur la tribune, il n'est ni ébranlé par les cris de la multitude, ni flatté de ses applaudissements. Dans une de ses harangues, il proposait un plan de campagne; une voix l'interrompit et l'accusa d'injures¹. Phocion se tut, et quand l'autre fut achevé, il reprit froidement : « Je vous ai vu commander de la cavalerie et de l'infanterie; il me redonnez-vous à vous parler, etc., etc. » Une autre fois, il se fit dire qu'il applaudissait; j'étais par hasard auprès de lui; il se tourna, et me dit : « Est-ce qu'il y a quelque chose d'échappé quelque sottise²? »

Nous rions de ces saillies; mais nous n'avons pas trouvé un secret admirable pour nous venger de leurs mépris. C'est le seul général qui nous méprise et nous ne l'employons presque jamais; c'est le plus intègre, et peut-être le plus éclairé de nos orateurs, et nous l'écoutons encore moins. Il est vrai que nous ne lui ôterons pas ses principes; mais, par les dieux! il ne nous ôtera pas les nôtres; et certes il ne sera pas dit qu'avec ce cortège de vertus surannées, et ses rapsodies de

¹ Plut. reip. gerend. præcept. t. 2, p. 810.

² Id. in Phoc. t. 1, p. 745.



antiques, Phocion sera assez fort pour la plus aimable nation de l'univers.

ce Charès qui, par ses exemples, ap- nos jeunes gens à faire profession ouverte ption¹ : c'est le plus fripon et le plus t de nos généraux, mais c'est le plus ac-

Il s'est mis sous la protection de Démo- t de quelques autres orateurs. Il donne

au peuple. Est-il question d'équiper une 'est Charès qui la commande, et qui en

à son gré. On lui ordonne d'aller d'un a d'un autre. Au lieu de garantir nos pos-

il se joint aux corsaires, et, de concert , il rançonne les îles, et s'empare de tous

ents qu'il trouve : en peu d'années, il rdu plus de cent vaisseaux; il a consumé

ants talents (a) dans des expéditions inu- tat, mais fort lucratives pour lui et pour

paux officiers. Quelquefois il ne daigne donner de ses nouvelles, mais nous en

lgré lui; et dernièrement nous fimes bâtiment léger, avec ordre de courir les

de s'informer de ce qu'étaient devenus t le général³.

LETTRE DE NICÉTAS.

céens, épuisés par une guerre qui dure s de dix ans, ont imploré notre secours.

t. lib. 1, cap. 15, (a) Huit millions cent mille li- vres.

cap. Athen. lib. 12, ³ Æschin. de fals. leg. p. 406. Demosth. in olynth. 3, p. 38.



Ils consentent de nous livrer Thronium, Nicée et Alpnus, places fortes et situées à l'entrée du détroit des Thermopyles. Proxène, qui commande notre flotte aux environs, s'est avancé pour les recevoir de leurs mains. Il y mettra des garnisons et Philippe doit renoncer désormais au projet de forcer le défilé.

Nous avons résolu en même temps d'équiper une autre flotte de cinquante vaisseaux. L'élite de notre jeunesse est prête à marcher; nous avons enrôlé tous ceux qui n'ont pas passé leur troisième année; et nous apprenons qu'Archidamus, roi de Lacédémone, vient d'offrir aux Phocéens toutes les forces de sa république¹. La guerre est inévitable, et la perte de Philippe ne l'est que de moins.

LETTRE D'APOLLODORE.

Nos plus aimables Athéniennes sont jalouses des éloges que vous donnez à l'épouse et à la sœur d'Arsame; nos plus habiles politiques conviennent que nous aurions besoin d'un génie tel que le sien, pour l'opposer à celui de Philippe.

Tout retentissait ici du bruit des armes; un mot de ce prince les a fait tomber de nos mains. Pendant le siège d'Olynthe, il avait, à ce qu'on dit, témoigné plus d'une fois le désir de vivre en bonne intelligence avec nous². A cette nouvelle que le peuple reçut avec transport, il fut résolu d'entamer une négociation que divers obstacles suspendirent. Il prit Olynthe, et nous ne resp

¹ Æschin. de fals. leg. p. 416.

² Id. ibid. p. 397.



que la guerre. Bientôt après, deux de nos
s, Aristodème et Néoptolème, que le roi
avec beaucoup de bonté, nous assurèrent
retour, qu'il persistait dans ses premières
itions ¹, et nous ne respirons que la paix.

s venons d'envoyer en Macédoine dix dé-
tous distingués par leurs talents, Ctési-
Aristodème, Iatrocle, Cimon et Nausiclès,
sont associé Dercyllus, Phrynon, Philo-
Eschine et Démosthène ²; il faut y joindre
réon de Ténédos; qui se charge des intérêts
s alliés. Ils doivent convenir avec Philippe
incipaux articles de la paix, et l'engager à
envoyer des plénipotentiaires pour la ter-
ici.

ne connais plus rien à notre conduite. Ce
laisse échapper quelques protestations d'a-
vagues et peut-être insidieuses; aussitôt,
écouter les gens sages qui se défient de ses
ons, sans attendre le retour des députés
es aux peuples de la Grèce pour les réunir
l'ennemi commun, nous interrompons nos
atifs, et nous faisons des avances dont il
a, s'il les accepte; qui nous aviliront, s'il
use. Il faut, pour obtenir sa bienveillance,
s députés aient le bonheur de lui plaire.
r Aristodème avait pris des engagements
quelques villes qui devaient donner des spec-
on va chez elles de la part du sénat, les

¹ orat. de fals. leg. p. 291.
² id. p. 295.

² Æschin. de fals. leg. p. 398.
Argum. orat. de fals. leg. p. 291.



prier à mains jointes de ne pas condamner Aristodème à l'amende, parce que la république a besoin de lui en Macédoine. Et c'est Démosthène qui est l'auteur de ce décret, lui qui, dans ses rangs, traitait ce prince avec tant de hauteur de mépris ¹!

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Nos ambassadeurs ont fait une diligence croyable ² : les voilà de retour. Ils paraissent de concert ; mais Démosthène n'est pas content de ses collègues, qui de leur côté se plaignent de lui. Je vais vous raconter quelques anecdotes de leur voyage ; je les appris hier dans un souper où se trouvèrent les principaux d'entre eux, Calliphon, Eschine, Aristodème et Philocrate.

Il faut vous dire d'abord que, pendant tout ce voyage, ils eurent infiniment à souffrir de l'arrogance de Démosthène ³ ; mais ils prenaient patience. On supporte si aisément dans la société les défauts insupportables ! Ce qui les inquiétait le plus, c'était le génie et l'ascendant de Philippe. Ils sentaient bien qu'ils n'étaient pas aussi forts que lui en politique. Tous les jours ils se distribuaient les rôles ; on disposa les attaques : il fut réglé que les plus âgés monteraient les premiers à l'assaut ; Démosthène, comme le plus jeune, devait s'y présenter le dernier. Il leur promettait d'ouvrir les sources intarissables de son éloquence. Ne crai-

¹ Æschin. de fals. leg. p. 398.

³ Æschin. ibid.

² Demosth. ibid. p. 318.



point Philippe, ajoutait-il; je lui *coudrai* si la bouche ¹, qu'il sera forcé de nous rendre Sipolis.

Quand ils furent à l'audience du prince, Ctésigène et les autres s'exprimèrent en peu de mots ²; Philippe, éloquemment et longuement; Démosthène, vous l'allez voir. Il se leva, mourant de peur. Ce n'était point ici la tribune d'Athènes, ni la multitude d'ouvriers qui composent nos assemblées. Philippe était environné de ses courtisans, la plupart gens d'esprit : on y voyait, entre autres, Python de Byzance, qui se pique de bien parler, et Léosthène, que nous avons banni, et qui, dit-on, est un des plus grands orateurs de la Grèce ³. Tous avaient entendu parler des magnifiques promesses de Démosthène; tous en attendaient l'effet avec une impatience qui acheva de le déconcerter ⁴. Il bégaya, en tremblant, un discours obscur; il s'en aperçoit, se trouble, s'étonne et se tait. Le roi cherchait vainement à l'entendre; il ne se releva que pour retomber plus épuisé quand on eut joui pendant quelques moments de son silence, le héraut fit retirer nos dé-

... Léosthène aurait dû rire le premier de cet incident : il n'en fit rien, et s'en prit à Eschine. Il reprochait avec amertume d'avoir parlé avec trop de liberté, et d'attirer à la républi-

¹ n. de fals. leg. p. 398.

⁴ Id. ibid. p. 400.

² d. p. 399.

⁵ Id. ibid. p. 401.

³ d. p. 415.



que une guerre qu'elle n'est pas en état de soutenir. Eschine allait se justifier, lorsqu'on les rentra. Quand ils furent assis, Philippe discuta par ordre leurs prétentions, répondit à leurs plaintes, s'arrêta surtout au discours d'Eschine, et adressa plusieurs fois la parole; ensuite, prenant un ton de douceur et de honte, il témoigna le desir le plus sincère de conclure la paix.

Pendant tout ce temps, Démosthène, avec la inquiétude d'un courtisan menacé de sa disgrâce s'agitait pour attirer l'attention du prince; mais n'obtint pas un seul mot, pas même un regard.

Il sortit de la conférence avec un dépit qui produisit les scènes les plus extravagantes. Il se conduisit comme un enfant gâté par les caresses de ses parents, et tout-à-coup humilié par les succès de ses collègues. L'orage dura plusieurs jours. Il se résolut enfin que l'humeur ne réussit jamais. Il voulut se rapprocher des autres députés. Ils étaient alors en chemin pour revenir. Ils les prenait séparément, leur promettait sa protection auprès du peuple. Il disait à l'un: Je rétablirai votre fortune; à l'autre: Je vous ferai commander l'armée. Il jouait tout son jeu à l'égard d'Eschine, et soulageait sa jalousie en exagérant le mérite de son rival. Ses louanges devaient être bien outrées; Eschine prétend qu'il en était importuné.

Un soir, dans je ne sais quelle ville de Thessalie, le voilà qui plaisante, pour la première fois, sur son aventure; il ajoute que, sous le ciel, personne ne possède comme Philippe le talent de la



Ce qui m'a le plus étonné, répond Eschine, cette exactitude avec laquelle il a récapitulé nos discours. Et moi, reprend Ctésiphon, que je sois bien vieux, je n'ai jamais vu un homme si aimable et si gai. Démosthène battait des mains, applaudissait. Fort bien, disait-il; mais n'oseriez pas vous en expliquer de même en face du peuple. Et pourquoi pas, répondirent les autres? Il en douta, ils insistèrent; il exigea la parole, ils la donnèrent¹.

Je ne sais pas l'usage qu'il en veut faire, nous irons à la première assemblée. Toute notre affaire est de compter y assister; car il nous doit revenir de ceci quelque scène ridicule. Si Démosthène avait ses folies pour la Macédoine, je ne le lui pardonnerais de la vie.

Ce qui m'alarme, c'est qu'il s'est bien conduit à l'assemblée du sénat. La lettre de Philippe ayant été mise à la compagnie, Démosthène a félicité publiquement d'avoir confié ses intérêts à des députés aussi recommandables pour leur éloquence que pour leur probité: il a proposé de leur décerner une couronne d'olivier, et de les inviter le lendemain à souper au Prytanée. Le sénatus-consultum conforme à ses conclusions².

Je cacheterai ma lettre qu'après l'assemblée de demain.

Adieu pour l'instant: Démosthène a fait des discours. Les députés venaient de rapporter, cha-

¹ in. de fals. leg. p. 402.

² Id. ibid.



que une guerre qu'elle n'est pas en état de soutenir. Eschine allait se justifier, lorsqu'on les rentra. Quand ils furent assis, Philippe discuta par ordre leurs prétentions, répondit à leurs plaintes, s'arrêta surtout au discours d'Eschine, et adressa plusieurs fois la parole; ensuite, prenant un ton de douceur et de bonté, il témoigna le desir le plus sincère de conclure la paix.

Pendant tout ce temps, Démosthène, avec la inquiétude d'un courtisan menacé de sa disgrâce, s'agitait pour attirer l'attention du prince; mais n'obtint pas un seul mot, pas même un regard.

Il sortit de la conférence avec un dépit qui produisit les scènes les plus extravagantes. Il se conduisit comme un enfant gâté par les caresses de ses parents, et tout-à-coup humilié par les succès de ses collègues. L'orage dura plusieurs jours. Il ne réussit enfin que l'humeur ne réussit jamais. Il ne se rapprocha des autres députés. Ils étaient alors en chemin pour revenir. Ils les prenait séparément, leur promettait sa protection auprès du peuple. Il disait à l'un : Je rétablirai votre fortune; à l'autre : Je vous ferai commander l'armée. Il jouait tout son jeu à l'égard d'Eschine, et soulageait sa jalousie en exagérant le mérite de son rival. Ses louanges devaient être bien outrées; Eschine prétend qu'il en était importuné.

Un soir, dans je ne sais quelle ville de Thessalie, le voilà qui plaisante, pour la première fois, sur son aventure; il ajoute que, sous le ciel, personne ne possède comme Philippe le talent de la



Ce qui m'a le plus étonné, répond Eschine, cette exactitude avec laquelle il a récapitulé nos discours. Et moi, reprend Ctésiphon, que je sois bien vieux, je n'ai jamais vu un homme si aimable et si gai. Démosthène battait des mains, applaudissait. Fort bien, disait-il; mais n'oseriez pas vous en expliquer de même en présence du peuple. Et pourquoi pas, répondirent les autres? Il en douta, ils insistèrent; il exigea la parole, ils la donnèrent¹.

Je ne sais pas l'usage qu'il en veut faire, nous irons à la première assemblée. Toute notre affaire est de compter y assister; car il nous doit revenir de ceci quelque scène ridicule. Si Démosthène avait ses folies pour la Macédoine, je ne le lui pardonnerais de la vie.

Qui m'alarme, c'est qu'il s'est bien conduit à l'assemblée du sénat. La lettre de Philippe ayant été mise à la compagnie, Démosthène a félicité publiquement d'avoir confié ses intérêts à des députés aussi recommandables pour leur éloquence que pour leur probité: il a proposé de leur décerner une couronne d'olivier, et de les inviter le lendemain à souper au Prytanée. Le sénatus-consulte conforme à ses conclusions².

Je cacheterai ma lettre qu'après l'assemblée de demain.

Et sors à l'instant: Démosthène a fait des excuses. Les députés venaient de rapporter, cha-

¹ in. de fals. leg. p. 402.

² Id. ibid.



que une guerre qu'elle n'est pas en état de tenir. Eschine allait se justifier, lorsqu'on le rentra. Quand ils furent assis, Philippe dit par ordre leurs prétentions, répondit à leurs plaintes, s'arrêta surtout au discours d'Eschine. et adressa plusieurs fois la parole; ensuite, prenant un ton de douceur et de honte, il témoigna le desir le plus sincère de conclure la paix.

Pendant tout ce temps, Démosthène, avec l'agitation d'un courtisan menacé de sa disgrâce, s'agitait pour attirer l'attention du prince: mais il n'obtint pas un seul mot, pas même un regard.

Il sortit de la conférence avec un dépit qui produisit les scènes les plus extravagantes. Il se conduisit comme un enfant gâté par les caresses de ses parents, et tout-à-coup humilié par les succès de ses collègues. L'orage dura plusieurs jours. Il ne put enfin que l'humeur ne réussit jamais. Il ne se rapprocha des autres députés. Ils étaient en chemin pour revenir. Ils les prenait seulement, leur promettait sa protection auprès du peuple. Il disait à l'un: Je rétablirai votre fortune: à l'autre: Je vous ferai commander l'armée. Il jouait tout son jeu à l'égard d'Eschine, et soulageait sa jalousie en exagérant le mérite de son rival. Ses louanges devaient être bien outrées. Eschine prétend qu'il en était importuné.

Un soir, dans je ne sais quelle ville de Thessalie, le voilà qui plaisante, pour la première fois sur son aventure; il ajoute que, sous le ciel, personne ne possède comme Philippe le talent de



« Ce qui m'a le plus étonné, répond Eschine, est l'exactitude avec laquelle il a récapitulé mon discours. Et moi, reprend Ctésiphon, que je sois bien vieux, je n'ai jamais vu un homme si aimable et si gai. Démosthène battait des mains, applaudissait. Fort bien, disait-il; mais n'oseriez pas vous en expliquer de même en présence du peuple. Et pourquoi pas, répondirent les autres? Il en douta, ils insistèrent; il exigea la parole, ils la donnèrent ¹.

« Je ne sais pas l'usage qu'il en veut faire, nous irons à la première assemblée. Toute notre affaire est de compter y assister; car il nous doit revenir à tout ceci quelque scène ridicule. Si Démosthène avait ses folies pour la Macédoine, je ne le lui reprocherais de la vie.

« Ce qui m'alarme, c'est qu'il s'est bien conduit devant l'assemblée du sénat. La lettre de Philippe ayant été mise à la compagnie, Démosthène a félicité publiquement d'avoir confié ses intérêts à des députés aussi recommandables pour leur éloquence que pour leur probité: il a proposé de leur décerner une couronne d'olivier, et de les inviter le lendemain à souper au Prytanée. Le sénatus-consulte est conforme à ses conclusions ².

« Je cacheterai ma lettre qu'après l'assemblée terminée.

« À l'instant: Démosthène a fait des excuses. Les députés venaient de rapporter, cha-

¹ in. de fals. leg. p. 402.

² Id. ibid.



cun à leur tour, différentes circonstances de l'ambassade. Eschine avait dit un mot de l'éloquence de Philippe, et de son heureuse mémoire; Ctésiphon, de la beauté de sa figure, des agréments de son esprit, et de sa gaîté quand il a le verbe à la main. Ils avaient eu des applaudissements. Démosthène est monté à la tribune, le maintien plus imposant qu'à l'ordinaire. Après s'être longtemps gratté le front, car il commence toujours par là : « J'admire, a-t-il dit, et ceux qui parlent et ceux qui écoutent. Comment peut-on s'entretenir de pareilles minuties dans une affaire importante? Je vais de mon côté vous rendre compte de l'ambassade. Qu'on lise le décret du peuple qui nous a fait partir, et la lettre que le roi nous a remise. » Cette lecture achevée : « Voilà nos instructions, a-t-il dit; nous les avons pliées. Voilà ce qu'à répondu Philippe; il n'est plus qu'à délibérer¹. »

Ces mots ont excité une espèce de murmure dans l'assemblée. Quelle précision! quelle adresse! disaient les uns. Quelle envie! quelle méchanceté! disaient les autres. Pour moi, je riais de la contenance embarrassée de Ctésiphon et d'Eschine. Sans leur donner le temps de respirer, il a repris : « On vous a parlé de l'éloquence et de la mémoire de Philippe; tout autre, revêtu du même pouvoir, obtiendrait les mêmes éloges. On a relevé ses autres qualités; mais il n'est pas plus

¹ Æschin. de fals. leg. p. 403.



tu que l'acteur Aristodème; et ne boit pas eux que Philocrate. Eschine vous a dit qu'il avait réservé, du moins en partie, la discussion de nos droits sur Amphipolis; mais cet orateur ne laissera jamais, ni à vous, ni à moi, la liberté de parler. Au surplus, ce ne sont là que des misères. Je vais proposer un décret. Le héraut de Philippe est arrivé, ses ambassadeurs le seront de près. Je demande qu'il soit permis de traiter avec eux, et que les prytanes convoquent une assemblée qui se tiendra deux jours de suite, et dans laquelle on délibérera sur la paix et sur l'alliance. Je demande encore qu'on leur rende des éloges aux députés s'ils en méritent, et qu'on les invite pour demain à souper au Prytanée¹. » Ce décret a passé presque tout à l'unanimité, et l'orateur a repris sa supériorité.

Un grand cas de Démosthène; mais ce n'est pas assez d'avoir des talents, il ne faut pas être célèbre. Il subsiste, entre les hommes célèbres et la société, une convention tacite : nous leur devons notre estime; ils doivent nous payer leurs

LETTRE D'APOLLODORE.

Je vous envoie le journal de ce qui s'est passé dans nos assemblées, jusqu'à la conclusion de la

d'élaphébolion, jour de la fête d'Escu-

1. de fals. leg. p. 403.



lape (a). Les prytanes se sont assemblés; et, conformément au décret du peuple, ils ont indiqué deux assemblées générales, pour délibérer sur la paix. Elles se tiendront le dix-huit et le dix-neuf¹.

Le 12 d'*élaphébolion*, premier jour des fêtes de *Bacchus (b)*. Antipater, Parménion, Euryloque, sont arrivés. Ils viennent, de la part de Philippe, pour conclure le traité, et recevoir le serment qui en doit garantir l'exécution².

Antipater est, après Philippe, le plus habile politique de la Grèce; actif, infatigable, il étend ses soins sur presque toutes les parties de l'administration. Le roi dit souvent: « Nous pouvons nous livrer au repos ou aux plaisirs, Antipater veille pour nous³. »

Parménion, chéri du souverain, plus encore des soldats⁴, s'est déjà signalé par un grand nombre d'exploits: il serait le premier général de la Grèce si Philippe n'existait pas. On peut juger, par les talents de ces deux députés, du mérite d'Euryloque leur associé.

Le 15 d'*élaphébolion (c)*. Les ambassadeurs de Philippe assistent régulièrement aux spectacles que nous donnons dans ces fêtes. Démosthène leur avait fait décerner par le sénat une place distin-

(a) Le 8 de ce mois répondait, pour l'année dont il s'agit, au 8 mars 346 avant J. C.

¹ Æschin. de fals. leg. p. 403 et 404; id. in Ctesiph. p. 438.

(b) Le 12 mars 346 avant J. C.

² Argum. orat. de fals. leg. ap. Demosth. p. 291. Demosth. de fals. leg. p. 304.

³ Plut. apophth. t. 2, p. 179.

⁴ Quint. Curt. lib. 4, cap. 13.

(c) Le 15 mars 346 avant J. C.



Il a soin qu'on leur apporte des coussins et tapis de pourpre. Dès le point du jour, il les conduit lui-même au théâtre; il les loge chez lui. Des gens murmurent de ces attentions, qu'ils regardent comme des bassesses². Ils prétendent n'ayant pu gagner en Macédoine la bienveillance de Philippe, il veut aujourd'hui lui montrer qu'il en était digne.

18 *d'élabéolion* (a). Le peuple s'est assemblé. Avant de vous faire part de la délibération, je dois vous en rappeler les principaux points.

La possession d'Amphipolis est la première cause de nos différends avec Philippe³. Cette ville nous appartient; il s'en est emparé; nous demandons qu'il nous la restitue.

Il a déclaré la guerre à quelques-uns de nos alliés; il serait honteux et dangereux pour nous de leur abandonner. De ce nombre sont les villes de la Chersonèse de Thrace, et celles de la Phocéa. Le roi Cotys nous avait enlevé les premières. Cersoblepte, son fils, nous les a rendues quelques mois⁴; mais nous n'en avons encore pris possession. Il est de notre intérêt de les conserver, parce qu'elles assurent notre navigation dans l'Hellespont, et notre commerce avec le Pont-Euxin. Nous devons protéger les se-

n. de fals. leg. p. 403 et
Diod. de cor. p. 477.
n. in Ctesiph. p. 440.
mars 346 avant J. C.
1. de fals. leg. p. 406.

⁴ Demosth. adv. Aristocr. p. 742,
746, etc. Diod. lib. 16, p. 434.

⁵ Demosth. de fals. leg. p. 305;
id. adv. Aristocr. p. 742. Æschin.
de fals. leg. p. 406.



condes, parce qu'elles défendent le pas des Thermopyles, et sont le boulevard de l'Attique par terre, comme celles de la Thrace le sont du côté de la mer ¹.

Lorsque nos députés prirent congé du roi, il s'acheminait vers la Thrace; mais il leur promit de ne pas attaquer Cersoblepte pendant les négociations de la paix ². Nous ne sommes pas aussi tranquilles à l'égard des Phocéens. Ses ambassadeurs ont annoncé qu'il refuse de les comprendre dans le traité; mais ses partisans assurent que s'il ne se déclare pas ouvertement pour eux, c'est pour ménager encore les Thébains et les Thessaliens leurs ennemis ³.

Il prétend aussi exclure les habitants de Hale en Thessalie, qui sont dans notre alliance, et qu'il assiège maintenant, pour venger de leurs incursions ceux de Pharsale qui sont dans la sienne ⁴.

Je supprime d'autres articles moins importants.

Dans l'assemblée d'aujourd'hui, on a commencé par lire le décret que les agents de nos alliés avaient eu la précaution de dresser ⁵. Il porte en substance, « que le peuple d'Athènes, délibérant
« sur la paix avec Philippe, ses alliés ont statué
« qu'après que les ambassadeurs, envoyés par les
« Athéniens aux différentes nations de la Grèce,

¹ Demosth. de fals. leg. p. 321.

p. 356.

² Æschin. de fals. leg. p. 408.

⁵ Æschin. ibid. p. 404; id. in

³ Demosth. ibid. p. 344.

Ctesiph. p. 438.

⁴ Id. ibid. p. 299. Ulpian. ibid.



raient de retour, et auraient fait leur rapport en présence des Athéniens et des alliés, les prytanes convoqueraient deux assemblées pour y discuter de la paix; que les alliés ratifiaient d'avance tout ce qu'on y déciderait, et qu'on accéderait trois mois aux autres peuples qui voudraient accéder au traité. »

Après cette lecture, Philocrate a proposé un traité, dont un des articles excluait formellement les habitants de Hale et de la Phocide. Ce peuple en a rougi de honte¹. Les esprits se réchauffés. Des orateurs rejetaient toute voie de conciliation. Ils nous exhortaient à porter nos regards sur les monuments de nos victoires, et sur les tombeaux de nos pères. « Imitons nos ancêtres », répondait Eschine, lorsqu'ils défendirent leur patrie contre les troupes innombrables des Perses; mais ne les imitons pas, lorsqu'au lieu de ses intérêts, ils eurent l'imprudence d'envoyer leurs armées en Sicile pour secourir Léontins leurs alliés². » Il a conclu pour la paix. Les autres orateurs ont fait de même, et ont passé.

Pendant qu'on discutait les conditions, on a reçu des lettres de notre général Proxène. Il nous avait chargés de prendre possession de quelques places fortes qui sont à l'entrée des montagnes. Les Phocéens nous les avaient refusées. Dans l'intervalle, il est survenu des divi-

¹ Isth. de fals. leg. p. 296

² Id. ibid. p. 296 et 342. Æschin. de fals. leg. p. 406.



sions entre eux. Le parti dominant a refusé de remettre les places à Proxène. C'est ce que contenait ses lettres ¹.

Nous avons plaint l'aveuglement des Phocéens, sans néanmoins les abandonner. L'on a supprimé, dans le décret de Philocrate, la clause qui les excluait du traité, et l'on a mis qu'Athènes stipulait en son nom et au nom de tous ses alliés ².

Tout le monde disait en sortant, que nos différends avec Philippe seraient bientôt terminés; mais que, suivant les apparences, nous ne songerions à contracter une alliance avec lui, qu'après en avoir conféré avec les députés de la Grèce, qui doivent se rendre ici ³.

Le 19 d'élaphebolion (a). Démosthène s'étant emparé de la tribune, a dit que la république prendrait en vain des arrangements, si ce n'était de concert avec les ambassadeurs de Macédoine; qu'on ne devait pas *arracher* l'alliance de la paix, c'est l'expression dont il s'est servi; qu'il ne fallait pas attendre les lenteurs des peuples de la Grèce; que c'était à eux de se déterminer, chacun en particulier, pour la paix ou pour la guerre. Les ambassadeurs de Macédoine étaient présents. Antipater a répondu conformément à l'avis de Démosthène qui lui avait adressé la parole ⁴. La matière n'a point été approfondie. Un décret précédent ordonnait que dans la première assemblée

¹ Æschin. de fals. leg. p. 416.

² Demosth. de fals. leg. p. 317.

³ Æschin. in Ctesiph. p. 439.

(a) Le 19 mars 346 avant J. C.

⁴ Æschin. ibid. p. 439.



que citoyen pourrait s'expliquer sur les objets de la délibération, mais que le lendemain les présents prendraient tout de suite les suffrages. Ils ont recueillis. Nous faisons à la fois un traité de paix et un traité d'alliance ¹ :

Voici les principaux articles. Nous cédon^s à Philippe nos droits sur Amphipolis ² ; mais on nous a fait espérer en dédommagement, ou l'île de Lesbée, dont il peut, en quelque manière, dispenser, ou la ville d'Orope que les Thébains nous ont enlevée ³. Nous nous flattons aussi qu'il nous permettra de jouir de la Chersonèse de Thrace ⁴. Nous avons compris tous nos alliés dans le traité, et nous nous sauvons le roi de Thrace, les habitants de Hale et les Phocéens. Nous garantissons à Philippe tout ce qu'il possède actuellement, et nous regarderons comme ennemis ceux qui voudront l'en dépouiller ⁵.

Ces objets si importants auraient dû se régler par une diète générale de la Grèce ⁶. Nous l'avions convoquée, et nos alliés la désiraient ⁷ ; mais l'affaire a pris tout-à-coup un mouvement si rapide, qu'on a tout précipité, tout conclu. Philippe nous avait écrit que, si nous nous joignons à lui, il s'expliquerait plus clairement sur les conditions qu'il pourrait nous faire ⁸. Cette promesse nous a séduit le peuple, et le désir de lui plaire,

¹ de fals. leg. p. 405.
² Demosth. de pace, p. 63. Epist.
³ Ap. Dem. p. 117.
⁴ Demosth. de fals. leg. p. 297 et
⁵ de pace, p. 61.

⁴ Id. de fals. leg. p. 305.
⁵ Id. ibid. p. 315.
⁶ Æschin in Ctesiph. p. 437.
⁷ Id. ibid. p. 438.
⁸ Demosth. de fals. leg. p. 300.



nos orateurs. Quoique ses ambassadeurs n'aient rien promis ¹, nous nous sommes hâtés de prêter serment entre leurs mains, et de nommer des députés pour aller au plus tôt recevoir le sien ².

Ils sont au nombre de dix, sans compter celui de nos alliés ³. Quelques-uns avaient été de la première ambassade, tels que Démosthène et Eschine. Leurs instructions portent, entre autres choses, que le traité s'étend sur les alliés d'Athènes et sur ceux de Philippe; que les députés se rendront auprès de ce prince, pour en exiger la ratification; qu'ils éviteront toute conférence particulière avec lui; qu'ils demanderont la liberté des Athéniens qu'il retient dans ses fers; que, dans chacune des villes qui lui sont alliées, ils prendront le serment de ceux qui se trouvent à la tête de l'administration; qu'au surplus, les députés feront, suivant les circonstances, ce qu'ils jugeront de plus convenable aux intérêts de la république ⁴. Le sénat est chargé de presser leur départ ⁵.

Le 25 d'élyphébolion (a). Les agents ou représentants de quelques-uns de nos alliés, ont aujourd'hui prêté leur serment entre les mains des ambassadeurs de Philippe ⁶.

Le 3 de munychion (b). L'intérêt de Philippe est de différer la ratification du traité; le nôtre,

¹ Demosth. de fals. leg. p. 304.

² Id. de cor. p. 477.

³ Æschin. de fals. leg. p. 410.

⁴ Demosth. de fals. leg. p. 337.

Æschin in Ctesiph. p. 411.

⁵ Demosth. ibid. p. 317.

(a) Le 25 mars de l'an 346 avant

J. C.

⁶ Æschin. de fals. leg. p. 488; id. in Ctesiph. p. 439.

(b) Le 1^{er} avril de la même année.



à hâter : car nos préparatifs sont suspendus, et il n'a jamais été si actif. Il présume, avec raison, qu'on ne lui disputera pas les conquêtes qu'il aura faites dans l'intervalle. Démosthène a vu ses desseins. Il a fait passer dans le sénat, dont il est membre, un décret qui ordonne à nos députés de partir au plus tôt¹. Ils ne tarderont pas à se mettre en chemin.

15 *de thargéion* (a). Philippe n'a pas envoyé son député ; nos députés ne se hâtent pas de se joindre : ils sont en Macédoine ; il est en Thracie. Malgré la parole qu'il avait donnée de ne pas toucher aux états du roi Cersoblepte, il en a enlevé une partie, et se dispose à prendre l'autre. Il augmentera considérablement ses forces et son revenu. Outre que le pays est riche et peut-être plus riche que le roi de Thrace lève tous les ans dans ses ports², se montent à deux cents talents (b). Il nous était aisé de prévenir cette entreprise. Nos députés pouvaient se rendre à l'Hellespont en moins de dix jours, peut-être en moins de six mois ou quatre³. Ils auraient trouvé Philippe dans les environs, et lui auraient offert l'alternative, ou de se soumettre aux conditions de la paix, ou de la rejeter. Dans le premier cas, il s'engageait à ne pas envahir les possessions de nos alliés, et par conséquent celles du roi de Thrace : dans le second, nous nous engageions à envoyer notre armée, jointe à celle des Phocéens,

¹ Demosth. *ibid.* p. 316 et 317.
² Le 13 mai de la même année.
³ Demosth. *in Aristocr.* p. 743.

(b) Un million quatre-vingt mille livres.

³ Demosth. *de cor.* p. 477.



l'arrêtait aux Thermopyles ¹; nos flottes, maîtresses de la mer, empêchaient les siennes de faire une descente dans l'Attique; nous lui fermions nos ports; et, plutôt que de laisser ruiner son commerce, il aurait respecté nos prétentions et nos droits.

Tel était le plan de Démosthène. Il voulait aller par mer: Eschine, Philocrate et la plupart des députés ont préféré la route par terre; et, marchant à petites journées, ils en ont mis vingt-trois pour arriver à Pella, capitale de la Macédoine². Ils auraient pu se rendre tout de suite au camp de Philippe, ou du moins aller de côté et d'autre recevoir le serment de ses alliés; ils ont pris le parti d'attendre tranquillement, dans cette ville, que son expédition fût achevée.

A son retour, il comprendra ses nouvelles acquisitions parmi les possessions que nous lui avons garanties; et si nous lui reprochons, comme une infraction au traité, l'usurpation des états de Cersoblepte, il répondra que, lors de la conquête, il n'avait pas encore vu nos ambassadeurs, ni ratifié le traité qui pouvait borner le cours de ses exploits ³.

Cependant les Thébains ayant imploré son secours contre les Phocéens, peu content de leur envoyer des troupes ⁴, il a saisi cette occasion pour rassembler dans sa capitale les députés des

¹ Demosth. de fals. leg. p. 316.

² Id. ibid. p. 317.

³ Id. ibid. p. 318. Ulpian. ibid.

p. 377.

⁴ Diod. lib. 16, p. 455. Æschin.

de fals. leg. p. 411.



principales villes de la Grèce. Le prétexte de cette ce de diète est de terminer la guerre des Phocésiens et des Thébains; et l'objet de Philippe est de tenir la Grèce dans l'inaction, jusqu'à ce qu'il ait exécuté les projets qu'il médite.

Le 13 de scirophorion (a). Nos députés viennent enfin d'arriver. Ils rendront compte de leur mission au sénat après-demain; dans l'assemblée du peuple, le jour d'après ¹.

Le 15 de scirophorion (b). Rien de plus criminel et de plus révoltant que la conduite de nos députés, si l'on en croit Démosthène. Il les accuse de s'être vendus à Philippe, d'avoir trahi la république et ses alliés. Il les pressait vivement de se rendre à la cour de ce prince; ils se sont obstinés à l'attendre pendant ving-sept jours à Pella, et ne l'ont vu que cinquante jours après leur départ d'Amphipolis ².

On a trouvé les députés des premières villes de la Grèce, réunis dans sa capitale, alarmés de ses nouvelles victoires, plus inquiets encore du dessein qu'il a de s'approcher incessamment des Thermopyles ³. Tous ignoraient ses vues, et cherchaient à les pénétrer. Les courtisans du prince disaient à quelques-uns de nos députés, que les villes de la Grèce seraient rétablies, et l'on en devait conclure que celle de Thèbes était menacée. Les ambassadeurs de Lacédémone accréditaient ce bruit, et se

¹ 9 juin l'an 346 avant J. C.
² Demosth. de fals. leg. p. 296

(b) Le 11 juin même année.

² Demosth. ibid. p. 317.

³ Æschin. de fals. leg. p. 416.



joignant aux nôtres, pressaient Philippe de le réaliser. Ceux de Thessalie disaient que l'expédition les regardait uniquement.

Pendant qu'ils se consumaient en craintes et en espérances, Philippe, employait, pour se les attirer, tantôt des présents ¹ qui ne semblaient être que des témoignages d'estime, tantôt des caresses qu'on eût prises pour des épanchements d'amitié. On soupçonne Eschine et Philocrate de n'avoir pas été insensibles à ces deux genres de séduction.

Le jour de l'audience publique, il se fit attendre. Il était encore au lit. Les ambassadeurs murmuraient. « Ne soyez pas surpris, leur dit Parménion, que Philippe dorme pendant que vous veillez; il veillait pendant que vous dormiez ². » Il parut enfin; et ils exposèrent, chacun à leur tour, l'objet de leur mission ³. Eschine s'étendit sur la résolution qu'avait prise le roi de terminer la guerre des Phocéens. Il le conjura, quand il serait à Delphes, de rendre la liberté aux villes de Béotie, et de rétablir celles que les Thébains avaient détruites; de ne pas livrer à ces derniers indistinctement les malheureux habitants de la Phocide, mais de soumettre le jugement de ceux qui avaient profané le temple et le trésor d'Apollon à la décision des peuples amphictyoniques, de tout temps chargés de poursuivre ces sortes de crimes.

Philippe ne s'expliqua pas ouvertement sur ces demandes. Il congédia les autres députés, partit

¹ Demosth. de fals. leg. p. 318.

³ Æschin. de fals. leg. p. 412.

² Plut. apophth. t. 2, p. 179.

ac le
 dis n
 bra
 capi
 son
 Tib
 le. Y
 types
 e s
 pne
 voque
 tis,
 q no
 de Ph
 T me
 a le
 le spu
 « air
 « ms
 « is e
 E us
 « le
 « n e
 « c c
 lett
 es
 et il

mosth

ibid.

P.

mosth



les nôtres pour la Thessalie; et ce ne fut que
 une auberge de la ville de Phères, qu'il signa
 l'engagement dont il jura l'observation ¹. Il refusa d'y
 prendre les Phocéens, pour ne pas violer le
 serment qu'il avait prêté aux Thessaliens et aux
 Romains ²; mais il donna des promesses et une
 parole. Nos députés prirent congé de lui, et les
 députés du roi s'avancèrent vers les Thermopyles.
 Le sénat s'est assemblé ce matin. La salle était
 pleine de monde ³. Démosthène a tâché de prou-
 ver que ses collègues ont agi contre leurs instruc-
 tions, qu'ils sont d'intelligence avec Philippe, et
 que notre unique ressource est de voler au secours
 des Phocéens, et de nous emparer du pas des
 Thermopyles ⁴.

La lettre du roi n'était pas capable de calmer
 les esprits. « J'ai prêté le serment, dit-il, entre les
 mains de vos députés. Vous y verrez inscrits les
 noms de ceux de mes alliés qui étaient présents. Je
 ne vous enverrai à mesure le serment des autres ⁵. »
 Il dit ensuite : « Vos députés auraient été le prendre
 dans les lieux; je les ai retenus auprès de moi;
 j'en avais besoin pour réconcilier ceux de Hale-
 bus et ceux de Pharsale ⁶. »

La lettre ne dit pas un mot des Phocéens, ni des
 promesses qu'on nous avait données de sa part,
 et qu'il nous laissait entrevoir quand nous con-

¹ Demosth. de fals. leg. p. 317.
² Ibid. p. 300 et 343. Ulpian.

⁴ Id. philipp. 2, p. 67.

⁵ Æschin. de fals. leg. p. 415.

⁶ Demosth. de fals. leg. p. 299.

³ Demosth. ibid. p. 296.



clûmes la paix. Il nous mandait alors, que si nous consentions à nous allier avec lui, il s'expliquerait plus clairement sur les services qu'il pourrait nous rendre : mais, dans sa dernière lettre, il dit froidement qu'il ne sait en quoi il peut nous obliger¹. Le sénat indigné a porté un décret conforme à l'avis de Démosthène. Il n'a point décerné d'éloges aux députés, et ne les a point invités au repas du Prytanée; sévérité qu'il n'avait jamais exercée contre des ambassadeurs², et qui sans doute préviendra le peuple contre Eschine et ses adhérents.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

*Le 16 de sciophorion (a)*³. Me voilà chez le grave Apollodore. Je venais le voir; il allait vous écrire: je lui arrache la plume des mains, et je continue son journal.

Je sais à présent mon Démosthène par cœur. Voulez-vous un génie vigoureux et sublime? faites-le monter à la tribune; un homme lourd, gauche, de mauvais ton? vous n'avez qu'à le transporter à la cour de Macédoine. Il s'est hâté de parler le premier, quand nos députés ont reparu devant Philippe. D'abord, des invectives contre ses collègues; ensuite, un long étalage des services qu'il avait rendus à ce prince; la lecture ennuyeuse des décrets qu'il avait portés pour accélérer la paix; son attention à loger chez lui les ambassadeurs

¹ Demosth. de fals. leg. p. 300.

² Id. ibid. p. 298.

(a) Le 12 juin 346 avant J. C.

³ Demosth. ibid. p. 302.

dMa
a si
net-
luné
vix.
pre
lesage
« vol
« de
« de
« oug
mode
i n
deasse
ra bra
de pci
portan
Es ne
roent
un il s
qu'à d
coanc
se ts.
capité.
Déstlié
l'ave ava
mipre
ro. ient
des laisa



Macédoine, à leur procurer de bons coussins et spectacles, à leur choisir trois attelages de chars quand ils sont partis, à les accompagner eux-mêmes à cheval, et tout cela en dépit des ennemis, à découvert, dans l'unique intention de paraître au monarque. Ses collègues se couvraient le visage pour cacher leur honte : « Je n'ai pas parlé de votre beauté, c'est le mérite d'une femme ; de votre mémoire, c'est celui d'un rhéteur ; de votre talent pour boire, c'est celui d'un ivrogne. » Enfin il en a tant dit, que tout le monde a fini par éclater de rire ¹.

Je viens maintenant à vous raconter une autre scène à vous raconter. Je viens à l'assemblée générale. On s'attendait qu'elle se passerait sage et piquante. Nos députés ne s'accrochaient point sur la réponse de Philippe. Ce n'était pas tant que l'objet principal de leur ambassade. Philippe a parlé des avantages sans nombre que le roi pouvait nous accorder ², il en a détaillé quelques-uns, il s'est expliqué sur les autres en fin politique et demi-mot, comme un homme honoré de la confiance du prince, et l'unique dépositaire de ses secrets. Après avoir donné une haute idée de sa sagesse, il est descendu gravement de la tribune. Démétrius l'a remplacé ; il a nié tout ce que Philippe avait avancé. Eschine et Philocrate s'étaient tenus près de lui, à droite et à gauche ; ils l'interrompaient à chaque phrase, par des cris ou par des sautes d'aisanteries. La multitude en faisait autant.

¹ in. de fals. leg. p. 412.

² Demosth. de fals. leg. p. 297.



« Puisque vous craignez , a-t-il ajouté , que je ne
 « détruise vos espérances , je proteste contre ces
 « vaines promesses , et je me retire. Pas si vite,
 « repris Eschine; encore un moment : affirmez du
 « moins , que dans la suite vous ne vous attribue
 « rez pas les succès de vos collègues. Non , non ,
 « répondit Démosthène avec un sourire amer ,
 « ne vous ferai jamais cette injustice. » Alors Phi
 locrate prenant la parole , a commencé ainsi
 « Athéniens , ne soyez pas surpris que Démosthène
 « et moi ne soyons pas du même avis. Il ne boit
 « que de l'eau , et moi que du vin. » Ces mots ont
 excité un rire excessif ¹; et Philocrate est resté
 maître du champ de bataille.

Apollodore vous instruira du dénouement de
 cette farce; car notre tribune n'est plus qu'une
 scène de comédie, et nos orateurs que des ho
 trions qui détonnent dans leurs discours ou dans
 leur conduite. On dit qu'en cette occasion que
 ques-uns d'entre eux ont porté ce privilège un
 peu loin. Je l'ignore; mais je vois clairement que
 Philippe s'est moqué d'eux, qu'ils se moquent du
 peuple, et que le meilleur parti est de se moquer
 du peuple et de ceux qui le gouvernent.

LETTRE D'APOLLODORE.

Je vais ajouter ce qui manque au récit de ce fait
 de Callimédon.

Le peuple était alarmé de l'arrivée de Philippe

¹ Demosth. de fals. leg. p. 300.



Thermopyles ¹. Si ce prince allait se joindre
Thébains nos ennemis, et détruire les Pho-
as nos alliés, quel serait l'espoir de la répu-
ie? Eschine a répondu des dispositions favo-
es du roi, et du salut de la Phocide. Dans
x ou trois jours, a-t-il dit, sans sortir de chez
s, sans être obligés de recourir aux armes,
s apprendrons que la ville de Thèbes est as-
ée, que la Béotie est libre, qu'on travaille au
olissement de Platée et de Thespies démolies
les Thébains. Le sacrilège commis contre le
blé d'Apollon sera jugé par le tribunal des
hictyons : le crime de quelques particuliers
etombera plus sur la nation entière des Pho-
s. Nous cédon's Amphipolis, mais nous aurons
édommagement qui nous consolera de ce sa-
ce ².

Après ce discours, le peuple, ivre d'espérance
de joie, a refusé d'entendre Démosthène; et
Pericrate a proposé un décret qui a passé sans
radiation. Il contient des éloges pour Phi-
s, une alliance étroite avec sa postérité, plu-
s autres articles dont celui-ci est le plus im-
ant : « Si les Phocéens ne livrent pas le temple
Delphes aux amphictyons, les Athéniens fe-
t marcher des troupes contre eux ³. »

Cette résolution prise, on a choisi de nouveaux
tés qui se rendront auprès de Philippe, et
ront à l'exécution de ses promesses. Démo-

nosth. de cor. p. 478.

² 297; id. de pace, p. 60.

ibid.; id. de fals. leg. p.

³ Id. de fals. leg. p. 301.



sthène s'est excusé; Eschine a prétexté une maladie; on les a remplacés tout de suite. Étienne, Dercyllus et les autres partent à l'instant ¹. Encore quelques jours, et nous saurons si l'orage est tombé sur nos amis ou sur nos ennemis, sur les Phocéens ou sur les Thébains.

Le 27 de sciophorion (a). C'en est fait de la Phocide et de ses habitants. L'assemblée générale se tenait aujourd'hui au Pirée; c'était au sujet de nos arsenaux ². Dercyllus, un de nos députés, a paru tout-à-coup. Il avait appris à Chalcis en Eubée, que peu de jours auparavant les Phocéens s'étaient livrés à Philippe, qui va les livrer aux Thébains. Je ne saurais vous peindre la douleur, la consternation et l'épouvante qui se sont emparées de tous les esprits.

Le 28 de sciophorion (b). Nous sommes dans une agitation que le sentiment de notre faiblesse rend insupportable. Les généraux, de l'avis du sénat, ont convoqué une assemblée extraordinaire. Elle ordonne de transporter au plus tôt de la campagne, les femmes, les enfants, les meubles, tous les effets; ceux qui sont en deçà de cent vingt stades (c), dans la ville et au Pirée; ceux qui sont au-delà, dans Éleusis, Phylé, Aphidné, Rhamnonte et Sunium; de réparer les murs d'Athènes et des autres places fortes, et d'offrir des sacrifices en

¹ Demosth. de fals. leg. p. 312.

Æschin. de fals. leg. p. 417.

(a) Le 23 juin de l'an 346 av. J. C.

² Demosth. ibid. p. 302 et 312.

(b) Le 24 juin de l'an 346 av. J. C.

(c) Environ quatre lieues et demie.



honneur d'Hercule, comme c'est notre usage dans les calamités publiques ¹.

Le 30 de sciophorion (a). Voici quelques détails sur les malheurs des Phocéens. Dans le temps qu'Eschine et Philocrate nous faisaient de si magnifiques promesses de la part de Philippe, il avait déjà passé les Thermopyles ². Les Phocéens, incertains de ses vues, et flottant entre la crainte et l'espérance, n'avaient pas cru devoir se saisir de ce poste important; ils occupaient les places qui sont à l'entrée du détroit; le roi cherchait à traiter avec eux; ils se défiaient de ses intentions, et ne voulaient connaître les nôtres. Bientôt, instruits par les députés qu'ils nous avaient envoyés récemment ³, de ce qui s'était passé dans notre assemblée du 16 de ce mois (b), ils furent persuadés par Philippe, d'intelligence avec nous, n'en vouant qu'aux Thébains, et ne crurent pas devoir se rendre ⁴. Phalécus leur général lui remit Nicée, et les forts qui sont aux environs des Thermopyles. Il obtint la permission de se retirer de la Phocide avec les huit mille hommes qu'il avait sous ses ordres ⁵. A cette nouvelle, les Lacédémoniens, qui étaient sous la conduite d'Archidamus au secours des Phocéens, reprirent tranquillement le chemin de l'Éloponèse ⁶; et Philippe, sans le moindre ob-

1 Demosth. de fals. leg. p. 312;

2 Eschin. de fals. leg. p. 478.

3 Le 26 juin même année.

4 Demosth. de cor. p. 478.

5 Eschin. de fals. leg. p. 302.

6 Le 12 juin de l'an 346 av. J. C.

4 Demosth. ibid. p. 305.

5 Eschin. de fals. leg. p. 417.
Diod. lib. 16, p. 455.

6 Demosth. de fals. leg. p. 301
et 305.



stacle, sans efforts, sans avoir perdu un seul homme, tient entre ses mains la destinée d'un peuple qui, depuis dix ans, résistait aux attaques des Thébains et des Thessaliens acharnés à sa perte. Elle est résolue sans doute; Philippe la doit et l'a promise à ses alliés; il croira se la devoir à lui-même. Il va poursuivre les Phocéens comme sacrilèges. S'il exerce contre eux des cruautés, il sera par-tout condamné par un petit nombre de sages, mais par-tout adoré de la multitude.

Comme il nous a trompés! ou plutôt comme nous avons voulu l'être! Quand il faisait attendre si long-temps nos députés à Pella, n'était-il pas visible qu'il voulait paisiblement achever son expédition de Thrace? quand il les retenait chez lui, après avoir congédié les autres, n'était-il pas clair que son intention était de finir ses préparatifs et de suspendre les nôtres? quand il nous les renvoyait avec des paroles qui promettaient tout, et une lettre qui ne promettait rien, n'était-il pas démontré qu'il n'avait pris aucun engagement avec nous?

J'ai oublié de vous dire que, dans cette lettre, il nous proposait de faire avancer nos troupes, et de terminer, de concert avec lui, la guerre des Phocéens¹; mais il savait bien que la lettre ne nous serait remise que lorsqu'il serait maître de la Phocide.

Nous n'avons à présent d'autre ressource que

¹ Demosth. de fals. leg. p. 301. Æschin. de fals. leg. p. 416.



indulgence ou la pitié de ce prince. La pitié! Les larmes de Thémistocle et d'Aristide!... En nous accordant avec lui, en concluant tout à coup la paix, au moment même que nous invitons les autres peuples à prendre les armes, nous avons perdu nos positions et nos alliés ¹. A qui nous adresser maintenant? Toute la Grèce septentrionale est dévouée à Philippe. Dans le Péloponèse, l'Élide, l'Arcadie, l'Argolide, pleines de ses partisans ², ne sauront, non plus que les autres peuples de ces contrées, nous pardonner notre alliance avec les Perses ³. Ces derniers, malgré l'ardeur belliqueuse d'Archidamus leur roi, préférèrent la paix à la guerre. De notre côté, quand je jette les yeux sur l'état de la marine, de l'armée et des finances, j'y vois que les débris d'une puissance autrefois si redoutable.

Un cri général s'est élevé contre nos députés : ils sont bien coupables s'ils nous ont trahis, bien innocents s'ils sont innocents. Je demandais à Thémistocle, pourquoi ils s'étaient arrêtés en Macédoine? Il répondit : Nous n'avions pas ordre d'aller si loin ⁴. — Pourquoi il nous avait bercés de si faibles espérances? — J'ai rapporté ce qu'on m'a dit et ce que j'ai vu, comme on me l'a dit et comme j'ai vu ⁵. Cet orateur, instruit des succès de Philippe, est parti subitement pour se joindre à la septième députation que nous envoyons à ce

¹ Demosth. *ibid.* p. 315.

² *Id.* *ibid.* p. 334.

³ *Id.* de pace, p. 62.

⁴ Æschin. de fals. leg. p. 410.

⁵ *Id.* *ibid.* p. 407.



prince, et dont il avait refusé d'être quelques jours auparavant ¹.

SOUS L'ARCHONTE ARCHIAS.

La 3^e année de la 108^e olympiade.

(Depuis le 27 juin de l'an 346, jusqu'au 15 juillet de l'an 345 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Le 7 de métagéitnion (a). Il nous est encore permis d'être libres. Philippe ne tournera point ses armes contre nous. Les affaires de Phocide l'ont occupé jusqu'à présent, et bientôt d'autres intérêts le rappelleront en Macédoine.

Dès qu'il fut à Delphes, il assembla les amphictyons. C'était pour décerner une peine éclatante contre ceux qui s'étaient emparés du temple et du trésor sacré. La forme était légale; nous l'avions indiquée nous-mêmes par notre décret du 16 de sciophorion (b): cependant, comme les Thébains et les Thessaliens, par le nombre de leurs suffrages, entraînent à leur gré les décisions de ce tribunal, la haine et la cruauté devaient nécessairement influencer sur le jugement ². Les principaux auteurs du sacrilège sont dévoués à l'exécration publique; il est permis de les poursuivre en tous lieux ³. La nation, comme complice de leur crime, puis-

¹ Demosth. de fals. leg. p. 312.

(a) Le 1^{er} août de l'an 346 avant J. C.

(b) Le 12 juin de la même année.

² Demosth. ibid. p. 301.

³ Diod. lib. 16, p. 455.



elle en a pris la défense, perd le double suffrage qu'elle avait dans l'assemblée des amphictyons, et ce privilège est à jamais dévolu aux rois de Macédoine. A l'exception de trois villes dont elle se contente de détruire les fortifications, toutes les autres sont rasées, et réduites en des hameaux de cinquante petites maisons, placés à une certaine distance les uns des autres¹. Les habitants de la Béotie, privés du droit d'offrir des sacrifices dans le temple, et d'y participer aux cérémonies saintes, ne pourront lever leurs terres, déposeront tous les ans dans le trésor sacré soixante talents (*a*), jusqu'à ce qu'ils aient restitué en entier les sommes qu'ils ont enlevées; ils livreront leurs armes et leurs chevaux, et n'en pourront avoir d'autres jusqu'à ce que le trésor soit indemnisé. Philippe, de concert avec les Béotiens et les Thessaliens, présidera les jeux pythiques à la place des Corinthiens, accablés d'avoir favorisé les Phocéens. D'autres artistes ont pour objet de rétablir l'union parmi les Grecs de la Grèce, et la majesté du culte dans le temple d'Apollon².

Le conseil des OÉtéens de Thessalie fut cruel, parce qu'il fut conforme aux lois portées contre les sages. Ils proposèrent d'exterminer la race impie des Phocéens, en précipitant leurs enfants du haut du rocher. Eschine prit hautement leur défense,

¹ Ibid. Pausan. lib. 10, cap. 3, p. 804.

livres.

² Diod. lib. 16, cap. 455. Paus.

lib. 10, cap. 3, p. 804.



et sauva l'espérance de tant de malheureuses familles ¹.

Philippe a fait exécuter le décret, suivant les uns, avec une rigueur barbare ²; suivant d'autres, avec plus de modération que n'en ont montré les Thébains et les Thessaliens ³. Vingt-deux villes entourées de murailles faisaient l'ornement de la Phocide ⁴; la plupart ne présentent que des amas de cendres et de décombres ⁵. On ne voit dans les campagnes que des vieillards, des femmes, des enfants, des hommes infirmes, dont les mains faibles et tremblantes arrachent à peine de la terre quelques aliments grossiers. Leurs fils, leurs époux, leurs pères ont été forcés de les abandonner. Les uns, vendus à l'encan, gémissent dans les fers ⁶, les autres, proscrits ou fugitifs, ne trouvent point d'asyle dans la Grèce. Nous en avons reçu quelques-uns, et déjà les Thessaliens nous en font un crime ⁷. Quand même des circonstances plus heureuses les ramèneraient dans leur patrie, quel temps ne leur faudra-t-il pas pour restituer au temple de Delphes l'or et l'argent dont leurs généraux l'ont dépouillé pendant le cours de la guerre! On en fait monter la valeur à plus de dix mille talents ⁸ (a).

Après l'assemblée, Philippe offrit des sacrifices

¹ Æschin. de fals. leg. p. 417.

² Justin. lib. 8, cap. 5. Oros. lib. 3, cap. 12.

³ Æschin. ibid. Diod. lib. 16, p. 456.

⁴ Demosth. de fals. leg. p. 312.

⁵ Id. ibid. p. 303 et 344.

⁶ Id. de cor. p. 479.

⁷ Id. de pace, p. 62.

⁸ Diod. lib. 16, p. 453.

(a) Plus de cinquante-quatre millions.



actions de grâces; et, dans un repas splendide, se trouvèrent deux cents convives, y compris députés de la Grèce, et les nôtres en particulier. On n'entendit que des hymnes en l'honneur des dieux, des chants de victoire en l'honneur du vainqueur.¹

Le 1^{er} de *pyanepsion* (a). Philippe, avant de retourner dans ses états, a rempli les engagements qu'il avait contractés avec les Thébains et les Thessaliens². Il a donné aux premiers, Orchomène, Thèbes, et d'autres villes de la Béotie, qu'ils ont réclamées³; aux seconds, Nicée et les places qui sont à l'issue des Thermopyles⁴, et que les Locriens avaient enlevées aux Locriens. Ainsi les Thessaliens restent maîtres du détroit; mais ils ne sont si faciles à tromper⁵, que Philippe ne risque pas de leur en confier la garde. Pour lui, il a retiré de son expédition le fruit qu'il en attendait, le droit de passer les Thermopyles quand il le voudrait à propos⁶, l'honneur d'avoir terminé une guerre de religion, le droit de présider aux jeux olympiques, et le droit plus important de séance et de suffrage dans l'assemblée des amphictyons.

Comme cette dernière prérogative peut lui donner une très-grande prépondérance sur les affaires de la Grèce, il est très-jaloux de se la conserver.

¹ Demosth. de fals. leg. p. 313.

² Id. de fals. leg. p. 421.

³ Id. le 23 octobre de l'an 346

⁴ Id. C.

⁵ Demosth. ibid. p. 343.

⁶ Id. de pace, p. 62; id. de fals.

leg. p. 315 et 344.

⁴ Id. philipp. 2, p. 66. Æschin.

in Ctesiph. p. 450.

⁵ Ulpian. in Olynth. 2, p. 28.

⁶ Demosth. de pace, p. 62.



Il ne la tient jusqu'à présent que des Thébains et des Thèssaliens. Pour la rendre légitime, le consentement des autres peuples de la ligue est nécessaire. Ses ambassadeurs et ceux des Thessaliens sont venus dernièrement solliciter le nôtre¹; ils ne l'ont pas obtenu², quoique Démosthène fût d'avis de l'accorder : il craignait qu'un refus n'irritât les nations amphictyoniques, et ne fit de l'Attique une seconde Phocide³.

Nous sommes si mécontents de la dernière paix, que nous avons été bien aises de donner ce dégoût à Philippe. S'il est blessé de notre opposition, nous devons l'être de ses procédés. En effet, nous lui avons tout cédé, et il ne s'est relâché que sur l'article des villes de Thrace qui nous appartenaient⁴. On va rester de part et d'autre dans un état de défiance; et de là résulteront des infractions et des raccommodements, qui se termineront par quelque éclat funeste.

Vous êtes étonné de notre audace. Le peuple ne craint plus Philippe depuis qu'il est éloigné; nous l'avons trop redouté quand il était dans les contrées voisines. La manière dont il a conduit et terminé la guerre des Phocéens, son désintéressement dans le partage de leurs dépouilles, enfin ses démarches mieux approfondies, nous doivent autant rassurer sur le présent, que nous effrayer pour un avenir qui n'est peut-être pas éloigné. Les autres conquérants se hâtent de s'emparer

¹ Demosth. de fals. leg. p. 310.

² Id. philipp. 1, p. 62.

³ Id. de pace. Liban. arg. p. 59.

⁴ Id. de fals. leg. p. 305.



pays, sans songer à ceux qui l'habitent, et pour nouveaux sujets que des esclaves prêts à révolter : Philippe veut conquérir les Grecs de la Grèce ; il veut nous attirer, gagner notre confiance, nous accoutumer aux fers, nous forcer à être à lui en demandant, et par des voies sages et douces, devenir insensiblement notre armement et notre défenseur et notre maître.

Il finit par deux traits qu'on m'a racontés de son enfance pendant qu'il était à Delphes, il apprit qu'un homme nommé Arcadion, homme d'esprit et prompt à se départir, le haïssait, et affectait d'éviter sa vue ; il le rencontra par hasard. « Jusqu'à quand fuirez-vous, lui dit-il avec bonté ? Jusqu'à ce que je réponde, répondit Arcadion, je parviendrai en des lieux où votre nom ne soit pas connu. » Le roi se mit à rire, et l'engagea, par ses caresses, à venir avec lui ¹.

Le prince est si grand, que j'attendais de lui quelque blessure. Mon attente n'a point été trompée : il a osé défendre l'usage des chars dans ses armées.

Savez-vous pourquoi ? Un devin lui a prédit qu'il périrait par un char (a).

¹ Strabon. Dur. Phil. ap. Athen. . .
l. 13, p. 249.

de fat. cap. 3. Val. Max.

l. 8, extern. n° 9. Ælian.

lib. 3, cap. 45.

(a) Les auteurs qui rapportent cette anecdote, ajoutent qu'on avait gravé un char sur le manche du poignard dont ce prince fut assassiné.



SOUS L'ARCHONTE EUBULUS.

La 4^e année de la 108^e olympiade.

(Depuis le 15 juillet de l'an 345, jusqu'au 4 juillet de l'an 344 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Timonide de Leucade est arrivé depuis quelques jours. Vous le connûtes à l'Académie. Vous savez qu'il accompagna Dion en Sicile, il y a treize ans, et qu'il combattit toujours à ses côtés. L'histoire à laquelle il travaille contiendra les détails de cette célèbre expédition¹.

Rien de plus déplorable que l'état où il a laissé cette île autrefois si florissante. Il semble que la fortune ait choisi ce théâtre pour y montrer en un petit nombre d'années toutes les vicissitudes des choses humaines. Elle y fait d'abord paraître deux tyrans qui l'oppriment pendant un demi-siècle. Elle soulève contre le dernier de ces princes, Dion son oncle; contre Dion, Callippe, son ami; contre cet infâme assassin, Hipparinus qu'elle fait périr deux ans après d'une mort violente²: elle le remplace par une succession rapide de despotes moins puissants, mais aussi cruels que les premiers³.

¹ Plut. in. Dion. t. 1, p. 967, 971 et 972.

² Plat. epist. 8, t. 3, p. 356. Polyæn. strateg. lib. 5, cap. 4. Diod.

lib. 16, p. 436. Theop. 3p. Athen. lib. 10, p. 436.

³ Plut. in Timol. t. 1, p. 236.



es différentes éruptions de la tyrannie, précédées, accompagnées et suivies de terribles secousses, se distinguent toutes, comme celles de Carthage, par des traces effrayantes. Les mêmes scènes se renouvellent à chaque instant dans les principales villes de la Sicile. La plupart ont brisé les chaînes qui faisaient leur force en les attachant à la tyrannie, et se sont livrées à des chefs qui les ont servies en leur promettant la liberté. Hippon s'est fait le maître de Messine; Mamercus, de Catane; Mamerque, de Léonte; Niséus, de Syracuse; Leptine, de Pollonie¹ : d'autres villes gémissent sous le joug de Nicodème, d'Apolloniade, etc.². Ces révolutions ne se sont opérées qu'avec des torrents de sang, qu'avec des haines implacables et des crimes horribles.

Les Carthaginois, qui occupent plusieurs places dans la Sicile, étendent leurs conquêtes, et font journellement des incursions sur les domaines des villes grecques, dont les habitants éprouvent, sans la moindre interruption, les horreurs d'une guerre étrangère et d'une guerre civile : sans cesse exposés à des attaques des barbares, aux entreprises du tyran de Syracuse, aux attentats de leurs tyrans particuliers, à la rage des partis, parvenue au point de d'armer les gens de bien les uns contre les autres.

Les suites de ces calamités n'ont fait de la Sicile qu'une vaste tombe, qu'un vaste tombeau. Les ha-

¹ Ibid. et p. 247.

² Diod. lib. 16, p. 472.



Denys était accusé d'avoir, de concert avec les médecins, abrégé par le poison la vie de son père¹; il l'était d'avoir fait périr quelques-uns de ses frères et de ses parents qui faisaient ombrage à son autorité². Il a fini par être le bourreau de son épouse et de ses enfants. Lorsque les peuples se portent à de si étranges barbaries, il faut remonter plus haut pour trouver le coupable. Examinez la conduite des Locriens : ils vivaient tranquillement sous des lois qui maintenaient l'ordre et la décence dans leur ville³. Denys, chassé de Syracuse, leur demande un asyle; ils l'accueillent avec d'autant plus d'égards qu'ils avaient un traité d'alliance avec lui, et que sa mère avait reçu le jour parmi eux. Leurs pères, en permettant, contre les lois d'une sage politique⁴, qu'une famille particulière donnât une reine à la Sicile, n'avaient pas prévu que la Sicile leur rendrait un tyran. Denys, par le secours de ses parents et de ses troupes, s'empare de la citadelle, saisit les biens des riches citoyens, presque tous massacrés par ses ordres, expose leurs épouses et leurs filles à la plus infâme prostitution, et, dans un petit nombre d'années, détruit pour jamais les lois, les mœurs, le repos et le bonheur d'une nation que tant d'outrages ont rendue féroce⁵.

Le malheur épouvantable qu'il vient d'essuyer,

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 960.

t. 2, p. 396.

² Justin. lib. 21, cap. 1. Ælian. var. hist. lib. 6, cap. 12.

⁵ Justin. lib. 21, cap. 2 et 3. Clearch. ap. Athen. lib. 12, p. 546.

³ Strab. lib. 6, p. 259.

Ælian. var. hist. lib. 9, cap. 8.

⁴ Aristot. de rep. lib. 5, cap. 7,

Strab. lib. 6, p. 259.



épandu la terreur dans tout l'empire. Il n'en pas douter, Denys va renchérir sur les cruautés de son père, et réaliser une prédiction qu'un bien m'a racontée ces jours passés.

Pendant que tous les sujets de Denys-l'Ancien font des imprécations contre lui, il apprit avec surprise, qu'une femme de Syracuse, extrêmement pauvre, demandait tous les matins aux dieux de ne pas survivre à ce prince. Il la fit venir, et voulut lui donner la raison d'un si tendre intérêt. « Je vais vous en dire, répondit-elle. Dans mon enfance, j'ai vu bien souvent de cela, j'entendais tout le monde se plaindre de celui qui nous gouvernait, et tous désiraient sa mort avec tout le monde : il fut sacré. Il en vint un second qui, s'étant rendu maître de la citadelle, fit regretter le premier. Tous conjurons les dieux de nous en délivrer : tous furent exaucés. Vous parûtes, et vous avez fait plus de mal que les deux autres. Comme je suis sûr que le quatrième serait encore plus cruel que vous, j'adresse tous les jours des vœux au ciel pour votre conservation. » Denys, frappé de la sagesse de cette femme, la traita fort bien; il ne fit pas mourir.

Max. lib. 6, cap. 2, extern. n° 2.



SOUS L'ARCHONTE LYCISCUS.

La 1^{re} année de la 109^e olympiade.

(Depuis le 4 juillet de l'an 344, jusqu'au 23 juillet de l'an 343 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Les rois de Macédoine haïssaient les Illyriens, qui les avaient souvent battus. Philippe ne hait aucun peuple, parce qu'il n'en craint aucun. Il veut simplement les subjuguier tous.

Suivez, si vous le pouvez, les opérations rapides de sa dernière campagne. Il rassemble une forte armée, tombe sur l'Illyrie, s'empare de plusieurs villes, fait un butin immense, revient en Macédoine, pénètre en Thessalie où l'appellent ses partisans, la délivre de tous les petits tyrans qui l'opprimaient, la partage en quatre grands districts, place à leur tête les chefs qu'elle désire et qui lui sont dévoués, s'attache par de nouveaux liens les peuples qui l'habitent, se fait confirmer les droits qu'il percevait dans leurs ports, et retourne paisiblement dans ses états¹. Qu'arrive-t-il de là? Tandis que les barbares traînent, en frémissant de rage, les fers qu'il leur a donnés, les Grecs aveuglés courent au-devant de la servitude. Ils le regardent comme l'ennemi de la tyrannie, comme leur ami, leur bienfaiteur, leur sau-

¹ Demosth. philipp. 2, p. 66; et 3, p. 89. Diod. lib. 16, p. 463.



ur¹. Les uns briguent son alliance²; les autres plorent sa protection. Actuellement même, il prend avec hauteur la défense des Messéniens et des Argiens; il leur fournit des troupes et de l'argent; il fait dire aux Lacédémoniens, que s'ils s'avisent de les attaquer, il entrera dans le Péloponnèse³. Démosthène est allé en Messénie et dans l'Argolide; il a vainement tâché d'éclairer ces nations sur leurs intérêts....

DU MÊME.

Il nous est arrivé des ambassadeurs de Philippe. Il se plaint des calomnies que nous semons contre lui au sujet de la dernière paix. Il soutient qu'il n'a fait aucun engagement, qu'il n'avait fait aucune promesse : il nous défie de prouver le contraire⁴. Nos députés nous ont donc indignement trompés; il faut donc qu'ils se justifient ou qu'ils soient punis. C'est ce que Démosthène avait proposé⁵.

Ils le seront bientôt. L'orateur Hypéride déclara dernièrement Philocrate, et dévoila ses infâmes manœuvres. Tous les esprits étaient soulevés contre l'accusé, qui demeurait tranquille. Il fallait que la fureur de la multitude fût calmée. Défendez-vous donc, lui dit quelqu'un. — Il n'est pas temps. — Et qu'attendez-vous? — Que le

¹ Demosth. de cor. p. 479.

² Ibid. ibid.

³ Demosth. philipp. 2, p. 65.

⁴ Liban. argum. in philipp. 2, p. 63.

⁵ Demosth. ibid. p. 67.



« peuple ait condamné quelqu'autre orateur ¹. »
 A la fin pourtant, convaincu d'avoir reçu de riches présents de Philippe ², il a pris la fuite pour se dérober au supplice.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Vous avez oui dire que du temps de nos pères, il y a dix à douze siècles, les dieux, pour se délasser de leur bonheur, venaient quelquefois sur la terre s'amuser avec les filles des mortels. Vous croyez qu'ils se sont depuis dégoûtés de ce commerce; vous vous trompez.

Il n'y a pas long-temps que je vis un athlète nommé Attalus ³, né à Magnésie, ville située sur le Méandre en Phrygie. Il arrivait des jeux olympiques, et n'avait remporté du combat que des blessures assez considérables. J'en témoignai ma surprise, parce qu'il me paraissait d'une force invincible. Son père, qui était avec lui, me dit : On ne doit attribuer sa défaite qu'à son ingratitude; en se faisant inscrire, il n'a pas déclaré son véritable père, qui s'en est vengé en le privant de la victoire. — Il n'est donc pas votre fils? — Non, c'est le Méandre qui lui a donné le jour. — Il est fils d'un fleuve? — Sans doute, ma femme l'a dit, et tout Magnésie en fut témoin. Suivant un usage très-ancien, nos filles, avant de se marier, se baignent dans les eaux du Méandre, et ne manquent pas

¹ Aristot. rhet. lib. 2, cap. 3, et 311.
 t. 2, p. 551.

³ Æschin, epist. 10, p. 211.

² Demosth. de fals. leg. p. 310



offrir au dieu leurs premières faveurs : il les daigne souvent; il accepta celles de ma femme. Nous vîmes de loin cette divinité, sous la figure d'un beau jeune homme, la conduire dans des buissons épais dont le rivage est couvert. — Et comment savez-vous que c'était le fleuve? — Il le faut bien; il avait la tête couronnée de roseaux. Je me rends à cette épreuve.

Je fis part à plusieurs de mes amis de cette étrange conversation; ils me citèrent un musicien épidaïne, nommé Carion, qui prétend qu'un de ses enfants est fils d'Hercule. Æschine me rapporta le fait suivant (a). Je rapporte ses paroles. J'étais dans la Troade avec le jeune Cimon. On étudiait l'Iliade sur les lieux mêmes : Cimon étudiait toute autre chose. On devait marier un certain nombre de filles. Callirhoé, la plus belle de toutes, alla se baigner dans le Scamandre. Sa nurse se tenait sur le rivage, à une certaine distance. Callirhoé fut à peine dans le fleuve, elle dit à haute voix : Scamandre, recevez l'homme que nous vous devons. Je le reçois, répondit le jeune homme qui se leva du milieu de quelques arbrisseaux. J'étais avec tout le peuple dans un grand éloignement, que nous ne pûmes discerner les traits de son visage : d'ailleurs sa tête était couverte de roseaux. Le soir, je riais avec mon oncle de la simplicité de ces gens-là.

(a) Ce fait n'arriva que quelques années après : mais, comme il s'agit de mœurs, j'ai cru qu'on me pardonnerait l'anachronisme, et qu'il suffirait d'en avertir.



Quatre jours après, les nouvelles mariées parurent avec tous leurs ornements, dans une procession que l'on faisait en l'honneur de Vénus. Pendant qu'elle défilait, Callirhoé, apercevant Cimon à mes côtés, tombe tout-à-coup à ses pieds, et s'écrie avec une joie naïve : O ma nourrice ! voilà le dieu Scamandre, mon premier époux ! La nourrice jette les hauts cris ; l'imposture est découverte. Cimon disparaît ; je le suis de près. Arrivé à la maison, je le traite d'imprudent, de scélérat ; mais lui de me rire au nez : il me cite l'exemple de l'athlète Attalus, du musicien Carion. Après tout, ajoute-t-il, Homère a mis le Scamandre en tragédie, et je l'ai mis en comédie. J'irai plus loin encore : je veux donner un enfant à Bacchus, un autre à Apollon. Fort bien, répondis-je ; mais en attendant nous allons être brûlés vifs, car je vois le peuple s'avancer avec des tisons ardents. Nous n'eûmes que le temps de nous sauver par une porte de derrière, et de nous rembarquer au plus vite ¹.

Mon cher Anacharsis, quand on dit qu'un siècle est éclairé, cela signifie qu'on trouve plus de lumières dans certaines villes que dans d'autres ; et que, dans les premières, la principale classe des citoyens est plus instruite qu'elle ne l'était autrefois. La multitude, je n'en excepte pas celle d'Athènes, tient d'autant plus à ses superstitions, qu'on fait plus d'efforts pour l'en arracher. Pen-

¹ Æschin. epist. 10, p. 211.



ant les dernières fêtes d'Éleusis, la jeune et char-
ante Phryné s'étant dépouillée de ses habits, et
issant tomber ses beaux cheveux sur ses épaules,
tra dans la mer, et se joua long-temps au milieu
s flots. Un nombre infini de spectateurs cou-
it le rivage; quand elle sortit, ils s'écrièrent
s : C'est Vénus qui sort des eaux. Le peuple
rait prise pour la déesse, si elle n'était pas si
anue, et peut-être même si les gens éclairés
ient voulu favoriser une pareille illusion.

N'en doutez pas, les hommes ont deux passions
orites, que la philosophie ne détruira jamais;
le de l'erreur et celle de l'esclavage. Mais lais-
s la philosophie, et revenons à Phryné. La scène
elle nous donna, et qui fut trop applaudie pour
pas se réitérer, tournera sans doute à l'avan-
e des arts. Le peintre Apelle et le sculpteur
xitéle étaient sur le rivage; l'un et l'autre ont
olu de représenter la naissance de Vénus, d'après
odèle qu'ils avaient sous les yeux¹.

Vous la verrez à votre retour, cette Phryné, et
us conviendrez qu'aucune des beautés de l'Asie
offert à vos yeux tant de grâces à la fois. Praxi-
en est éperdûment amoureux. Il se connaît
beauté; il avoue qu'il n'a jamais rien trouvé de
parfait. Elle voulait avoir le plus bel ouvrage
cet artiste. Je vous le donne avec plaisir, lui
-il, à condition que vous le choisirez vous-
ne. Mais comment se déterminer au milieu de

¹ Athen. lib. 12, p. 590.



tant de chefs-d'œuvre? Pendant qu'elle hésitait, un esclave, secrètement gagné, vint en courant annoncer à son maître, que le feu avait pris à l'atelier, que la plupart des statues étaient détruites, que les autres étaient sur le point de l'être. Ah! c'en est fait de moi, s'écrie Praxitèle, si l'on ne sauve pas l'Amour et le Satyre. Rassurez-vous, lui dit Phryné en riant; j'ai voulu, par cette fausse nouvelle, vous forcer à m'éclairer sur mon choix. Elle prit la figure de l'Amour, et son projet est d'en enrichir la ville de Thespies, lieu de sa naissance¹. On dit aussi que cette ville veut lui consacrer une statue dans l'enceinte du temple de Delphes, et la placer à côté de celle de Philippe². Il convient en effet qu'une courtisane soit auprès d'un conquérant.

Je pardonne à Phryné de ruiner ses amants; mais je ne lui pardonne pas de les renvoyer ensuite³. Nos lois, plus indulgentes, fermaient les yeux sur ses fréquentes infidélités et sur la licence de ses mœurs; mais on la soupçonna d'avoir, à l'exemple d'Alcibiade, profané les mystères d'Éleusis. Elle fut déférée au tribunal des Hélistes; elle y comparut, et, à mesure que les juges entraient, elle arrosait leurs mains de ses larmes⁴. Euthias, qui la poursuivait, conclut à la mort. Hypéride parla pour elle. Ce célèbre orateur; qui l'avait aimée, qui l'aimait encore, s'apercevant que

¹ Pausan. lib. 1, cap. 20, p. 46.

cap. 3, p. 567.

² Athen. lib. 12, p. 590.

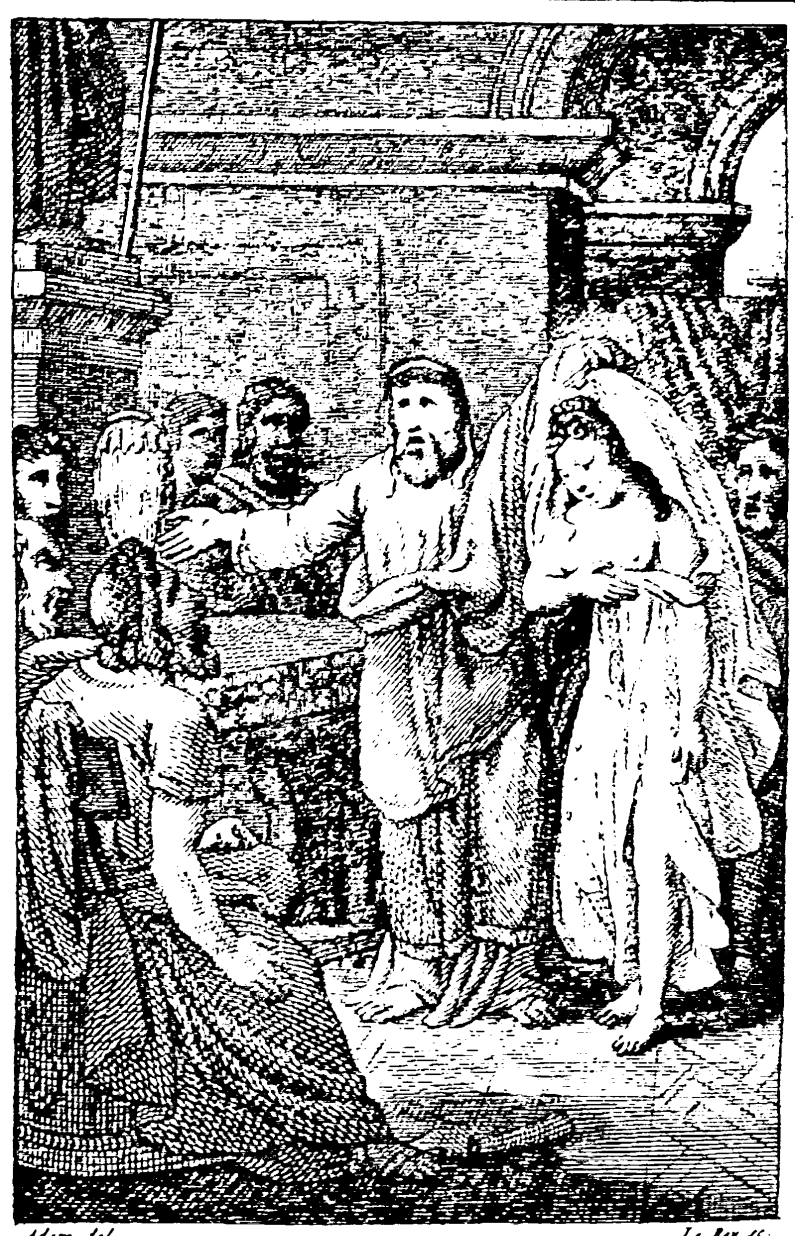
⁴ Posidip. ap. Athen. p. 591.

³ Timocl. ap. Athen. lib. 13,



ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μητροπολίτη
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ





Adam Sel.

Le Roy de.

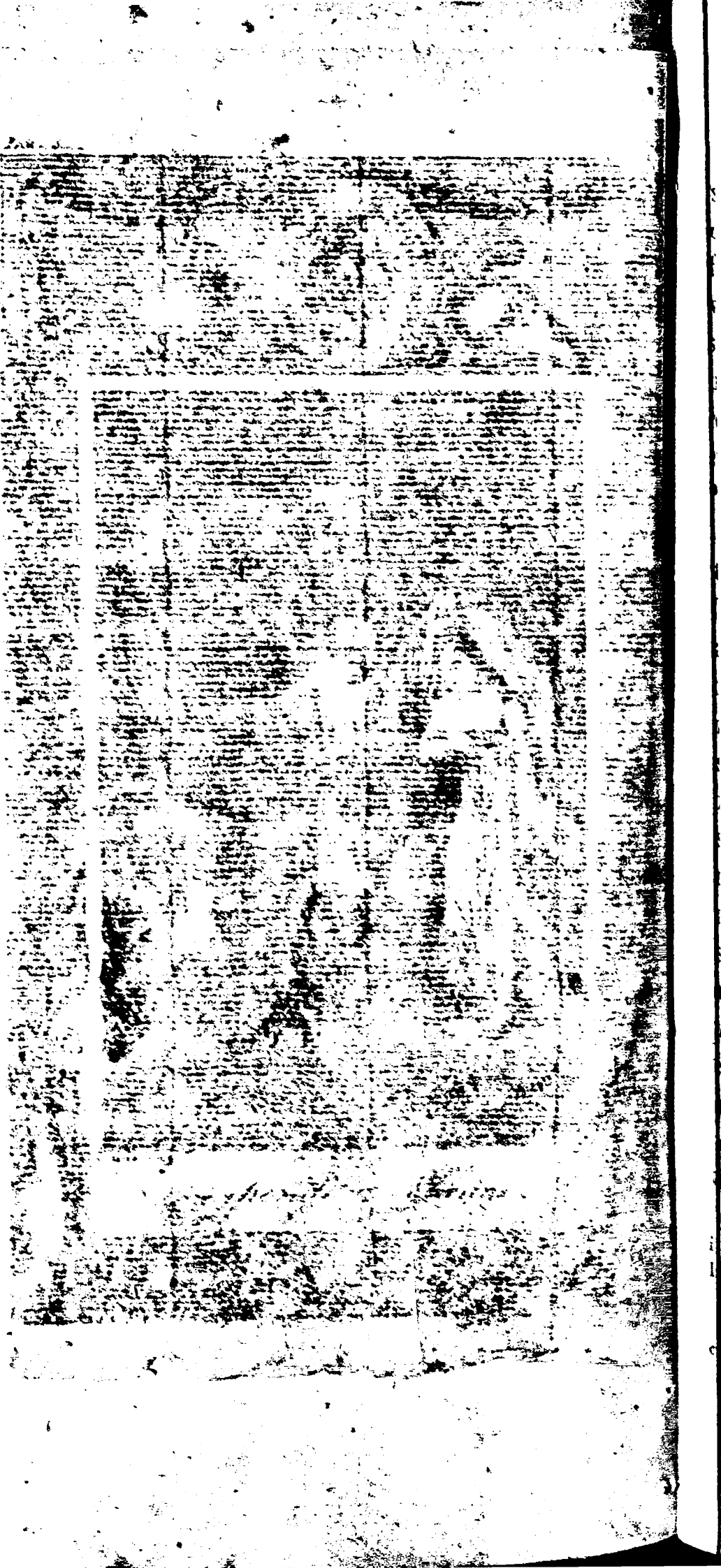
Hyperide et Phryne.



... ne faisait aucune impression, s'aban-
donnant à coup au sentiment qui l'animait, il
... Phrygès, de ces robes noires qui cou-
vraient son sein, et représentait fortement que sa
... impie et condamnait à mort la pré-
sence de son mal. Les juges, frappés d'une crainte
mignonne, et plus éblouis encore des charmes
à poses, à grands yeux, reconnurent l'innocence de
son...

... quelque temps, la solde des troupes
... nous a coûté plus de mille talents, et
... avons perdu soixante-quinze villes qui étaient
de notre dépendance, mais nous avons peut-
être acquis autant de beautés parvenues les
unes que les autres. Elles augmentent sans cesse
l'agrément de la société, mais elles multi-
plient les ridicules. Nos orateurs, nos philosophes,
nos poètes, les plus graves et les plus célèbres
de nos jours, nos premiers magistrats, nos
sages, nos guerriers, nos législateurs, nos
philosophes, nos poètes, nos historiens, nos
jurisconsultes, nos médecins, nos artistes, nos
scieurs de bois, nos charbonniers, nos
pêcheurs, nos cultivateurs, nos artisans, nos
domestiques, tous ont leur part de ces beautés.
Elles nous ont fait perdre plus de cent mille
talents, mais elles nous ont fait gagner plus de
cent mille talents de plus. Elles nous ont fait
perdre plus de cent mille hommes, mais elles
nous ont fait gagner plus de cent mille hommes
de plus. Elles nous ont fait perdre plus de cent
mille ans, mais elles nous ont fait gagner plus
de cent mille ans de plus. Elles nous ont fait
perdre plus de cent mille vies, mais elles nous
ont fait gagner plus de cent mille vies de plus.
Elles nous ont fait perdre plus de cent mille
talents, mais elles nous ont fait gagner plus de
cent mille talents de plus. Elles nous ont fait
perdre plus de cent mille hommes, mais elles
nous ont fait gagner plus de cent mille hommes
de plus. Elles nous ont fait perdre plus de cent
mille ans, mais elles nous ont fait gagner plus
de cent mille ans de plus. Elles nous ont fait
perdre plus de cent mille vies, mais elles nous
ont fait gagner plus de cent mille vies de plus.





son éloquence ne faisait aucune impression, s'abandonna tout-à-coup au sentiment qui l'animait. Il vint à l'aise, et se fit approcher Phryné, déchira les voiles qui couvraient son sein, et représente fortement que ce serait une impiété de condamner à mort la prêtresse de Vénus. Les juges, frappés d'une crainte religieuse, et plus éblouis encore des charmes exposés à leurs yeux, reconnurent l'innocence de Phryné ¹.

Depuis quelque temps, la solde des troupes rangées nous a coûté plus de mille talents ² (a). Nous avons perdu soixante-quinze villes qui étaient sous notre dépendance ³, mais nous avons peut-être acquis autant de beautés plus aimables les unes que les autres. Elles augmentent sans doute les agréments de la société, mais elles en multiplient les ridicules. Nos orateurs, nos philosophes, nos personnages les plus graves se piquent de galanterie ⁴. Nos petites-maîtresses apprennent les thématiques ⁵. Gnathène n'a pas besoin de cette source pour plaire. Diphilus, qui l'aime beaucoup, donna dernièrement une comédie dont il ne faut attribuer la chute à la cabale. J'arrivai un moment après chez son amie : il y vint pénétré de douleur; en entrant, il la pria de lui laver les pieds (b). Vous n'en avez pas besoin, lui dit-elle, car le monde vous a porté sur les épaules ⁶.

¹ Athen. lib. 13, p. 590. Plut.

² Aet. vit. t. 2, p. 849. Quintil.

³ Id. ibid. cap. 15, p. 120.

⁴ Hier. arcop. l. 1, p. 315.

Plus de cinq millions quatre cent mille livres.

⁵ Æschin. de fals. leg. p. 406.

⁶ Athen. lib. 13, p. 588, etc.

⁷ Id. ibid. p. 583.

(b) Plusieurs Athéniens allaient pieds nus.

⁸ Athen. ibid.



Le même, dînant un jour chez elle, lui demandait comment elle faisait pour avoir du vin si frais. Je le fais rafraîchir, répondit-elle, dans un puits où j'ai jeté les prologues de vos pièces¹.

Avant de finir, je veux vous rapporter un jugement que Philippe vient de prononcer. On lui avait présenté deux scélérats également coupables : ils méritaient la mort ; mais il n'aime pas à verser sang. Il a banni l'un de ses états, et condamné l'autre à poursuivre le premier jusqu'à ce qu'il le ramène en Macédoine².

LETTRE D'APOLLODORE.

Isocrate vient de me montrer une lettre qu'il écrit à Philippe³. Un vieux courtisan ne serait pas plus adroit à flatter un prince. Il s'excuse d'oser lui donner des conseils, mais il s'y trouve contraint : l'intérêt d'Athènes et de la Grèce l'exige : il s'agit d'un objet important, du soin que le roi de Macédoine devrait prendre de sa conservation. Tout le monde vous blâme, dit-il, de vous précipiter dans le danger avec moins de précaution qu'un simple soldat. Il est beau de mourir pour sa patrie, pour ses enfants, pour ceux qui nous ont donné le jour ; mais rien de si condamnable que d'exposer une vie d'où dépend le sort d'un empire, et de ternir par une funeste témérité le

¹ Athen. lib. 13, p. 580.

² Plut. apophth. t. 2, p. 178.

³ Isocr. épist. 2 ad Philipp. t. 1, p. 442.



ours brillant de tant d'exploits. Il lui cite l'exemple
 es rois de Lacédémone, entourés dans la mêlée
 e plusieurs guerriers qui veillent sur leurs jours;
 e Xerxès, roi de Perse, qui, malgré sa défaite,
 uva son royaume en veillant sur les siens; de
 nt de généraux qui, pour ne s'être pas ménagés,
 t entraîné la perte de leurs armées ¹.

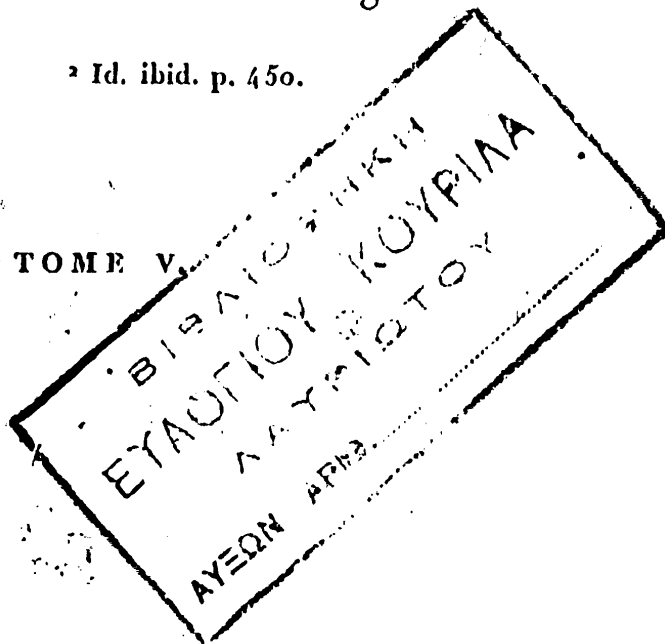
Il voudrait établir entre Philippe et les Athé-
 ens une amitié sincère, et diriger leurs forces
 ntre l'empire des Perses. Il fait les honneurs de
 république : il convient que nous avons des
 rts, mais les dieux mêmes ne sont pas irrépro-
 ables à nos yeux ².

Je m'arrête, et ne suis point surpris qu'un
 mme âgé de plus de quatre-vingt-dix ans rampe
 core, après avoir rampé toute sa vie. Ce qui
 afflige, c'est que beaucoup d'Athéniens pensent
 mme lui; et vous devez en conclure que, de-
 is votre départ, nos idées sont bien changées.

¹ Isocr. epist. 2 ad Philipp. t. 1,
 15.

² Id. ibid. p. 450.

FIN DU TOME V.



NOTES.

NOTE I, CHAP. LII.

Sur la cessation des Sacrifices humains.

J'AI dit que les sacrifices humains étaient abolis en Arcadie vers le quatrième siècle avant J. C. On pourrait m'opposer le passage de Porphyre, qui vivait 600 ans après. Il dit en effet, que l'usage de ces sacrifices subsistait encore en Arcadie à Carthage¹. Cet auteur rapporte, dans son ouvrage, beaucoup de détails empruntés d'un traité que nous n'avons plus, et que Théophraste avait composé. Mais comme il avoue² qu'il avait ajouté certaines choses à ce qu'il citait de Théophraste, nous ignorons auquel de ces deux auteurs il faut attribuer le passage que j'examine, et qui se trouve en contradiction par un autre passage de Porphyre. Il observe en effet³, qu'Iphicrate abolit les sacrifices humains à Carthage. Il importe peu de savoir si, au lieu d'Iphicrate, il ne faut lire Gélon; la contradiction n'en serait pas moins évidente. Le silence des autres auteurs m'a paru d'un plus grand poids dans cette occasion. Pausanias surtout, qui entre dans les plus minutieux détails sur les cérémonies religieuses, n'a-t-il négligé un fait de cette importance? et comment a-t-il oublié, lorsqu'en parlant de Lycaon, roi d'Arcadie, il raconte qu'il fut métamorphosé en loup, pour avoir immolé un enfant⁴? Platon, à la vérité⁵, dit que ces sacrifices subsistent encore chez quelques peuples; mais il ne dit pas que ce fût parmi les Grecs.

Porphyr. de abstin. lib. 2, § 27,

³ Id. ibid. § 36, p. 202.

l. ibid. § 32; p. 162.

⁴ Pausan. lib. 8, cap. 2, p. 600.

⁵ Plat. de leg. lib. 6, t. 2, p. 782.



NOTE II, CHAP. LVI.

Sur les Droits d'entrée et de sortie à Athènes.

PENDANT la guerre du Péloponèse, ces droits étaient affer-
més trente-six talents, c'est-à-dire, cent quatre-vingt-quatorze
mille quatre cents livres ¹. En y joignant le gain des fermiers,
on peut porter cette somme à deux cent mille livres, et con-
clure de là que le commerce des Athéniens avec l'étranger
était tous les ans d'environ dix millions de nos livres.

NOTE III, IBID.

Sur les Contributions que les Athéniens tiraient de leurs alliés.

LES quatre cent soixante talents qu'on tirait tous les ans des
peuples ligués contre les Perses, et que les Athéniens dépo-
saient à la citadelle, formèrent d'abord une somme de dix
mille talents (a), suivant Isocrate ², ou de neuf mille sept
cents (b), suivant Thucydide ³. Périclès, pendant son admi-
nistration, en avait déposé huit mille ⁴; mais, en ayant dé-
pensé trois mille sept cents, soit pour embellir la ville, soit
pour les premières dépenses du siège de Potidée, les neuf mille
sept cents s'étaient réduits à six mille (c) au commencement
de la guerre du Péloponèse ⁵.

Cette guerre fut suspendue par une trêve que les Athéniens
firent avec Lacédémone. Les contributions qu'ils recevaient
alors s'étaient élevées jusqu'à douze ou treize cents talents; et
pendant les sept années que dura la trêve, ils mirent sept mille
talents dans le trésor public ⁶ (d).

¹ Andoc. de myst. p. 17.

(a) Cinquante-quatre millions.

² Isocr. de pac. t. 1, p. 395.

(b) Cinquante-deux millions trois
cent quatre-vingt mille livres.

³ Thucyd. lib. 2, cap. 13.

⁴ Isocr. ibid. p. 424.

(c) Trente-deux millions quatre
cent mille livres.

⁵ Isocr. ibid.

⁶ Andoc. de pac. p. 24. Plut. in
Aristid. t. 1, p. 333.

(d) Trente-sept millions huit cent
mille livres.



NOTE IV, CHAP. LVII.

Sur la Définition de l'Homme.

PORPHYRE, dans son introduction à la doctrine des Péripatéticiens, définit l'homme un animal raisonnable et mortel ¹. Je n'ai pas trouvé cette définition dans les ouvrages qui nous restent d'Aristote. Peut-être en avait-il fait usage dans ceux que nous avons perdus; peut-être ne l'avait-il jamais employée. Il en rapporte souvent une autre que Platon, ainsi que divers philosophes, avaient adoptée, et qui n'est autre chose que l'énumération de quelques qualités extérieures de l'homme ². Cependant, comme alors on admettait une différence réelle entre les animaux raisonnables et les animaux irraisonnables ³, on pourrait demander pourquoi les philosophes n'avaient pas généralement choisi la *faculté de raisonner* pour différence spécifique de l'homme. Je vais tâcher de répondre à cette difficulté.

Le mot dont les Grecs se servaient pour signifier *animal*, signifie l'être vivant ⁴; l'animal raisonnable est donc l'être vivant doué d'intelligence et de raison. Cette définition convient à l'homme, mais plus éminemment encore à la Divinité; c'est ce qui avait engagé les pythagoriciens à placer Dieu et l'homme parmi les animaux raisonnables, c'est-à-dire, parmi les êtres vivants raisonnables ⁵. Il fallait donc chercher une autre différence qui séparât l'homme de l'Être suprême, et de toutes les intelligences célestes.

Toutefois, toute définition devant donner une idée bien claire de la chose définie, et la nature des esprits n'étant pas assez connue, les philosophes qui voulurent classer l'homme dans l'ordre des êtres, s'attachèrent par préférence à ses qualités

¹ Porph. isagog. in oper. Aristot.

p. 7.

² Aristot. topic. lib. 6, cap. 3,

4; c. 4, p. 245; id. metaph.

cap. 12, t. 2; p. 920.

³ Id. de anim. lib. 3, cap. 11,

t. 1, p. 659.

⁴ Plat. in Tim. t. 3, p. 77.

⁵ Aristot. ap. Jambl. de vit. Pythag. cap. 6, p. 23.



NOTE II, CHAP. LVI.

Sur les Droits d'entrée et de sortie à Athènes.

PENDANT la guerre du Péloponèse, ces droits étaient affer-
més trente-six talents, c'est-à-dire, cent quatre-vingt-quatorze
mille quatre cents livres ¹. En y joignant le gain des fermiers,
on peut porter cette somme à deux cent mille livres, et con-
clure de là que le commerce des Athéniens avec l'étranger
était tous les ans d'environ dix millions de nos livres.

NOTE III, IBID.

Sur les Contributions que les Athéniens tiraient de leurs alliés.

LES quatre cent soixante talents qu'on tirait tous les ans des
peuples ligués contre les Perses, et que les Athéniens dépo-
sèrent à la citadelle, formèrent d'abord une somme de dix
mille talents (a), suivant Isocrate ², ou de neuf mille sept
cents (b), suivant Thucydide ³. Périclès, pendant son admi-
nistration, en avait déposé huit mille ⁴; mais, en ayant dé-
pensé trois mille sept cents, soit pour embellir la ville, soit
pour les premières dépenses du siège de Potidée, les neuf mille
sept cents s'étaient réduits à six mille (c) au commencement
de la guerre du Péloponèse ⁵.

Cette guerre fut suspendue par une trêve que les Athéniens
firent avec Lacédémone. Les contributions qu'ils recevaient
alors s'étaient élevées jusqu'à douze ou treize cents talents; et
pendant les sept années que dura la trêve, ils mirent sept mille
talents dans le trésor public ⁶ (d).

¹ Andoc. de myst. p. 17.

(a) Cinquante-quatre millions.

² Isocr. de pac. t. 1, p. 395.

(b) Cinquante-deux millions trois
cent quatre-vingt mille livres.

³ Thucyd. lib. 2, cap. 13.

⁴ Isocr. ibid. p. 424.

(c) Trente-deux millions quatre
cent mille livres.

⁵ Isocr. ibid.

⁶ Andoc. de pac. p. 24. Plut. in
Aristid. t. 1, p. 333.

(d) Trente-sept millions huit cent
mille livres.



extérieures. Ils dirent que l'homme est un *animal*; ce qui le distinguait de tous les corps inanimés. Ils ajoutèrent successivement les mots *terrestre*, pour le distinguer des animaux qui vivent dans l'air ou dans l'eau; à *deux pieds*, pour le distinguer des quadrupèdes, des reptiles, etc., *sans plumes*, pour ne pas le confondre avec les oiseaux. Et quand Diogène, par une plaisanterie assez connue, eut montré que cette définition conviendrait également à un coq et à tout oiseau dont on aurait arraché les plumes, on prit le parti d'ajouter à la définition un nouveau caractère, tiré de la forme des ongles ¹. Du temps de Porphyre, pour obvier à une partie des inconvénients dont je parle, on définissait l'homme un animal raisonnable et mortel ². Nous avons depuis retranché le mot *mortel*, parce que, suivant l'idée que le mot *animal* réveille dans nos esprits, tout animal est mortel.

NOTE V, CHAP. LIX.

Sur ce qu'un particulier d'Athènes retirait de son champ.

DÉMOSTHÈNE ³ parle d'un particulier d'Athènes, nommé Phénippe, qui, ayant recueilli la quantité d'orge et de vin que j'ai mentionnée dans le texte, avait vendu chaque médimne d'orge dix-huit drachmes (seize livres quatre sous), chaque *métrète* de vin douze drachmes (dix livres seize sous); mais comme il dit plus bas ⁴ que ce prix, peut-être à cause de quelque disette, était le triple du prix ordinaire, il s'ensuit que de son temps le prix commun du médimne d'orge était de six drachmes, celui de la *métrète* de vin, de quatre drachmes. Mille médimnes d'orge (un peu plus de quatre mille boisseaux) faisaient donc six mille drachmes, c'est-à-dire, cinq mille quatre cents livres; huit cents *métrètes* de vin, trois mille deux cents drachmes, ou deux mille huit cent quatre-vingts livres. Total, huit mille deux cent quatre-vingts livres.

¹ Diog. Laert. lib. 6, § 40.

³ Demosth. in Phænip. p. 1025.

² Porph. isagog. in oper. Aristot.

⁴ Id. ibid. p. 1027.

t. 1, p. 7.



Phénippe avait de plus six bêtes de somme qui transportaient continuellement à la ville du bois et diverses espèces de matériaux ¹, et qui lui rendaient par jour douze drachmes dix livres seize sous.) Les fêtes, le mauvais temps, des travaux pressants interrompaient souvent ce petit commerce : en opposant qu'il n'eût lieu que pour deux cents jours, nous trouverons que Phénippe en retirait tous les ans un profit de deux mille cent soixante livres. Ajoutons-les aux huit mille deux cent quatre-vingts livres, et nous aurons dix mille quatre cent quarante livres pour le produit d'une terre qui vaut de circuit un peu plus d'une lieue et demie.

NOTE VI, CHAP. LIX.

Sur la mère Abeille.

Il paraît, par le passage de Xénophon, cité dans le texte, que cet auteur regardait la principale abeille comme une femelle. Les naturalistes se partagèrent ensuite ; les uns croyaient que toutes les abeilles étaient femelles, tous les bourdons des mâles ; les autres soutenaient le contraire. Aristote, qui réfute ces opinions, admettait dans chaque ruche une classe de mâles qui se reproduisaient d'eux-mêmes. Il avoue pourtant qu'on n'avait pas assez d'observations pour rien statuer ². Les observations ont été faites depuis, et l'on est revenu à l'opinion que j'attribue à Xénophon.

NOTE VII, IBID.

Sur les Melons.

D'APRÈS quelques expressions échappées aux anciens écrivains, on pourrait croire qu'au temps dont je parle, les Grecs rangeaient les melons, et les rangeaient dans la classe des légumes ; mais ces expressions n'étant pas assez claires, je

Id. ibid. p. 1023.

t. 1, p. 852 ; id. de gener. anim.

Aristot. hist. anim. lib. 5, c. 21, lib. 3, cap. 10, p. 1110.



me contente de renvoyer aux critiques modernes, tels que Jul. Scalig. in Theophr. hist. plant. lib. 7, cap. 3, p. 741; Bod. a Stapel. in cap. 4 ejusd. lib. p. 782; et d'autres encore.

NOTE VIII, CHAP. LIX.

Sur l'Âme du Monde.

Les interprètes de Platon, anciens et modernes, se sont partagés sur la nature de l'âme du monde. Suivant les uns, Platon supposait que de tout temps il existait, dans le chaos, une force vitale, une âme grossière, qui agitait irrégulièrement la matière dont elle était distinguée : en conséquence, l'âme du monde fut composée de l'essence divine, de la matière, et du principe vicieux, de tout temps uni avec la matière. *Ex divinx naturæ portione quadam, et ex re quadam alia distincta a Deo, et cum materia sociatâ*¹.

D'autres, pour laver Platon du reproche d'avoir admis deux principes éternels, l'un auteur du bien, et l'autre du mal, ont avancé que, suivant ce philosophe, le mouvement désordonné du chaos ne procédait pas d'une âme particulière, mais était inhérent à la matière. On leur oppose que, dans son Phèdre et dans son livre des Lois, il a dit nettement que tout mouvement suppose une âme qui l'opère. On répond : Sans doute, quand c'est un mouvement régulier et productif; mais celui du chaos, étant aveugle et stérile, n'était point dirigé par une intelligence; ainsi Platon ne se contredit point². Ceux qui voudront éclaircir ce point, pourront consulter, entre autres, Cudworth. cap. 4, § 13; Moshem. ibid. not. k; Bruck. hist. philos. t. 1, p. 685 et 704.

¹ Moshem. in Cudworth. t. 1, cap. 4, § 13, p. 310.

² Bruck. hist. philos. t. 1, p. 688.



NOTE IX, CHAP. LX.

Sur le temps précis de l'expédition de Dion.

La note que je joins ici, peut être regardée comme la suite de celle que j'ai faite plus haut sur les voyages de Platon, et qui se rapporte au trente-troisième chapitre de cet ouvrage.

Plutarque observe que Dion allait partir de Zacynthe pour aller rendre en Sicile, lorsque les troupes furent alarmées par une éclipse de lune. On était, dit-il, au plus fort de l'été; on mit douze jours pour arriver sur les côtes de la Sicile; le treizième, ayant voulu doubler le promontoire Pachynum, fut accueilli d'une violente tempête; car, ajoute l'historien, c'était au lever de l'arcturus¹. On sait que, sous l'époque dont il s'agit, l'arcturus commençait à paraître en Sicile vers le milieu de notre mois de septembre. Ainsi, suivant Plutarque, Dion partit de Zacynthe vers le milieu du mois d'août.

D'un autre côté, Diodore de Sicile² place l'expédition de Dion sous l'archontat d'Agathocle, qui entra en charge au commencement de la quatrième année de la cent-cinquième olympiade, et par conséquent au 27 juin de l'année 357 avant J. C.³

Or, suivant les calculs que M. de la Lande a eu la bonté de nous communiquer, le 9 août de l'an 357 avant J. C., il arriva une éclipse de lune visible à Zacynthe. C'est donc la même que celle dont Plutarque a parlé; et nous avons peu de points de chronologie établis d'une manière aussi certaine. Je dois avouer que M. Pingré a fixé le milieu de l'éclipse du 9 août à six heures trois quarts du soir. Voyez la chronologie des éclipses, dans le vol. 42 des Mém. de l'acad. des Belles-Lettres, hist. 30.

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 968.

² Corsin. fast. att. t. 4, p. 20.

³ Diod. lib. 16, p. 413.

Dodw. de Cycl. p. 719.



NOTE X, CHAP. LXI.

Sur un mot de l'orateur Démade.

DÉMADE, homme de beaucoup d'esprit, et l'un des plus grands orateurs d'Athènes, vivait du temps de Démosthène. On cite de lui quantité de réponses heureuses et pleines de force ¹; mais, parmi ses bons mots, il en est peu que nous trouverions précieux. Tel est celui-ci : Comme les Athéniens se levaient au chant du coq, Démade appelait le trompette qui les invitait à l'assemblée, *le coq public d'Athènes* ². Si les Athéniens n'ont pas été choqués de cette métaphore, il est à présumer qu'ils ne l'auraient pas été de celle de *greffier solaire*, hasardée par La Motte, pour désigner un cadran ³.

¹ Demetr. Phaler. de elocut. cap. 299.

² Athen. lib. 8, cap. 21, p. 99.

³ Livre 3, fable 2.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME VOLUME.

